



I 168
H

Louise de St^e Julie

17 mai 1859.

C. W.

ŒUVRES

DE CARRON.

La plupart des Ouvrages de cet Auteur se vendent séparément chez les mêmes Libraires ; entre autres :

- Les Ecoliers vertueux, ou Vies édifiantes de plusieurs jeunes gens proposés pour servir de modèles ; 2 vol.
Nouvelles Héroïnes chrétiennes, ou Vies édifiantes de dix-sept jeunes personnes ; 2 vol.
L'Art de rendre heureux tout ce qui nous entoure , ou petit Traité sur le caractère ; 1 vol.
L'Heureux matin de la vie, ou petit Traité sur l'humilité ; 1 vol.
La Vertu parée de tous ses charmes, ou petit Traité sur la douceur ; 1 vol.
La Route du bonheur, ou Coup d'œil sur les connaissances essentielles à l'homme ; 1 vol.
Le Beau soir de la vie, ou petit Traité sur l'amour divin , précédé des lettres d'Ariste à Philémon ; 1 vol.
Vie des justes dans les plus humbles états de la société ; 1 vol.
Vie des justes dans les conditions ordinaires de la société ; 1 vol.
Vie des justes parmi les filles chrétiennes ; 1 vol.
Vie des justes dans la profession des armes ; 1 vol.
Vie des justes dans l'état du mariage ; 2 vol.
Vie des justes dans les plus hauts rangs de la société ; 4 vol.
Vies des justes dans les plus humbles conditions de la société ; 1 vol.
De l'Education, ou Tableau des plus doux sentimens de la nature ; 2 vol.
Modèle (le) des prêtres, ou Vie de Brydayne, missionnaire ; 1 vol.

LYON. — IMPRIMERIE D'ANT. PERISSE,

IMP. DE N. S. P. LE PAPE

ET DE MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE.

VIES DES DAMES FRANÇAISES

QUI ONT ÉTÉ LES PLUS CÉLÈBRES
DANS LE XVII^e SIÈCLE, PAR LEUR PIÉTÉ ET LEUR DÉVOUEMENT
POUR LES PAUVRES;

PRÉCÉDÉES
DE TROIS DIALOGUES ET DE TROIS LETTRES
SUR LES SERVICES

QUE LES FEMMES PEUVENT RENDRE A LA RELIGION
DANS L'EXERCICE DES BONNES OEUVRES.

7^e ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée de plusieurs nouvelles Vies,
dont deux inédites.



Librairie d'Éducation de Perisse frères.

LYON,
Grande rue Mercière, 33.



PARIS,
Rue Pot-de-Fer S.-Saip., 8.

1841.



798614

AVERTISSEMENT.

ON considère les Vies des Femmes illustres, publiées dans ce volume, sous le seul rapport des services qu'elles ont rendus à la religion. Simple éditeur de ces Vies, j'aurais à regretter que le temps ne m'eût pas permis de les composer moi-même d'après le plan de mon Ouvrage, si la variété du style de leurs auteurs n'avait son genre d'intérêt pour les personnes pieuses. Ainsi, la touchante naïveté de monsieur Gobinet, historien de la vénérable madame le Gras et son contemporain, a quelque chose de plus attachant que le récit le plus soigné. L'abbé de Choisi ne laisse rien à désirer dans la Vie de madame de Miramion. On connaît le talent de monsieur Marsolier dans ses *Histoires des Saints*. Nous l'avons choisi pour guide dans celle de sainte Françoise Frémiot de Chantal. Quant à la bienheureuse Acarie, il était difficile de rien ajouter à ce qu'en a dit monsieur Boucher, qui vient d'en donner au public une

Vie en un volume gros in-8.^o, après dix ans de soins et de recherches, qui font de son ouvrage un modèle d'exactitude pour les faits, et d'érudition pour les notes savantes dont il l'accompagne. Nous avons puisé aux mêmes sources que le Père Charlevoix, pour la Vie de la célèbre madame Martin, de Tours, plus connue sous le nom de la vénérable sœur *Marie de l'Incarnation*, première supérieure et institutrice des religieuses ursulines de Québec, dans le Canada. Les mémoires les plus précieux, relatifs à ses grandes œuvres de miséricorde, se trouvent dans les *Lettres* (1) de cette héroïne chrétienne, imprimées en un volume in-4.^o, et qui méritent d'avoir une place distinguée parmi les chefs-d'œuvre de la piété chrétienne.

(1) Ces Lettres, trop peu connues des personnes pieuses, sont divisées en deux parties : en *Lettres spirituelles* et en *Lettres historiques*. Un choix de ces Lettres aurait le plus grand intérêt dans une bibliothèque catholique ; la seconde partie, surtout, ferait suite aux *Lettres édifiantes et curieuses* des révérends Pères Jésuites, et n'en serait pas un des moindres ornemens, soit pour le fond des choses, soit pour le style.

INVITATION PRÉLIMINAIRE.

LES grandes ames se forment au milieu des grandes calamités des nations ; et lorsque le Ciel veut réformer la terre , ce sont ces ames qu'il suscite dans sa miséricorde pour glorifier Jésus-Christ et son Eglise , pour embraser les esprits et les cœurs du prosélytisme de la foi , du zèle de la charité , de l'émulation des bonnes œuvres. Ce sont ces grandes ames qui furent appelées du Ciel pour concourir au rétablissement de la religion en France , après tous les malheurs des guerres civiles , et qui se montrèrent si fidèles à leur vocation dans tous les genres de vertus , que leur vie peut servir de modèle aux femmes chrétiennes de tous les âges.

Ce que les le Gras , les Miramion , les Montmorency , les Acarie , les Chantal , les Pollalion , les Guyard de Tours , ont fait dans le dix-septième siècle , pourquoi les femmes chrétiennes de nos jours ne le feraient-elles pas ? Les mêmes récompenses ne sont-elles pas promises aux mêmes vertus ? les mêmes maux de l'Eglise , que dis-je , des maux plus grands encore , ne réclament-ils pas le même dévouement , les mêmes sacrifices , la même propagation de la foi , les mêmes œuvres de charité ?..... Femmes chrétiennes , c'est à vous que ce discours s'adresse ; c'est pour vous que ce livre est composé ; c'est vous que ces Héroïnes de la religion appellent à suivre leurs exemples , selon la mesure des moyens et des circonstances où le Ciel vous a mises.

DES SERVICES

QUE LES FEMMES PEUVENT RENDRE

A LA RELIGION.

DIALOGUE PREMIER.

Deux dames chrétiennes S. et C. s'entretiennent ensemble de l'effet qu'a produit sur elles la lecture de la Vie des Femmes illustres par les services qu'elles ont rendus à la religion dans le dix-septième siècle. Vœux qu'elles forment à cet égard. Des amitiés chrétiennes. De la vanité du monde et de ses faux biens. Que chaque jour de la vie doit être fécond en vertus et en bonnes œuvres. Servir la religion, c'est servir Dieu, c'est régner.

C. Oui, Madame, je ne saurais plus supporter la nullité de mes jours, après les grands exemples de vertus et de bonnes œuvres que

nous ont transmis les femmes illustres dont vous m'avez communiqué les diverses histoires (1).

S. La même lecture me fit éprouver les mêmes sentimens, et tous mes vœux furent, depuis, de m'éloigner d'un monde vain et corrompu, pour n'avoir plus d'autre société que celles des personnes qui joignent à l'amour de la religion le zèle des œuvres de miséricorde.

C. Ces vœux, Madame, s'accordent parfaitement avec ceux que j'ai formés moi-même.

S. Mais, s'il en est ainsi, pourquoi ne seriez-vous pas vous-même de cette société d'élite ?

C. Combien je le désire ! Mais un mari, des enfans, le soin continuel de tout un ménage, me le permettent-ils ?

S. Sans doute, car je ne parle pas d'une société de femmes consacrées à Dieu, comme les religieuses de divers instituts. Il s'agit ici, tout au contraire, de femmes vivant au milieu du monde, chacune dans leur famille, s'associant pour rendre à la religion

(1) Ces histoires sont les mêmes que celles imprimées à la suite de ces Dialogues.

et à ses pauvres tous les services qui sont en leur pouvoir. Vous voyez que pour être membre de cette société, il suffit d'avoir le courage d'être chrétienne.

C. S'il ne faut que cette généreuse disposition de l'esprit et du cœur pour servir la plus grande de toutes les causes, celle de la religion et de la vertu, je sens qu'avec la grâce de Dieu, rien ne m'empêchera de me montrer telle par mes œuvres.

S. Ce généreux langage me plaît. Il unit dès ce moment nos deux ames, et n'en fait plus qu'une seule en Jésus-Christ. Voilà, certes, les vraies amitiés. Elles sont utiles au prochain et à nous-mêmes. Elles croissent en perfection et en bonheur jusqu'aux siècles éternels.

C. C'en est fait, Madame, je n'en contracterai jamais d'autres. Puis-je, toutefois, espérer à ce prix de trouver une place dans votre cœur ?

S. (*En embrassant madame C.*) Et vous me le demandez ! Ah ! les chrétiennes n'ont pas besoin de faire serment de s'aimer toujours, d'exister sans cesse l'une pour l'autre : leur foi, leur espérance, leur charité le leur assurent. Vous êtes chrétienne ; je le suis

Nous sommes donc amies et les meilleures des amies. Et si plusieurs femmes font profession des mêmes principes religieux, sans avoir les mêmes sentimens mutuels, elles contredisent leurs principes par leurs actions. Ainsi, par cela seul que nous sommes chrétiennes, nous existons ensemble dans l'union la plus intime, la plus constante, la plus durable (1). Lorsque vous balanciez encore entre la religion et une vaine philosophie, je ne pouvais être votre amie qu'avec une certaine réserve; maintenant que vous vous donnez toute entière à la religion, je suis votre amie sans partage.

C. Quoi ! vous me pardonnez d'avoir hésité entre Dieu et le monde !

S. Je vous voyais avec peine dans cette hésitation coupable; mais je ne doutais pas qu'avec des mœurs pures et une raison droite et saine, vous ne finissiez par discerner clai-

(1) C'est de semblables liaisons que parlent nos Livres saints, lorsqu'ils font un si bel et si digne éloge de l'amitié : *Un ami fidèle*, disent-ils, *est un ferme appui : celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor : rien n'est à comparer à un ami fidèle. Il est un remède qui donne l'immortalité. Ceux qui craignent Dieu, trouvent cet ami fidèle* (Ecclésiast. ch. 6, v. 16).

rement les sophismes des incrédules et les illusions des faux sages.

C. Je vous avoue que depuis long-temps je trouvais un si grand vide dans le monde, que je ne pouvais plus en supporter de sang-froid le sentiment. Cet entier et profond oubli de Dieu, dans lequel il vit, ne me permettait plus de le fréquenter sans être vivement émue sur le sort funeste qu'il se prépare. La vue d'une fête qui réunissait dans un des plus beaux jardins de Paris une foule innombrable d'hommes et de femmes de toutes les conditions, m'arrachait des larmes involontaires. La dernière fois que j'y assistai : Voilà pourtant, me dis-je à moi-même, voilà toute une génération assemblée dans ces lieux, pour y voir un feu d'artifice qui n'aura pas plus de quinze minutes de durée. Mais est-il seulement, dans cette foule, une ame qui daigne s'élever jusqu'à la pensée de l'éternité ? J'ajoutais en considérant ce flux et ce reflux de spectateurs frivoles : Un siècle ne s'écoulera point que toute cette multitude ne soit réduite en poussière. Ses œuvres seules lui survivront.

J'emportai ces réflexions dans ma retraite
Là, comme je me promenais dans une

allée solitaire , je méditais cette parole de Jésus - Christ dans son Evangile : *Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit , sera coupé et mis au feu.* Dieu , me disais - je , ne connaît pas avec moins de discernement toutes les vertus , toutes les bonnes œuvres qu'il met en notre pouvoir chaque jour de notre vie , qu'il connaît le nombre de fleurs et de germes que tout arbre doit produire dans le cours de sa durée. J'ai donc , toute la première , trompé mon éducation chrétienne , lorsque j'ai passé des jours entiers sans vertus et sans aucun exercice de bonnes œuvres. Et il est évident qu'autant de jours semblables dans ma vie , autant de jours nuls sont avortés dans le nombre de mes jours. Cette pensée , je l'avoue , m'eût découragé , si le même Dieu qui me l'inspirait , n'eût embrasé soudain mon ame d'un zèle réparateur de mes années. Dès lors , je me suis écriée : Ce que je n'ai pas fait , je veux le faire. Je veux donner un prix au temps et une valeur à la vie. Je veux avoir sans cesse présens les exemples de ces Femmes chrétiennes qui ne séparèrent pas les intérêts de la religion , de ceux de leur félicité. Telles furent mes résolutions.

S. Et plus vous y serez fidèle , ô mon amie ! plus vous serez véritablement heureuse. « Servir la religion , c'est servir Dieu , c'est régner , s'est s'élever à la source même de la perfection et du bonheur ; c'est immortaliser ses actions et leur acquérir un mérite sans bornes ; c'est acquitter pour soi le tribut de la création et celui de la rédemption ; c'est n'avoir point reçu son ame en vain ; c'est mériter le Ciel et ses récompenses immortelles. »

Il ne s'agit plus , maintenant , que d'exécuter ce que vous avez conçu.

C. Je ne refuse pas de marcher sur vos traces ; mais accordez à votre néophyte de vouloir bien être vous-même son conseil et son guide dans les voies du salut.

S. Je ferai mieux pour elle. Je lui donnerai le mien. Une femme ne pourrait , sans présomption , s'ériger en directeur de conscience. Je le pourrais moins qu'un autre. C'est aux ministres de la religion qu'il appartient de nous diriger dans la vie chrétienne. Vous trouverez dans celui dont je parle , ce que vous chercheriez vainement en moi , le savoir le plus profond joint à la plus haute vertu , l'expérience de plusieurs années de

direction, et un zèle non moins prudent qu'éclairé pour la propagation de la foi et des œuvres de miséricorde.

C. Mais c'est là l'homme que je désirais pour conducteur de mon ame. Pouvez-vous dès ce pas m'y conduire ?

S. Je le vois rarement pour mon compte ; c'est tout au plus deux fois le mois, et toujours brièvement. Il n'est besoin, me dit-il, ni de beaucoup de paroles, ni de directions réitérées pour avancer dans la voie de la justice. *Faisons le bien tandis que nous en avons le temps.* Voilà la maxime par excellence, qui doit influencer sur le bon emploi de nos journées. Tout mon office de directeur se borne à vous la développer selon les circonstances et selon la position où le Ciel vous a mise.

C. Tout ce que vous m'en dites me plaît et augmente mon envie de le voir.

S. Fort bien ; mais souffrez que je le prévienne de votre visite, et que j'en obtienne la permission de le voir extraordinairement à cause de vous.

C. Et vous croyez que ce sera pour demain ?

S. Je le pense, à cause du motif de notre visite ; car s'il ne s'agissait du salut d'une

ame , ce respectable prêtre connaît trop le prix de tous ses momens , pour donner à d'oisifs entretiens ce qu'il lui faudrait ôter au cours accoutumé de ses bonnes œuvres.

C. Si vous le jugez à propos , vous pouvez lui parler de ma famille.

S. Ah ! cet homme vraiment de Dieu ne fait point d'acception de personnes ; ce qu'il cherche avant tout , c'est le règne de Dieu e sa justice. Ce qui l'intéresse , c'est le salut des ames. Le zèle de la propagation de la foi. celui des œuvres de miséricorde , c'est là ce qu'il met au premier rang ; et s'il rencontrait ce zèle plus ardent dans l'ame d'une pauvre femme que dans celle d'une princesse , c'est celle-là qu'il jugerait la plus digne de ses soins.

C. Témoignez-lui donc , mon amie , combien je souhaite de servir la religion sous sa conduite.

S. C'est ce que je vais lui écrire : je suis sûre qu'en vous annonçant ainsi , je vous procurerai la réception la plus prompte et la plus agréable.

C. Adieu donc : je me retire et vais prier Dieu pour qu'il inspire à ce vénérable vieillard de me recevoir avec quelque bonté.

S. Je vous ferai part , à l'instant même , de sa réponse.

~~~~~  

## DIALOGUE SECOND.

ENTRE UN CURÉ

ET UNE MÈRE DE FAMILLE.

---

*Des services que les femmes peuvent rendre à la religion dans leur propre famille.*

*Le Curé.* Je loue, Madame, le zèle de votre piété ; mais ce zèle, pour être selon Dieu, doit être selon l'ordre des devoirs ; et le premier des devoirs envers le prochain pour une femme chrétienne, est de remplir sa vocation d'épouse, de mère, de maîtresse de maison.

*La Mère de Famille.* J'en conviens ; mais cela n'empêche pas que mes désirs les plus ardens ne soient de concourir, de tous mes moyens, au service de la religion et aux établissemens des œuvres de miséricorde.



*Le Curé.* Ces désirs sont sublimes : il importe toutefois que , renfermés dans de justes bornes , ils aient d'abord leur effet dans votre propre famille.

*La Mère de Famille.* Je suivrai là-dessus tous vos avis.

*Le Curé.* S'il en est ainsi , que vos soins les plus assidus soient de faire aimer la religion à votre mari , à vos enfans et à vos domestiques , en la leur rendant aimable en votre personne. Tant que vous n'avez été qu'une femme du monde , c'est à vous seule que l'on a imputé vos défauts ; aujourd'hui , comme chrétienne , vous ne pouvez en avoir aucun que l'on n'associe en vous à l'idée de la piété même.

*La Mère de Famille.* Je sens toute l'importance de ce conseil. Mais l'exactitude dans les principes n'amène-t-elle pas quelquefois une certaine sévérité dans la pratique , qui ne plaît pas à ceux dont elle contrarie les inclinations et les goûts ? Et si mon mari , par exemple , était de ce nombre , ne devrais-je pas , après tout , me résigner à lui déplaire , dût-il en trouver la religion moins aimable .

*Le Curé.* Non , Madame ; ce n'est point là l'esprit de la véritable piété

*La Mère de Famille.* Comment ! je devrais sacrifier....

*Le Curé.* Votre jugement particulier à celui de tous les sages interprètes de la morale chrétienne , qui sont unanimes sur ce point.

*La Mère de Famille.* Je ne puis changer, toutefois , la sévérité de cette morale.

*Le Curé.* Mais vous pouvez en réserver la sévérité pour vous-même, et n'en montrer à votre mari que l'inaltérable douceur et la sainte indulgence. Ne vous y trompez pas , Madame , la piété n'a d'autre travers pour les hommes que ceux que nos défauts lui donnent , et tous les époux formeraient le vœu d'avoir des saintes pour femmes , s'ils savaient qu'une sainte réunit nécessairement en elle toutes les vertus les plus propres à faire leur félicité sur la terre. Soyez donc telle pour votre mari, que la religion vous en fait un devoir ; et vous l'attacherez tôt ou tard à vos principes ; vous commanderez son respect et sa vénération , et peut-être l'amèneriez-vous enfin à conclure qu'une religion qui rend les femmes si modestes, si patientes , si humbles, si bien ordonnées dans toutes les actions de leur vie si soumises à

leurs maris , si prévenantes envers eux , est une religion qui ne peut venir que du Ciel , et qui mérite de fixer le vœu de tous les hommes. Au reste , Madame , je ne vous propose rien , dont les femmes chrétiennes , qui se sont avant vous sanctifiées sur la terre , ne vous offrent l'exemple : c'est ainsi que sainte Monique s'était conduite envers son époux , et avait eu le bonheur de le convertir à Dieu dans ses vieux ans ; c'est ainsi que l'on a vu des femmes chrétiennes , chez les païens , convertir leurs maris à la foi par la seule persuasion de leurs exemples ; et si les conquérans idolâtres des Gaules se firent soudain disciples de Jésus-Christ , n'est-ce pas aux aimables vertus de Clotilde qu'il faut en faire hommage ? Mais quel époux peut résister à l'ascendant d'une vertu qui ne se dément point , qui s'accroît , au contraire , chaque jour dans les ames avec la même proportion que leur piété ? Non , il n'est pas dans la nature de l'homme de résister invinciblement à son bien-être. Femmes chrétiennes , vous êtes donc responsables de la conversion de vos époux : travaillez continuellement à leur bien-être domestique , selon que votre loi religieuse vous en fait un com-

mandement exprès , et il n'est pas de mari mondain , irréligieux , ou , si l'on veut , impie , qui ne soit fort aise des principes religieux de sa femme, et ne finisse par s'en rendre lui-même le panégyriste.

Quant à vos enfans , Madame....

*La Mère de Famille.* Je réclame aussi sur cet article tous les secours de votre expérience , et je voudrais tenir de vous une méthode sûre pour leur éducation , que l'on pût suivre sans courir le risque de s'égarer jamais.

*Le Curé.* Une telle méthode ne consiste point en théorie. Méfiez-vous , en ce genre , de tout nouveau système d'éducation , étranger à la foi chrétienne.

*La Mère de Famille.* Une mère chrétienne ne peut-elle pas recourir , seulement pour les consulter , aux ouvrages des sophistes ?

*Le Curé.* Je ne le lui conseillerais sous aucun prétexte. D'abord , ces ouvrages sont défendus par l'Eglise , comme remplis des principes de l'incrédulité : ce qui suffit pour en interdire la lecture à tout catholique fidèle qui n'en a pas obtenu la permission de ses supérieurs dans l'ordre du salut



*La Mère de Famille.* S'il ne fallait pour les lire qu'en obtenir la permission....

*Le Curé.* Un supérieur éclairé ne l'accorderait pas sans des motifs légitimes d'exception.

*La Mère de Famille.* Mes motifs, comme ceux d'une jeune femme de mes amies, seraient d'en extraire les endroits utiles à nos recherches, comme des plantes les plus vénéneuses l'on extrait de fort bons remèdes pour la santé.

*Le Curé.* Vous vous donneriez là, mesdames, une assez périlleuse mission, dont, au surplus, le travail est déjà fait. Il ne nous reste rien à désirer à cet égard. Le savant et pieux auteur du *Comte de Valmont* a lu pour vous tous les ouvrages des philosophes, anciens et modernes, qui traitent de l'éducation des enfans. S'il est dans ces ouvrages quelques conseils vraiment utiles pour l'enfance et l'adolescence de l'homme physique, intellectuel ou moral, on les trouve dans ses propres écrits, mais sans mélange d'erreurs, et avec des réflexions de l'auteur, qui vous seront encore plus utiles que toutes celles de ces philosophes.

*La Mère de Famille.* Monsieur Gérard



sera dès ce soir sur mes tablettes : j'ai trop entendu parler de son *Comte de Valmont* et de ses *Leçons de l'histoire*, pour en ignorer l'existence ; j'avais même lu ces deux ouvrages avec plaisir, dès mon entrée dans le monde ; mais j'étais alors si distraite de mes lectures, que j'avais entièrement oublié les secours dont ces livres peuvent être dans l'éducation.

*Le Curé* Vous me saurez gré de vous l'avoir rappelé.

*La Mère de Famille.* Fénelon ne nous a-t-il pas laissé sur l'éducation des demoiselles un excellent Traité ?...

*Le Curé.* Qui doit être le manuel de toutes les mères chrétiennes dans l'éducation de leurs filles. Et pour celle des garçons, elles liront avec fruit, 1.<sup>o</sup> les livres que je viens de vous indiquer ; 2.<sup>o</sup> le PLAN suivi par le même Fénelon, dans l'éducation du duc de Bourgogne son élève, que l'on vient d'imprimer à part dans ses *OEuvres choisies*, t. 5 ; 3.<sup>o</sup> les Conseils de saint François de Sales à sainte Françoise Frémiot de Chantal, sur la meilleure manière d'élever ses enfans ; 4.<sup>o</sup> la partie du *Traité des Etudes de Rottin*, qui concerne l'éducation morale. Joignez à ce

petit nombre de volumes ce que les saintes Ecritures d'une part, et la Vie des Saints et des Saintes de l'autre, nous apprennent sur le même sujet, et vous posséderez la plus belle théorie d'éducation qu'il soit possible d'indiquer aux pères et aux mères les plus jaloux de la perfection et du bonheur de leurs enfans.

*La Mère de Famille.* Vous avez la bonté de m'indiquer les livres que je dois consulter moi-même pour bien élever mes enfans ; mais une seconde notice ne me serait pas moins nécessaire : celle des livres qui doivent composer leur bibliothèque.

*Le Curé.* Je ne puis rien faire de mieux que de vous engager à consulter l'excellent ouvrage de l'*Ecole des jeunes Demoiselles*, par le père Reyre, jésuite ; vous trouverez dans le second volume une notice de bons livres.

*La Mère de Famille.* Les ouvrages de pure littérature entrent-ils dans le catalogue de ceux que vous conseillez pour les enfans et pour les adolescens ?

*Le Curé.* Oui, sans doute ; car, pour servir avec succès la religion dans ce premier âge, gardez-vous d'en rendre l'étude sèche,

stérile , monotone. Les auteurs choisis en littérature , ont le talent d'intéresser à l'amour de la vertu par les plus touchans récits , ou par les plus intéressantes descriptions des diverses merveilles de la nature. Si leurs leçons ne conduisent point directement à la connaissance de la religion , elles y disposent les jeunes ames , en leur inspirant des sentimens généreux et des pensées reconnaissantes.

*La Mère de Famille.* Vous ne croyez donc pas que je doive remplir ce but par des lectures purement ascétiques , et que j'y borne , selon que je l'ai fait jusqu'à ce jour, l'instruction religieuse de mes enfans ?

*Le Curé.* Evitez cet écueil , si votre but n'est pas de leur inspirer de l'ennui pour la religion même. Bornez - vous , pour vos enfans , à des lectures où la morale soit toujours en action : c'est le moyen de la leur rendre toujours intéressante. — Variez ces lectures , donnez demi-heure à celles de la connaissance de Dieu dans les merveilles de la création. Les Leçons de la Nature (1),

(1) Cet excellent ouvrage a souvent été réimprimé , et il a paru dans ces derniers temps avec des augmentations fort intéressantes.

dans lesquelles on trouve une élévation de l'ame vers son auteur , tirée du sujet de la Contemplation , vous offrent de quoi diversifier sur ce point vos leçons , des années entières. Donnez l'autre demi-heure à la connaissance de Dieu dans l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament , dans celle de l'Eglise , dans celle de ses Saints. Ce sujet est intarissable : les enfans ne se lasseront pas de vous entendre , quand vous leur raconterez des faits ; et ces faits choisis graveront continuellement en eux la crainte et l'amour de Dieu , le zèle de la religion et celui des œuvres de miséricorde.

*La Mère de Famille.* Je souscris d'autant plus volontiers à cette méthode , que je m'apercevais , avec la plus grande peine , de l'inattention de mes enfans et même de leur ennui mal déguisé , lorsqu'il était question de cette heure de lecture. Mais , dans cette division d'études religieuses , où placer le catéchisme , pour ne pas ennuyer ses élèves ?

*Le Curé.* Veut-on intéresser les enfans et les adolescens aux catéchismes ? qu'on ait un soin scrupuleux de leur en préparer les leçons avec art , selon leur âge. Que des récompenses activent sans cesse le zèle prêt à



languir ; que des explications curieuses, attrayantes , les attachent à la lettre du catéchisme : que des anecdotes religieuses ou morales , ou tirées de l'histoire de la nature , mises à leur portée , les égayent et les instruisent sans les dissiper ; que des exemples, surtout, des exemples ou des images frappantes gravent profondément le souvenir des vérités chrétiennes dans leur mémoire et les leur rendent chères pour la vie ; que les époques de la Confirmation et de la première Communion soient célébrées avec une telle solennité , que les momens en soient désirés comme les plus beaux de la vie , et que le souvenir en demeure comme le plus agréable de l'adolescence.

*La Mère de Famille.* Cette manière d'instruire doit aller à l'esprit et au cœur des enfans.

*Le Curé.* Il faut que tout y corresponde dans l'ensemble de l'éducation chrétienne. Faites de la piété la plus aimable de toutes les occupations de la vie , si voulez que vos enfans aiment par-dessus tout la piété.

*La Mère de Famille.* Mais existe-t-il un secret de fixer les enfans à des objets aussi graves que ceux de la religion , aux offices  
de



de l'Eglise , par exemple , sans contrarier la vivacité de leur âge , et sans mettre leur imagination à la gêne ?

*Le Curé.* Ce secret n'en est pas un pour les instituteurs éclairés. Il fut constamment connu et pratiqué des familles vraiment chrétiennes.

*La Mère de Famille.* Veuillez, de grâce...

*Le Curé.* Vous l'expliquer , n'est-ce pas ? Je vais le faire avec quelque étendue.

Le grand malheur de ce siècle est d'avoir négligé d'intéresser à la religion , les enfans et les adolescens , par tous les moyens qui sont au pouvoir de la religion même.

Vous parlez des offices divins. Il faut éviter, sans doute , que ces offices se prolongent trop pour les enfans et les adolescens , qui n'ont qu'une mesure bornée d'attention à donner aux choses les plus saintes. Il serait à désirer , pour ôter tout inconvénient à cet égard , que l'on adoptât dans les diverses paroisses un usage établi dans quelques-unes , et que les Jésuites n'avaient eu garde d'omettre , soit en Europe , soit dans leurs diverses Missions ; savoir : la réunion des enfans et des adolescens dans un oratoire particulier , où l'on célébrerait un office qui leur serait

propre, et qui, mêlé d'instructions, de chants et de cantiques, captiverait à la fois leurs sens et parlerait à toutes les facultés de leurs ames.

Mais former des vœux en faveur de ce bel ordre d'institution catholique pour l'enfance et pour l'adolescence, ce n'est pas leur en offrir l'exécution.

Une mère chrétienne doit y suppléer, selon qu'il est en son pouvoir.

*La Mère de Famille.* Comment cela ?

*Le Curé.* 1.<sup>o</sup> En sachant se priver quelquefois elle-même d'assister à toutes les parties de l'office, lorsqu'il en résulterait une impossibilité morale, de la part de ses enfans, d'y assister sans fatigue et sans ennui ; 2.<sup>o</sup> en choisissant de préférence les parties de l'office, qui conviennent le mieux, par l'éclat des cérémonies ou du chant, à l'âge, soit de l'enfance, soit de l'adolescence ; 3.<sup>o</sup> en mettant au nombre des livres d'Eglise tous ceux qui se rapportent spécialement à l'édification évangélique, pour en permettre la lecture dans le cas d'une prolongation de l'office : moyen utile pour fixer l'attention de cet âge, et auquel les âges suivans auraient aussi besoin de recourir quelquefois, pour

ne pas laisser divaguer la pensée dans l'enceinte des églises, et pour la fixer à la méditation des vérités éternelles.

*La Mère de Famille.* Vous tenez donc à ce qu'on ne laisse jamais aux enfans la liberté de parcourir des yeux ce qui se passe dans les églises.

*Le Curé.* Hors les cérémonies de l'Eglise, qu'il faut leur laisser considérer à loisir, parce qu'elles ont été établies pour cette fin, je suis d'une sévérité inflexible sur l'attention et le recueillement qu'il faut exiger du premier âge dans le saint temple. Formez vos enfans à cette belle discipline; qu'ils soient dans l'église pleins de la majesté du Dieu qui l'habite; que leur attitude soit profondément religieuse; que leurs regards soient fixés sur leurs livres ou sur les autels; qu'ils ne se portent jamais çà et là; que rien ne les détourne de la considération des saints mystères, ni ne les éloigne du grand objet de la prière publique. C'est ici qu'il convient de fléchir, s'il est nécessaire, leur volonté sous l'empire de la volonté divine: vous le voudriez toutefois en vain, si vous ne leur en donniez l'exemple. Montrez-vous telle dans l'Eglise, que vous leur serviez de modèle

de piété. Ne cessez point avec cela , dans vos instructions domestiques , de parler à vos enfans du respect inviolable qu'ils doivent apporter dans le saint temple , des motifs surnaturels qui leur font une loi de ce respect , comme la présence réelle de Jésus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie , celle des anges qui l'honorent par leur culte, les reliques des saints , leurs images , les prières des fidèles , la cendre des morts , le signe adorable de la Croix , la consécration du lieu , celle des autels et de leurs ministres. Je ne crois pas que de jeunes personnes résistent à ces leçons et à ces exemples d'une mère chrétienne.

*La Mère de Famille.* Mais enfin , en cas de résistance , que faudrait-il faire ?

*Le Curé.* Chercher à vaincre leur éloignement et leurs dégoûts par des promesses et des caresses. Les priver de l'assistance aux mêmes offices pendant un certain temps , la leur faire désirer avant de la leur accorder de nouveau , la leur présenter toujours comme une récompense ; ne les en éloigner qu'à titre de châtiment ; avoir soin , en cas de privation , de substituer aux offices , des études auxquelles ces enfans répugnent le plus ,

et ne leur procurer aucun des délassemens ordinaires aux jours de fêtes.

*La Mère de Famille.* Quels délassemens peut-on leur accorder en ces jours ?

*Le Curé.* Tous ceux qui sont capables de leur inspirer une idée délicieuse de ces jours consacrés.

Disposez-les dès la veille au recueillement par une instruction analogue.

Que la prière soit en ces jours plus solennelle dans l'intérieur de la famille.

Que toutes leurs heures amènent pour eux l'heureux souvenir de la solennité du jour. Les familles chrétiennes ont fait dans tous les temps cette distinction entre les jours ordinaires et les jours consacrés.

Que les visites mutuelles entre parens et amis chrétiens ne soient point exclues des jours de bénédiction et de salut, et n'en dérangent jamais l'économie céleste.

Les promenades après les offices, les petites assemblées des jeunes personnes d'un même sexe, les jeux et les ris innocens qui accompagnent ce premier âge de la vie, tous ces délassemens tiennent à la célébration des jours consacrés au Seigneur, en font, pour les enfans et pour les parens, des jours d'une



sainte allégresse. Mais on ne doit pas en exclure , non plus , les actes de charité chrétienne , les exercices de miséricorde auxquels on ne saurait trop tôt accoutumer les enfans.

*La Mère de Famille.* J'aurais destiné les samedis et les veilles de fêtes à ces exercices de miséricorde.

*Le Curé.* Puisque vos moyens de fortune vous laissent la libre disposition des jours , vous pouvez en agir saintement de la sorte. Vous entrez par là dans l'esprit de l'Eglise. Vous remplissez ses premières intentions.

Oh ! que le cours de l'année chrétienne , ainsi distribué , nous offre une admirable variété de vertus religieuses et sociales , et combien il imprimerait de bonne heure l'émulation de ces vertus dans l'esprit des jeunes personnes !

Faites contracter à vos enfans cette heureuse habitude.

Que les samedis et les veilles des fêtes il suivent leur pieuse mère dans l'exercice de ces bonnes œuvres. S'il est des pauvres , des infirmes , des affligés , des prisonniers à visiter , que ces jours soient choisis de préférence pour remplir ces devoirs de charité

chrétienne. Si vous ne sortez point de votre maison , que tout autre travail cessant , vos filles destinent les mêmes heures à travailler pour les pauvres. Faites passer quelquefois par leurs mains l'aumône dont vous voulez soulager l'indigent , et ayez soin de leur faire envisager et ces visites , et ces travaux , et ces aumônes comme les témoignages les plus certains que vous puissiez leur donner de votre satisfaction personnelle sur leur propre compte.

Ce que je dis de la sanctification des jours de fêtes , peut s'appliquer à tous les autres devoirs du christianisme.

Le moyen de les rendre chers à vos enfans pour le reste de leurs jours , c'est de leur en ménager la pratique comme sujet de récompense , et de leur en fermer l'accès s'ils encourent une punition. N'omettez pas de mettre au nombre des fêtes domestiques les plus solennelles, les jours anniversaires de la naissance du père , de la mère et des enfans , celle de votre mariage , celle des premières communions. Tous ces jours sont mémorables pour votre famille. Les rappeler à vos enfans et à vous-même, c'est réveiller en eux et en vous les sentimens qu'ils enfantent dans

les ames. Toute la famille gagne à ces souvenirs précieux ; et l'année sanctifiée par ces souvenirs successifs , se change , pour les enfans des saints , en une suite de jours de bénédiction et de reconnaissance , d'adoration et d'amour.

*La Mère de Famille.* Ces avis pénètrent toute mon ame.

*Le Curé.* Considérez-en avec plus de zèle combien , dans la pratique , il importe de ne pas les séparer des avis suivans ; c'est que les parens ne contrarient point leurs principes par leurs exemples ; c'est que les enfans soient habituellement investis d'idées religieuses, c'est qu'ils retrouvent ces idées dans toute la suite de leur éducation ; c'est que les mères chrétiennes aient un soin spécial d'orner leurs maisons de l'image de la croix, de celle de la sainte Vierge et des saints Patrons de la famille ; c'est que l'usage antique de cette eau bénite , symbole de l'eau baptismale , ne tombe point pour elles en désuétude ; c'est qu'elles ne se privent pas des grâces qui y sont attachées par les prières de l'Eglise ; c'est que leurs appartemens, comme ceux de leurs enfans, soient environnés, protégés, défendus contre toutes les puissances des ténèbres, par

tous ces signes augustes et sacrés ; c'est que nul tableau , nulle gravure , nul dessin ne contraste dans leurs maisons avec la sainteté d'une maison chrétienne ; c'est que tout portrait , même de famille , qui ne serait pas selon les règles de la plus sévère décence , soit réformé dans son costume ; c'est qu'une mère chrétienne ne reçoive pas dans sa société des personnes qui ne seraient pas en accord avec ses principes religieux , par leurs discours et leurs exemples , et dont les enfans ne seraient pas élevés dans la même conformité de doctrine que les siens ; c'est que tous ses gens de service se montrent pénétrés de respect pour la religion , et concourent par leur piété , leur innocence de mœurs et leurs vertus , à pénétrer ses enfans du même respect.

*La Mère de Famille.* Il est difficile de trouver aujourd'hui des personnes de service formées sur de tels modèles.

*Le Curé.* Le devoir d'une mère chrétienne est de les chercher entre mille.

*La Mère de Famille.* Mais enfin s'il ne s'en trouve pas de semblable ?.....

*Le Curé.* Elle doit avoir l'ambition de les rendre telles , et si la plupart des maîtresses n'y réussissent pas , c'est qu'elles ne font point



usage des grands moyens que la religion, la société, la nature leur mettent entre les mains : ces moyens sont en votre pouvoir, Madame.

*La Mère de Famille.* Je ne demande qu'à les connaître.

*Le Curé.* Ces moyens sont ceux de la charité, du saint usage des richesses et de l'instruction éclairée.

Si vos gens de service sont assurés que vous les aimez en Jésus-Christ, que vous les considérez comme ne formant avec vous en Jésus-Christ qu'un seul esprit et un seul cœur ; que vous voyez en eux vos frères selon Adam, et les membres d'un même corps, selon le régénérateur de notre nature ; que vous n'exercez d'autre droit sur eux que ceux dont la Providence vous a confié le pouvoir ; que vous serez constamment bonne à leur égard, tant qu'ils seront eux-mêmes bons envers vous ; que vous êtes patiente, mais juste, par conséquent sévère dans tout ce qui tient à la règle des devoirs ; que vous exigez que Dieu soit honoré, la religion pratiquée, la vertu cultivée ; que vous êtes prête à les servir vous-même dans leurs maladies, loin de les éloigner alors de votre demeure ; que s'ils de-



meurent fidèles, ils sont sûrs de trouver en vous une protectrice dans leurs revers, une consolatrice dans leurs peines, une hospitalière dans leur vieillesse : soyez persuadée, Madame, que vous ne tarderez pas à vous former des gens de service d'élite, sur lesquels vous pourrez compter.

Si vous êtes obligée d'en rejeter quelqu'un, vous n'aurez nullement à le regretter, et vous aurez rempli sur ce point tout ce que l'Evangile vous impose d'obligation sacrée ; vous aurez servi la religion dans votre famille, selon la mesure de vos moyens. Je me trompe, toutefois : il en est un de ces moyens, sans lequel tous les autres seraient vains et inutiles pour vous et peut-être pour les autres.

*La Mère de Famille.* Et ce moyen quel est-il ?

*Le Curé.* Celui qui les vivifie tous : la prière, qui doit attirer les grâces du Ciel et répandre ses bénédictions sur les époux, sur les enfans et sur les serviteurs. Vous recommander d'y recourir pour sanctifier vos vœux, et pour rendre votre piété féconde dans ses œuvres, c'est vous donner le même conseil que Jésus-Christ à ses disciples, avec la même assurance d'être exaucée.

Madame de C., satisfaite de cet entretien, quitta son nouveau directeur, pleine de reconnaissance pour ses avis et ses conseils, et elle fut aussitôt chez elle pour transcrire ce Dialogue, comme la règle des services qu'une mère chrétienne peut rendre à la religion dans sa propre famille.

## DIALOGUE TROISIÈME

ENTRE LE MÊME CURÉ

ET UNE AUTRE DAME CHRÉTIENNE.

*Des services que les femmes peuvent rendre à la religion , au milieu du monde.*

*Le Curé.* Je suis fort d'avis, Madame, que vous acceptiez la place honorable que l'on vous offre dans cette société de charité, dont l'objet est de soulager l'indigence dans les êtres les plus intéressans qui soient dans la nature, les mères et les nourrissons.

*La Dame.* Mais ne craignez-vous pas que les visites occasionées par cette nouvelle charge que vous m'imposez, ne m'enlèvent bien du temps dans la suite de mes journées, et que mes prières et mes méditations n'en souffrent ?

*Le Curé.* Eh ! Madame, avez-vous donc

*Vies Dames franç.*

c

oublié que les œuvres de miséricorde sont , aux yeux de Dieu , la plus sublime des méditations et la plus belle des prières ; et qu'au grand jour du jugement , ces œuvres seront le premier de tous les titres aux récompenses immortelles ? Rien de plus sage , sans doute , que de tenir à la règle de vos journées ; mais la lettre tue , et l'esprit vivifie. Il faut savoir , selon l'Esprit de Jésus - Christ , tout sacrifier au salut de ses frères , et différer ou même supprimer une partie de ses prières vocales , s'il est ainsi nécessaire , pour soulager le moindre malheureux.

*La Dame.* J'y suis décidée , mais à condition que vous me ferez part de toutes vos vues sur les divers genres de charité dont vous croyez l'exercice plus expressément nécessaire dans les circonstances présentes.

*Le Curé.* Formez-vous le vœu de servir la religion par un travail personnel , ou seulement par le secours de vos conseils et par celui de vos aumônes ?

*La Dame.* Je vous ai choisi pour le directeur absolu de ma conscience. Vous êtes instruit de ma position. Voyez vous - même quels peuvent être mes moyens et les heures dont je suis libre de disposer.

*Le Curé.* Votre santé , vos affaires , vous permettent un service personnel ; votre raison et votre modération , un esprit cultivé , vous assurent un grand empire sur la raison et l'esprit d'autrui ; vos richesses vous offrent la possibilité des aumônes et même des largesses envers les besoins de l'Eglise , dont ceux des pauvres sont inséparables.

*La Dame.* Puisque vous pensez ainsi de mes faibles moyens , n'entrerez - vous pas dans quelque détail sur ces trois sortes d'œuvres de miséricorde ?

*Le Curé.* J'ai prévu , Madame , la question que vous me faites , et j'ai mis par écrit ce que j'avais à vous dire sur ce sujet , non-seulement pour votre instruction particulière , mais encore pour celle de toutes les femmes chrétiennes , maîtresses ou servantes , qui voudront s'interroger elles-mêmes , et savoir les divers genres de services qu'elles peuvent rendre à la religion , dans le monde. Je vous confie ce papier , et je vous quitte pour me rendre auprès d'un pauvre malade qui réclame de moi les dernières consolations de mon ministère.

*La Dame se retira de son côté pour méditer avec soin ces réflexions dont on lui*



*confiait la lecture , et que nous avons cru devoir placer à la suite de ce Dialogue.*

## I.

*Du service personnel qu'une femme peut rendre à la religion , dans le monde.*

I. Toutes les femmes ne peuvent pas servir la religion par leur crédit ou leur fortune; mais il n'en est pas qui n'ait le moyen de lui rendre quelques services personnels. Les femmes du peuple , les moindres servantes , n'en sont pas exceptées.

Ainsi l'a voulu la bonté suprême , que ce premier genre de service , comme le plus méritoire de tous , fût accessible à tous.

Il est le plus méritoire de tous , parce qu'il consacre tout l'homme à la religion, son corps et son ame. Un tel genre de service ne saurait en effet exister sans délibération dans l'entendement , sans affection dans le cœur et sans action personnelle et immédiate dans l'exécution.

II. Les femmes peuvent ainsi servir la religion de plusieurs manières.

En s'unissant deux , trois ou plusieurs sous la direction du Pasteur local , pour travailler

à l'exercice de diverses œuvres de miséricorde : telle la visite des malades et des prisonniers ; tel le soin d'entretenir en bon état le linge des autels et les ornemens sacerdotaux ; tel encore le soin de veiller à l'instruction chrétienne des jeunes personnes de leur paroisse , et d'y travailler elles-mêmes , s'il est en leur pouvoir , en faisant seules , et selon la mesure de leurs moyens , le bien qu'elles ne pourraient faire plusieurs en commun.

Ense montrant fermes et courageuses dans leur religion , comme la mère des Machabées , comme sainte Félicité et ses enfans , et tant d'autres femmes illustres de tous les pays et de tous les âges , qui conquièrent la cité des Cieux par leur héroïsme chrétien , au milieu de tous les genres d'épreuves et de persécutions.

III. On a vu de pauvres artisans , de grossiers laboureurs , se distinguer à l'envi dans ces diverses manières de servir la religion. Saint Vincent de Paul fait à une simple bergère le premier honneur de l'association des Filles de la Charité , tant il est vrai que Dieu est admirable dans ses saints , et que le zèle de la foi et celui des œuvres de miséricorde ,

lorsqu'ils sont brûlans dans une âme , peuvent enfanter d'innombrables prodiges (1).

« Et que ce soit Dieu qui vous ait établies ,  
» dit ce grand saint aux Filles de la Charité ,  
» dans une de ses conférences , il n'en faut  
» point douter, car ce n'a pas été mademoi-  
» selle le Gras : elle n'y avait point pensé ;  
» pour moi , hélas ! je n'y songeais pas. La  
» première qui a fait vos fonctions , fut une  
» bonne fille des champs , pauvre fille qui  
» gardait les vaches : en les gardant, elle avait  
» appris à lire d'elle-même, et se faisait mon-  
» trer par les personnes qu'elle voyait avoir  
» façon de savoir lire; et ce qu'elles lui avaient  
» montré, elle l'étudiait après elle seule, et  
» fit tant , avec l'aide de Dieu , qu'elle apprit.  
» Quand elle le sut , elle eut dévotion de le  
» montrer à d'autres. Elle me vint trouver  
» où j'étais alors en mission. Monsieur , me  
» dit-elle , je me suis appris à lire ; j'aurais  
» grand désir de l'apprendre à d'autres filles  
» des champs , qui ne le savent pas ; serait-  
» ce bien fait ? — Oui , ma fille , et je vous le

(1) On lit ce fait touchant dans le *Règlement de vie tiré des conférences de saint Vincent* , imprimé dans les *Heures* de ce saint , à l'usage des *Filles de la Charité*.

conseille. Elle s'en alla demeurer à Ville-  
» preux, où elle montra quelque temps.

» Les Dames de Saint-Sauveur eurent la  
confrérie de la Charité, et servaient les  
» pauvres elles-mêmes, portaient la mar-  
» mite, les remèdes et tout le reste. Et com-  
» me la plupart étaient de condition, et  
» avaient mari et famille, elles étaient sou-  
» vent incommodées de cette marmite, de  
» sorte que cela les rebutait. Elles parlèrent  
» de trouver quelques servantes qui fissent  
» cela pour elles. Cette bonne fille entendant  
» parler de cela, désira d'être en cet emploi,  
» et y fut reçue par les Dames. Celles des au-  
» tres paroisses en désirèrent autant, et me  
» prièrent que s'il y avait moyen, qu'elles  
» en pussent avoir.—Mademoiselle le Gras,  
» à qui Dieu avait donné le zèle pour sa gloi-  
» re, qu'elle a eu toute sa vie, fut priée de  
» les prendre sous sa direction et sa condui-  
» te, pour les élever dans la dévotion, et les  
» instruire dans la manière de servir les  
» pauvres, et on leur établit une maison.  
» Or, voilà comme cela fut fait, sans que  
» personne en eût dessein; car la bonne  
» fille qui a commencé, n'y pensait nulle-  
» ment. »



## II.

*Comment une femme peut servir la religion dans le monde, par ses bons avis et ses sages conseils.*

I. Ne laissez jamais passer volontairement une seule occasion de faire le bien.

II. L'exemple seul peut être quelquefois pour le prochain la meilleure de toutes les instructions, et par conséquent le plus grand des bienfaits.

III. Lorsqu'il s'agit de donner des avis et des conseils pour le salut de son prochain, une femme chrétienne doit chercher l'occasion avec zèle, mais avec prudence, sans rien hâter, de peur de tout perdre.

IV. Quelquefois une réflexion chrétienne, placée sagement dans le discours, est d'un prix unique pour la conversion d'autrui.

V. La connaissance de l'esprit, du caractère des personnes, de leurs dispositions religieuses et morales, est nécessaire pour régler la forme des avis et des conseils, et leur à-propos.

VI. Le meilleur moyen de réussir en ce gen



re, c'est d'y mettre le Ciel de moitié, par ses prières et la fréquentation des sacremens.

VII. C'est servir la religion par ses avis et par ses conseils, que de manifester constamment en présence du monde le plus haut respect pour ses saintes lois, sans se laisser jamais intimider par l'opinion des faux sages.

VIII. C'est encore de propager, le plus que l'on peut, par ses discours, la connaissance de tous les bons livres concernant la religion, l'éducation et les mœurs.

IX. C'est d'accréditer auprès des fidèles le culte de la croix, celui des images des saints, et l'usage de la prière commune dans l'intérieur des familles.

X. C'est de saisir toutes les circonstances favorables pour louer l'antique coutume de célébrer dans les maisons les anniversaires des naissances, des mariages, des fêtes patronales ou funèbres.

XI. C'est de ne pas laisser insulter à la religion en sa présence, quand on a le pouvoir de l'empêcher; ou, si l'on n'a pas ce pouvoir, d'en témoigner le désaveu par la sévérité des paroles, ou, ce qui vaut souvent encore mieux, par le silence du mépris.

XII. Une femme chrétienne n'oubliera pas

qu'un indigent, un malade gisant dans son lit, un malheureux prisonnier, n'ont pas un moindre besoin d'avis et de conseils, que d secours et d'aumônes pécuniaires. Elle ne mettra pas en oubli cette œuvre de charité.

XIII. Ce sont surtout les jeunes personnes de leur sexe que les femmes doivent être jalouses de former aux exercices des œuvres de miséricorde. Nul philosophe, nul artiste qui n'ait l'ambition de laisser après lui des disciples de son savoir; pourquoi les femmes chrétiennes n'auraient-elles pas l'ambition, mille fois plus louable, de laisser après elles quelques disciples de leur piété? vœu désirable qu'elles effectueraient par leurs œuvres, s'il entraient dans leur règle de vie de donner chaque jour quelques instans à l'instruction chrétienne d'une jeune enfant du peuple, dont elles feraient ainsi leur fille adoptive en Jésus-Christ. Combien un pareil acte de charité n'attirerait-il pas de bénédictions sur la famille de ces femmes généreuses, et ne leur promettrait-il pas à elles-mêmes de gloire et de bonheur dans le Ciel!

XIV. Les supérieurs ont sans doute sur leurs inférieurs un ascendant d'instruction

que ceux-ci n'ont pas à l'égard des premiers. Mais, dit un auteur ecclésiastique, pourquoi une fille de service, qui aurait de la vertu et de la piété, ne pourrait-elle pas quelquefois trouver l'occasion de placer un mot capable de produire le plus grand effet, dans une famille, dans une maison chrétienne?

Son état, il est vrai, ne lui permet, en aucune circonstance, de parler avec autorité; mais si dans des circonstances favorables elle ne prend que le ton qui lui convient, ne peut-elle pas donner un avis, un conseil salutaire, et mériter ainsi pour le Ciel, selon la ferveur de son zèle? Quoi! n'a-t-on pas vu, dans l'histoire de l'Eglise, une simple captive convertir une nation entière à la foi de Jésus-Christ? Cette femme vivait du temps de Constantin, et était captive chez les Ibériens, peuples situés à l'Orient du Pont-Euxin, et qui s'étendaient le long du mont Caucase, jusqu'à la mer Caspienne. Elle attira l'admiration publique par la pureté de sa vie, par sa sobriété, par sa fidélité pour ses maîtres, par son assiduité à ses devoirs, par son application à méditer les vérités éternelles. Les Barbares, étonnés d'une conduite si peu ordinaire, lui demandèrent la cause de tant de vertus. Elle

leur répondit modestement que c'était la manière dont les chrétiennes servaient leurs maîtres. La persévérance d'une telle vie, les prières dont elle l'accompagnait pour la conversion de ses maîtres, touchèrent sans doute le Ciel en faveur des Ibériens. Leur reine d'abord voulut connaître cette esclave. Elle se convertit bientôt à son école; le roi lui-même ne tarda pas à devenir chrétien. Toute la nation imita son exemple. Des ambassadeurs, par le conseil de la captive, furent envoyés à l'empereur Constantin. On lui exposa comment la religion avait été connue dans le pays, et s'y trouvait chaque jour confirmée par de nouveaux prodiges de grâces et de miséricorde. On le pria en même temps d'envoyer des évêques et des prêtres pour assurer l'œuvre de Dieu. Ceux-ci satisfirent au vœu des Ibériens, et le prince pourvut à tout ce qui était nécessaire pour faire honneur à leur mission, témoignant qu'il sentait plus de joie de cette conversion, que de la plus grande conquête. On ne sait autre chose de cette sainte captive. Mais la sainteté de sa vie et les services qu'elle rendit à la religion auprès de tout un peuple, ont fait consacrer sa mémoire dans l'Eglise; et, pour y proclamer



l'immortalité de ses services, c'est sous le nom générique de *Sainte Chrétienne*, *servante* ( *Sancta Christiana*, *ancilla* ), qu'elle y est honorée.

## III.

*Comment une femme peut servir la religion par ses aumônes et ses dons.*

I. Mettons d'abord en principe qu'une femme ne doit jamais faire des aumônes qui surpassent ses moyens ; mais ajoutons que si ses moyens sont grands, ses aumônes doivent être abondantes.

II. Les riches ne sont maudits dans l'Evangile, qu'à cause de la dureté de leur cœur envers les pauvres.

III. Il n'est pas nécessaire d'avoir d'immenses richesses, ou seulement un état d'aisance, pour être tenu de servir la religion par ses aumônes.

IV. La dîme ne subsiste plus en France ; mais le précepte de fournir à l'entretien des saints autels et de leurs ministres, subsiste toujours pour les vrais catholiques, parce qu'il tient à l'essence même d'une religion.

V. Il suffit à la veuve qui ne peut donner



beaucoup, de donner peu : son obole peut l'emporter en mérite, aux yeux de Dieu, sur les plus précieuses offrandes du riche.

VI. La femme la moins aisée, qui veut concourir efficacement au triomphe de la religion, saura trouver dans son économie de quoi satisfaire au vœu de sa piété. La suppression d'une fête mondaine, le sacrifice d'un objet de luxe, la diminution d'une dépense de table, sont autant de ressources que lui fournit son zèle.

VII. Les jours de jeûne, d'abstinence, de carême, ne rempliraient qu'une partie de leur objet, dans les vues de leur institution, s'il n'en résultait un surplus de nourriture pour le pauvre, si ce que le riche retranche de sa table ne passait à la sienne. Si ces principes étaient tombés en oubli dans les familles chrétiennes, c'est aux femmes à les y faire renaître, pour l'honneur et la gloire de la religion.

VIII. Il importe qu'une femme qui peut rendre beaucoup de services à la religion par ses aumônes, ne se laisse pas entraîner vaguement aux premières idées de son zèle.

L'état actuel de l'Eglise de France sollicite, de préférence, toutes les œuvres qui

tiennent soit à la propagation de la foi, soit aux œuvres de miséricorde.

C'est vers ces deux grands objets que les vœux des femmes chrétiennes doivent, avant tout, se porter.

Ainsi, donner pour l'entretien des églises et des ministres qui les desservent, telle est pour tout fidèle la première des aumônes.

Donner pour l'éducation des clercs et des lévites sacrés, afin que l'Eglise ne manque pas un jour de ministres pour le service des autels et l'instruction religieuse des peuples, c'est la seconde des aumônes dans l'ordre des besoins de l'Eglise.

Donner pour que les pauvres familles aient chacune les livres élémentaires de la foi, le catéchisme du diocèse, un livre d'église, un livre des Epîtres et Evangiles, la Vie des Saints, l'Imitation de notre Seigneur Jésus-Christ, une croix, une image de la sainte Vierge, un bénitier ; c'est la troisième des aumônes que le besoin de l'instruction chrétienne sollicite.

Donner pour que les paroisses ne manquent pas de maîtres et de maîtresses d'école dont les leçons gravent la crainte et l'amour de Dieu dans l'esprit et le cœur des

enfans ; cette aumône peut se mettre au même rang que la précédente.

Favoriser par des secours tout établissement dont la religion et les mœurs peuvent tirer leur gloire ;

Favoriser de même toute impression ou réimpression des ouvrages utiles à l'enseignement religieux et moral ; toutes ces œuvres saintes sont urgentes pour la religion.

*Ainsi se terminait l'écrit de monsieur le Curé, dont madame S. eut soin de tirer une copie avant de partir pour la campagne, où elle fut passer les trois derniers mois de la belle saison.*

---

## LETTRE

### D'UNE DAME CHRÉTIENNE

A SON AMIE.

*Sur les divers genres de services que les femmes peuvent rendre à la religion dans les paroisses de campagne.*

---

Vous ne presseriez pas si fort mon retour à Paris , ma chère amie , si vous saviez les divers genres de services que j'ai le bonheur de rendre à la religion , dans un village qui m'est cher à tant de titres. J'en ai trouvé les habitans pleins de zèle pour leur culte, mais très-négligens , d'ailleurs , pour en remplir les devoirs, et fort relâchés dans leurs mœurs. La cessation absolue des catéchismes , en laissant languir les enfans sans instruction chrétienne , les avait rendus susceptibles de toutes les impressions funestes des sens. La crainte de Dieu , son amour , se trouvaient

à peu près bannis de leur cœur ; ils en craignaient , ils en aimaient moins leurs parens , et ceux-ci se plaignaient , en général , de leur insubordination sans exemple. Les juremens , les blasphèmes , étaient devenus communs à tous les sexes et à tous les âges ; et les haines de famille prenaient le même caractère qu'elles avaient du temps des Gaulois encore idolâtres , elles étaient mortelles.

Il fallait donc réveiller le sentiment de la foi dans ce peuple ; il fallait l'exciter à la vertu , l'amener à la correction de ses fautes , et le rendre de nouveau chrétien par les œuvres.

C'est ce qu'un Missionnaire vient d'entreprendre , avec un succès qui ne peut venir que de Dieu. Trois mois se sont à peine écoulés depuis que cet homme apostolique s'est mis à la tête de cette paroisse. Le bien qu'il y a fait est grand , et je me félicite d'avoir pu y concourir de mes faibles services. Mais ne voulez-vous pas , ma chère amie , nous aider à consolider ce bien , en remplissant pour nous quelques commissions capables de satisfaire la piété de nos bonnes gens ? Vous le devez d'autant plus , que je vous ai fait nommer membre d'une association pour



les œuvres de miséricorde. Je dois vous faire connaître le but de cette pieuse association : notre vénérable Missionnaire m'avait chargée de faire choix de quelques femmes propres à seconder ses vœux. J'en ai trouvé dix qui se sont estimées heureuses de servir la religion d'une manière spéciale ; vous êtes la onzième et moi la douzième. Toutes nos obligations consistent à nous diviser trois sortes d'œuvres de miséricorde. Quatre des associées sont chargées du linge des autels et des ornemens sacerdotaux. Quatre autres ont pour elles le soin de visiter les pauvres et les malades , et de leur procurer ou faire procurer tous les secours spirituels ou temporels qui sont en leur pouvoir , sans excepter de leur mission les protestans qui se trouvent dans le pays , et pour lesquels on a tous les égards d'honneur et d'intérêt charitable que l'on doit à des concitoyens avec lesquels on fait de compagnie le voyage du temps à l'éternité ( 1 ). Nous avons déjà trouvé dans

(4) Il ne faut pas croire que cette charité catholique pour les protestans soit particulière à l'association dont on parle dans cette lettre. Je lis , dans *l'ordre de l'administration pour la paroisse de Saint-Sulpice , 1777* , ces mots remarquables : « Les protestans , et en géné-

cette conduite la conversion de deux de leurs familles , qui d'elles-mêmes sont venues à nous : puissions-nous les ramener ainsi toutes à l'unité d'une même Eglise ! — Quatre autres de nos coassociées , dont vous et moi faisons partie , sont appelées à veiller à l'instruction chrétienne des jeunes personnes de leur sexe. Chacune de nous est chargée du soin d'un certain nombre de jeunes personnes , et les appelle chez soi les jours de dimanches et de fêtes, à l'issue des offices, pour leur faire un catéchisme, pour leur apprendre les histoires les plus intéressantes de l'Ancien et du Nouveau Testament , et celle des Saints dont l'Eglise célèbre chaque jour la fête.

Vous ne sauriez croire , ma chère amie , les douceurs que le Ciel attache à cette œuvre de miséricorde. Je vous assure que, pour ma part, j'y goûte d'ineffables jouissances.

On m'a confié les grandes filles ; j'ai su  
» ral ceux qui ne sont pas de la religion catholique ,  
» le déclareront dans leurs placets , ou s'adresseront  
» directement à monsieur le curé , et seront secourus  
» comme les autres. » Tel est le véritable esprit de la  
religion catholique que nous avons vue si calomniée  
de nos jours. Elle ne fait point d'acception de per-  
sonnes lorsqu'il s'agit de secourir les malheureux.

les gagner par des caresses et des attentions qui m'attirent de plus en plus leur confiance.

Quelques-unes savent lire ; je donne des livres à celles-ci pour récompense de leur assiduité , de leur bonne conduite , de leur piété filiale , de leur soumission et de leur obéissance à leurs parens.

Je donne d'autres témoignages de contentement pour les mêmes vertus , à celles qui ne savent pas lire.

Je veux qu'elles trouvent une récréation agréable à la suite des exercices religieux ; j'amuse leur esprit , soit par le récit de quelques anecdotes , soit par quelque jeu à leur portée. Je leur ouvre les portes de ma cour ou de mon jardin , lorsque le temps est assez beau pour me le permettre. Je ne gêne point leurs plaisirs innocens , dont je suis sûre , tout au contraire , d'augmenter la joie par ma présence. Je ne me fais pas un scrupule de m'y mêler quelquefois , et de proposer des prix aux plus habiles.

Ce n'est pas seulement les jours de dimanches et de fêtes que ces réunions ont lieu. Je les reçois de même dans mes appartemens , les jours où le mauvais temps interrompt les travaux de la campagne ; je les

reçois encore durant les longues soirées de cette saison. Elles apportent leur linge, leur laine ou leur quenouille, et, sans cesser le travail des mains dans lequel elles se perfectionnent, elles jouissent de tous les avantages des lectures et des prières communes, auxquels elles doivent chaque jour de nouveaux progrès dans la sagesse. Leurs mères sont admises dans les assemblées, lorsque les devoirs de leurs ménages n'en souffrent pas. Les filles n'y sont appelées qu'à cette dernière condition.

Le dernier dimanche du mois, les pères et les mères des filles de la première communion sont invités à rendre compte de la conduite de leurs enfans.

Nous tâchons de rendre ce jugement domestique le plus imposant qu'il est en notre pouvoir. Les enfans y sont si sensibles, qu'il n'est pas d'effort qui leur coûte pour mériter en ce jour l'éloge de leurs parens et pour éviter leur censure.

Le dimanche suivant, à l'issue des offices, nous distribuons des prix en forme de loterie. Chaque enfant a pour lui un plus grand nombre de chances, selon les points de diligence qu'il a mérités dans le mois.



Nous intéressons à ces loteries tous les propriétaires et cultivateurs en état de faire quelques aumônes , et tous y contribuent de bonne grâce.

Voilà le but de notre association. Vous m'allez demander comment vous pourrez remplir votre tâche , étant éloignée de plus de cent lieues. Oh ! ma chère amie , nous vous avons réservé votre part, et vous ne resterez pas oisive lorsque nous serons occupées. Vous êtes établie notre commissionnaire permanente à Paris, pour les achats de tous nos livres, croix , images et autres dons à l'usage de nos catéchismes.

Et pour ne pas vous laisser le moindre doute sur nos intentions , je vous prie de m'envoyer , par la voie la plus expéditive , les ouvrages suivans , dont le choix est très-propre à seconder nos vues :

Journée Sainte , de différens formats.

— Chrétienne , de différens formats.

Adorateur en esprit et en vérité , ou Exercices de la vie chrétienne , réglés selon l'esprit de Jésus-Christ et de son Eglise , in-18.

Instruction sur l'oraison mentale , in-18.

Méditations de Médaille , in-24.

— Sur la Passion , in-12. — Les mêmes , in-24.

— d'Abelly , 2 vol. in-12 , 1816.



Catéchisme raisonné sur les fondemens de la foi ;  
par Aymé , chanoine d'Arras , in-18.

— de l'Age mûr , par Alletz , in-18.

— de Constance , 4 vol. in-12.

Catéchiste des peuples de la campagne , 4 vol. in-12.

Pensées sur la religion , par Humbert , in-12.

Instruction des jeunes gens , in-12.

— des gens de la campagne , par Collet , in-18.

Abrégé de la perfection chrétienne , par Alphonse  
Rodriguez , 2 vol. in-12.

Souffrances de Jésus-Christ , par Alleaume , 2 vol.  
in-12.

L'Ame Pénitente , ou le Nouveau Pensez - y - bien ,  
in-24.

Ame élevée à Dieu , par Baudrand , 2 vol. in-12.

— fidèle , par le même , in-12.

— affermie dans la foi , in-12.

— sur le Calvaire , in-12.

— embrasée , in-12.

— religieuse , in-18.

— éclairée , in-12.

— intérieure , in-12.

— contemplant , in-12.

Introduction à la vie dévote , par saint François de  
Sales , in-12.

Combat spirituel , in-18.

Le Livre d'Or, ou l'Humilité-Pratique , in-24.

Mois de Marie , in-24.

Histoire de Tobie , ou la Famille sainte , in-18.

Moyens de perfection , in-12.

— de salut , 4847.

Science du crucifix , in-18.

Dévotion au sacré Cœur , in-48.

Visites au Saint Sacrement et à la sainte Vierge ,  
in-48.

Abrégé de la Doctrine chrétienne , par Lhomond ,  
in-42.

Imitation de Jésus-Christ , de Gonnellieu , in-24.

— de la sainte Vierge , de formats différens.

Nouveau Testament , par Amelotte , in-42.

Association aux saints anges gardiens , in-48.

Instruction pour la première communion et la confirmation , par Borelly , in-48.

Conduite pour la confession et la communion , par  
saint François de Sales , in-48.

— pour les domestiques , in-48.

— pour l'Avent , in-42 (Avrillon).

— pour le Carême , in-42.

— pour la Pentecôte , in-42.

Vies des Saints , de Mésenguy , in-42

Nouveau recueil de cantiques , in-42.

Chemin de la Croix , in-48.

Joignez , je vous prie , à cet envoi , pour  
vingt-quatre francs d'images de la Croix et de  
la sainte Vierge , et douze francs d'autres  
images. Nous avons suffisamment de fonds  
pour vous tenir compte du déboursé.

Vous serez peut-être curieuse de savoir si  
notre association nous astreint à quelques  
autres devoirs particuliers. Oui, mon amie  
mais le tout sans vœux , sans promesses so-  
lennelles , et ces devoirs sont entièrement

libres de notre part. Ils consistent simplement dans une réunion qui a lieu, tous les quinze jours, à la suite des offices et catéchismes, et où notre révérend Missionnaire assiste quelquefois. Là, nous recevons de lui quelques instructions, avis et conseils relatifs à l'exercice des diverses œuvres de miséricorde. Nous faisons quelques lectures pour notre propre satisfaction, et nous nous entretenons des moyens de perfectionner, chacune de nous, la partie de ces bonnes œuvres dont nous nous sommes chargées : de plus, nous intéressons le Ciel à l'œuvre que nous avons entreprise, par des prières et des communions qui font de nous toutes, comme de tous les vrais chrétiens, un seul esprit et un seul cœur en Jésus-Christ.

Ainsi, vous voyez, ma bonne amie, que vous pourriez être une de nos associées, du bout même du monde, puisqu'il suffit pour cela d'une part à vos prières, à vos communions, et de la mesure de services que vous pouvez nous rendre, sans gêner en rien vos autres devoirs religieux, civils ou domestiques.

Adieu, mon amie, j'attends une réponse digne de votre piété.

# RÉPONSE

## A LA PRÉCÉDENTE.

### *Sur le même sujet.*

LE lendemain du jour où j'ai reçu votre lettre , ma chère amie , vos commissions étaient déjà remplies , et le jour suivant , les livres , les images et les gravures ont été emballés et portés à la diligence. Vous voyez que j'agis avec le zèle d'une associée ; j'en accepte le titre avec reconnaissance , et je me ferai constamment un devoir de le mériter par mon union à vos bonnes œuvres , par mon exactitude à répondre à tous vos vœux , en ma qualité de votre commissionnaire à Paris.

Mais en cette qualité même je me permettrai quelquefois d'ajouter à vos demandes , si je le crois ainsi nécessaire pour le but intéressant que notre association se propose. Je n'attendrai pas votre consentement pour agir

à cet égard. Je joins à vos livres deux ouvrages : le *Manuel de charité*, et les *Plantes usuelles de Chomet*. Je les envoie au nombre de quatre exemplaires, pour que celles de nos associées qui s'occupent du soin des malheureux, y trouvent de nouveaux moyens de rendre leurs services utiles aux pauvres habitans des campagnes.

Savez-vous, ma chère amie, ce qui m'a donné l'idée de vous adresser ces deux ouvrages ? c'est la lecture d'un des articles du *Dictionnaire Manuel du Chrétien*, que vous m'aviez demandé, sur la simple annonce du titre, dans une de vos lettres précédentes, mais qui n'est point encore imprimé (1). L'auteur m'en a communiqué les pages manuscrites. J'ai obtenu de prendre note de deux articles pour une de mes amies, et cette amie c'était vous. Dans le premier, l'auteur invite les Dames charitables à former, à leurs frais communs, dans les paroisses de campagne, une petite pharmacie à l'usage des

(1) On trouve l'annonce de ce Dictionnaire à la fin de la *Notice d'une Bibliothèque catholique* qui termine l'*Adorateur en esprit et en vérité*, ou les *Exercices de la vie chrétienne*, réglés selon l'esprit de Jésus-Christ et de son Eglise.



pauvres. Il indique quelques livres utiles pour la former avec choix et discernement , et à la tête de ces livres est le *Manuel de charité*. C'est un volume in-12 , portatif. On y trouve les symptômes des maladies les plus communes , et les moyens curatifs , la manière de préparer les médecines , de composer certains onguens d'une bonté reconnue , de faire les diverses tisanes en usage dans les maladies , les rhumes et les diverses infirmités.

J'ai copié l'article *Botanique* tel qu'il suit :  
« Un peu de connaissance botanique peut  
» être d'une grande ressource dans les cam-  
» pagnes pour le soulagement des pauvres  
» malades. Les élémens de cette science sont  
» à la portée de tout le monde ; il suffit de  
» l'excellent *Traité des plantes usuelles de*  
» *Chomet* , 1 vol. in-8.° , pour posséder en  
» ce genre tout ce qu'il faut savoir pour son  
» utilité personnelle et celle d'autrui. Si l'in-  
» térêt du prochain était l'ame de toutes nos  
» actions , comme l'Evangile nous en fait  
» un devoir , nous croirions voir accroître  
» nos propres richesses , avec les moyens  
» d'être utiles aux autres. Or , les moyens  
» dont je parle , sont au pouvoir de tous les

» gens instruits qui vivent dans les campa-  
 » gnes. — Le Traité des Plantes usuelles leur  
 » donnera des notions suffisantes de tous les  
 » simples en usage dans la médecine ; ils  
 » pourront aisément communiquer les mê-  
 » mes notions aux cultivateurs qui les igno-  
 » rent. Nul catholique fidèle ne saurait être  
 » indifférent à cet aimable moyen d'exercer  
 » la bienfaisance. Il en coûte si peu , dans  
 » les beaux jours du printemps , pour aller  
 » à la cueillette des fleurs de violettes , de  
 » guimauve , de bouillon - blanc, etc. Ces  
 » fleurs, cependant , sont utiles toute l'an-  
 » née pour guérir une foule de maux. Oh !  
 » qu'il serait digne de la charité chrétienne  
 » que , dans chaque paroisse , une société  
 » de femmes pieuses se réunissent , non-seu-  
 » lement pour ce dessein , mais pour con-  
 » certer entre elles tous les moyens de sou-  
 » lager les malheureux ! ( Il semble que l'au-  
 » teur de ce Dictionnaire avait prédit l'exis-  
 » tence de notre association. ) D'abord, elles  
 » trouveraient aisément , dans une ou deux  
 » promenades , leur petite provision de sim-  
 » ples pour tous les besoins de l'année. Peu  
 » d'argent leur suffirait ensuite pour ajouter à  
 » cette provision , celle de divers sirops com-

posés de ces mêmes simples, et dont la boisson est si efficace dans les maladies. Mais quels trésors de bénédictions et de miséricorde immortels les personnes riches et instruites négligent le plus souvent d'acquiescer ! et quelles jouissances incomparables ne s'ôtent-elles pas ainsi à elles-mêmes dans le cours de leurs années ! »

Apprenez-moi si vous comptez passer tout l'hiver à la campagne : vous y faites trop de bien pour que je vous engage à la quitter si prochainement ; je ne saurais qu'applaudir à vos motifs, et je ne dirai plus mot pour votre retour, quoique je le désire de toute mon ame, et que nos paroisses de Paris aient pour le moins autant d'exercice à donner à votre zèle que celles de la campagne. Mais je conçois aussi que la Providence vous a conduite là ; qu'il ne faut pas quitter une bonne œuvre sur laquelle Dieu verse ses plus abondantes bénédictions, pour en commencer de nouvelles dont la réussite n'a rien de certain. Faites toutes choses pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand intérêt du prochain ; il est néanmoins dans l'ordre, que l'une de vos sociétaires sache si vous serez, non-seulement l'hiver, mais

encore le printemps , à la campagne ; c'est qu'en vérité , si vous y passez le printemps, je vais le passer avec vous pour faire la cueillette des simples , et me mettre pendant trois mois à la tête de la pharmacie. Ma fille n'a-t-elle pas l'ambition de m'y suivre ? Dieu veuille la rendre charitable comme mon amie ! — Je vous prie de faire agréer mes remerciemens à toute l'association , et de ne pas me laisser trop languir après ses nouvelles et les vôtres. Toujours unies en Jésus-Christ.

VOTRE AMIE.

# RÉPONSE

## A LA PRÉCÉDENTE.

### *Sur le même sujet.*

Tous vos livres ont été reçus avec reconnaissance. Nos coassociées se proposent de faire un grand usage du *Manuel de charité*, et des *Plantes usuelles de Chomel*. Mais dans la crainte des méprises qu'elles auraient pu faire, de la meilleure foi du monde, dans la composition et dans l'administration des drogues, et dans la cueillette des simples, j'ai cru devoir adresser les deux plus intelligentes d'entre elles à deux filles de la Charité, de ma connaissance, très-habiles en ce genre. Je me suis chargée personnellement des frais du voyage et du séjour. Il est convenu que l'on passera six mois dans l'hôpital, où les deux filles de saint Vincent dirigent la pharmacie. On herborisera avec elles au printemps. On en recevra toutes les



instructions pratiques convenables , pour revenir ensuite exercer avec succès , au village , les mêmes œuvres de miséricorde.

D'un autre côté, j'avais à cœur le rétablissement de la prière commune dans les familles. Notre vénéré Pasteur ne cesse d'y rappeler les pères et mères , comme vers le moyen le plus sûr d'attirer sur eux et sur leurs enfans les plus grandes grâces du Ciel.

Il ne prêche pas avec moins de zèle sur la nécessité de bénir le Seigneur avant et après le repas. Il rappelle l'exemple des Patriarches ; il fait sentir combien il est juste de glorifier le Ciel et de le remercier de ses dons. Sa voix est entendue. Nous le secondons de tout notre pouvoir. Nous n'avons distribué des *Journées du Chrétien* , et des *Adorateurs en esprit et en vérité* , qu'à ceux qui nous ont promis d'être fidèles à ces saintes pratiques. Quant à moi , depuis que j'en ai pris l'habitude , je les trouve si raisonnables , si dignes de l'homme , que je ne conçois pas comment elles ne se sont pas généralement conservées. Nos ménages villageois en sont plus aimans, plus sensibles et beaucoup mieux réglés depuis qu'ils les ont adoptées.

Je m'aperçois , en particulier , que mes

gens en sont plus exacts à leur service. La crainte et l'amour de Dieu les captivent davantage. J'en suis moi-même plus portée qu'auparavant à les chérir comme frères et sœurs ; et je vous engage fort , mon amie , à ne pas vous priver plus long - temps des mêmes consolations divines et humaines , et à vous servir de tout votre zèle pour en étendre les bienfaits dans les familles.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire , ma chère enfant , et puis je vous quitte ; mais ce mot est précieux au salut de la religion en France.

Nous nous sommes souvent entretenues des moyens de faciliter les saintes études aux jeunes gens appelés à l'état ecclésiastique. Nous venons d'exécuter quelque chose là-dessus dans notre paroisse. Nous avons choisi , parmi les jeunes adolescents qui venaient de faire leur première communion , celui d'entre eux qui , par les dispositions de son esprit et de son cœur , nous promet les plus grands progrès dans la science de Dieu. Notre vénéré Pasteur doit en rester chargé pendant deux ou trois ans. Si nos espérances sont remplies , et que les bonnes dispositions de cet enfant persévèrent et se soient accrues ,

nous avons décidé qu'il serait pris, toutes les années, dans la collecte de nos offrandes, la somme nécessaire pour lui faire continuer ses études, jusqu'au moment de sa prêtrise. Je dois ajouter que, si mes revenus me le permettent, je croirai faire le plus digne emploi de mes économies, en dotant ce jeune homme, de deux cents francs de pension viagère, le jour de son entrée dans les Ordres sacrés.

Adieu, ma chère amie; dites-moi ce que vous faites à Paris pour servir activement la religion dans les œuvres de miséricorde, sans lesquelles notre vie ne me paraît plus d'aucun prix aux yeux de Dieu, des anges et des saints.

Je suis votre amie, C.

---

~~~~~

VIE
DE MADAME
JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT,
BARONNE DE CHANTAL,

Fondatrice de la Visitation, canonisée par
Clément XIII en 1767 (1).

JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT naquit à Dijon, le 23 janvier 1572. Elle était la seconde fille de Bénigne Frémiot, président à mortier au parlement de Dijon, magistrat plein d'intégrité et de mérite, et qui fut estimé et aimé de Henri IV, à qui il avait rendu des services. Sa femme, Marguerite de Berbisy, était, comme le président, d'une famille ancienne dans la province. Ils eurent trois enfans : Marguerite, qui fut mariée au baron d'Et-

(1) Vie de madame de Chantal, par monsieur de Maupas, évêque du Puy, Paris, 1667 : et la Vie de la même, par Marsollier, Paris, 1752, 2 vol. in 12.

Vies Dames franç.

A

tran ; Jeanne-Françoise , qui épousa M. de Chantal ; et André , qui devint archevêque de Bourges , et qui édifia l'Eglise par ses vertus. Jeanne-Françoise , qui reçut le premier de ces noms au baptême , et le second à la confirmation , est celle dont nous allons esquisser la vie. Elle n'avait que dix-huit mois lorsqu'elle perdit sa mère , qui aurait pu s'occuper plus particulièrement de son éducation. Néanmoins , le président fit tout ce qui était en lui pour que sa fille n'en souffrît pas. Ne pouvant toujours travailler lui-même à former mademoiselle Frémiot , il la confia à des personnes d'une vertu éprouvée. Mais il ne se croyait pas dispensé pour cela de veiller sur elle , ainsi que sur ses autres enfans. Il les voyait tous les jours , et cherchait par ses discours à en faire de bons chrétiens. L'exemple de sa vie était propre à les persuader. Le président Frémiot était une de ces ames droites , qui suivent sans s'écarter le chemin de l'honneur et de la vertu. Il avait beaucoup de religion et était fort zélé catholique. En même temps il fut toujours fidèle au parti de Henri IV , et il le soutint avec courage dans les temps les plus difficiles.

Lorsque sa fille aînée fut en âge d'être mariée, il lui donna pour époux le baron d'Ettran, de la maison de Nenchèse, très-considerée dans le Poitou, et il consentit que la jeune femme emmenât dans le Poitou, où elle allait demeurer, sa jeune sœur, dont la compagnie servirait à lui faire supporter plus aisément son éloignement de la maison paternelle. Mademoiselle Frémiot suivit donc sa sœur dans ce voyage, et demeura quelque temps chez le baron d'Ettran. Elle y eut quelques assauts à soutenir, d'abord de la part d'une demoiselle qu'on avait mise auprès d'elle pour lui donner de bons conseils, et qui ne lui en donnait que d'assez mauvais; ensuite, de la part de sa sœur même et du baron d'Ettran, qui voulurent la marier à un gentilhomme protestant du Poitou. Mademoiselle Frémiot eut besoin de tout son courage pour ne pas céder en cette occasion où elle aurait cru compromettre sa foi par une alliance dangereuse. Elle fut heureusement rappelée peu après par le président Frémiot, qui songeait aussi à l'établir, et qui voulait la fixer dans sa province, pour ne pas perdre à la fois ses deux filles. En effet, peu après son retour, elle fut recher-

chée en mariage par Christophe de Rabutin, baron de Chantal, gentilhomme de la chambre du roi, et mestre de camp d'un régiment d'infanterie. Il était l'ainé de sa maison, et avait servi avec honneur pendant les troubles de la Ligue. Comme le président Frémiot, il était toujours resté attaché au parti de Henri IV, et avait combattu courageusement auprès de ce prince à la journée de Fontaine-Française, ce qui lui avait mérité de ce monarque une pension. Gentilhomme plein d'honneur, de droiture et de religion, il avait plu au président Frémiot, à qui sa fille s'en remit uniquement du choix d'un époux. Le mariage fut donc conclu vers 1592, M. de Chantal ayant environ vingt-huit ans. Il emmena sa femme à Bourbilly, qui était sa résidence ordinaire, et il l'engagea à prendre la conduite de sa maison. Ses affaires étaient un peu dérangées depuis la mort de sa mère, femme prudente et vertueuse, qui avait été pendant sa vie un modèle d'ordre, de patience et de piété. Le baron de Chantal n'en parlait à sa femme qu'avec les expressions du respect et de la reconnaissance; et d'après un tel exemple et les désirs de son mari, elle consentit à se char-

ger du détail des affaires. Elle régla sa maison , fit un bon choix de domestiques, compta et paya avec exactitude , et voulut que chacun fût assidu à son devoir. On disait la messe tous les jours dans son château. La prière s'y faisait en commun. Des instructions fréquentes étaient données , soit par des ecclésiastiques , soit , à leur défaut , par la baronne elle-même. Quand son mari était à Bourbilly , elle faisait la dépense convenable , recevait ses voisins et soutenait son rang avec noblesse. Mais lorsque M. de Chantal était à la cour ou à l'armée , alors elle se tenait assidûment chez elle , retranchait ses visites et les repas , et vivait avec économie. C'est ainsi qu'elle parvint à rétablir un peu les affaires de son mari , à payer ses dettes et à se mettre en état d'élever convenablement ses enfans. Pour elle - même , la plus grande simplicité présidait à sa toilette. Une propreté bien entendue succéda à la recherche des parures. Elle aimait mieux attirer moins les regards , pour être en état de donner plus aux pauvres. Elle avait pitié de leur misère et elle épiait les moyens de les soulager. Elle en trouva l'occasion dans une famine qui eut lieu au commencement du dix

septième siècle. Elle recevait tous les pauvres des environs , leur distribuait du pain , et ne cessa point de leur en donner, quand même elle pût craindre d'en manquer elle-même. C'était un bruit commun alors , que sa provision ne s'épuisa point par une distribution souvent répétée , et que Dieu récompensa sa charité en lui donnant les moyens de continuer à l'exercer.

En même temps que madame de Chantal mettait l'ordre dans sa maison , elle travaillait aussi à régler son intérieur. Elle vaquait à des exercices de piété ; dans les commencemens , elle ne s'y livrait que pendant les absences de son mari. Quand il était de retour, la joie de le revoir, les complaisances et les soins qu'elle avait pour lui, l'obligeaient de négliger ses pratiques de dévotion ; mais elle se reprocha bientôt cette interruption. Ne pouvait-elle pas allier ce qu'elle devait au baron de Chantal et ce qu'elle devait à Dieu ? sa juste tendresse pour un époux excluait - elle la fidélité à suivre l'attrait de la grâce ? Elle prit donc , en 1601 , la résolution de ne plus cesser ses exercices de piété. Cette année-là , monsieur de Chantal alla , comme à l'ordinaire , à la cour. Ce voyage ne fut pas heu-

reux. Il tomba malade d'une dyssenterie, et l'on fut obligé de l'amener en Bourgogne. Madame de Chantal lui donna tous ses soins, et n'eut qu'au bout de six mois la satisfaction de lui voir recouvrer la santé. Elle le vit aussi avec plaisir faire de sérieuses réflexions sur la vanité de l'ambition. Il commençait à se lasser de courir après la gloire ou la fortune; et, dans leurs entretiens, ils s'excitaient l'un l'autre à rechercher quelque chose de plus réel et de plus stable. Il semblait que monsieur de Chantal eût quelque pressentiment du malheur qui devait lui arriver. Etant allé à la chasse avec un de ses amis, qui était venu passer quelques jours chez lui, il fut tué par cet ami. On ne sait si ce fut d'un coup de fusil qui partit à l'aventure, ou si son ami tira sur lui dans les broussailles, trompé par son habit qui était de couleur de biche; ce qui est certain, c'est que ce coup lui cassa la cuisse. Le baron, qui se sentit blessé à mort, montra le courage le plus chrétien. Il envoya en quatre endroits différens chercher un confesseur. Il ordonna qu'on n'avertît sa femme qu'avec les précautions que son état rendait encore plus nécessaires; elle ne venait d'accoucher que depuis quinze jours. Elle accou-

rut sur-le-champ. Monsieur de Chantal la consola, et voulut qu'à son exemple elle pardonnât à son imprudent ami, qui n'osait se présenter devant elle. Il se fit ramener chez lui. Madame de Chantal, accablée de douleur, ne put, malgré ses soins et son zèle, conserver un époux si cher. Il mourut le neuvième jour, dans les plus grands sentimens de piété, après avoir fait promettre à sa femme et à son fils de ne point venger sa mort. Il voulut même que le pardon fût écrit sur les registres de l'église.

Madame de Chantal se trouva donc veuve à l'âge de vingt-neuf ans, et chargée de quatre enfans (1); elle en avait eu six, mais deux étaient morts en bas âge. Il lui restait un fils et trois filles. Les soins qu'elle leur devait servirent de distraction à sa douleur. Elle mit la réforme dans sa maison, se défit de toutes ses parures, prit un habillement modeste qui convenait et à son état de veuve et à son goût, congédia la plupart de ses domestiques, et ne conserva que ceux qui

(1) Anne-Bénigne, tué en 1627; Marie-Aimée, qui épousa Bernard de Sales, baron de Thorens; Françoise, depuis comtesse de Toulonjon; et Christine, morte jeune.

étaient absolument nécessaires pour elle et pour ses enfans. Elle passa la première année de son veuvage dans la retraite, et ne quitta point le séjour de Bourbilly. Mais dès que cette première année fut écoulée, le président Frémiot, son père, l'engagea à venir demeurer quelque temps avec lui à Dijon. Elle y consentit. Le président fut surpris et affligé de voir combien elle était abattue et changée de visage. Le chagrin, l'inquiétude, des peines intérieures avaient altéré la santé de la baronne. Elle désirait depuis longtemps trouver un guide éclairé pour diriger sa conscience. Elle se mit entre les mains d'un religieux peu expérimenté, qui ne sut pas gagner sa confiance, et qui la conduisait avec empire, la chargeant d'une foule de pratiques et l'embarrassant plus qu'il ne l'aidait. Elle ne tarda pas à sentir que cette manière n'était pas la meilleure, mais elle ne rencontra pas de sitôt le directeur que le Ciel lui destinait, et qu'elle crut lui avoir été désigné d'avance.

Etant revenue à Bourbilly pour les affaires de ses enfans, dont elle était tutrice, elle reçut de son beau-père une lettre où il la pressait de venir s'établir chez lui avec ses enfans. C'était

un vieillard de soixante - quinze ans , d'une humeur un peu chagrine , dominé d'ailleurs par une ancienne domestique. Il commandait à sa bru plutôt qu'il ne la priait de prendre un asile chez lui ; car il disait dans sa lettre que si elle refusait , il se remarierait et déshériterait ses enfans. Madame de Chantal sacrifia ses répugnances au bien de ses enfans ; et , quoiqu'elle prévît les désagrémens auxquels elle s'exposait , elle partit pour Mouthelon, auprès d'Autun. C'était là qu'habitait monsieur de Chantal. Elle trouva chez lui une ancienne servante qui s'était emparée de son esprit , et qui réglait tout dans la maison. Cette femme y demeurait avec cinq enfans qu'elle avait , et elle n'était pas disposée à céder l'autorité à la baronne. Celle - ci se trouva donc aux ordres , pour ainsi dire , de cette servante. Loin de pouvoir disposer de rien , elle était obligée de demander tout. Elle avait à supporter et l'humeur chagrine de son beau - père , et l'humeur impérieuse de la domestique. Elle voyait les enfans de cette femme assimilés aux siens. Une autre que madame de Chantal aurait cru faire beaucoup de supporter patiemment ces humiliations Elle fit plus : elle entreprit de

bannir , à force de procédés et de complaisances , le mauvais naturel de cette servante. Elle prit soin de ses enfans et leur rendit toute sorte de services ; mais elle n'obtint en retour que rudesse et qu'impertinence. Alors elle se concentra dans son appartement : la prière , la lecture , le soin de ses enfans , les pauvres , telles étaient ses occupations , sans néanmoins s'écarter de ce qu'elle devait à son beau-père. Elle passa sept ans et demi dans cette maison , livrée aux bonnes œuvres , et montrant une patience inaltérable. Elle avait fait d'une de ses chambres une apothicairerie , où elle conservait des remèdes de toute sorte , qu'elle distribuait aux pauvres. Elle obtint de son beau-père qu'il y aurait tous les jours la messe dans le château. Dans le carême , elle allait à Autun , malgré l'éloignement , pour y entendre le sermon. Elle travaillait pour les églises et pour les pauvres , et se faisait aimer de tout le monde par sa bienfaisance et par sa douceur.

En 1604 , saint François de Sales , évêque de Genève , étant venu prêcher le carême à Dijon , sur les instances du parlement de cette ville , le président Frémiot en avertit sa fille , et l'engagea à venir passer ce temps

chez lui. La réputation du vertueux prélat, le respect que l'on avait pour lui, l'onction de ses discours, tout faisait désirer de le connaître et d'entendre de lui la parole sainte. Madame de Chantal fit consentir son beau-père à son absence, et vint à Dijon, où elle arriva le premier vendredi de carême. Dès le lendemain, elle alla entendre l'évêque, et fut fort étonnée de le reconnaître pour celui qui lui avait été montré comme le directeur futur de sa conscience. De son côté, le prélat la remarqua, et demanda à l'archevêque de Bourges (1) qui elle était. Celui-ci le lui apprit. Le saint, pendant son séjour à Dijon, eut plus d'une occasion de voir madame de Chantal, et de s'entretenir avec elle. Il conçut pour elle beaucoup d'estime. Celle-ci, de son côté, avait un ardent désir de s'ouvrir à lui sur l'état de son âme. Mais elle était retenue par un vœu fort imprudent que son premier confesseur avait exigé d'elle. Néanmoins ce confesseur s'étant absenté, elle alla une fois à confesse à François de Sales, et

(1) André Frémiot, archevêque de Bourges, frère de la baronne de Chantal, conseiller d'état, ambassadeur à Venise, prélat instruit et zélé, mort à Paris le 13 mai 1644.

reçut de lui des conseils qui lui parurent dictés par la plus haute sagesse, et qui rendirent la paix à son ame. Depuis ce temps elle chercha toutes les occasions de se rencontrer avec le saint évêque (1) ; ce qui ne devait pas

(1) François de Sales naquit le 21 août 1567, au château de Sales en Savoie, d'une famille noble et ancienne. Après avoir fait ses études et s'être distingué dans tous les genres de connaissances alors cultivées, il embrassa l'état ecclésiastique, quoiqu'il fût l'aîné de sa famille. Dès qu'il eut reçu le sacerdoce, il travailla à la conversion des hérétiques, et principalement de ceux du Chablais. On le vit pendant dix ans, missionnaire infatigable, étonner les protestans par son zèle, les ébranler par ses prédications, les persuader par sa vertu et par sa douceur. Il a été donné à peu d'hommes de porter la charité aussi loin, et de rendre la religion aussi aimable. En 1602, François devint évêque de Genève. Il fit fleurir la science et la piété dans son diocèse, et continua à s'occuper de ramener les protestans à l'unité. Il fit plusieurs voyages en France où il était fort considéré : on dit que Henri IV voulut l'y fixer, en lui offrant de grands sièges. Mais le modeste et pieux évêque resta fidèle à sa première épouse; il jouit de l'estime du duc de Savoie son souverain. Il mourut à Lyon, d'une apoplexie, dans sa cinquante-sixième année. Il a laissé des écrits de piété qu'on lit encore avec plaisir, quoique le style en ait vieilli. Il est avec madame de Chantal, l'insti-

être aisé, car il partit pour son diocèse dès le lendemain de la Quasimodo, et il n'était pas homme à faire souvent de ces sortes d'absences. Cependant, avant son départ, il vit encore madame de Chantal, et l'encouragea dans ses bonnes résolutions. Ils eurent, quelques mois après, d'autres entretiens à Saint-Claude, où madame de Chantal avait promis d'aller en pèlerinage, et où le saint prélat conduisait par le même motif madame de Boissy sa mère. Madame de Chantal y arriva le 24 août, y fit une confession générale, et se mit entièrement sous la direction d'un homme si expérimenté. Il lui traça une règle de vie, et prévint qu'elle irait loin dans le chemin de la perfection. Dès lors il s'établit entre eux une correspondance qui roulait toute entière sur des sujets de piété. L'année suivante, 1605, madame de Chantal obtint de son beau-père de faire un voyage à Sales. Elle y arriva le 29 mai, et y passa dix jours, toute occupée à recevoir les instructions et les avis de son guide. De retour à Mouthelon, on la vit marcher avec une nou

tuteur de la Visitation. Alexandre II le canonisa le 19 avril 1665.

velle ardeur dans les voies du salut. Toutes ses occupations étaient réglées ; elle se levait à cinq heures du matin, toujours sans feu. L'oraison, la messe, des lectures de piété, les attentions qu'elle avait pour son beau-père, l'éducation de ses enfans, remplissaient ses momens. On remarquait qu'en croissant en piété, elle semblait croître aussi en gaieté. Elle se montrait de plus en plus bonne et prévenante ; c'était le fruit des conseils de l'évêque de Genève. Jamais homme n'a mieux su rendre la dévotion douce et aimable. L'air de son visage, ses manières, sa conversation, tout respirait la bonté et la cordialité. Il était franc, ouvert, affable, et il sut inspirer à madame de Chantal les mêmes qualités. Il lui apprit à mettre la charité avant tout, à bannir des scrupules qui refroidissent l'ame, à aller à Dieu avec simplicité, et à s'efforcer d'attirer les autres à son service par l'exemple des vertus, encore plus que par la force des discours.

Madame de Chantal mit surtout ces conseils à profit auprès de ses enfans. Comme ils étaient capables d'entendre des vérités utiles, elle ne manquait aucune occasion de les leur inculquer. Elle prémunissait d'avance

son fils contre les passions ; elle lui faisait remarquer les excès où l'on tombe quand on s'écarte de la religion. Elle l'accoutumait à honorer la vertu , à avoir des idées saines sur tout , à avoir horreur des mauvais exemples. Aussi eut-elle la satisfaction de le voir depuis montrer des principes de religion , qui firent sa consolation la plus efficace quand elle eut le malheur de le perdre. Ses filles profitèrent aussi des leçons et des exemples qu'elle leur donnait ; nous en parlerons par la suite.

La vie de madame de Chantal à Mouthe-lon était une vie toute de pénitence ; outre ce qu'elle avait à souffrir de cette domestique qui y dominait , elle s'imposait des mortifications de son choix. Elle avait coupé ses cheveux qui étaient fort beaux et fort épais. Elle ne portait que du linge fort simple ; aux repas elle se refusait sans affectation les mets les plus délicats ; elle jeûnait les vendredis et samedis. Elle visitait les pauvres et les malades de la paroisse , et elle avait ordonné qu'on lui adressât les plus misérables et les plus dégoûtans. Elle fut bien servie , car elle eut successivement à soigner des individus attaqués des maladies les plus rebutantes , qu'il semblait que la Providence lui

envoyait exprès pour faire éclater son zèle et sa patience. Elle recueillit un homme couvert de lèpre, le nettoya elle-même, lui portait à manger, l'instruisait de son salut, le touchait, quand il en était besoin, sans montrer la moindre répugnance, lui fit recevoir les sacremens, et voulut même l'ensevelir après sa mort. A ce malheureux en succéda un autre ; c'était une pauvre femme à qui il vint un cancer sur le nez, et qui était abandonnée de tout le monde. Madame de Chantal se fit son infirmière, la visitant trois fois par jour, la pansant, la nourrissant et l'exhortant à la patience dont elle lui fournissait un si touchant exemple. Elle continua ces services pendant plus de trois ans, sans s'effrayer des progrès d'un mal qui finit par ronger tout le visage de cette femme, de sorte qu'elle était horrible à voir. Quand elle fut morte, madame de Chantal donna ses soins à un vieillard couvert d'ulcères, qu'elle garda pendant dix mois. Ainsi elle avait toujours quelque affligé logé chez elle, sans compter ceux auxquels elle portait des secours dans leur propre maison. Pendant les vendanges de 1606 qu'elle passa à Bourbilly, elle eut occasion d'exercer son zèle. Il s'était mani-

festé dans ce lieu une épidémie. Madame de Chantal visitait ceux qui en étaient atteints , exhortait les mourans , et ne s'occupait des affaires qui l'avaient appelée dans ce séjour, qu'après avoir rempli les fonctions de la plus vigilante hospitalière. A la fin elle fut attaquée elle-même de la maladie , et elle écrivit à son beau-père pour lui recommander ses enfans. Mais elle guérit contre toute espérance , et arriva à Mouthelôn , lorsqu'on l'y attendait le moins.

L'année suivante elle fit, vers la Pentecôte, le voyage d'Annecy , où l'appelait le désir de conférer avec saint François de Sales. Ce fut alors que le prélat lui fit part du dessein qu'il avait d'établir une congrégation nouvelle et de l'y agréger. Madame de Chantal qui avait un vif désir de se retirer du monde , et qui avait même eu besoin d'être arrêtée par son sage directeur , applaudit à un projet qui secondait ses vues : seulement il se présentait plus d'un obstacle ; l'âge de ses enfans était le principal. Pouvait-elle abandonner ses filles lorsqu'elles avaient le plus besoin de ses conseils ? A qui s'en remettrait-elle d'un soin dont elle était naturellement chargée ? La Providence sembla vouloir aplanir elle-mê-

me les difficultés. Madame de Boissy , mère de saint François de Sales , avait un autre fils , le baron de Thorens , qu'elle souhaitait marier. Elle jeta les yeux sur la fille aînée de madame de Chantal , pour en faire sa bru ; et afin de commencer à mettre l'union entre les deux familles , quand madame de Chantal repartit pour la France , madame de Boissy lui confia la plus jeune de ses filles , la priant de vouloir bien achever son éducation. Notre vertueuse baronne vint donc à Mouthelon avec sa pupille ; mais elle eut la douleur de la perdre très-peu de temps après. Cette jeune personne tomba malade de la dyssenterie , et mourut entre les bras de madame de Chantal , le 8 octobre 1607 , n'étant âgée que de quinze ans. Obligée d'annoncer cette triste nouvelle à la famille de Sales , elle conçut le dessein de la dédommager en quelque sorte , en faisant le mariage proposé par madame de Boissy. Elle obtint le consentement du président son père , et ensuite de la famille Chantal. Au mois d'octobre 1608 , saint François de Sales vint en Bourgogne avec le baron de Thorens. On convint de part et d'autre de l'alliance projetée , et le contrat de mariage fut passé au

mois de février suivant. Au commencement du carême, madame de Chantal partit pour Annecy avec ses deux filles. Madame de Boissy reçut avec beaucoup de joie sa nouvelle bru, et il paraît même qu'elle voulut se charger de mademoiselle de Chantal qui, très-jeune encore, avait besoin de guide. Quand le carême fut passé, madame de Chantal revint à Dijon auprès de son père. Elle édifia tout le monde dans cette ville, comme à Annecy, par sa piété douce et prudente. Elle était l'avocate des pauvres auprès du président, elle plaidait leur cause avec une ardeur et un zèle qui la faisaient ordinairement réussir. Durant ce séjour, elle fut un peu tourmentée par un seigneur fort riche, qui lui proposait de l'épouser. Bien des gens la pressaient d'accepter un parti qui pouvait être si avantageux à elle et à ses enfans. Mais elle avait fait vœu de ne plus s'engager dans le mariage, et elle refusa constamment de céder aux sollicitations de ses proches. Pour éprouver son courage, elle alla jusqu'à graver sur sa poitrine, avec un fer chaud, le nom de Jésus.

Elle était d'autant moins disposée à contracter un nouvel établissement, qu'elle était

résolue à exécuter son projet d'entrer en religion. Si elle avait différé depuis quelques années , c'était afin de terminer les affaires de ses enfans ; elle ne voyait plus de raison qui la retint dans le monde ; son beau-père n'en était pas une , et le séjour qu'elle avait fait chez lui , était plutôt de complaisance que de devoir. Il avait fallu toute sa patience pour supporter le désagrément d'une maison où une servante exerçait l'empire le plus tyrannique. Elle devait plus à son père , qui n'avait pour elle que des bontés ; mais , puisqu'elle n'habitait point avec lui en restant dans le monde , elle ne voyait pas pourquoi son attachement pour ce vieillard l'empêcherait de suivre son goût pour la retraite. Ses enfans paraissaient être un obstacle plus grave. Son fils n'avait que quinze ans ; mais il était à la veille d'entrer au service , et une fois qu'il y serait entré , éloigné de sa famille , quels services pouvait lui rendre sa mère , que de lui donner de loin des conseils qui pouvaient venir aussi-bien d'un couvent que d'un château ? D'ailleurs , le président Frémiot s'était déjà chargé de ce jeune homme ; il avait cru plus convenable que ce fût lui qui terminât son éducation. Restaient

ses trois filles; mais dans le même temps Dieu retira à lui la plus jeune, qui aurait eu le plus besoin de la surveillance d'une mère. L'aînée était mariée, la cadette pouvait trouver dans la maison de sa sœur et sous les yeux d'une femme du mérite de madame de Boissy, des exemples plus rassurans que ceux qu'elle avait dans la maison de monsieur de Chantal, d'où la mère songeait même à la retirer. D'après toutes ces considérations, madame de Chantal songea sérieusement à suivre l'attrait qui la pressait depuis long-temps. Elle se dit sans doute à elle-même qu'une vocation si forte était l'ouvrage de la grâce; qu'elle avait été assez éprouvée pour être solide; qu'elle était autorisée par un évêque aussi sage que consommé dans la sainteté; et que la Providence qui la lui avait inspirée, permettrait qu'il n'en résultât aucun inconvénient.

Ce fut dans ce sens qu'elle en parla à son père, qui ne put lui répondre que par des larmes, et qui n'osa désapprouver ce qu'il sut avoir été conseillé par un homme aussi plein de l'esprit de Dieu que saint François de Sales. Cependant elle mit ordre aux affaires de ses enfans, acheva de payer toutes les dettes, termina les procès, et fit en sor-

te , par son économie , qu'elle leur rendît leurs biens en meilleur état qu'elle ne les avait reçus. C'était à quoi elle s'était appliquée depuis le commencement de son veuvage. Le 13 octobre 1609 , les noces de sa fille avec le baron de Thorens se firent à Mouthelon ; ce fut saint François de Sales qui bénit les deux époux. Le président Frémiot , l'archevêque de Bourges , son fils , s'y trouvèrent. Ils s'entretinrent tous deux avec l'évêque de Genève , du dessein de madame de Chantal. On la fit venir , et après l'avoir entendue , ils ne mirent plus aucune opposition à son désir , tant ils furent frappés de la force du penchant qui l'entraînait vers la retraite. Elle ne précipita cependant rien , et n'exécuta son projet qu'au printemps de l'année suivante ; alors elle remit le soin du jeune baron son fils et du bien de ses enfans au président Frémiot. M. de Thorens , son gendre , vint la chercher à Mouthelon. Elle se sépara de M. de Chantal le père , en lui demandant pardon des mécontentemens qu'elle aurait pu lui donner , et en lui recommandant ses enfans. Elle dit adieu aux pauvres de la paroisse , passa par Autun où elle visita les églises et les hôpitaux , et arriva à Dijon où

elle trouva tous ses parens réunis chez le président Frémiot ; elle y demeura quelques jours , occupée à les encourager et à les consoler. Enfin , elle partit le 29 mars 1610 , au milieu des larmes de tous les siens. Le magistrat , qui n'avait pas voulu montrer moins de constance que sa fille , ne put néanmoins retenir ses pleurs ; mais ce fut le jeune baron de Chantal qui donna le spectacle le plus touchant. Il se jeta aux pieds de sa mère et s'efforça de la détourner de sa résolution. On assure même qu'il se jeta au travers de la porte pour l'empêcher de passer. Madame de Chantal fut attendrie, et pensa éclater de douleur. Cependant elle recueillit ses forces sur un mot que lui dit un vertueux Ecclésiastique qui était présent , et après s'être fait effort pour répondre à son fils , elle s'échappa et se mit en route pour Annecy où il avait été convenu qu'elle choisirait sa retraite.

Les gens du monde trouveront peut-être à redire à cette démarche ; pour nous , nous imiterons la réserve du président Frémiot. Nous ne blâmerons point une Sainte d'avoir suivi les conseils d'un Saint, et nous ne croirons point qu'il faille juger par les règles communes , de ce qui sort de l'ordre commun.

Dans

Dans sa route , madame de Chantal visitait les malades des lieux où elle s'arrêtait. Elle arriva à Annecy le dimanche des Rameaux , avec madame de Thorens sa fille et mademoiselle de Chantal. Elle établit la première dans sa maison , où elle resta quelque temps avec elle pour l'aider à se conduire. Le 6 juin 1610 , dimanche de la Trinité , elle entra dans le logement que le saint évêque lui avait destiné , et qui devait être comme le berceau d'un nouvel Ordre ; et pour montrer qu'elle ne comptait pas sur les moyens humains , elle abandonna tous ses biens à ses enfans , se contentant d'une pension que l'archevêque de Bourges la pressa d'accepter. Elle n'avait alors avec elle que deux filles, mademoiselle Faure , fille d'un président du sénat de Chambéry , et mademoiselle de Bréchart , de Bourgogne : ce furent ses deux premières compagnes et comme les pierres angulaires de l'Ordre de la Visitation. Le 7 juin , toutes trois prirent l'habit de novice. Elles passèrent l'année dans le recueillement , et madame de Chantal y fut atteinte de maladies graves , pour lesquelles on lui donna des remèdes violens qui altérèrent sa santé ; mais elle ne relâcha rien de sa ferveur , et la

joie qu'elle ressentait d'être hors du monde , la soutint contre les difficultés qu'elle eut à essuyer. Le 6 juin 1611 , saint François de Sales vint recevoir leurs vœux , qui ne furent d'abord que des vœux simples , mais qu'elles prononcèrent avec une satisfaction inexprimable.

A peine madame de Chantal avait-elle pris cet engagement , qu'elle apprit la mort du président Frémiot. Le saint évêque vint lui-même lui faire part de cette triste nouvelle , en ajoutant , pour la consoler , que le pieux magistrat était mort dans des sentimens fort chrétiens. Elle ne fut pas insensible à ce coup ; il lui sembla même que la conscience lui reprochait d'avoir abandonné un père , un vieillard , auquel sa présence eût été utile. Elle avait surtout devant les yeux son fils privé de tout appui ; et , par les conseils de son sage directeur , elle prit la résolution de faire le voyage de Dijon. Elle partit accompagnée de mademoiselle Faure , et du baron de Thorens qui voulut bien l'escorter. Elle passa quatre mois , tant à Dijon qu'à Mouthelon et Bourbilly. Elle mit ordre aux affaires , et prit soin particulièrement de son fils , qui était au terme de son éducation : elle le recommanda à

l'archevêque de Bourges , son oncle , et ne partit qu'après avoir satisfait à tout ce qu'elle crut de son devoir. Elle arriva le 24 décembre à Annecy , et alla rendre compte au saint évêque de tout ce qu'elle avait fait. Elle rejoignit ensuite ses filles ; le nombre en était augmenté ; plusieurs pieuses demoiselles s'étaient jointes aux premières. Mesdemoiselles du Châtel , Fichet , de Blosnay , de la Roche et quelques autres , avaient demandé à entrer dans la nouvelle congrégation , et se montraient dignes , par leur ferveur , de la société de leur vénérable supérieure. Elles s'employaient toutes avec ardeur au service du prochain. On les voyait aller par la ville , chargées de remèdes qu'elles portaient aux malades , de vêtemens qu'elles distribuaient aux pauvres. Elles s'attachaient surtout à ceux qui étaient les plus abandonnés , et madame de Chantal leur donnait l'exemple d'un dévouement sans bornes au service du prochain. Là , elle servait une femme percluse de ses membres ; ici , elle soignait une femme rongée de maux plus dégoûtans ; ailleurs , elle en accouchait une autre gisante sur la paille. Elle avait pourtant assez d'infirmités pour paraître dispensée de s'oc-

cuper de celles des autres ; et, dans les premières années de sa profession, elle fut constamment tourmentée de maux et d'accidens auxquels les médecins ne connaissaient rien, et que les remèdes ne semblaient qu'augmenter.

Cependant, le nombre de ces saintes filles croissant, elles furent obligées de sortir de la petite maison qu'elles avaient occupée jusque là dans le faubourg d'Annecy, et, le 31 octobre 1612, elles vinrent demeurer dans la ville. Ce fut là que madame de Chantal apprit la mort de monsieur de Chantal son beau-père; ce qui l'obligea de faire un second voyage à Mouthelon, avec M. de Thorens. Elle y eut à souffrir ; mais sa patience et sa douceur triomphèrent de toutes les difficultés. Elle ne témoigna que bontés à cette femme grossière dont elle avait eu si souvent tant à se plaindre, et pourvut aux intérêts de ses enfans. De retour à Annecy, elle veilla aux bâtimens qu'il fallait faire pour loger sa communauté, et eut à supporter à cette occasion quelques contrariétés de la part d'esprits inquiets et critiques. De concert avec le pieux évêque, elle continua son œuvre en paix. La réputation de son petit troupeau commençait

à s'étendre ; le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon , demanda à saint François de Sales quelques-unes de ses filles spirituelles pour un établissement que voulait fonder à Lyon une dame de cette ville, nommée madame d'Auxerre. Madame de Chantal partit donc d'Annecy le 25 janvier 1615 , et arriva , le 1^{er} février , à Lyon , avec quatre de ses religieuses. Elles descendirent au quartier de Bellecour, dans une maison que madame d'Auxerre leur avait fait préparer , et où elle-même prit peu après l'habit de novice. Ce fut alors que l'Ordre prit la forme qu'il a toujours conservée depuis , et que , par les conseils du cardinal de Marquemont, le saint fondateur y introduisit la clôture et les vœux solennels. La congrégation fut érigée en titre de religion, avec la règle de saint Augustin ; Paul V l'approuva le 6 octobre 1618 , et il fut décidé que les couvens dépendraient de l'ordinaire, et n'auraient point de supérieure générale.

Nous ne suivrons point madame de Chantal dans les différens voyages qu'elle fit pour propager son Ordre. Elle établit des maisons à Moulins , à Grenoble , à Bourges , à Paris , à Orléans , à Dijon , etc. A la mort de saint

François de Sales, il y avait déjà treize couvens de la Visitation, et depuis, madame de Chantal en fonda encore soixante - quinze. Cette multiplication rapide était due à la bonne odeur que répandaient ces religieuses , et à l'esprit de piété et de ferveur qui régnait parmi elles. Madame de Chantal, surtout, jouissait de l'estime et du respect qu'on accorde à la sainteté la plus éminente. A Paris, elle était liée avec les personnes les plus recommandables : avec saint Vincent de Paul, le cardinal de Bérulle, le père Binet, le commandeur de Sillery, la comtesse de Saint-Paul. Le commandeur fonda la seconde maison de Paris, dans la rue Saint-Antoine, et la seconde d'Annecy. Madame de Chantal, au milieu de toutes les courses que nécessita la propagation de son Ordre, conserva toujours l'esprit de recueillement. Elue supérieure en plusieurs maisons, elle refusa d'accepter ces places, et elle obtint même, à force d'instances, d'être débarrassée de la supériorité d'Annecy.

Sa vie ne fut qu'une suite de chagrins. Elle perdit successivement tout ce qui lui était cher. Au commencement de 1617, le baron de Thorens son gendre, ayant reçu

ordre de mener son régiment en Piémont, fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau en peu de jours. Sa femme, qui était enceinte, ne lui survécut que cinq mois. Elle accoucha avant terme d'un enfant que madame de Chantal n'eut que le temps d'ondoyer, et elle mourut au monastère de la Visitation et avec l'habit de religieuse qu'elle voulut prendre à ses derniers momens. S. mère ne la quitta point dans cette triste circonstance, et ranima son courage en voyant celui de sa fille qui expira dans des sentimens extraordinaires de piété, n'étant que dans sa dix-neuvième année. En 1622, elle perdit le saint évêque de Genève, qui mourut à Lyon, le 28 décembre, et elle ne trouva de consolation que dans l'assurance qu'elle avait du bonheur de ce digne prélat, dans les honneurs qu'elle rendit à sa mémoire et dans les mouvemens qu'elle se donna pour sa canonisation. En 1627, elle fut frappée d'un coup bien sensible; son fils, Celse - Bénigne Rabutin de Chantal, fut tué à l'île de Rhé, le 22 juillet de cette année. Il était allé servir en qualité de volontaire dans l'armée du maréchal de Toiras son ami; il périt en combattant courageusement. Avant de s'exposer au danger,

il s'était muni des secours de la religion ; on ne croyait pas alors qu'il y eût de la honte pour un guerrier à montrer de la piété. Madame de Chantal se résigna à ce sacrifice. Elle avait vu plusieurs fois , avec une extrême douleur , son fils engagé dans des duels , et elle apprit avec intérêt que le désir d'éviter et d'expier ces combats funestes , l'avait porté à servir pour une meilleure cause. L'archevêque de Bourges , qui était alors à Annecy , mêla ses larmes à celles de sa sœur ; mais celle-ci n'était point au terme de ses chagrins : quatre ans après elle perdit madame de Chantal sa belle-fille , c'était une demoiselle de Coulanges ; monsieur de Chantal l'avait épousée peu d'années avant sa mort , et lui laissa en mourant une fille âgée seulement d'un an , et qui fut depuis la célèbre marquise de Sévigné. Dans le même temps mourut le comte de Toulonjon , qui avait épousé la seconde fille de madame de Chantal ; il était gouverneur de Pignerol , et fort estimé pour ses qualités : c'était notre vertueuse veuve qui avait fait ce mariage , pendant son premier voyage à Paris. Elle donna à cette occasion de sages conseils à sa fille , la visita même depuis , et accorda sa béné-

diction à un enfant qu'elle avait eu de M. de Toulonjon et qui recouvra alors la santé. C'est ainsi que cette mère éprouvée vit tomber successivement les têtes les plus chères. Depuis, elle perdit encore l'archevêque de Bourges, son frère; le commandeur de Sil-lery, qui l'avait secondée dans ses entreprises; l'évêque de Genève, qui avait succédé à saint François de Sales; ses premières co-opératrices dans l'établissement de la Visitation. Elle-même arriva enfin au terme de sa course. Elle avait fait, en 1641, le voyage de Paris. En revenant, elle passa par Moulins, où elle avait promis de donner l'habit à la duchesse de Montmorency. Ce fut là qu'elle tomba malade et qu'elle mourut, le 13 décembre 1641, vers les sept heures du soir.

Son corps fut transporté à Annecy; son cœur resta à Moulins, où la duchesse de Montmorency le mit dans une châsse de prix. L'opinion de la sainteté de madame de Chantal était répandue de son vivant; elle s'accrut encore après sa mort. Des faveurs extraordinaires accordées à son intercession, des guérisons éclatantes, le souvenir de ses vertus, de sa foi, de sa charité, tout contribua à la faire regarder comme une sainte

Des informations furent faites. Benoît XIV prit beaucoup d'intérêt à cette affaire, lorsqu'il n'était encore que promoteur de la foi; et lorsqu'il eut été élevé au souverain Pontificat, il donna une nouvelle activité aux procédures. Enfin, le 13 novembre 1641, il permit de donner à la fondatrice de la Visitation le titre de bienheureuse; et, le 16 juillet 1767, Clément XIII la plaça solennellement sur les autels, et publia la bulle de sa canonisation, en indiquant sa fête au vingt-un août. Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit des vertus de cette sainte femme. Ses historiens, après avoir écrit sa vie, se sont plu à rappeler séparément, et l'une après l'autre, ses principales qualités. Pour nous, qui n'offrons ici qu'un abrégé, il nous suffit d'avoir montré, par le détail de ses actions, qu'elle a rempli parfaitement les devoirs de tous les états par lesquels elle a passé, et que, soit comme fille, soit comme femme mariée, soit comme veuve, soit comme religieuse, elle est un modèle pour les personnes de son sexe et pour tous les chrétiens en général, et un modèle que le dix-septième siècle et la France doivent s'honorer d'avoir produit.

VIE
DE MADAME ACARIE,
CARMÉLITE,

Sous le nom de MARIE DE L'INCARNATION, béatifiée par
Pie VI, en 1791 (1).

BARBE AVRILLOT naquit à Paris le 1^{er} février 1566. Elle était fille de Nicolas Avrillot, seigneur de Champlâtreux, maître des comptes de la chambre de Paris, et chancelier de la reine de Navarre. Sa mère était Marie Lhuillier, d'une famille fort ancienne dans la capitale. Ils étaient riches, mais pieux et fort attachés à la religion catholique, dans un temps où le calvinisme faisait en France beaucoup de progrès. Comme ils n'avaient pu encore

(1) Sa vie, par monsieur Boucher ; Paris, 1800, 1 vol. in-8.^o Cet ouvrage suppose beaucoup de recherches et de critiques ; on ne pourrait lui reprocher que d'être un peu long.

élever aucun enfant , ils consacrèrent particulièrement à Dieu leur fille lorsqu'elle vint au monde , et la mirent sous la protection de la sainte Vierge. La jeune Avrillot se montra digne d'une si auguste protectrice. Elle n'avait , disent les historiens , aucun des défauts de l'enfance. Pour cultiver ces heureuses dispositions , on la mit , vers l'âge de onze ans , à l'abbaye de Longchamp pour y soigner son éducation. Elle avait une tante dans ce monastère. Ce fut là que mademoiselle Avrillot prit le goût de la piété. Elle fit sa première communion à douze ans , dans de grands sentimens de dévotion. On admirait dès lors sa modestie , son recueillement et même la solidité de son esprit. Elle n'eût pas mieux demandé que de rester long-temps dans cette maison , et même d'y faire des vœux. Mais à l'âge de quatorze ans , sa mère la rappela auprès d'elle. Mademoiselle Avrillot y fut fidèle aux habitudes qu'elle avait contractées à Longchamp. Elle était assidue à la prière , faisait de pieuses lectures et n'aimait à s'occuper que de piété. Elle demanda à entrer à l'Hôtel-Dieu de Paris pour y être religieuse et y servir les malades. Elle pensait avec joie qu'elle pourrait là satisfaire

son goût pour la mortification ainsi que pour les œuvres de charité. Mais sa mère , qui n'avait qu'une fille , ne put se résoudre à se séparer d'elle , et elle se refusa également à toutes les autres propositions de ce genre que lui fit mademoiselle Avrillot. Quoiqu'elle eût de la religion , elle trouvait que sa fille donnait dans un excès de dévotion. Elle la voyait avec peine fuir les grandes assemblées ou n'y paraître qu'avec répugnance , mépriser les parures et passer presque tout son temps dans des exercices de piété. Contrariée dans ses vues , elle en vint à traiter sa fille avec quelque dureté ; ce que celle-ci souffrit avec patience. Elle en fut malade. Lorsqu'elle eut recouvré la santé , on songea à la marier. Ses parens firent choix de monsieur Pierre Acairie , d'une bonne famille et d'une fortune considérable. Il était vicomte de Villemor et seigneur de Montverrault et de Roussenay en Champagne. Il avait été élevé dans la piété. Mademoiselle Avrillot suivit le choix de ses parens , et son mariage eut lieu le 24 août 1582.

Ce changement d'état n'en apporta aucun à ses dispositions. Elle continua dans la maison de son mari le genre de vie qu'elle me-

nait chez ses parens. Seulement elle crut devoir , par complaisance pour lui , sacrifier un peu plus de ses goûts. Monsieur Acarie voulait que sa femme suivît les modes de son temps. Elle se fit cet effort. Mais sa modestie la relevait encore mieux que ces vaines parures. Jeune , belle , bien faite , elle oubliait ces avantages pour ne s'attacher qu'à l'intérieur. Un esprit pénétrant , un jugement exquis , un caractère doux , une humeur gaie , un cœur généreux , lui conciliaient tous les suffrages ; mais tandis que tout le monde la louait , elle-même gémissait de ses imperfections. Elle avait une femme de chambre très-vertueuse , à laquelle elle était fort attachée. Elles firent ensemble un accord pour s'avertir mutuellement de leurs défauts. Madame Acarie fut aussi aidée dans ses projets de piété par un de ses cousins , monsieur Bo-chard de Champygnay , conseiller d'état , homme de bien , à qui le séjour de la cour n'avait rien fait perdre de sa vertu , et qui donna souvent à la jeune femme des conseils très-salutaires. Elle avait d'abord pris quelque plaisir à la lecture des romans ; des réflexions plus sages lui en firent sentir le vide et le danger.

Ce fut en 1588 , lorsqu'elle avait environ vingt-deux ans , qu'elle conçut un désir encore plus vif de travailler à sa perfection. Elle devint plus circonspecte dans ses actions et dans ses discours. Elle fuyait les assemblées , et donnait à la prière le temps que lui laissaient les soins de sa maison. Une conduite si édifiante fut bientôt remarquée et lui concilia le respect de ceux qui l'approchaient. Son mari en fut frappé comme les autres , et quoiqu'il trouvât quelquefois que madame Acarie priait trop souvent , il ne pouvait s'empêcher d'admirer une piété qui ne faisait que la rendre plus douce et plus complaisante. Il eut bientôt lieu de reconnaître la sagesse et les services d'une si excellente femme. Il était entré dans la Ligue , et il y avait même joué un rôle. A l'entrée du roi Henri IV à Paris , il eut ordre de quitter cette ville , et il choisit , pour le lieu de son exil , la Chartreuse de Bourghontaine , près Villers-Cotterets. Il laissa son épouse à Paris , pour veiller à ses affaires qui étaient en fort mauvais état. Il s'était ruiné pour la Ligue , et y avait dépensé plus de trente mille écus , somme alors considérable. Ses créanciers firent tout saisir chez lui , et eurent la dureté de ne rien lais-

ser à une femme chargée de six enfans en bas âge. Son courage la soutint dans cette circonstance. Adorant la main du Dieu qui la frappait, elle ne se plaignit point de l'injustice ou de la barbarie des hommes. Elle conserva le calme de son ame, et fit face à tout avec beaucoup de prudence. Ses embarras étaient d'autant plus grands, qu'elle était chargée de monsieur Avrillot son père, dont les affaires étaient aussi dérangées. Voici le parti qu'elle prit. Elle se retira chez madame de Bérulle, mère du cardinal de ce nom, avec laquelle elle était fort liée. Elle envoya monsieur Avrillot à une terre de son mari, en Champagne. Elle mit ses deux fils aînés au collège, ses deux premières filles à Longchamp, et ses deux derniers enfans chez des parens. Après cela elle entreprit de rétablir les affaires de son mari. C'était elle qui faisait toutes les démarches, recueillait les pièces, rédigeait les mémoires. Elle ne négligeait aucune course, et ne s'effrayait point des rebuts qu'elle eut plusieurs fois à essuyer. Elle sortit avec honneur du procès qu'on avait intenté à son mari et à elle. Elle parvint encore, à force de soins et d'économie, à remettre sa maison en bon ordre. Ce fut à cela

qu'elle travailla pendant les trois ans que dura l'exil de son mari. Si elle ne parvint pas à lui rendre son ancienne opulence, elle le mit du moins en état de vivre dans l'aisance, d'élever et d'établir ses enfans convenablement. Elle prouva ainsi que la piété est utile à tout, comme dit l'Apôtre, et que pour être appliquée aux choses du Ciel, elle n'en est pas moins propre à bien traiter, quand il le faut, les affaires de la terre. Les enfans de madame Acarie lui furent redevables de la fortune qu'ils conservèrent.

La vie qu'elle menait dans ce même temps était des plus dures et des plus austères. Elle dormait peu. Son dîner était un morceau de pain et de fromage, avec un verre d'eau. Elle portait habituellement le cilice. Elle se donnait la discipline. Ses confesseurs furent plus d'une fois obligés de réprimer son zèle. Ceux à qui elle s'adressa, furent la plupart des hommes de mérite. Le père Benoît de Caufeld (1), capucin anglais, l'éclaira le pre-

(1) Benoît de Caufeld était anglais d'origine ; son nom était Guillaume Filch. Il naquit en 1562 à Caufeld, dans le comté d'Essex, d'une famille noble. A vingt-quatre ans il se fit catholique, vendit ses biens, les distribua aux pauvres, passa en France, et entra, en 1586, aux

mier sur la voie où Dieu l'appelait; c'était un directeur alors fort estimé. Dom Beaucousin (1), chartreux, fut aussi chargé quelque temps de la conduire; après lui le docteur André Duval (2), si célèbre dans ce temps-

capucins de Meudon. En 1599, il retourna en Angleterre pour tâcher de s'y rendre utile à ses compatriotes. Mais il fut arrêté et resta trois ans en prison; il n'en sortit qu'à la sollicitation du roi Henri IV, qui écrivit deux fois en sa faveur à la reine Elisabeth. Il mourut à Paris, le 24 novembre 1611, en grande réputation de sainteté. C'était un excellent religieux qui dirigeait beaucoup de personnes vertueuses, pratiquait de grandes austérités, et recevait même, dit-on, des faveurs extraordinaires du Ciel.

(1) Richard Beaucousin, né à Paris en 1561, d'abord avocat, puis chartreux en 1591, mort à Cahors, le 8 août 1610. Sa piété et ses lumières firent qu'il était consulté de toutes parts sur les matières de la vie spirituelle.

(2) André Duval, né à Pontoise, le 15 janvier 1564, docteur de Sorbonne en 1594, refusa plusieurs bénéfices considérables, convertit à la foi catholique monsieur de Harlay de Sancy, fut professeur en Sorbonne, prêcha avec succès, soit à Paris, soit dans les campagnes, fut le confesseur de saint Vincent de Paul, eut de grandes relations avec madame Acarie, prit part à toutes les entreprises de piété qui eurent lieu de son temps, et mourut à Paris, universellement estimé, le 9 septembre 1638. C'était un saint prêtre et un habile

là par sa doctrine et par son expérience , et monsieur Gallemant (1) , curé d'Aumale. Tous étaient des ecclésiastiques remplis de piété , et qui avouaient eux-mêmes qu'ils recevaient plus de lumières de madame Acarie, qu'ils ne lui en communiquaient.

Cependant monsieur Acarie était toujours à Bourgfontaine , quand un incident fâcheux donna lieu de changer son exil. Il fut enlevé par un parti de soldats qui tenaient un château voisin pour le roi d'Espagne. Madame Acarie , malgré le mauvais état de ses affaires , trouva bientôt une rançon avec laquelle elle délivra son mari. Elle obtint , pour le mettre à l'abri de pareils événemens , qu'il

controversiste. Les personnes du plus haut rang se mettaient sous sa conduite spirituelle.

(1) Jacques Gallemant , né à Aumale en 1559 , prêtre en 1583 , se distingua par une piété précoce , par l'amour de l'humilité et de la pauvreté , et par une vive charité. Nommé curé d'Aumale , il y établit un collège et une congrégation de filles. Il faisait des missions dans les campagnes. Il refusa l'évêché de Senlis. C'était un homme apostolique et plein de zèle , de douceur et de ferveur. Il mourut à Besançon , le 24 décembre 1630 après avoir quitté sa cure. Les pauvres et les enfans étaient l'objet de sa prédilection. Il était premier supérieur des Carmélites.

résiderait au château de Luzarches. Comme ce château n'est qu'à sept lieues de Paris , elle pouvait plus aisément y aller voir monsieur Acarie. Ce fut dans un de ces voyages qu'il lui arriva un accident dont elle se sentit toute sa vie. Elle revenait de Luzarches , à cheval , et son domestique s'était un peu écarté , lorsqu'elle tomba de cheval et se démit la cuisse , qui fut de plus fracassée. Elle fut traînée quelque temps dans cet état , et resta ensuite plusieurs heures sans secours. On l'amena à Paris sur une charrette , et l'on juge aisément ce qu'elle dut souffrir et du mouvement de la voiture et de l'état de sa cuisse. On alla chercher un chirurgien. Le maître ne se trouva pas , et ce fut l'élève qui remit la jambe. Mais le lendemain , le maître trouva l'opération mal faite , et jugea qu'il fallait la recommencer. Ce furent de nouvelles douleurs pour madame Acarie , et il sembla que toutes les circonstances se trouvassent réunies pour augmenter ses souffrances. Néanmoins , elle souffrit ces opérations avec un courage qui étonnait tout le monde. Son calme et sa sérénité ne s'étaient pas démentis dans sa chute , ils se conservèrent pendant la durée du traitement. Elle resta

quatre mois dans son lit , et se remit peu à peu à ses occupations extérieures. Mais l'année suivante, elle se cassa encore la jambe. Elle était allée voir son fils aîné au collège de Calvy, et elle tomba dans un escalier. Il fallut encore la remettre entre les mains des chirurgiens , et elle passa trois mois au lit. Enfin , elle se cassa une troisième fois la jambe à Ivry, près Paris, où elle était allée pour voir son mari , qui avait obtenu de se rapprocher d'elle. Des chutes si graves et si souvent répétées laissèrent des impressions durables. Cette partie de son corps s'en sentit toujours , et il lui était resté dans la cuisse une fracture d'os , qui lui causait de temps en temps des douleurs très-vives. Elle ne pouvait presque ni se tenir debout , ni marcher long-temps , et elle était obligée de se servir d'une canne.

Madame Acarie , dans son ménage , peut être regardée comme le modèle des femmes engagées dans l'état du mariage. Elle avait pour son mari un respect infini et une soumission entière. Ses moindres recommandations étaient pour elle des lois , et elle ne s'en écartait sous aucun prétexte. Elle ne se plaignit jamais des petites contrariétés qu'elle

eut à éprouver de sa part ; car , quoiqu'il fût vertueux , il n'était pas exempt de défauts , et il lui faisait quelquefois , sans beaucoup de raison , des défenses ou des reproches qui paraissaient dictés par le caprice. Madame Acarie obéissait sans réplique dans tout ce qui n'était pas de devoir , et elle accoutumait toute sa maison à avoir pour son marile même respect et la même docilité. Elle eut six enfans , trois garçons et trois filles ; elle les offrit à Dieu dès leur naissance , et s'appliquait de bonne heure à les former à la vertu. Elle leur inspirait l'amour de Dieu et l'horreur du péché. Elle les habitua à être obéissans , polis même envers les domestiques , prévenans avec tout le monde. Elle leur faisait pratiquer des exercices de piété convenables à leur âge. Comme ses filles restèrent presque toujours avec elle , elle s'occupa particulièrement de leur éducation , et leur traça un règlement qu'elle leur faisait suivre avec exactitude. Elle se fit aider dans leur éducation par une demoiselle protestante (1) , que monsieur de

(1) Cette demoiselle était mademoiselle d'Avra de Raconis , fille d'un ancien ambassadeur de France en Suisse. Toute sa famille était protestante , et ce fut monsieur de Bérulle , encore jeune , qui la convertit

Bérulle avait convertie , et qu'elle garda chez elle pendant sept ans. Elle veillait surtout à ce que ses enfans ne vissent autour d'eux que de bons exemples. Elle les reprenait de leurs défauts avec douceur , et exigeait qu'ils évitassent l'oisiveté. Elle ne les gêna aucunement sur le choix d'un état ; au contraire , elle évita toujours de leur en proposer un plutôt qu'un autre ; et quoiqu'elle portât ses filles à la piété , elle n'entra pour rien dans la détermination qu'elles prirent de se faire religieuses. Elles entrèrent successivement toutes trois dans l'Ordre des Carmélites , et s'y distinguèrent par leur piété. Quant à ses trois fils , l'aîné étudia en droit , et il paraît qu'il devint maître des eaux et forêts en

à la foi catholique. Mademoiselle de Raconis , dont nous parlons ici , n'apprit pas sans indignation que trois sœurs et un frère qu'elle avait , s'étaient réunis à l'Eglise romaine , et elle se proposait bien de montrer plus de fermeté. Mais elle céda , comme les autres , aux instructions de monsieur de Bérulle , qui la mit sous la direction de madame Acarie. Elle se fit carmélite en 1605 , et mourut saintement à Pontoise , le 17 juin 1666. Une de ses sœurs fut Récolette à Verdun. Une autre personne de cette famille est monsieur de Raconis , évêque de Lavaur en 1625 , et qui a laissé quelques écrits

Champagne. Le second entra dans l'état ecclésiastique, et fut chanoine et grand vicaire de Rouen, sous M. Harlay. Il légua sa bibliothèque à son église, et mourut fort estimé, en 1637. Le troisième fils avait d'abord l'intention de se faire ecclésiastique, mais il changea et entra au service. On dit que sa postérité subsiste encore à Strasbourg, où il s'était établi.

Si madame Acarie fut épouse soumise et mère vigilante, elle ne fut pas moins bonne maîtresse. Elle veillait à ce que ses domestiques fussent réguliers. Elle voulait qu'ils remplissent leurs devoirs de piété avant les travaux du ménage. Elle les instruisait, les consolait, les secourait dans leurs maladies et les traitait avec beaucoup de bonté. Aussi parvint-elle à inspirer à la plupart de ceux qu'elle eut successivement, la piété qui l'animait elle-même. Sa femme de chambre, dont nous avons parlé, et qui se nommait Andrée Levoix, était digne de demeurer avec une telle maîtresse. Elle fut depuis Carmélite. Edmond de Massa, Guichard, Etienne, qui furent tous trois plus ou moins de temps à son service, apprirent à s'y sanctifier, et

deux d'entre eux méritèrent d'être appelés par la suite à des fonctions plus relevées.

Mais ce qui n'était pas moins admirable dans madame Acarie, c'était son zèle pour les bonnes œuvres. On ne sait où elle prenait les aumônes abondantes qu'elle faisait aux pauvres. Mais une femme économe, qui ne donne rien au luxe, aux frivolités, à la mode, trouve bien des ressources. Elle épargnait sur la dépense de sa maison, pour avoir plus à donner. Pendant cinq ou six mois, Henri IV lui envoya vingt-cinq écus toutes les fois qu'il prenait le divertissement du jeu. Elle assistait de préférence les prisonniers, les pauvres honteux, les veuves, les orphelins, les jeunes personnes de son sexe. Elle retira chez elle des enfans de la famille Avrillot, qui avaient perdu leur fortune. Pendant le siège de Paris, en 1590, elle donnait tous les jours à dîner à un certain nombre de pauvres, et se privait pour eux du nécessaire. Elle fit distribuer le blé qu'on avait mis en réserve pour sa maison. Les malades excitaient particulièrement sa compassion. Elle les veillait, préparait leurs remèdes, pansait leurs plaies, et leur procurait, soit par elle-même, soit par d'autres dames de sa

connaissance , toutes sortes de secours. Elle fit revivre parmi les femmes la coutume de visiter les hôpitaux. Elle-même allait souvent à l'Hôtel - Dieu , et à l'hôpital Saint-Gervais qui était près de sa maison. Elle déploya surtout sa charité dans ce dernier lieu, à l'égard des soldats blessés dans différentes affaires, lors des troubles de la Ligue. Elle parcourait les salles, veillant à ce qu'aucun ne manquât de rien. Mais après s'être occupée de leurs corps, elle ne négligeait pas leurs ames , et les exhortait fortement à travailler à leur salut. Elle prit un grand soin de son père , qui mourut chez elle en 1602. Elle avait un zèle ardent pour ramener les ames à Dieu. Là , c'étaient de jeunes personnes élevées dans le calvinisme, qu'elle parvenait à retirer de l'erreur. Là, c'étaient des filles exposées aux plus grands dangers par leur âge ou par leur indigence, qu'elle sauvait du naufrage. Elle ramena plusieurs pécheurs par sa douceur extrême ; elle en préserva d'autres du désespoir. Elle soignait des femmes enceintes, elle recueillait des enfans abandonnés. Elle avait un talent particulier pour la correction fraternelle, et elle la faisait avec tant de grâce et de douceur,

qu'elle réussissait presque toujours. Consultée par beaucoup de personnes pieuses et même élevées en dignités, elle leur donnait les avis les plus sages. Elle fut liée avec les personnages les plus vertueux de son temps. Elle avait connu saint François de Sales, et elle l'eut même pour confesseur pendant cinq ou six mois en 1602, dans le voyage qu'il fit à Paris, pour obtenir de Henri IV le rétablissement de la religion catholique dans le pays de Gex. On a plusieurs lettres du saint Evêque, qui prouvent l'estime qu'il faisait de cette pieuse femme. Elle fut encore plus liée avec le cardinal de Bérulle (1). Leurs familles étaient alliées, et

(1) Comme il sera souvent question de monsieur de Bérulle dans cet ouvrage, nous ne pouvons nous empêcher de donner quelques renseignemens sur ce vertueux prêtre. Pierre de Bérulle était fils d'un conseiller au parlement de Paris, et de la tante du chancelier Séguier. Il naquit au château de Sérilly, près de Troyes, le 4 février 1575. Dès son enfance il témoignait du goût pour la piété. Il étudia quelque temps en droit par complaisance pour ses parens; mais il obtint enfin de suivre son penchant pour l'état ecclésiastique. Il fit sa théologie en Sorbonne, et acquit beaucoup de talent dans la controverse. Il convertit le comte de Laval, un président au parlement de Pau,

les mêmes goûts de piété et de bonnes œuvres les rapprochèrent encore. Madame Acarie prit même monsieur de Bérulle pour confesseur, et ils se voyaient souvent, toujours pour s'entretenir des choses de Dieu, ou pour concerter quelque projet utile au pro-

le baron de Salignac, etc. Il fut ordonné prêtre en 1599, et fut nommé par Henri IV, un de ses aumôniers. Il était très-lié avec les Jésuites et particulièrement avec le père Coton. On a parlé déjà de ses liaisons avec madame Acarie, et de la part qu'il prit à l'établissement des Carmélites en France. En 1611, il institua la congrégation de l'Oratoire, dont il fut le premier supérieur. La confiance qu'avait en lui la reine Marie de Médicis, l'engagea dans les affaires politiques. Il fit plusieurs voyages au dedans et au dehors du royaume, conduisit en Angleterre la fille de Henri IV, qui allait épouser le prince de Galles; fut nommé conseiller-d'état, cardinal en 1627, et mourut le 2 octobre de l'année suivante. Il avait refusé plusieurs évêchés. Il disait la messe tous les jours. Il était lié avec saint François de Sales, saint Vincent de Paul, monsieur Bourdoise, etc. Il eut, sur la fin de sa vie, quelques démêlés avec les Jésuites et avec le cardinal de Richelieu; mais quand même le cardinal de Bérulle aurait eu un peu de roideur dans le caractère, comme on l'en accuse, et qu'il se fût quelquefois trompé en politique, il n'en serait pas moins un homme respectable par la sainteté de sa vie, par la pureté de ses vues et par les services qu'il rendit à l'Eglise.

chain. On verra par la suite la part qu'ils prirent l'un et l'autre à l'établissement des Carmélites en France. Madame Acarie eut aussi beaucoup de rapports avec monsieur de Marillac, garde des sceaux, célèbre, sous le règne de Louis XIII, par ses disgrâces. C'était un homme fort vertueux et plein de religion et de piété. Il avait pour madame Acarie un respect profond, et leurs entretiens, toujours graves, toujours solides, roulaient sur les moyens de s'avancer mutuellement dans la perfection, ou sur des bonnes œuvres à faire. Monsieur de Marillac se félicitait beaucoup des conseils qu'il avait reçus de madame Acarie, sur les affaires les plus importantes. Parmi les personnes de son sexe, madame Acarie n'eut pas d'amies plus intimes que madame de Bérulle, mère du cardinal, la marquise de Magnelais et la marquise de Bréauté. La première, née Louise Séguier, était veuve d'un conseiller au parlement de Paris, et adonnée aux exercices de piété. Elle était la confidente de madame Acarie pour tous les secrets de son intérieur. Nous ferons connaître la marquise de Magnelais dans une vie à part. Mademoiselle de Sancy, mariée au marquis de Bréauté et

veuve de ce seigneur après trois ans de mariage (1), se regardait comme redevable des

(1) Charlotte de Sancy naquit à Paris le 8 mai 1579. Son père était ce monsieur de Sancy, célèbre par ses talens diplomatiques et par son dévouement pour Henri IV, auquel il amena dix mille Suisses levés à ses frais. Il abandonna la religion protestante, et fit abjuration entre les mains du docteur Duval. Ses deux fils entrèrent à l'Oratoire, où ils furent connus sous le nom des Pères de Sancy et de Harlay. Une fille épousa monsieur d'Alincourt, aïeul du duc de Villeroy. La seconde fut mariée, en 1597, au marquis de Bréauté, assassiné à Bar-le-Duc, le 5 février 1600. Elle était liée avec madame de Sainte-Beuve, qui lui procura la connaissance de madame Acarie. Celle-ci gagna la confiance de la marquise en s'accommodant à la gaité de son caractère. Elles devinrent amies et se voyaient très-souvent. Madame de Bréauté, qui avait toujours eu beaucoup de religion, prit le goût de la piété. Le 8 décembre 1604, elle reçut l'habit de Carmélite, en présence de son père, de sa mère, de sa sœur, de madame de Bellasis sa tante, de la princesse de Longueville, de la princesse d'Estouteville, etc. Elle contribua pour de fortes sommes à l'embellissement de l'église du couvent de la rue Saint-Jacques, qui était remarquable par ses richesses et par la beauté de ses peintures, mais qui est aujourd'hui détruite. Elle était souvent visitée par Anne d'Autriche, qui lui amenait Louis XIV encore enfant. Elle mourut le 29 novembre 1652. La Reine et Monsieur assistèrent à ses funérailles. Un fils unique qu'elle avait eu, était mort jeune.

sentimens de piété qu'elle avait, aux conversations de madame Acarie, qui s'était insinuée dans son esprit avec beaucoup de douceur, et qui la conduisit à la plus haute perfection. Avec de telles connaissances et de telles vertus, madame Acarie devait avoir et avait en effet beaucoup de réputation. Les personnes les plus distinguées par leur naissance et leur rang souhaitaient la voir. La mère et la sœur du chancelier Séguier, la duchesse de Longueville, la duchesse de Montpensier venaient s'édifier dans ses entretiens. La reine Marie de Médicis lui fit une visite en 1603, et la voyait quelquefois au sortir de l'église Saint-Gervais où elle allait. Madame Acarie demeurait sur cette paroisse, rue des Juifs.

Une affaire particulière occupait dans le même temps madame Acarie, c'était l'établissement des Carmélites en France. Un saint prêtre, nommé monsieur de Bretigny(1),

(1) Jean de la Quintanadoine de Bretigny naquit à Rouen, le 6 juillet 1556, d'un gentilhomme espagnol fixé en France. Ses parens voulaient le marier, mais il préféra entrer dans l'état ecclésiastique. Il fut fait prêtre en 1598. Il remplissait avec zèle les fonctions de son ministère, faisant le catéchisme et dirigeant les consciences. Il fut chargé du soin de la Congrégation de filles, que monsieur Gallemant avait établie à Au-

l'avait déjà essayé , sans pouvoir y réussir : madame Acarie se joignit à lui , et une foule de personnes pieuses la secondèrent. Mademoiselle d'Orléans, princesse de Longueville, fut une de celles qui y mirent le plus de zèle. Elle fut déclarée fondatrice. Monsieur de Marillac rendit aussi beaucoup de services pour la conclusion de cette affaire. On obtint une bulle du Pape , qui autorisait l'introduction des Carmélites en France , et leur donnait pour supérieurs messieurs Gallemant , Duval et de Bérulle. Mais il s'agissait d'avoir des Carmélites espagnoles pour les couvens qu'on se proposait d'établir. L'on eut beaucoup de peine à en obtenir. Monsieur de Bretigny, monsieur de Bérulle et monsieur Gautier , secrétaire d'état, firent exprès le voyage d'Espagne , et éprouvèrent de nombreuses difficultés. Pendant qu'ils négociaient auprès du général des Carmes , madame Acarie réunissait d'abord chez elle , et ensuite sur la pla-

male , et il aida ce vertueux prêtre , ainsi que madame Acarie , à réformer l'abbaye de Montivilliers. Il mit beaucoup de zèle pour introduire les Carmélites en France , et il dépensa plus de cinquante mille écus pour la fondation de plusieurs de leurs couvens. Il mourut à Rouen , le 8 juillet 1634 , dans la pratique des exercices de piété qui l'avaient occupé toute sa vie.

ce Sainte-Geneviève, un certain nombre de filles qui désiraient se faire Carmélites. Elles en suivaient la règle autant qu'elles le pouvaient, et s'accoutumaient à la vie qu'elles devaient mener. Cette petite Communauté s'accrut jusqu'au nombre de vingt-six personnes, dès la première année. On s'occupait en même temps de bâtir une maison propre à recevoir les religieuses espagnoles que l'on attendait. La duchesse de Nemours posa la première pierre, au nom de la reine Marie de Médicis ; la princesse de Longueville et la princesse d'Estouteville, sa sœur, posèrent la seconde. Madame Acarie et monsieur de Marillac surveillèrent la construction, qui dura deux ans. La première se rendait tous les jours sur le lieu, malgré l'éloignement de son quartier, et présidait à tous les détails de l'entreprise. On obtint enfin les Carmélites espagnoles qui devaient commencer la fondation. Elles arrivèrent à Paris le 15 octobre 1604, au nombre de six, accompagnées de plusieurs hommes et femmes qui prenaient intérêt à l'établissement du Carmel. Le 17, elles prirent possession de leur maison. Peu après, elles reçurent trois novices qui furent les premières. Ce

furent mademoiselle d'Hanivel , madame Jourdain et Andrée Levoix , la femme de chambre de madame Acarie. On en reçut ensuite quatre autres , parmi lesquelles était la marquise de Bréauté , cette intime amie de madame Acarie. Ces novices furent prises dans la petite Congrégation que madame Acarie avait formée, et qui en fournit encore beaucoup d'autres. Dans les premiers temps , madame Acarie fut même chargée de travailler à l'instruction de ses novices jusque dans leur couvent , les religieuses espagnoles ne sachant pas assez bien le français pour s'acquitter de cette fonction. Par ses soins , l'établissement des Carmélites en France se consolida en peu d'années. Plusieurs villes voulurent avoir des filles de sainte Thérèse , et l'on fonda des couvens à Pontoise , à Dijon , à Amiens, à Tours et à Rouen. Les trois filles de madame Acarie entrèrent successivement dans cet Ordre , ainsi que nous l'avons dit , et nous la verrons elle-même consacrer ses dernières années à la vie religieuse (1).

La petite Congrégation de Sainte-Genève

(1) Il est remarquable qu'il entra chez les Carmélites , dans ces premiers temps un grand nombre de

vieue, que madame Acarie avait formée pour servir de pépinière aux Carmélites, semblait n'avoir plus d'objet depuis que celles-ci

personnes d'une naissance distinguée ; nous en nommerons quelques-unes : 1.^o Mademoiselle d'Hanivel, fille du grand audiencier de France, morte à Troyes, le 6 mars 1647. Elle jouit de l'estime de saint Vincent de Paul et de sainte Chantal, et avait toute la confiance de la princesse de Condé, qui la consultait sur son intérieur.

2.^o Mademoiselle de Fontaine - Marans, d'une famille ancienne. Elle naquit à Paris en 1578, et se fit carmélite, sous le nom de *Magdeleine de Saint - Joseph*. Elle était fort emportée. Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Madame Elisabeth, depuis reine d'Espagne ; Madame Henriette, depuis reine d'Angleterre ; la duchesse d'Orléans, la princesse de Condé, et d'autres dames de la cour s'honoraient de ses entretiens, et prenaient ses conseils. Elle mourut, le 16 avril 1637, dans une haute réputation de sainteté. On informa sur ses vertus, et Pie VI déclara, en 1789, qu'elle les avait pratiquées dans un degré héroïque.

3.^o et 4.^o La marquise de Bréauté, que nous avons déjà fait connaître, ainsi que mademoiselle de Raconis.

5.^o Hortense de Marillac, fille du garde des sceaux de ce nom. Elle fut fidèle disciple de madame Acarie, et mourut en 1642.

6.^o Ariane de Marillac, petite-fille du garde des sceaux, carmélite en 1627, morte en 1639.

7.^o Marie de Marillac, sœur de la précédente, morte en 1665.

étaient établies. Mais la vertueuse fondatrice ayant remarqué que quelques-unes des filles

8.^o Marguerite de Marillac, sœur des précédentes, morte en 1667.

9.^o Marie de Creil leur mère, ayant épousé René de Marillac, maître des requêtes, fils du garde des sceaux. Elle s'enferma avec son beau-père dont elle reçut les derniers soupirs, se fit carmélite en 1640, et mourut en 1667.

10.^o Marie-Gabrielle de Marillac, fille de monsieur de Marillac, conseiller-d'état, et petite-fille de la précédente, morte en 1672.

11.^o Louise Séguier, présidente de Bérulle. Elle était fille d'un président à mortier, au parlement de Paris, et avait épousé monsieur de Bérulle, dont elle eut quatre enfans. Le plus célèbre est le cardinal de ce nom. Après la mort de son mari, madame de Bérulle se retira du monde, et s'occupa uniquement de son salut et de l'éducation de ses enfans. Quand elle les eut tous établis, elle crut pouvoir suivre son goût pour la retraite. Elle se fit carmélite en 1605, étant âgée de cinquante-six ans, et mourut en 1628. Marie de Médicis voulut assister à ses funérailles. Mademoiselle Jeanne Séguier, nièce de Louise, fut aussi carmélite.

12.^o Marie-Sylvie de Laroche-foucault, sœur du cardinal de ce nom, et femme de monsieur de Rochecouart de Champdenier. Ayant perdu son mari et une fille qu'elle aimait extrêmement, elle se fit carmélite, et mourut en 1637.

13.^o Mademoiselle de Brissac, fille du maréchal de

de sa Congrégation ne paraissaient pas appelées à entrer dans le Carmel, conçut le projet d'un autre Ordre religieux, qui serait destiné à l'éducation des filles. Telle est l'origine des Ursulines, à la fondation desquelles elle eut beaucoup de part. Elle s'unit pour cet effet à une de ses cousines, madame de Sainte-Beuve, femme fort riche et fort pieuse, que l'on peut regarder comme la fondatrice du nouvel institut. Monsieur de Marillac travailla aussi à cette bonne œuvre, qui prit bientôt de grands accroissemens. Plusieurs demoiselles distinguées par leur naissance entrèrent dans l'Ordre, dont la première maison fut bâtie en 1610, dans la rue Saint-Jacques. Madame Acarie donna à cet établissement les mêmes soins qu'elle avait ce nom. Elle n'obtint qu'avec peine le consentement de sa famille pour être religieuse. Elle mourut en 1607.

14.° Mesdemoiselles du Puchoul, de Caumont, de Viole, de Saint-Len et beaucoup d'autres, qui quittèrent le monde et les avantages qu'il leur offrait, pour vivre dans la retraite, et qui y furent des modèles dans la pratique de toutes les vertus religieuses. Nous aurions été obligés de nous répéter, si nous avions voulu donner à chacune d'elles les éloges qu'elles méritaient. Il en est même plusieurs qui passèrent pour avoir reçu du Ciel des faveurs extraordinaires.

donnés à celui des Carmélites. Elle eut aussi part à la formation de l'Oratoire, en ce qu'elle encouragea fortement monsieur de Bérulle à établir ce corps célèbre sans se laisser effrayer par les obstacles. Il ne pouvait se faire de son temps aucun bien qu'elle n'y contribuât.

Vers la fin de 1606, elle essuya une maladie grave qui la mit aux portes de la mort. Elle en eut encore en 1610 une autre qu'elle crut être le terme de ses souffrances. Elle se rétablit néanmoins, et n'en travailla qu'avec plus de zèle à sa perfection. En 1613, elle perdit son mari. Il mourut le 17 novembre de cette année, après une maladie pendant laquelle sa vertueuse femme lui rendit tous les soins qu'exigeait son état. Elle demandait à Dieu de souffrir à sa place, et elle tâchait particulièrement de lui inspirer les sentimens de piété convenables. Elle eut en effet la consolation de le voir terminer ses jours de la manière la plus édifiante. Elle avait vécu avec lui pendant trente - un ans, l'avait porté à la vertu par son exemple, et en avait été secondée dans plusieurs des bonnes œuvres qu'elle avait entreprises. S'il n'était pas aussi parfait qu'une épouse si élevée en sainteté, il avait néanmoins l'amour du

bien , et madame Acarie était fermement persuadée qu'il avait obtenu après sa mort la récompense que Dieu donne à ses élus.

Cette mort brisait les liens qui attachaient madame Acarie au monde. Ses enfans étaient pourvus et n'avaient plus besoin d'elle. Ses fils , ses seuls héritiers , puisque ses filles étaient religieuses , étaient en âge de se conduire et de diriger leurs affaires. Elle forma donc le dessein de satisfaire son ancien attrait pour la vie religieuse , et d'entrer dans l'Ordre qu'elle avait contribué à introduire en France. Elle disposa tout pour cet effet , et ne voulant point laisser d'embarras à ses fils , elle mit ses affaires temporelles dans le meilleur état , et prit d'abord un appartement extérieur dans le couvent des Carmélites , afin de ne rien laisser soupçonner de son dessein à ses enfans qui y auraient mis obstacle. Elle demanda , par humilité , d'entrer comme sœur converse , et d'être placée dans le couvent le plus pauvre. On l'envoya au couvent d'Amiens, que madame Acarie avait contribué à fonder , et elle y prit l'habit , le 7 avril 1614, avec la joie de la novice la plus fervente. Dans ce nouvel état , madame Acarie , à laquelle on donna le nom de sœur

Marie de l'Incarnation, montra la haute vertu qui l'avait caractérisée dans le monde. Son humilité était extrême, son obéissance entière, son amour pour la pénitence ne connaissait pas de bornes. Elle était sans cesse unie à Dieu par la plus tendre piété, par une prière continuelle, par l'oraison la plus parfaite. Elle fit profession le 8 avril 1615, étant alors retenue au lit et malade. Elle mena même presque toujours une vie très-souffrante, depuis le moment où elle entra chez les Carmélites. De nouvelles infirmités s'étaient jointes à la faiblesse habituelle de sa cuisse. Mais loin que ces douleurs suffissent à contenter son amour pour les croix, elle y ajoutait de nouvelles austerités. Sa vie était une leçon vivante pour les autres religieuses. Elle eut quelque temps pour prieure sa propre fille, elle se prosternait avec respect à ses pieds, et recevait ses ordres comme ceux de Dieu même. On la changea de maison au bout de quelque temps, et on l'envoya à celle de Pontoise, où elle arriva le 7 décembre 1616. Son séjour dans ce couvent fut très-utile au bien temporel et spirituel de la maison. Elle fit de nouveaux bâtimens. Elle en avait fait construire aussi

à Amiens. Comme elle se trouvait assez près de Paris, elle fut souvent visitée et consultée par des personnes qui avaient confiance en elle. On voulait avoir son avis sur des affaires de la plus haute importance. Mais le terme de sa course approchait, et tant de travaux, en épuisant son corps, la rendaient digne d'en recueillir le fruit. Elle tomba malade le 7 février 1618. Sa maladie commença par un rhume qui se fixa sur la poitrine; l'apoplexie s'y joignit. Elle éprouva de violentes convulsions, et ressentit jusqu'à la fin des douleurs aiguës. Il est inutile d'ajouter qu'elle les soutint avec patience. Enfin, après plus de deux mois de maladie, elle mourut le mercredi de Pâques, 18 avril 1618, sur les six heures du soir. Elle était âgée de 52 ans, 2 mois et 17 jours.

La réputation de sa vertu était si bien établie, qu'on la regarda dès lors comme une sainte. Plusieurs personnes distinguées assistèrent à ses obsèques, et monsieur de Marillac composa son épitaphe. Saint François de Sales vint visiter deux fois son tombeau; sainte Chantal y vint aussi. Les reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche voulurent plusieurs fois prier sur sa tombe et se recom-

mander à son intercession. Marie de Médicis désira avoir quelque chose qui eût servi à madame Acarie, et quand elle l'eut obtenu, elle le conserva avec soin. Anne d'Autriche fit de grands présens au monastère. Monsieur de Marillac s'occupa d'élever à la défunte un monument digne de sa piété. Ce monument fut achevé en 1626, et Louis XIII donna tout le marbre qu'on y employa. La statue était de marbre blanc. Ce monument a subsisté jusqu'en 1792. Le corps de madame Acarie avait été conservé jusqu'à cette époque, et transporté chez monsieur de Moutiers à Ancourt. Mais les autorités du lieu ayant été informées de cette translation, qu'elles regardaient comme un acte de fanatisme, firent enterrer le corps et brûler tous les papiers qui en prouvaient l'authenticité. En 1797, on retira le corps que l'on déposa dans un lieu plus convenable.

Dans ce court abrégé que nous venons de tracer de la vie de madame Acarie, nous avons essayé de rapporter les principaux traits qui l'honorent et les principales vertus qui la caractérisent, et si nous n'avons pu citer une foule d'actions, de sentimens et de maximes qui attestent une haute sainteté, nous

avons tâché néanmoins de ne rien omettre d'essentiel. Il est pourtant un genre de faits dont nous n'avons pas encore parlé, et qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence ; car s'il ne faut pas croire légèrement , il ne faut pas non plus nier témérairement. Ces faits sont les extases , les visions , les révélations rapportées par tous les historiens qui ont écrit la vie de madame Acarie , et confirmées par un grand nombre de dépositions. Quelque incrédule que soit notre siècle , il nous paraît difficile qu'il ne se rende pas à tant de témoignages unanimes des personnes les plus dignes de foi. Ces extases et ces visions font même une partie intégrante de la vie de madame Acarie : elles se lient avec la plupart de ses actions. Ses extases étaient très-fréquentes ; un mot de piété suffisait pour les exciter en elle ; elles duraient quelquefois plusieurs heures de suite. Elle faisait ce qu'elle pouvait pour que les autres n'en fussent pas témoins ; mais malgré ses précautions , ceux qui vivaient avec elle ou qui la voyaient souvent, la surprirent très-fréquemment dans cet état. On cite un moins grand nombre de visions , mais cependant on en cite assez pour prouver qu'elle reçut aussi

cette sorte de faveur. Enfin, ses révélations ne sont pas moins constantes : elle en eut plusieurs, soit par rapport à elle-même, soit par rapport aux autres. Si l'on considère qu'au milieu de ces grâces signalées, madame Acarie fut toujours plus humble, toujours plus soumise, toujours plus disposée à céder aux lumières des autres, on aura de la peine à croire qu'elle fut dans l'illusion. L'imposture est présomptueuse : madame Acarie fut toujours très-éloignée d'un pareil sentiment. Défiante d'elle-même, elle suivait les avis de ses confesseurs comme des ordres, et ne recevait les faveurs surnaturelles, qu'en s'en reconnaissant indigne et en travaillant avec plus de zèle à sa perfection. Encore un coup, ce n'est pas là le caractère de l'esprit d'erreur.

Un autre motif doit confirmer aux yeux du lecteur chrétien la vérité de cette partie de la vie de madame Acarie. L'Eglise n'a pas, il est vrai, prononcé sur la réalité de ces extases et de ces révélations ; mais le jugement qu'elle a porté sur la sainteté de sa vie, est une bien forte présomption en faveur de ces faits extraordinaires. Dès que madame Acarie fut morte, on s'occupa de constater son éminente vertu. Les Carmélites et les

personnes du monde recueillirent avec soin ce qui était venu à leur connaissance. Plusieurs miracles furent légalement attestés, et il y en a trois en particulier qui furent examinés et approuvés à Rome avant qu'on y procédât à la béatification de madame Acarie. Dès 1622, on fit des informations par ordre de monsieur de Harlay, archevêque de Rouen, dans le diocèse duquel était Pontoise. Le même prélat visita le tombeau de la bienheureuse, accompagné de monsieur de Marillac, le garde des sceaux, et de monsieur Duval. En 1630, on fit l'ouverture de ce tombeau, et l'on trouva que, dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, le corps exhalait une odeur suave, qui fut remarquée de tous les assistans. L'archevêque de Sens présidait à la cérémonie; il était un des commissaires apostoliques nommés par le Saint-Siège pour les informations. On entendit 193 témoins à Paris, à Amiens, à Pontoise, à Orléans, etc. : les principaux furent le duc de Longueville, la marquise de Magnelais, la marquise de Bréauté, alors Carmélite, la mère du chancelier Séguier, aussi Carmélite; les trois filles de madame Acarie, monsieur de Marillac, monsieur Du

val, monsieur Gallemant, le père Coton, etc. Parmi les autres personnes, les unes étaient dans le cloître, les autres vivaient dans le monde. L'assemblée du clergé de France sollicita plusieurs fois la canonisation de notre héroïne. Louis XIV, des princes et princesses, des corps, demandèrent aussi qu'on y travaillât. Néanmoins cette affaire resta long-temps interrompue. Elle fut reprise par les instances et par les soins de madame Louise, fille de Louis XV; et après les procédures usitées en pareil cas, procédures dont on connaît la sage lenteur et la rigoureuse exactitude, Pie VI donna, le 24 mai 1791, le bref par lequel il déclarait que madame Acarie, connue en religion sous le nom de sœur *Marie de l'Incarnation*, était au nombre des bienheureux. Ce décret n'est probablement que le prélude d'un jugement définitif et solennel, par lequel l'Eglise mettra sur ses autels et honorera du culte accoutumé, une femme qui a illustré son siècle et son pays, et que la capitale de la France doit révéler d'une manière spéciale, comme étant née dans son sein, et y ayant passé la plus grande partie de sa vie dans l'exercice continuel de toutes les vertus.

Nous ne pouvons mieux terminer cette vie, qu'en donnant des détails succincts sur les filles de madame Acarie. Elles furent les imitatrices de la piété de leur mère, et toutes prirent successivement l'habit de Carmélite. L'aînée, Marie, née en 1585, fut long-temps incertaine sur l'état qu'elle devait embrasser. Elle ne se sentait de goût ni pour le mariage ni pour le cloître; sa mère était la première à lui parler des partis qui se présentaient pour l'épouser. Enfin mademoiselle Acarie se décida pour l'état religieux. Elle prit l'habit de carmélite en 1608, et mourut, en 1641, au couvent d'Orléans, qu'elle avait fondé. La seconde des filles de madame Acarie, nommée Marguerite, et née en 1590, paraît avoir été celle qui eut le plus de ressemblance avec sa mère. Elle se forma à la piété sous une si excellente maîtresse, et fut la première de ses sœurs qui se fit carmélite, sous le nom de *Marguerite du Saint-Sacrement*. Elle y vécut dans la plus haute piété, et plusieurs personnes d'un rang distingué la visitaient et la consultaient. Elle mourut au couvent de la rue Chapon, le 24 mai 1660. Elle était liée avec madame de Chantal. La dernière fille de madame Acarie s'appelait Geneviève; elle

naquit en 1592, et se fit carmélite en 1607. Elle fonda le couvent de son Ordre à Chartres. Monsieur de Bellegarde, évêque de cette ville, qui l'estimait beaucoup, la fit élire prieure des Carmélites de Sens, lorsqu'il fut transféré à ce dernier siège. Elle y mourut en 1644, et l'archevêque fit la cérémonie de ses funérailles. Ainsi, les filles de madame Acairie suivirent la même vocation qu'elle-même. Une de ses parentes, mademoiselle Lottin, fille du président de ce nom, fut également carmélite. Quand on voit ses meilleures amies et ses connaissances prendre aussi ce parti, les unes dans leur jeunesse, les autres dans leur veuvage, on pourrait croire qu'elle n'omettait rien pour les attirer à la vie religieuse. Cependant ses historiens rapportent unanimement qu'elle ne chercha point à déterminer le choix de ses filles, et que si elle s'efforçait de leur inspirer le goût de la piété, elle leur laissait la liberté de se décider ensuite sur l'état de vie auquel elles se croiraient appelées. Il paraît entr'autres qu'il ne tint qu'à l'aînée de ses filles de s'établir dans le monde, où on lui avait trouvé un mariage convenable.

VIE

DE MARIE-FÉLICE DES URSINS ,

DUCHESSE DE MONTMORENCY (1).

MARIE-FÉLICE DES URSINS était d'une des maisons les plus illustres d'Italie. Son père , Virginio des Ursins , duc de Bracciano , était petit-fils , par sa mère , de Côme de Médicis , grand duc de Toscane. Il se distingua dans les guerres contre les Turcs , et remporta sur eux beaucoup d'avantages. Il épousa Fulvie-Peretti de Montalto , nièce du pape Sixte-Quint , dont il eut sept garçons et trois filles. Deux furent successivement ducs de Bracciano ; un entra dans le sacré collège , deux autres fils se firent religieux. L'aînée des filles épousa César de Gonzague , duc de Guastalla ; la seconde , le prince Borghèse. La

(1) Sa vie , imprimée à Clermont , chez Viallanes , 1769 , 2 vol. in-42.

troisième fut celle dont nous donnons la vie. Elle naquit à Rome, le 11 novembre 1600, et fut baptisée dans l'église de Saint-Pierre, avec beaucoup d'appareil. Marie de Médicis, qui était sa cousine, et qui venait de partir pour la France afin d'y épouser Henri IV, voulut être marraine de l'enfant, et fut représentée par la duchesse de Mantoue. La jeune Marie-Félice faisait déjà les délices du duc de Bracciano, qui se plaisait à voir ses bonnes dispositions naissantes, lorsqu'elle lui fut demandée par la grande duchesse de Toscane, qui voulait l'élever auprès d'elle, ainsi que ses sœurs. Le duc se décida avec peine à cette séparation, mais ne put résister aux instances de la grande duchesse. Les jeunes princesses arrivèrent à Florence. Au bout de quelque temps elles furent mises au couvent de la Conception. Marie-Félice y donna des gages de la piété qui devait la distinguer un jour. Elle fit sa première communion à dix ans, et depuis cette époque elle parut faire des progrès plus sensibles dans la carrière de la vertu. Peut-être même se fût-elle décidée volontiers à embrasser la vie religieuse; mais Marie de Médicis la fit demander à son père : elle voulait la marier en Fran-

ce , et elle lui avait déjà choisi un époux dans la personne de Henri , duc de Montmorency , né à Chantilly , le 30 avril 1595 , fils du connétable Henri , et petit - fils du connétable Anne. Le mariage fut d'abord célébré à Florence par procureur , et accompagné de fêtes brillantes que donna le grand duc. Puis la jeune duchesse se sépara de sa famille , et prit la route de France , où elle fut accueillie avec bonté par la reine Marie de Médicis. Les noces se firent au Louvre : le duc de Montmorency eut lieu de s'applaudir du choix qu'on avait fait pour lui. Il trouva dans une épouse qui n'était que dans sa quinzième année , tout le mérite et toute la raison d'une femme plus avancée en âge. Madame de Montmorency demeurait au Louvre ; elle y était sans cesse avec la reine , elle faisait les délices de la cour. Cette situation ne l'éblouit point ; elle se montra toujours modeste , douce , prévenante , et en même temps prudente et réfléchie. Elle avait pour son mari un attachement extrême , et lorsqu'elle était obligée de se séparer de lui , elle eût voulu se condamner à la retraite. Les courtisans admiraient sa réserve , son esprit , sa conduite sage et soutenue ; elle en imposait aux moins res-

pectueux , et jamais elle ne donna la moindre prise sur elle. Elle n'aimait point à se mêler d'affaires d'état , et quoique sa faveur auprès de la reine lui eût donné souvent des occasions d'entrer dans ces sortes de détails , elle s'y refusa toujours. Elle ignorait ou du moins elle ne voulut jamais pratiquer ces détours et ces finesses de la politique , si fort en usage à la cour. Elle eut la sagesse de ne point se lier avec la maréchale d'Ancre, quoique celle-ci eût fait beaucoup d'avances auprès d'elle. Les cercles d'étiquette étaient pour elle un supplice ; les inutilités dont on s'y entretenait lui paraissaient fastidieuses à l'excès.

En 1615 , la cour alla à Bordeaux pour le mariage du roi Louis XIII avec l'Infante d'Espagne. La reine voulut y être accompagnée par la duchesse de Montmorency , qui commença à montrer dans ce voyage sa compassion pour les pauvres et les malheureux. En voyant sur sa route les traces des ravages causés par les guerres civiles , son cœur s'attendrit , et elle distribua des aumônes considérables dans presque tous les lieux où elle passa. Ses soins bienfaisans l'occupaient tellement , qu'elle n'arrivait pour l'ordinaire que plusieurs heures après les autres per-

sonnes de la cour : il en fut de même au retour. Elle avait donné ordre à ses gens de recueillir et de soulager les vieillards, les enfans et tous ceux qu'ils trouveraient souffrant de la faim ou du froid. Elle fut très-affectée, dans ce même temps, de deux fâcheuses nouvelles qu'elle reçut : elle apprit presque coup sur coup la mort d'un de ses frères et celle du duc de Bracciano son père ; elle eut besoin que la religion vint lui offrir des motifs de consolation.

De retour à Paris, elle y fut jointe par le duc son époux ; il était absent depuis assez long-temps, ayant été obligé d'aller à son gouvernement de Languedoc : il revint enfin, à la grande satisfaction de la duchesse, que tous les plaisirs de la cour n'avaient pu distraire. Elle ne pouvait quitter un instant cet époux aimé, et son excessive affection pour lui la rendait insensible à toute autre chose. Elle obtint de le suivre dans un nouveau voyage qu'il allait faire dans son gouvernement. Elle l'y suivit en effet, et alla en Languedoc où on lui rendit de grands honneurs. Elle régla sa maison, et y établit l'ordre et la régularité. Elle ne souffrait chez elle aucun sujet vicieux. Elle aurait voulu dimi

nuer un peu le nombre des personnes attachées à son service. Monsieur de Montmorency entretenait un grand nombre de gentilshommes. Il avait vingt-quatre pages, et le faste de sa maison pouvait la faire prendre pour la cour d'un souverain. La duchesse, ne pouvant introduire toutes les réformes qu'elle eût souhaitées, fit du moins ce qui était en elle. Elle traitait ses gens avec douceur, mais elle voulait qu'ils fissent leur devoir. Elle leur donnait des avis charitables sur leur conduite, avait soin d'eux dans leurs maladies, et en agissait à leur égard avec tant de sagesse et de bonté, que tous étaient contents, et lui témoignaient leur respect et leur attachement.

Elle prit une connaissance exacte des pauvres du Languedoc. Elle assigna des pensions à des familles indigentes. Elle donnait une certaine somme par mois aux hôpitaux, aux prisonniers, aux communautés pauvres. Elle distribuait en outre des aumônes extraordinaires. Elle envoyait dans les villages prendre des informations sur les indigens qui pouvaient être destitués de tout secours, et elle leur faisait porter de l'argent. Dans les temps de stérilité surtout, elle redoublait ses lar-

gesses. Elle disait quelquefois qu'elle ne mangerait pas son pain de bon cœur, si elle savait que ceux à qui elle pouvait donner en manquaient. Elle ne favorisait pourtant pas la paresse et l'oisiveté; elle voulait que chacun se mît en état de gagner quelque chose suivant ses moyens. Un jour qu'elle refusait l'aumône à des mendiants qui avaient l'air fort sain et fort robuste, son mari l'en reprit, et lui dit qu'il ne fallait point regarder au visage de ceux qui demandaient, mais considérer le nom auquel ils demandaient. La duchesse regarda ce mot comme un avis du Ciel, et prescrivit de donner à tous ceux qui demanderaient. Elle rendit plusieurs fois la liberté à des pères de famille emprisonnés pour dettes. Elle réconcilia des ennemis, apaisa des querelles, termina des procès, obtint la grâce de plusieurs soldats. Elle avait fort à cœur de bannir les scandales. En entrant dans le Languedoc, elle trouva que les femmes s'y habillaient d'une manière peu décente : elle s'efforça d'extirper cet abus; elle et les femmes de sa maison donnaient l'exemple. Les dames qui venaient chez elle l'imitèrent peu à peu; et comme elle passait tour-à-tour quelque temps dans les différentes villes de la pro-

vince, elle y introduisit des modes plus convenables à la modestie de son sexe.

Elle eut un peu à souffrir, sinon de l'inconstance, au moins de l'extrême légèreté de son époux qui, jeune, poli et aimé, prodiguait des attentions à toutes les femmes. La duchesse sut fermer son cœur à la jalousie. Elle renferma ses inquiétudes en elle-même, et se contenta de prier Dieu pour son mari, qui se repentit à la fin des chagrins qu'il lui avait donnés. Il l'avait toujours aimée, mais il l'aima encore davantage quand il eut apprécié sa patience. Cette vertu éclata davantage chez elle dans une occasion où toute autre femme eût cru pouvoir se satisfaire. La duchesse de Montmorency avait chez elle une demoiselle qui, croyant avoir pris de l'ascendant sur l'esprit du duc, se conduisait avec insolence à l'égard de sa maîtresse. Il n'eût tenu qu'à celle-ci de l'en punir. Ses gens lui en demandèrent plus d'une fois la permission, mais elle les retint toujours, et elle leur défendit de jamais parler au duc de ce qui les révoltait. Au bout de quatre ans, cette fille reconnut ses torts, et elle disait en rougissant qu'elle était redevable à la duchesse de la vie, puisqu'un mot de cette bonne maî-

trousse aurait suffi pour la faire jeter dans le Rhône, tant les autres personnes de la maison la haïssaient.

Il ne manquait plus qu'une chose au bonheur de la duchesse, c'était d'avoir des enfans ; elle le souhaitait passionnément, et elle n'omit rien pour intéresser le Ciel à l'accomplissement de ses désirs. Dieu n'exauça point ses vœux, et dans la suite elle-même regarda cette conduite de la Providence comme un effet de sa miséricorde. Elle pensait peut-être qu'elle aurait eu pour ses enfans une tendresse excessive et trop humaine. Elle se reprochait déjà d'aimer le duc de cette manière, et elle faisait quelques efforts pour rendre son attachement plus calme et plus raisonnable. Sa piété lui faisait craindre que l'amour qu'elle devait à Dieu ne souffrit de l'extrême affection qu'elle portait à son époux. Ils vivaient ensemble dans la plus heureuse intimité, se témoignaient l'un et l'autre une confiance entière. Elle voulut en profiter pour engager le duc à réformer un peu sa dépense, mais il trouvait moyen d'éluder ces représentations. Grand et magnifique, il croyait que son rang autorisait le faste de sa maison. De plus, comme il était généreux et libéral,

il se serait fait scrupule de renvoyer aucun de ceux qui étaient à son service. Il aurait dit volontiers, comme un autre grand seigneur : *Si je n'ai pas besoin d'eux, ils ont besoin de moi.* Au surplus, la duchesse, en sollicitant de lui ces réformes, était bien éloignée de chercher à amasser de l'argent. Elle ne voulait que remplacer des profusions par des aumônes placées avec discernement ; car la piété n'avait fait que fortifier l'inclination naturelle qu'elle avait à donner. Quand elle revenait à Paris, les dames de la miséricorde, les supérieures des hôpitaux, l'apprenaient aussitôt par les sommes qu'elle leur envoyait.

Elle observait exactement les règles de l'Eglise sur l'usage des alimens. Elle allait même au delà, quoique les infirmités auxquelles elle fut sujette de bonne heure, lui eussent fourni des prétextes plausibles de dispense. Elle était très-mortifiée sur cet article, mangeant toujours des mets qui se trouvaient devant elle, sans qu'on ait jamais su quels étaient les alimens qu'elle aimait ou non. Elle se confessait et communiait aux principales fêtes de l'année. Les jours qui précédaient sa communion, elle avait soin de

se maintenir dans un recueillement extraordinaire. Sa modestie dans l'église était admirable ; elle y priait toujours à genoux , et ne s'y asseyait point. Elle récitait le bréviaire pendant le carême et aux grandes solennités. Tous les jours elle disait le chapelet. Son respect pour la parole de Dieu était tel, qu'elle ne pouvait souffrir qu'on fît la critique d'un sermon. Tout prédicateur était à ses yeux un ambassadeur de Dieu , et il n'était pas permis de ne l'écouter que par curiosité. Elle se plaisait à orner les églises ; il y en eut peu en Languedoc qui ne se ressentissent de ses libéralités. L'assujettissement aux changemens des modes lui déplaisait beaucoup , mais elle les suivait par déférence pour les ordres de son mari , qui avait soin de lui faire venir de Paris ce qu'il y avait de plus élégant et de plus nouveau. Elle avait beaucoup d'attention à réprimer son humeur. Il lui arriva un jour au jeu de jeter les cartes, sur ce qu'un des joueurs lui reprocha qu'elle voyait celles des autres. Elle fut très - honteuse de cette vivacité, et se la rappelait pour s'humilier.

Les troubles de l'Etat vinrent ménager à la duchesse de Montmorency de grands sujets

de chagrin. La reine mère chercha de toutes manières à entraîner le duc dans son parti ; il résista , et la duchesse , malgré tout ce qu'elle devait à Marie de Médicis , fut la première à le confirmer dans cette résolution. Elle vit ensuite avec beaucoup de peine son époux obligé de suivre le roi dans la guerre qu'il faisait contre les protestans. Ceux-ci s'étaient soulevés en plusieurs endroits ; monsieur de Montmorency fut chargé de conduire plusieurs régimens au siège de Montauban. Il y tomba malade , et fut transporté à Rabasteins , où la duchesse accourut aussitôt de Paris. Elle eut la consolation de le voir guérir contre toute espérance ; elle le soigna encore après la blessure qu'il reçut , en 1622 , au siège de Montpellier. La guerre , qui éclata de nouveau en 1625 , rappela le duc aux armées. Il s'empara des îles de Rhé et d'Oléron. La duchesse était pendant ce temps-là , tantôt à Paris , tantôt à Chantilly , tantôt en Languedoc , toujours occupée de son époux , toujours priant Dieu pour sa conservation. Il courut de grands dangers , soit à la Rochelle , soit en Italie. A la fin de la campagne , le roi récompensa ses services en le faisant maréchal de France.

En 1632, Monsieur, frère du Roi, étant rentré dans le royaume, chercha à se former un parti ; il parvint à gagner le duc. On a prétendu que la duchesse avait contribué à déterminer son mari, et monsieur Désormeaux, dans son *Histoire de la maison de Montmorency* (1), a accredité cette erreur ; mais les historiens de madame de Montmorency la réfutent pleinement, et citent des faits qui justifient cette dame : on voit qu'au contraire elle sollicita le duc de ne point s'engager dans un parti qui ne pouvait qu'entraîner sa ruine. Elle l'avait empêché plusieurs années auparavant de se déclarer pour la reine-mère : par quelle contradiction l'aurait-elle poussé à défendre les intérêts de Gaston ? Elle ne le voyait jamais qu'avec beaucoup de peine partir pour l'armée, lorsqu'il s'agissait du service du roi : n'aurait-elle surmonté ses craintes, que lorsqu'il était question de trahir le prince ? Enfin, sa vie n'offre aucune trace d'ambition, qui seule aurait pu lui dicter le conseil qu'on lui prête. Quelle ambition, d'ailleurs, que celle qui l'aurait portée à épouser la cause d'un prince faible,

(1) Tome III, page 373. Cet ouvrage d'un panégyriste n'est pas exempt de partialité.

sans caractère, sans énergie, et mené par quelques intrigans ? Tout concourt donc, et la vraisemblance et les faits, pour décharger la duchesse de Montmorency de l'accusation dirigée contre elle. Peut-être même ses conseils eussent-ils réussi à détacher son époux du parti de Gaston ; mais il se trouva engagé trop avant. Il rassembla des troupes ; on sait l'issue de ses démarches : il fut pris les armes à la main, après des prodiges de valeur, et conduit à Castelnaudary, puis à Lectoure. Madame de Montmorency fit sur-le-champ sa soumission au roi ; elle reçut ordre de se retirer en son château de la Grange près Pézénas. C'est là qu'elle devait recevoir le coup le plus terrible. Louis XIII étant arrivé à Toulouse, avait fait mettre le duc de Montmorency en jugement. Le ministre croyait devoir effrayer les grands par un exemple éclatant de sévérité. Après tant de troubles et de guerres civiles, il jugeait nécessaire de frapper un grand coup, pour graver profondément dans les esprits les idées d'ordre et de subordination. En vain le duc d'Orléans et les premières têtes de l'Etat s'intéressèrent en faveur du prisonnier, le cardinal de Richelieu fut inflexible. Le duc de

Montmorency, qui prévoyait son sort, ne songea qu'à l'adoucir par les secours de la religion ; il ne montra ni impatience ni faiblesse ; il fit venir un confesseur, se résigna à la mort, pardonna à ses ennemis, et passa ses derniers momens dans des actes de piété et de courage. Il eut la tête tranchée le 29 octobre 1632. Ses rares qualités lui avaient concilié l'estime générale, et la France entière prit part à son supplice.

Qui pourrait peindre la douleur que ressentit la duchesse de Montmorency ? ses chagrins altérèrent sa santé ; elle tomba dans une espèce de paralysie. Elle y était encore lorsqu'elle eut ordre de quitter le Languedoc. Un exempt arriva au château de la Grange : il était chargé de la conduire à la Fère, à Montargis ou à Moulins, suivant qu'elle choisirait une de ces villes pour son exil. Elle se décida pour la dernière, comme étant plus éloignée de la cour. On aurait voulu obtenir que son départ fût différé, à cause de l'état de souffrances où elle était ; mais l'exempt était un homme dur ; il ne voulut permettre aucun délai, et la duchesse se mit sur-le-champ en route. C'était un voyage bien différent de ceux qu'elle avait faits autrefois dans la

même province. Veuve, prisonnière, malade, manquant de beaucoup de choses, obligée de vendre ses chevaux pour satisfaire à sa dépense, s'attendant presque au même sort que son mari, elle ne voyait autour d'elle que des sujets de douleur. En passant par Lyon, on l'empêcha de voir madame de Chantal, auprès de laquelle elle comptait trouver des consolations. Elle arriva à Moulins le 18 novembre, et fut conduite au château de cette ville : c'était un vieil édifice qui tombait en ruines. On logea la duchesse dans l'appartement le plus triste, où elle n'eut que les meubles qu'on voulut bien lui prêter : il ne lui était pas permis d'en sortir. L'exempt fit renforcer les serrures et garnir les fenêtres de barreaux de fer : on eût dit qu'on avait tout à craindre de cette femme malade et alitée ; mais à ces traitemens, elle n'opposa qu'une invincible patience ; il ne lui échappa ni plaintes ni reproches. Elle souffrit même que l'exempt, outrant sans doute les ordres qu'il avait reçus, ne la perdît pas de vue un seul instant, épiât toutes ses actions, écoutât tout ce qu'elle disait au petit nombre de personnes qui avaient la permission de la voir, et exerçât ainsi envers elle la surveillance

la plus tyrannique. La duchesse ne lui témoigna que de la douceur. Elle attendit en paix que l'autorité fût détrompée sur son compte. Cette conduite était bien capable en effet de faire tomber les soupçons que l'on avait pu former. Tant de modération et de piété ne s'allient point avec les sentimens qu'on lui supposait. On relâcha donc quelque chose d'un traitement si sévère. La duchesse eut la liberté de sortir dans la ville, à condition qu'elle serait toujours accompagnée de l'exempt : elle ne profita point de cette permission, mais elle usa de celle qu'on lui donna de recevoir et d'écrire des lettres. Jusque là, toute communication lui avait été interdite.

La vie de madame de Montmorency, dans le château de Moulins, ne fut qu'une vie de prières et de larmes. Il y avait à côté de sa chambre un cabinet obscur et humide ; elle s'en fit un tombeau : c'est là qu'elle allait se réfugier dans le sein de Dieu, repasser les années de sa vie dans l'amertume de son cœur, et se livrer à sa douleur. Sa perte, qu'elle avait toujours présente à l'esprit, était pour elle un motif de plus de se détacher des créatures : tous les jours, malgré ses infirmités,

elle entendait la messe , se faisant porter pour cela à la chapelle du château. Elle se mit sous la conduite du père de Lingendes , jésuite , recteur du collège de Moulins , et elle eut à se féliciter des avis qu'elle en reçut. Elle fit de grands progrès dans la piété et dans l'esprit de recueillement. L'exempt même était étonné de tant de vertu , et il commença à se montrer plus honnête. Elle, de son côté, ne lui témoignait que politesses. Dans le même temps , on lui écrivit pour l'exhorter à révéler un secret qui pouvait perdre le premier ministre dans l'esprit du roi : elle n'y voulut point consentir. Elle avait défendu à ses domestiques de rien dire contre ceux que l'on regardait comme les causes de ses malheurs. Elle ne fut pas long-temps à Moulins sans reprendre le cours de ses aumônes : elle en avait fait de très-considérables pendant la prison de son mari , et elle avait même emprunté pour les continuer. Elle suivait pour ses libéralités le même ordre qu'en Languedoc. Les hôpitaux , les prisons , les communautés pauvres recevaient tous les mois une somme fixe. Elle donnait en outre à tous les malheureux qui se présentaient. Elle soutenait plusieurs familles

dans l'indigence. Mais quoiqu'elle eût fort à cœur les intérêts des pauvres, elle ne voulut point plaider pour se faire restituer ce qui lui appartenait. Le roi avait accordé aux parens du duc de Montmorency la confiscation de ses biens ; la duchesse ne voulut traiter qu'à l'amiable avec le prince de Condé, qui avait épousé la sœur de son mari. Elle lui abandonna la jouissance de sa terre, et le prince s'obligea de lui payer son douaire et le revenu de sa dot, qui se montait à 450,000 livres. Elle fournit elle-même au prince l'état de la vaisselle et des pierreries de son mari, aimant mieux y ajouter de ce qui était à elle, que de s'exposer à quelque altercation. Elle en usa avec la même générosité pour les sommes que lui devaient quelques personnes.

Cependant sa santé était dans l'état le plus déplorable ; elle souffrait d'une paralysie habituelle. Son médecin lui prescrivit les eaux de Bourbon, où elle n'obtint d'aller qu'à condition d'être accompagnée de son exempt. Elle en revint aussi malade, et fut encore reconduite dans le château de Moulins. Mais elle touchait au terme de sa délivrance. Le père des Ursins son frère, qui était religieux de l'Ordre des Carmes déchaussés, fut envoyé

par sa famille pour solliciter sa liberté. Il passa par Moulins , où il fit part à la duchesse de l'objet de son voyage. Elle fut très-sensible au plaisir de le revoir , mais elle regardait le succès de ses démarches comme fort douteux. Il réussit néanmoins, et revint à Moulins apporter à sa sœur la nouvelle de sa liberté. Ils passèrent ensemble deux mois dans les exercices de la piété , car le père des Ursins était un religieux fervent , et il contribua sans doute à encourager sa sœur dans ses projets de perfection. Il voulut la décider à le suivre à Rome, où sa famille désirait la voir ; mais elle s'y refusa constamment. Elle avait déjà choisi le lieu de sa retraite, et elle croyait que la Providence l'avait conduite à Moulins pour qu'elle y demeurât. Le 10 août 1634 , elle quitta le château de cette ville et alla loger dans une maison attenante au couvent de la Visitation. Peu après , Anne d'Autriche l'envoya visiter par un gentilhomme qui était aussi chargé d'une lettre de la reine. Cette princesse l'assurait de son affection , et lui demandait ses prières. Le duc d'Orléans lui envoya également un de ses gentilshommes, et vint ensuite lui-même. Elle soutint avec beaucoup de cou-

rage une entrevue qui lui rappelait toutes ses douleurs , et elle fit admirer à Gaston sa modération et sa piété.

Le peu de soulagement qu'elle avait éprouvé des eaux de Bourbon , l'année précédente, ne l'empêcha pas d'y retourner ; elle désirait beaucoup sa guérison , afin de pouvoir exécuter le dessein qu'elle méditait depuis longtemps ; elle eut lieu de s'applaudir d'avoir fait ce voyage ; car, quoiqu'elle ne guérît pas radicalement , cependant elle éprouva un mieux sensible. Elle revint au couvent de la Visitation vers la mi-octobre ; nous disons au couvent , car quoique la duchesse n'y logeât pas , elle y passait la plus grande partie de son temps : la maison qu'elle occupait lui donnait la facilité d'y venir aussi souvent qu'elle le souhaitait ; on avait même établi une porte de communication de la maison au couvent. La duchesse suivait, autant qu'elle le pouvait , les exercices de la communauté , et rendait service aux religieuses. Son active charité se répandait au dedans et au dehors. Apprenant la mort d'un ennemi de son mari , elle fit dire des messes pour lui. Un autre , qui s'était fort déchaîné contre le duc , en Languedoc , étant tombé ma-

lade en passant par Moulins , elle lui envoya des secours , et le fit soigner pendant sa maladie. Quand il fut mort , elle donna de l'argent à sa veuve et à ses enfans pour retourner chez eux. Lui indiquer un malheureux à soulager , c'était pour elle comme un ordre de la Providence , qui l'obligeait à déployer sa charité. Elle faisait passer de l'argent à des personnes même éloignées , qu'elle savait être dans le besoin ; elle retirait de prison des artisans honnêtes qui y avaient été mis pour dettes ; habillait et plaçait de pauvres filles , faisait étudier des enfans qui montraient d'heureuses dispositions , et consolait elle-même les affligés qui venaient se recommander à ses bontés. Deux femmes pieuses , de Moulins , s'étaient dévouées au service des pauvres ; madame de Montmorency les chargea de l'avertir des besoins des indigens , et elle leur donnait tout l'argent qu'elles lui demandaient ; elle pouvait s'en reposer sur leur zèle ; car ces deux personnes étaient comme à l'affût de tout le bien qu'il y avait à faire. Leur activité d'une part , et la générosité de la duchesse de l'autre , pouvaient sécher bien des pleurs. Elle-même ayant passé par l'épreuve du malheur . c'était un nouveau mo-

tif pour secourir les malheureux. Un gentil-homme protestant s'était retiré à Moulins , après avoir perdu une place avantageuse ; la duchesse l'attira chez elle, et par sa douceur , par l'exemple de sa vertu , encore plus que par ses bienfaits , elle le décida , lui et toute sa famille , à embrasser la religion catholique. On voulait lui détailler un jour tout l'argent qu'elle avait distribué dans la journée , elle ne laissa point achever , suivant à la lettre ces paroles de Jésus - Christ : *Que votre main gauche ignore ce que fait la droite*. Elle donna des sommes pour entretenir des missionnaires dans les Indes et au Canada. Elle fournissait à la subsistance d'une Ursuline à Québec , et payait la pension de plusieurs filles de sauvages qu'on y formait à la piété. Son intendant calcula que depuis la mort du duc jusqu'en 1637 , elle avait dépensé près de quatre cent mille livres en bonnes œuvres.

En 1638 , elle eut le plaisir de voir madame de Chantal qui passait par Moulins pour se rendre à Paris. Elles avaient déjà , sans se connaître, beaucoup d'admiration l'une pour l'autre ; leur estime réciproque s'accrut par les entretiens qu'elles eurent ensemble, et la

fondatrice de la Visitation recommanda à ses religieuses , en partant , de suivre les avis d'une personne si pieuse et si éclairée. La patience de madame de Montmorency fut exercée cette année par les douleurs d'une violente sciatique ; elle en souffrit jusqu'au passage de la mère Jeanne des Anges , supérieure des Ursulines de Loudun , qui allait s'acquitter d'un vœu qu'elle avait fait de visiter le tombeau de saint François de Sales. Elle conseilla à la duchesse de recourir à l'intercession de saint Joseph , et celle-ci se crut en effet redevable de sa guérison à la protection de ce saint. Elle voulut se servir du retour de sa santé pour mieux servir Dieu. Elle souhaitait depuis long - temps renoncer au monde. Elle consulta sur sa vocation des personnes éclairées , qui la confirmèrent dans un dessein qui paraissait venir de Dieu. Elle obtint , dans des termes très-honorables , des lettres de naturalisation dont elle avait besoin pour disposer de ses biens. Le prince de Condé lui paya le principal de son douaire. Elle rassembla ensuite toute sa maison , et déclara publiquement son dessein de se faire religieuse. Ce fut comme un coup de foudre pour tous ses gens. Elle mêla ses pleurs avec
les

les leurs, et les récompensa tous avec sa générosité ordinaire, leur permettant même de demeurer le reste de leur vie dans sa maison.

Le 7 mai 1641, elle entra dans le couvent de la Visitation, et fut reçue à l'essai, suivant l'usage. Elle écrivit à madame de Chantal pour l'informer de cette démarche, et pour la prier de venir la disposer à prendre le voile. Elle ne voulut plus souffrir aucune marque de distinction, défendit qu'on l'appelât *Madame*, fit enlever les carreaux dont elle se servait auparavant, et céda en toute occasion le pas à une de ses femmes de chambre qui était reçue novice depuis six semaines. Elle se plaignait qu'on eût encore pour elle des ménagemens qui l'humiliaient, et renonçait peu à peu à tout ce qui lui avait été le plus cher. Elle avait une bague d'or dont le chaton renfermait un portrait du duc de Montmorency, recouvert d'un diamant de prix : quoiqu'elle y fût fort attachée, elle s'en défit, et le diamant orna dans la suite le soleil dont elle fit présent à l'église du couvent. Cependant, comme le temps où elle devait recevoir le voile approchait, elle écrivit à madame de Chantal pour l'engager à venir l'en revêtir. Celle-ci arriva en effet à

Moulins le 9 août , et donna aussitôt à la duchesse deux avis qui prouvent bien le zèle pur et le désintéressement parfait de la fondatrice de la Visitation. Elle lui conseilla, 1.^o de rendre à sa famille la riche dot qu'elle en avait reçue ; 2.^o de ne pas rendre trop riche la communauté où elle voulait entrer. Elle l'engagea de plus à différer sa prise d'habit jusqu'à ce qu'elle eût terminé toutes ses affaires temporelles , afin de n'être plus distraite quand elle serait une fois entrée en religion. Ce dernier conseil contraria beaucoup la duchesse qui avait une vive impatience de se consacrer à Dieu ; mais elle se soumit à ce qu'elle regardait comme un ordre , et profita également des instructions et des avis que lui donnait la sainte fondatrice pour régler son intérieur. Au bout de six semaines , madame de Chantal partit pour Paris , où Anne d'Autriche l'appelait. A son retour à Moulins , le 4 décembre , elle se disposait à diriger le noviciat , et par conséquent à conduire madame de Montmorency , lorsqu'elle fut attaquée d'une maladie qui la mit au tombeau , le 13 du même mois. La duchesse sentit vivement cette perte ; et en renvoyant le corps de la sainte à Annecy , elle eut soin de garder à

Moulins son cœur qui y est toujours resté depuis. Fidèle aux conseils de madame de Chantal, elle n'osa faire profession, mais s'en dédommageait, soit en remplissant tous les devoirs de la vie religieuse, soit en facilitant à de jeunes personnes pauvres l'entrée d'un monastère. Elle paya ainsi beaucoup de dots. Ayant appris que son mari avait promis de faire les frais d'une châsse dans une église de Lodève, elle acheva de payer la dépense.

En 1662, Louis XIII, passant par Moulins, l'envoya complimenter. Le cardinal de Richelieu chargea également un de ses gentilshommes d'aller la saluer. Au seul nom de ce ministre, elle éprouva un saisissement subit; mais reprenant aussitôt son courage, elle lui fit une réponse aussi honnête qu'il était possible. Lorsqu'elle apprit, très-peu de temps après, la mort du cardinal, elle ne témoigna aucune émotion, et ne songea qu'à prier et à faire prier pour lui. Elle en usa de même à la mort de Louis XIII; fit dire aussi beaucoup de messes à son intention, et écrivit à la reine pour la consoler. Elle s'adressa dans le même temps à Gaston, en faveur des habitans de Moulins, qui demandaient à être exemptés du logement des gens de guerre

grâce que le prince leur accorda sur la recommandation de la duchesse. En 1643, vivement sollicitée par sa famille de retourner en Italie, elle s'y refusa toujours : ses infirmités auraient suffi pour la détourner d'un aussi pénible voyage. Elle avait eu, l'année précédente, une fièvre violente ; elle éprouva cette année-ci plusieurs autres incommodités qui lui donnèrent occasion de montrer son inaltérable patience.

Ce fut alors qu'elle fit publier la vie du duc son époux, composée par Simon Ducrot, officier très-attaché à ce seigneur. On obtint de la reine la permission nécessaire pour l'imprimer. La duchesse obtint également de cette princesse la liberté de faire transporter le corps du duc à Moulins : elle eut pour cela quelques obstacles à vaincre, mais sa persévérance en triompha. Le corps fut tiré, le 1^{er} mars 1645, de l'église de Saint-Sernin, à Toulouse, et le cercueil fut mis dans un carrosse drapé de noir. Il arriva le 16 à Moulins, où l'on fit dans toutes les églises des services en l'honneur du défunt. Peu après, madame de Montmorency fit commencer un magnifique mausolée en son honneur : ce monument, commencé en 1648, ne fut fini qu'en

1653 ; la duchesse y employa les plus habiles artistes de son temps, et voulut que tout y fût digne de son époux ; elle blâma pourtant dans l'exécution quelques détails qui n'étaient point dans son plan. Ce mausolée, trop connu pour que nous le décrivions ici, fut placé dans l'église de la Visitation, que la duchesse fit bâtir à ses frais, et qu'elle orna ensuite avec beaucoup de magnificence. Elle donna un beau tabernacle, un soleil fort riche, des ornemens, des tableaux ; et cette église se distingua, jusqu'à la révolution, par la splendeur de tout ce qui y tenait au culte divin. Elle mit aussi le couvent dans l'état où il resta depuis ; et quoiqu'elle ne l'eût pas rendu plus riche et mieux doté qu'il n'était, elle y construisit plusieurs bâtimens nécessaires, y amena des eaux, et le rendit commode, agréable et spacieux. Ces libéralités ne l'empêchaient pas de donner à d'autres églises. Elle souffrait avec peine que le service divin ne se fit pas avec décence, et elle fournit des paroisses pauvres, de linge, de vases sacrés et d'ornemens. Elle contribua à la construction de l'église de l'hôpital de Moulins, et fit venir pour la desservir des religieuses hospitalières de Saint-Joseph, nouvellement

instituées à la Flèche par un pieux ecclésiastique, nommé monsieur de la Doversière.

Elle était occupée de tous les travaux de l'église et du monastère, lorsqu'elle reçut la visite de Marie de Longueville, duchesse de Nemours, accompagnée des deux princesses ses filles. Cette princesse avait pour madame de Montmorency la plus haute vénération, et elle se recommanda fortement à ses prières. La fameuse duchesse de Longueville, qui avait joué un si grand rôle dans les troubles de la Fronde, ayant eu défense de paraître à la cour, obtint de se retirer à Moulins auprès de madame de Montmorency, qui était sa tante. Elle en reçut des conseils salutaires, et se retira très-édifiée de la vie sainte et mortifiée qu'elle menait. L'illustre veuve ne fut pas moins utile à une autre parente de son mari, mademoiselle des Portes. Cette demoiselle, touchée de Dieu, très-jeune encore, avait fait vœu de ne point s'engager dans les liens du mariage. Elle avait perdu son père; et sa mère, qui avait épousé en secondes noces le duc de Saint-Simon, et qui avait des vues d'établissement sur sa fille, irritée du vœu qu'elle avait fait, la traitait avec beaucoup de rigueur, et la tenait

dans une espèce de prison. Madame de Montmorency écrivit vainement à cette mère sévère pour essayer de la fléchir , et elle désespérait de réussir, quand elle obtint que mademoiselle des Portes viendrait à Moulins. Elle la reçut avec beaucoup de joie , et prit plaisir à la former. Elle trouva les plus heureuses dispositions dans sa jeune cousine , dont l'humeur enjouée n'excluait point la solidité de l'esprit. Mademoiselle des Portes se confirma à Moulins dans les sentimens qu'elle avait manifestés avant d'y arriver ; et lorsqu'elle se sépara de madame de Montmorency, ce ne fut que pour aller remplir ailleurs les desseins de Dieu sur elle.

La duchesse donna les mêmes soins à plusieurs autres de ses parentes. La duchesse de Ventadour sa belle-sœur, et la marquise de Valencé sa cousine , la prièrent de se charger de leurs filles ; elle y consentit. Mademoiselle de Ventadour renonça depuis aux avantages que le monde lui offrait, pour embrasser la vie religieuse, où elle édifia pendant un grand nombre d'années. Mademoiselle de Valencé la cadette prit aussi le voile dans la suite, et le reçut des mains de madame de Montmorency , alors supérieure du couvent. La du-

chesse voyait avec peine l'accomplissement de ses désirs différé de jour en jour, et gémissait de tenir encore au monde, quoiqu'elle n'en eût guère que l'habit. Mais ses affaires temporelles ne se terminaient point, et de nouveaux incidens en traversaient sans cesse la conclusion. Peut-être Dieu voulait-il lui ménager les moyens d'être plus utile à son prochain.

Elle était un objet d'édification générale. Il ne passait aucun voyageur distingué par Moulins, qui n'ambitionnât de voir et d'entretenir une femme qui, d'un si haut rang, s'était réduite à une vie pauvre et mortifiée. Monsieur Olier, ce saint prêtre, ami et compagnon de saint Vincent de Paul, mort en odeur de vertu et de piété (1), passant par Moulins, vint s'édifier avec elle, et se retira en admirant une si haute perfection. En 1656, la reine d'Angleterre, veuve de Charles I^{er}, et sa fille madame Henriette, visitèrent la duchesse, et trouvèrent auprès d'elle les plus puissantes consolations dans leurs disgrâces. Christine, reine de Suède, vint aussi au

(1) Jean - Jacques Olier, abbé de Pébrac, curé de Saint-Sulpice à Paris, et fondateur de la congrégation de ce nom, mort le 2 avril 1657.

couvent , et voulut entendre de sa bouche le récit de ses malheurs. Enfin , l'année même de sa profession , toute la cour de France étant à Moulins , voulut voir celle qui y avait figuré autrefois avec honneur. Louis XIV , après avoir entendu la messe dans l'église du couvent , monta à la cellule de la duchesse , qui lui offrit , comme il le dit lui-même , un grand exemple de mépris du monde. Ce prince , dont on cite tant de mots pleins de grâces et de sens , s'excusa auprès de madame de Montmorency d'introduire chez elle les courtisans. *Je me persuade* , dit-il , *qu'il n'y aura aucun de nous à qui il ne soit utile d'être entré ici*. Il se recommanda aux prières de sa parente. Anne d'Autriche la combla de caresses , et ne pouvait se lasser de son entretien. Mademoiselle de Montpensier, Monsieur, frère de Louis XIV, n'en furent pas moins édifiés. Enfin , tous les seigneurs de la cour se retirèrent dans l'étonnement , regardant ce qu'ils venaient de voir comme le plus beau triomphe de la religion.

Si madame de Montmorency fut honorée de la visite de plusieurs souverains, elle le fut aussi de plusieurs lettres du Souverain Pontife. En 1655, elle avait écrit à Alexandre VII,

pour lui demander la béatification de saint François de Sales. Le Pape lui répondit le 17 juillet de cette année, et lui donna l'espérance de le voir accéder à sa demande. L'année suivante, la duchesse redoubla ses instances. Elle fit nommer pour sollicitateur dans cette affaire, monsieur de Maupas, évêque du Puy, et ensuite d'Evreux, auquel on adjoignit monsieur de Bourbon, évêque de Soissons. Elle écrivit de nouveau au Pape en 1657. En 1658, ayant appris que la jeune princesse Borghèse, sa nièce, venait d'épouser le neveu du pape, elle lui en fit son compliment, et le Souverain Pontife répondit affectueusement à ces deux lettres, et la félicita du parti qu'elle avait pris. Elle vit, en 1661, le fruit de ses vœux et de ses démarches. Ce fut cette année-là qu'Alexandre VII mit le fondateur de la Visitation au nombre des bienheureux. Il le canonisa en 1665, et madame de Montmorency en fit célébrer la fête avec beaucoup d'appareil dans son couvent.

Elle était enfin parvenue à terminer les affaires qui avaient retardé son entrée en religion. Elle reçut le voile, le 30 septembre 1657, des mains d'un grand vicaire d'Autun, qui était venu à Moulins pour cette cérémonie.

Elle avait été assistée en cette occasion par le père de Lingendes , religieux d'une grande piété , en qui elle avait beaucoup de confiance , et qu'elle avait engagé à faire pour cela le voyage de Moulins. On la vit faire tous les exercices du noviciat avec le zèle et l'exactitude la plus rigoureuse , ne voulant aucune dispense , et s'attachant à se mortifier en tout. Elle avait pris depuis si long-temps l'habitude de l'obéissance à la règle , qu'il lui semblait n'avoir aucun mérite à l'observer. Le 6 octobre 1656 , elle fit sa profession entre les mains de monsieur d'Attichy , évêque d'Autun , en présence de la princesse de Mecklenbourg et de la duchesse de Ventadour , toutes deux de la maison de Montmorency. Les spectateurs étaient attendris jusqu'aux larmes en voyant un sacrifice si éclatant et si généreux. Pour la nouvelle religieuse , elle n'avait que des sentimens bas d'elle-même , s'humiliait en tout , et faisait avec joie les fonctions les plus rebutantes et les plus pénibles. Elle donnait aux sœurs les conseils qu'elles lui demandaient , mais avec tant de réserve et de modestie , qu'on voyait bien qu'elle ne le faisait que par obéissance. Elle avait un don particulier pour instruire et pour éclairer , parlant avec

douceur et onction , et s'insinuant par là dans les esprits de la manière la plus efficace. En 1662, elle refusa d'être supérieure, malgré les prières de toute la communauté qui voulait l'élire. Plusieurs maladies, qui l'affligèrent successivement, ne firent qu'augmenter sa ferveur. En 1665, on l'obligea de consentir à ce qu'on la nommât supérieure, place qui lui donna lieu de montrer davantage sa charité. Sa vigilance et son zèle étaient extrêmes.

En 1666, elle reçut la visite du cardinal des Ursins son neveu, qui allait négocier quelque affaire à la cour de France. Elle le vit avec plaisir, comme lui-même conçut beaucoup d'estime pour une tante si vertueuse. Il la visita encore à son retour de Paris, et ce fut lui qui donna le voile à mesdemoiselles de Ventadour et de Valencé. Il reçut aussi, dans l'église du couvent, l'abjuration d'un ministre calviniste, nommé Saurin, que madame de Montmorency avait contribué à ramener à la foi catholique. Il se sépara ensuite de sa tante, qui ne devait pas survivre beaucoup à cette visite. Elle tomba malade le lundi des Rogations. Sa santé déperissait depuis long-temps; mais elle

elle s'était fait violence pour vaquer à tous les devoirs de sa charge. Obligée de se mettre au lit, elle ne songea plus qu'à se préparer à la mort, qu'elle regardait comme prochaine. Elle reçut les sacremens avec de vifs témoignages de piété et de confiance en Dieu, et après avoir édifié ses sœurs par sa patience, et les avoir consolées par ses discours, elle passa à une vie meilleure, le 5 juin 1666, dans la soixante-sixième année de son âge, et la neuvième de sa profession. Sa mort causa un deuil général à Moulins. Les bienfaits qu'elle avait accordés à cette ville, les établissemens qu'elle y avait faits, les largesses qu'elle y avait répandues, les grands exemples qu'elle y avait donnés, la firent regretter de toutes les classes. On célébra dans toutes les églises des services en son honneur, et sa mémoire y fut long-temps en vénération. On associa son nom à celui de l'époux auquel elle avait érigé un mausolée, et l'on ne visite point ce monument, qui rappelle les grandes qualités et les malheurs du duc de Montmorency, sans se rappeler aussi la piété tendre, la charité vive et le dévouement généreux de sa noble et religieuse épouse.

VIE
DE MADEMOISELLE DE MELUN,
PRINCESSE D'ÉPINOY (1).

LA Providence , qui a choisi ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort, donne quelquefois aux personnes du rang le plus élevé des vocations qui ne sembleraient pas conformes à leur naissance , à en juger par les idées du monde. Elle porte ces personnes à l'abnégation , au dépouillement de leurs richesses , à la retraite la plus profonde , afin de montrer , par un si grand exemple , combien les dons de la grâce l'emportent sur ceux de la fortune ou de l'ambition. Mais elle devient plus admirable encore , ce semble , quand elle n'arrache ces mêmes personnes au monde , que pour les por-

(1) Vie de mademoiselle de Melun , par Grandet ; Paris , chez Josse , 1687 , 1 vol. in-8°.

ter à servir le prochain , et à vivre dans les exercices de cette charité sublime que le christianisme seul a connue et inspirée. C'est ce qu'on a vu dans mademoiselle de Melun , qui , du rang de fille d'un prince , voulut descendre aux fonctions d'hospitalière , et qui se consacra tout entière aux soins des pauvres , abandonnant pour eux les hautes espérances auxquelles elle avait le droit de prétendre. La piété et l'humanité doivent recueillir précieusement un exemple si imposant ; et sous ce rapport , comme sous plusieurs autres , cette vie ne sera pas la moins intéressante de celles qui composent notre Recueil.

Anne de Melun était la seconde fille de Guillaume de Melun , prince d'Épinoy , et d'Eugénie d'Aremberg , c'est-à-dire , qu'elle descendait des deux plus illustres familles de la Flandre. Son père était chevalier de la toison-d'or , grand d'Espagne , connétable héréditaire de Flandre , gouverneur de Mons. Possesseur d'une grande fortune , il en faisait un noble usage. Non-seulement il honorait la piété , il était pieux lui-même , et il voulait que l'esprit d'ordre et de régularité régnât dans sa maison. Il avait épousé en premières noces Marie de Withem , marquise de

Berg-Opzoom, et en secondes noces Claire-Eugénie d'Aremberg, qui ne cédaît à son mari ni en naissance ni en richesses. Elle avait plus de trois cent mille livres de rente. Le prince d'Epinoy eut de ce second mariage onze enfans, cinq garçons et six filles. Le premier des garçons, Ambroise, mourut jeune; le second, Alexandre, qui hérita du titre de prince d'Epinoy, se fixa en France où il se maria deux fois. Il accompagna sa sœur dans ses voyages : nous en parlerons souvent. Le quatrième, le vicomte de Gand, paraît aussi avoir vécu en France. Le troisième et le cinquième, qui portèrent successivement le titre de marquis de Richebourg, restèrent au service d'Espagne. L'un mourut jeune en Portugal; et l'autre, qui avait épousé la fille du prince de Mamines, fut blessé et pris à Valenciennes, lorsque Louis XIV s'empara de cette place. L'aînée des filles, Claire-Marie, se fit dominicaine à Abbeville, et y mourut en odeur de sainteté en 1652. Deux autres furent chanoinesses, et deux autres moururent en bas âge.

Anne, qui était la seconde, naquit au mois de mars 1618, au château d'Ubies, près Mons. On lui donna deux pauvres pour par-

rain et marraine , comme pour lui inspirer plus d'attachement pour cette classe malheureuse , dont le prince d'Epinoÿ était le protecteur , et à laquelle il distribuait tous les ans des sommes considérables. Aussi, ces exemples de charité ne furent pas perdus pour la jeune Anne. A peine eut-elle l'usage de la parole, qu'elle s'en servait pour demander au prince quelque argent pour faire l'aumône , et le père prenait plaisir à encourager cette inclination naissante. Il tâchait de n'entourer ses enfans que de bons exemples, et il les confiait à des personnes vertueuses et sûres. Il voulait surtout qu'on les formât à la piété dont il faisait profession , et la princesse d'Epinoÿ le secondait dans ces louables intentions , veillant plus particulièrement sur ses filles, et leur inspirant les vertus de leur sexe.

A l'âge de six ans , mademoiselle de Melun fut nommée chanoinesse de sainte Vautrude, à Mons. C'était un chapitre noble , où l'on ne faisait point de vœux. On mit Anne en pension chez une ancienne chanoinesse, qui lui fit suivre une espèce de noviciat. On lui apprit à réciter l'office. Elle assistait aux instructions et aux catéchismes qui convenaient

à son âge. Elle se prépara long - temps à sa première communion , et elle la fit dans de très - bonnes dispositions. Il paraît qu'elle conçut dès lors tant de goût pour la piété , qu'elle résolut de se consacrer entièrement à Dieu. Cette résolution ne fut point chez elle une ferveur passagère , ou du moins , si elle se livra quelque temps au monde , cette conduite ne fut que l'effet de l'irréflexion et de la légèreté, et céda bientôt à l'attrait de la grâce. C'était un usage introduit dans le chapitre de sainte Vautrude , que les chanoinesses fréquentassent les assemblées profanes : mademoiselle de Melun y allait comme les autres. Ayant été obligée de faire un voyage à Bruxelles où l'infante d'Espagne , Isabelle , archiduchesse d'Autriche et gouvernante des Pays-Bas , tenait sa cour , elle fut invitée à toutes les fêtes où sa naissance lui donnait droit d'entrer , et elle y parut , quoique avec quelque scrupule. On ne dit point si elle demeura long - temps dans cet état de dissipation à peu près semblable à celui où sainte Thérèse vécut elle-même durant plusieurs années; mais à la fin, de pieux conseils firent sentir à mademoiselle de Melun qu'elle n'était pas dans la voie où la Pro-

vidence la voulait, et que son état de chanoinesse exigeait d'elle d'autres habitudes. La mort d'un de ses cousins, qu'elle vit périr à la fleur de l'âge, et celle du vicomte de Gand son oncle, qui avait contribué à lui donner le goût des amusemens, achevèrent de la ramener à une vie plus sérieuse. Elle en avait déjà pris la résolution, lorsque la duchesse de Bournonville, sa tante, qui l'aimait tendrement, la mena prendre possession du marquisat de Richebourg, que le vicomte de Gand lui avait laissé en mourant. Elle se détacha peu à peu des futilités, et profita d'un séjour qu'elle fit à la campagne, chez la princesse de Chimai, aussi sa tante, pour rompre avec le siècle. Elle quitta les parures recherchées, prit l'habitude du travail, écoutait la parole de Dieu, visitait les personnes de piété, et s'exerçait à la pratique des vertus. Elle voulut même se retirer dans un cloître, et elle alla, dans ce dessein, en plusieurs monastères de Flandre, mais elle rencontra toujours quelque obstacle à ses vues. Alors elle se fit au milieu d'elle-même une solitude, et prit dans l'abbaye de sainte Vautrude un petit appartement écarté. Là elle passait son temps en méditations et en prières, couchait sur la

dure, et se détachait de plus en plus du monde. De temps en temps elle s'enfermait dans une solitude plus profonde encore, et allait faire des retraites dans quelque monastère.

Sur ces entrefaites, un événement inattendu porta le trouble dans la famille d'Épinoy. La guerre entre les Flamands et les Hollandais avait occasionné des plaintes et des murmures chez les premiers. On blâmait la conduite du cabinet de Madrid, et on criait contre les exactions des officiers espagnols. La mort de l'archiduchesse Isabelle, arrivée le 1^{er} décembre 1633, avait laissé le gouvernement des Pays-Bas au marquis d'Ayetone, dont la conduite en ce pays n'avait pas l'approbation générale. Il y eut des séditions à l'occasion des levées de troupes. Le marquis d'Ayetone regardait les grands seigneurs de Flandre comme jaloux de son autorité. Il les accusait de vouloir se soustraire à la domination espagnole. Il supposait le comte de Bergues à la tête de ce projet, et il y faisait entrer le prince d'Épinoy, le prince de Brabançon, le duc d'Arschot, le comte de Henin, le duc de Bournonville, c'est-à-dire, tout ce qu'il y avait en Flandre de plus puissant et de plus distingué. On arrêta le prince

de Brabançon , et le duc d'Arschot. Les autres furent avertis et s'échappèrent. Le prince d'Épinoy n'eut que le temps de sortir du château de Trelen où il était , et de se retirer à Saint-Quentin , en France. On se saisit de son argent et de ses meubles ; ses biens furent confisqués , et il fut privé de toutes ses charges. Nous n'examinerons point la réalité des reproches qu'on fit au prince et aux autres seigneurs. Ces reproches tombèrent d'eux-mêmes peu après , et il parut que le blâme en devait retomber principalement sur les mesures trop sévères du ministère espagnol. Quoi qu'il en soit , le prince d'Épinoy trouva un asile en France , où le cardinal de Richelieu l'assura de la protection du roi , et la princesse sa femme le suivit peu après , et se retira avec sa fille aînée au couvent des Dominicaines d'Abbeville. Ce désastre apporta bien du changement dans la fortune de la famille d'Épinoy. Cependant elle trouva une ressource dans mademoiselle de Melun. Les biens que le vicomte de Gand lui avait laissés par son testament , et dont elle jouissait , ne furent pas compris dans la confiscation. Ainsi elle s'en servit pour soutenir sa famille , à laquelle elle faisait passer des fonds. Quoi-

que très-jeune encore (elle avait à peine dix-huit ans), elle montra un jugement , une sagesse et un courage supérieurs aux événemens , prit soin de ses trois plus jeunes sœurs que sa mère lui avait laissées, obtint à l'aînée un canonicat de Maubeuge , et depuis fit la seconde chanoinesse à sa place ; la troisième mourut fort jeune. Quant à ses frères les trois aînés suivirent leur père à Saint-Quentin , et les deux autres entrèrent au service du roi d'Espagne , et allèrent à sa cour pour y plaider la cause de leur père. Mais le prince d'Épinoy vécut trop peu pour voir se dissiper les préventions que l'on avait conçues contre lui. Il mourut à Saint-Quentin, en 1635 , un an après sa disgrâce.

Mademoiselle de Melun fut vivement affligée de cette perte , et dans de telles circonstances , elle tomba dans une longue maladie , dont ni les remèdes des médecins , ni les eaux de Spa qu'on lui prescrivit , ne purent la guérir. Elle languit pendant un an , et ne se crut redevable de son rétablissement qu'à la protection de la sainte Vierge. Aussi redoubla-t-elle de ferveur. Elle établit à Mons une compagnie de demoiselles riches qu'elle s'associa dans la pratique des bonnes œu-

vres. Elles s'assembloient toutes les semaines, et après s'être entretenues sur des sujets de piété, elles conféraient sur les moyens de procurer le bien des pauvres, et se partageaient le soin de les secourir. Mademoiselle de Melun était l'ame de ces assemblées. Elle avait surtout un zèle ardent pour retirer du désordre les femmes qui s'y étaient laissé entraîner; elle leur procurait des asiles. Surmontant l'horreur qu'elle avait naturellement pour les hôpitaux, elle y allait pour s'y accoutumer. Elle eut même la pensée d'en construire un dans une de ses terres; mais d'autres projets l'empêchèrent d'exécuter celui-là.

En 1641, elle perdit son frère aîné, Ambroise de Melun, qui était au service de France, et qui mourut à la fleur de son âge, des suites d'une blessure qu'il reçut au siège d'Aire. Elle crut devoir aller consoler sa mère, qu'elle n'avait pas vue depuis sept ans, et dont cette mort prématurée devait renouveler les chagrins. Elle fit le voyage d'Abbeville avec ses deux sœurs, et prit son logement dans le même couvent qu'habitait la princesse, conciliant ainsi son goût pour la retraite et le désir qu'elle avait de voir sa mère. Elle visitait aussi les pauvres de la ville

et même ceux des environs, soignait les malades , allait jusque dans les cabanes des pêcheurs, et portait partout avec elle les consolations et les aumônes de la charité. Peut-être, si elle n'eût écouté que l'attrait qui la portait à une vie retirée , ne serait-elle pas retournée en Flandre ; mais sa présence y était utile à sa famille , et après avoir passé quelques semaines auprès de sa mère , elle revint à Mons avec ses deux sœurs , et y reprit l'exercice de ses devoirs de chanoinesse , partageant son temps entre l'église , les hôpitaux et la retraite qu'elle s'était choisie. Mais elle voyait avec chagrin que plus elle fuyait le monde , plus le monde la recherchait. Elle était contrariée par l'estime qu'on faisait d'elle et par les respects qu'on lui rendait. On la visitait , on la consultait. Elle craignait que cette considération et cette confiance ne fussent nuisibles à son salut et ne nourrissent en elle l'orgueil. En conséquence , elle s'affermir de plus en plus dans le projet qu'elle avait formé de quitter entièrement le monde , et de chercher un lieu où elle pût vivre inconnue. L'intérêt de sa famille , à laquelle elle était nécessaire , la retint ; mais cet obstacle lui-même s'aplanit.

Ses deux frères étaient bien à la cour d'Espagne ; ses deux sœurs n'avaient plus besoin d'être dirigées par elle. Elle quitta donc Mons, en 1649, avec l'intention de n'y plus revenir, mais sans faire part de son dessein à qui que ce fût. Elle était alors âgée de trente-un ans, et par conséquent au-dessus du soupçon d'imprudence et de légèreté. D'ailleurs, sa conduite passée était un gage sûr de la pureté de ses vues.

Elle se rendit d'abord à Abbeville, où résidait toujours sa mère ; et comme elle était incommodée depuis long-temps d'un mal d'yeux assez fort pour lui faire craindre de perdre la vue, et qu'elle avait fait vainement des remèdes en Flandre, elle se servit de ce prétexte auprès de la princesse d'Épinoy, et lui dit qu'elle voulait aller à Paris et y consulter les plus habiles oculistes. On fit donc venir de Paris le prince d'Épinoy qui était à la cour, afin qu'il accompagnât sa sœur. Celui qui portait alors ce titre, depuis la mort d'Ambroise, était Alexandre-Guillaume, qui était devenu l'aîné. Il vint chercher sa sœur, et ils partirent ensemble d'Abbeville, avec un aumônier, un valet de chambre et une demoiselle. Cette séparation coûta extrême-

ment à mademoiselle de Melun. En quittant sa mère , elle se jeta à ses pieds , lui demanda sa bénédiction et versa des larmes. La princesse d'Épinoy , qui ne savait point son dessein , fut très-étonnée de la tristesse de ces adieux , et consolait sa fille en lui disant que cette séparation ne serait pas longue. Elles ne devaient plus se revoir. Quand mademoiselle de Melun se trouva seule avec son frère , elle s'ouvrit à lui sur son projet de quitter entièrement le monde , et d'aller vivre inconnue dans quelque pays éloigné. Il trouva cette résolution fort extraordinaire ; néanmoins il promit à sa sœur de la seconder dans ses vues , et de l'accompagner jusqu'à ce qu'elle se fût fixée quelque part.

Ils arrivèrent à Paris au bout de peu de jours. Là , mademoiselle de Melun consulta les médecins sur ses yeux ; puis elle renvoya son équipage et ses gens à la princesse sa mère , avec une lettre où elle lui annonçait son dessein. Elle n'avait pas osé , disait-elle , lui en faire part plus tôt , dans la crainte de la contrister ; mais elle ne pouvait tarder plus long - temps à suivre la voie à laquelle elle se croyait appelée. Elle prévoyait bien que sa conduite serait blâmée , et sa démar-

che était en effet singulière. Mais ce n'était pas sur les maximes du monde qu'elle voulait qu'on en jugeât, et elle nourrissait depuis assez long-temps son projet, pour qu'on n'y soupçonnât ni enthousiasme ni inconstance. Toutefois, la princesse d'Epinoÿ fut fort affectée de cette nouvelle. Elle fit chercher sa fille ; mais celle-ci était déjà partie de Paris avec son frère, après avoir laissé dans cette ville un homme affidé pour prendre soin de leurs affaires et leur faire passer de l'argent. Elle avait aussi fait part de son dessein à la supérieure du couvent de la Visitation de la rue Saint-Jacques, et elle en avait obtenu des lettres de recommandation pour les différens monastères où elle voudrait s'arrêter, sans cependant que ces lettres fissent connaître son nom et sa naissance. Sa première intention avait été d'aller à Rome pour y gagner le jubilé, dont l'ouverture devait se faire au commencement de 1650. Elle prit donc le chemin d'Avignon ; mais quand elle y fut arrivée, il lui était impossible de suivre ce plan, tant à cause de la guerre et des troupes qui fermaient les passages, qu'à raison des chaleurs excessives de l'été. Le frère et la sœur retournèrent donc sur leurs pas,

vinrent à Lyon, et de là gagnèrent la Loire sur laquelle ils s'embarquèrent. Mademoiselle de Melun arriva de cette sorte à Saumur, sans avoir de vue bien fixe sur le lieu où elle devait s'arrêter; mais étant allée au couvent de la Visitation, elle demanda à y être reçue, sans dire son nom. On l'admit d'abord comme pensionnaire en dehors du couvent, et on fut si touché de sa piété, de sa ferveur, de son exactitude à suivre la règle, et de son humilité, qu'on ne demandait pas mieux que de la faire entrer au noviciat. Mademoiselle de Melun le désirait elle-même, et elle n'eût peut-être pas tardé à le faire, lorsqu'elle fut reconnue un jour chez la supérieure, par un gentilhomme qui l'avait vue à Mons, et qui apprit à la communauté sa naissance et son nom. La nouvelle s'en étant répandue, on voulut engager mademoiselle de Melun à fonder un monastère de la Visitation en Flandre, et la reine Anne d'Autriche crut même que c'était une occasion de concilier le goût de mademoiselle de Melun pour la retraite, et le désir que sa famille avait de la revoir. La reine envoya donc un religieux à Saumur pour la solliciter; mais l'humble fugitive ne goûta point ce projet. Elle n'était pas venue

si loin pour retomber dans l'état qu'elle avait voulu éviter. Elle voulait une solitude profonde, une vie cachée, un entier renoncement à l'estime des hommes. Elle s'excusa donc auprès de la reine, et ayant consulté sur sa détermination ultérieure un directeur éclairé, elle partit de Saumur, toujours accompagnée du prince Alexandre qui, fidèle à sa promesse, était resté avec elle, et qui avait aussi changé de nom. Elle se faisait appeler mademoiselle de la Haie, et lui, monsieur de Banuré. Ils arrivèrent à la Flèche, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour qu'on ignorât le lieu de leur retraite.

Mademoiselle de Melun alla se présenter de suite chez les hospitalières de Saint-Joseph, auxquelles son directeur l'avait adressée. Elle y entra dans l'habit le plus commun et le plus propre à cacher sa condition, et son frère se mit en pension, afin de voir si sa sœur se fixerait dans ce lieu. Le séjour de l'hôpital lui plut d'abord. C'était une fondation nouvelle. Une demoiselle de la Flèche, nommée La Fère, qui vivait dans la piété, s'était consacrée au soin des pauvres dans l'hôpital de cette ville. Mademoiselle de Ribère, fille

d'honneur de la princesse de Condé , s'était jointe à elle. Une troisième fille avait pris le même parti , et toutes trois s'étaient même établies à demeure à l'hôpital pour y suivre leur généreuse vocation. En peu de mois elles y avaient été suivies par dix autres filles. On leur dressa des constitutions que monsieur de Rueil , évêque d'Angers , approuva le 25 octobre 1643 , et il érigea cette association en communauté , sous le titre d'hospitalières de Saint-Joseph. Depuis, Alexandre VII autorisa cette congrégation par un bref qui fut vérifié au parlement , et elle a établi des maisons à Nîmes , à Baugé , à Laval , à Moulins et à Montréal en Canada. Tel était l'état de l'hôpital où mademoiselle de Melun entra. Elle y trouva environ vingt-cinq novices , et obtint d'en augmenter le nombre. Sa piété et son zèle pour le service des pauvres la firent bientôt remarquer. Elle se portait à tous les exercices du noviciat avec une ardeur qui montrait qu'elle avait enfin rencontré le genre de vie qui lui convenait. Modeste , humble , obéissante , mortifiée , elle semblait avoir oublié son rang dans le monde , et elle se réjouissait d'être parvenue à le cacher.

Elle essuya dans ces commencemens une maladie grave, dont elle eut beaucoup de peine à se remettre. On jugea que l'air de la Flèche ne lui était pas favorable, et elle-même ayant trouvé près de là l'occasion de faire plus de bien, la saisit avidement. Elle apprit qu'à Beaugé, autre petite ville d'Anjou, une fille vertueuse, nommée Marthe de la Beausse, avait entrepris de bâtir un hôpital; mais le manque de fonds avait obligé d'interrompre les constructions. Marthe avait plus d'ardeur que de fortune, et elle avait essuyé des contradictions qui auraient rebuté toute autre. Néanmoins elle persistait toujours dans son projet. En attendant elle s'employait à toute sorte de bonnes œuvres, visitant les pauvres, soignant les malades, et excitant les habitans de Beaugé à la seconder dans des vues qui devaient tourner à leur avantage. Dans l'été de l'année 1650, elle vint à la Flèche pour voir le nouvel hôpital qu'on venait d'y bâtir; et, charmée de l'ordre qui y régnait, elle engagea ses compatriotes à demander des hospitalières de Saint-Joseph pour leur établissement naissant. On en fit en effet la demande, et mademoiselle de Melun, entendant parler du zèle de Mar-

the et des besoins de l'hôpital de Beaugé, témoigna quelque envie d'y aller. Elle pria le prince d'Épinoy d'aller examiner la situation des lieux, et le rapport qu'il lui en fit, augmenta le désir qu'elle sentait d'achever cette œuvre. Elle fit venir Marthe de la Beausse, et lui dit que son parent (c'était ainsi qu'elle appelait le prince d'Épinoy) ayant le désir de construire un hôpital, ne demandait pas mieux que de la seconder dans l'établissement de celui de Beaugé. Elle s'y transporta elle-même au mois d'août 1650, avec son frère, fit mettre les ouvriers au travail, et pressa tellement l'ouvrage, qu'en trois mois il y eut de quoi loger une communauté. Le prince et elle ne dédaignaient pas de travailler eux-mêmes, et supportaient le désagrément d'être mal logés. Dans ces commencemens la calomnie ne les épargna point; mais ils la forcèrent bientôt à se taire.

Le 25 novembre 1650, trois sœurs hospitalières de la Flèche vinrent rejoindre mademoiselle de Melun à Beaugé. Elles étaient conduites par mademoiselle de la Fère, première supérieure de la congrégation. Elles trouvèrent, par les soins de mademoiselle de Melun, tout disposé pour les recevoir, et

elles prirent possession de l'hôpital, où bientôt elles purent recevoir plusieurs malades. Mademoiselle de Melun consolida son établissement, acheta quelques terres contiguës, fit construire un enclos, et procura à la maison un jardin et les autres commodités nécessaires. Elle rendit les salles des malades plus spacieuses. Etant tombée malade elle-même, elle souhaita être portée avec les autres malades. Elle ne voulut point que cet accident interrompît les travaux qu'elle avait commencés. Quand les bâtimens furent achevés, elle y mit à ses frais les meubles nécessaires. On croit qu'elle dépensa pour cette fondation près de cinquante mille écus.

Quand le prince d'Épinoy la vit affectionnée à ce domicile et résolue de s'y fixer, il lui parla de son prochain départ. Il s'était acquitté de la promesse qu'il lui avait faite. Il l'avait accompagnée partout; il l'avait aidée dans ses projets. Pieux lui-même, il s'était fait un plaisir de servir les vues de sa piété. Il n'avait donné partout que de bons exemples. Mais, au bout de près de deux ans d'absence, il était temps qu'il retournât à Paris, où l'appelaient ses affaires. Il prit donc congé de sa sœur, en lui recommandant seu-

lement de ne point prendre l'habit d'hospitalière , et tout en en exerçant les fonctions, de conserver sa liberté ; conseil dont elle expérimenta la prudence , et qu'elle se félicita d'avoir suivi. Elle fut très - sensible à cette séparation , et ne trouva d'autre moyen de s'en consoler , qu'en exerçant la charité envers le prochain. C'est alors, surtout, qu'elle ne s'occupa plus qu'à des œuvres de miséricorde. Elle ne dédaignait pas de faire l'école aux pauvres filles de Beaugé , faisait venir les orphelines particulièrement à l'hôpital , leur montrait à lire et à travailler , leur apprenait leur religion , leur distribuait des récompenses , et excitait entre elles une louable émulation , à qui se distinguerait par sa conduite ou par son travail. Elle payait des pensions à quelques jeunes gens qui montraient de bonnes dispositions. Toute sa joie était de faire du bien aux pauvres. On lui en envoyait de toutes parts , et elle n'en rebuait aucun. Elle visitait assez souvent ceux mêmes qui demeuraient hors de l'hôpital. Elle établit à Beaugé une compagnie de dames de la charité , à l'instar de ce qui se faisait à Paris. Elle réconciliait les personnes divisées , apaisait les querelles , arrangeait les

rocès et pacifiait les troubles. Ses occupations à l'hôpital étaient celles d'une servante des pauvres. Elle se levait avant quatre heures du matin, faisait les lits des malades, les veillait à son tour, les pansait, et avait soin que tout fût propre autour d'eux. Elle les récréait même, et leur préparait ce qu'elle pensait pouvoir leur être agréable au goût. Quand quelqu'une des hospitalières était malade, mademoiselle de Melun s'établissait auprès de son chevet, et lui rendait les offices les plus bas. Elle se donnait tant de mouvemens, qu'il restait aux servantes de la maison peu de chose à faire. Elle se réservait les malades les plus indisposés, ou ceux qui, par la nature de leur mal, auraient pu exciter le dégoût. Loin d'irriter leur mauvaise humeur, elle supportait leurs défauts avec patience, et parvenait le plus souvent à en triompher. Comment eût-on pu résister à sa douceur, à ses attentions obligeantes, à ses prévenances, à ses assiduités ?

En 1652, l'Anjou se trouva en butte aux ravages qui suivent les guerres civiles. Un habitant de Beaugé ayant tué un soldat, quinze cents hommes vinrent camper près de la ville, disposés à tirer vengeance du

meurtre de leur camarade. Mademoiselle de Melun , qui aurait toujours voulu demeurer ignorée , crut que ce penchant devait céder à la charité , la reine des vertus. Elle alla trouver le commandant des troupes , lui dit son nom , lui demanda le secret , et le pria d'épargner la ville. Cet officier s'adoucit à sa considération , lui fit rendre des honneurs par sa troupe , et partit sans avoir fait de mal aux habitans. Mademoiselle de Melun fit même un autre bien dans cette occasion. Ayant découvert dans cette troupe une femme déguisée en homme , elle la fit rougir de ses désordres , la recueillit , prit soin d'elle , et la renvoya repentante à sa famille.

Sur la fin de cette même année , elle apprit la mort de Marie-Claire d'Épinoy , sa sœur aînée , qui finit ses jours le 19 décembre , n'étant âgée que de trente-six ans. Cette jeune princesse , élevée , comme ses sœurs , dans la piété , en avait senti le goût croître en elle avec l'âge. Elle accompagna sa mère dans son exil , et lui rendit les soins les plus assidus. Elle la veilla constamment dans une maladie , et tomba ensuite malade elle-même. Il lui en resta de longues et douloureuses infirmités , qui ne l'empêchèrent point de
faire

faire profession dans le couvent des Dominicaines d'Abbeville , où elle demeurait avec sa mère. Sa vie ne fut qu'une suite de souffrances dont elle fit un moyen de perfection, et qui la conduisirent au tombeau dans un âge peu avancé. Sa mort fut suivie de celle de la princesse d'Épinoy sa mère , qui arriva le 12 juin 1653. Cette princesse vivait depuis long-temps dans les pratiques d'une piété exemplaire. Elle avait eu de la peine à pardonner à mademoiselle de Melun de l'avoir quittée , et ne répondait point aux lettres par lesquelles celle-ci tâchait de l'apaiser. Cependant elle s'adoucit à la fin , et lui envoya sa bénédiction. Mademoiselle de Melun pria et fit prier pour deux personnes si chères. Sa foi lui fit juger que c'était le meilleur moyen de témoigner son affection pour ses parens après leur mort.

Sa vie était celle de la religieuse la plus austère. Elle ne s'accordait aucun de ces adoucissemens auxquels sa qualité de fondatrice de l'hôpital eût pu lui faire croire qu'elle avait droit de prétendre. Elle se levait la première. L'oraison et la prière remplissaient ses premiers momens. Tous les ans elle faisait une retraite de dix jours. Elle honorait

d'une manière spéciale les mystères de Jésus-Christ. L'enfance de cet Homme-Dieu et sa passion étaient souvent l'objet de ses méditations. Elle entendait toujours la messe à genoux, et quelquefois elle en entendait cinq de suite. Elle communiait quatre ou cinq fois la semaine, et toujours avec une ferveur extraordinaire. Proche de l'église était une chambre d'où elle pouvait voir l'autel. C'est là qu'elle passait plusieurs heures du jour et de la nuit en prières, le visage prosterné contre terre. Elle se plaisait à parer les églises, enrichit son hôpital d'un soleil et d'un tabernacle magnifiques, et prenait même le soin de maintenir la chapelle de l'hôpital dans un état de propreté. Elle voulut que tout y fût décent et répondît, autant que possible, à la majesté du Maître qui y résidait. Elle avait un profond respect pour Jésus-Christ présent sur nos autels, et ne pouvait souffrir la moindre irrévérence dans le lieu saint. Sa religion était sage et bien entendue. Elle ne désirait point les consolations spirituelles, ni les faveurs extraordinaires, et pensait avec raison qu'un acte d'humilité ou de charité a plus de prix que ces dons rares, où souvent l'imagination a quelque part, et qui ne sont pas

inaccessibles à l'illusion. Elle croyait plus sûr de suivre la voie commune , et d'aller à Dieu dans la simplicité de son ame.

Mademoiselle de Melun se félicitait de vivre inconnue à Beaugé ; car , quoiqu'on se doutât bien qu'elle n'était pas ce qu'elle paraissait être , on n'avait point percé le mystère de sa naissance. Elle prenait des précautions pour que ses relations avec sa famille ne divulguassent point son secret ; mais , en 1660 , ce secret fut trahi. Le vicomte de Gand , son frère , allait en Espagne pour assister au mariage de Louis XIV avec l'Infante Marie - Thérèse. Il passa par Beaugé pour y voir mademoiselle de Melun , qu'il n'avait pas vue depuis long-temps. Il la trouva dans le costume d'hospitalière , et portant un bouillon à un malade. Il la reconnut néanmoins , pas a quelques jours avec elle , et la visita encore en revenant d'Espagne. Cette visite , dont le bruit se répandit bientôt , fit connaître à tout le monde le nom et la naissance de mademoiselle de Melun. Dès lors on la vit avec d'autres yeux. Quoiqu'elle jouît déjà du respect et de l'estime générale , l'un et l'autre parurent redoubler. La noblesse des environs vint la saluer. On admirait son esprit , sa dou-

ceur, sa charité ; on s'étonnait surtout de son humilité profonde. Mademoiselle de Melun souffrit de se voir ainsi retombée dans l'inconvénient qu'elle avait voulu éviter. Mais elle avait choisi Beaugé pour le lieu de son repos, et le bien qu'elle y faisait servait à l'y attacher de plus en plus. Elle y était l'ame de toutes les bonnes œuvres. Quelques-uns venaient à elle par curiosité, un plus grand nombre par esprit de religion. On lui demandait des aumônes et des conseils ; on recourait à sa médiation pour les affaires les plus difficiles, et elle trouvait quelque moyen de les arranger. Les ennemis, les pécheurs, les indigens, les affligés avaient toujours à se louer de s'être adressés à une si bonne et si vertueuse princesse. Ainsi, les soins de sa charité ne se bornaient pas à l'hôpital qu'elle avait fondé, et aux pauvres qu'elle y servait : la ville et les environs se ressentaient aussi de son zèle pour la gloire de Dieu et les intérêts du prochain.

En 1663, le prince d'Épinoy pressa sa sœur de venir à Paris. Le partage des biens de la succession de leurs parens n'était pas encore fait. Mademoiselle de Melun ne consentit à ce voyage qu'avec répugnance, mais elle ne

put résister aux instances de ses frères , qui firent le voyage de Beaugé pour l'emmener. Ils étaient trois , le marquis de Richebourg , le comte de Baussard et le vicomte de Gand. Elle partit avec eux à la fin de 1663 , et arriva à Paris où elle fut atteinte d'une langueur et d'un dégoût général. Elle suivit néanmoins ses frères en Picardie et en Flandre , où le reste de la famille les attendait pour faciliter la conclusion de leurs affaires , et en même temps pour leur témoigner son attachement. Elle se démit en leur faveur du marquisat de Richebourg dont elle avait hérité de son oncle , et qui était une terre considérable et titrée. Elle se contenta de fonds de terre et d'une somme d'argent. Elle trouva encore moyen d'exercer sa charité dans ce pays. Ayant découvert une jeune Flamande en qui elle remarqua de la piété et une forte inclination pour la vie religieuse , mais qui était sans fortune , elle la prit avec elle et en fit la confidente de ses secrets et la compagne de ses voyages. Elles revinrent ensemble à Paris , et ensuite à Beaugé , environ un an après que mademoiselle de Melun en était partie. Elle goûtait le plaisir d'être rentrée dans sa solitude , lorsque ses affaires l'en ar-

rachèrent encore. Quelqu'un qu'elle avait chargé de vendre une de ses terres, lui manda de Paris qu'il était nécessaire qu'elle y vînt pour négocier cette affaire. Comme elle avait cette vente à cœur, et qu'elle souhaitait faire par là plus de bien à son hôpital ; comme d'ailleurs il y avait lieu de penser que son absence serait fort courte , elle partit pour Paris avec sa jeune Flamande , vers la fin de 1665. Le prince d'Épinoy lui avait fait préparer un appartement dans son hôtel. Il avait épousé, le 19 avril de la même année, Louise-Anne de Béthune - Charost, fille du comte , depuis duc et pair de ce nom. Mademoiselle de Melun se soucia peu d'aller prendre un logement où elle se trouverait au milieu du grand monde. Comme elle ne voulait pas quitter son habit d'hospitalière , elle choisit l'Abbaye - aux - Bois , où elle se mit en pension. Ses affaires n'y avancèrent pas aussi vite qu'elle l'avait espéré. Elle fut obligée de faire un voyage en Picardie , puis à Épinoy. Elle y vendit les terres dont elle voulait se débarrasser, et donna avis à ses sœurs de Beaugé de son prochain retour au milieu d'elles. Elle se disposait à partir de Paris pour les rejoindre,

lorsqu'elle fut pressée par le prince d'Épinoÿ de venir auprès de lui. Sa femme, qui était fort malade, mourut le 14 septembre 1666. Mademoiselle de Melun ne put désobliger un frère qui avait eu pour elle tant de complaisances. Elle partit pour Epinoÿ, où elle arriva lorsque sa belle-sœur n'était déjà plus. Elle donna au prince les consolations dont il avait besoin, et se trouva insensiblement engagée à prendre soin d'une petite fille qu'il avait eue de sa femme. Elle consola ses hospitalières par une lettre, où elle leur témoignait l'envie de se réunir à elles; mais elle ne put de sitôt exécuter ce projet, sa nièce ayant besoin de ses soins. Elle avait pour cette enfant la tendresse d'une mère, la faisant coucher dans sa chambre, ne la perdant point de vue, lui apprenant à lire et lui inspirant l'amour de Dieu. Dans l'hôtel de son frère, elle menait la vie d'un ermite. Elle ne faisait ni ne recevait de visites, et ne sortait que pour aller à l'église ou pour visiter les hôpitaux; ce qui était sa seule dissipation. Elle faisait ses exercices de piété avec le même soin qu'à Beaugé, et toujours accompagnée de la Flamande qu'elle avait recueillie, partageant son temps entre la prière

re, le soin des pauvres et l'éducation de sa nièce.

En 1667, le prince d'Épinoy suivit le roi à la guerre, et fut blessé au siège de Douai. Le bruit courut qu'il avait été fait prisonnier par les Espagnols. Sa sœur, alarmée et craignant même quelque chose de plus fâcheux encore, partit pour Compiègne où était la cour : elle obtint audience du roi, qui la rassura sur son frère avec beaucoup de bonté. Les premières personnes de la cour s'empresèrent pour la consoler. Elle revint à Paris plus tranquille, et reprit ses exercices accoutumés, ainsi que ses habits d'hospitalière; car elle n'avait pas cru pouvoir paraître à la cour dans un costume qui l'eût empêchée peut-être d'être introduite auprès du roi, et elle a témoigné depuis, qu'elle avait beaucoup souffert d'être obligée de porter, même pour un peu de temps, des parures auxquelles elle avait renoncé depuis si longtemps. Peu après elle eut la satisfaction de voir revenir son frère, qui se trouvait mieux de sa blessure, et d'apprendre de lui qu'il cherchait à contracter un second mariage, qui devait rendre à mademoiselle de Melun sa liberté. Il épousa en effet, le 11 avril 1668

Jeanne-Pélagie de Rohan-Chabot. Au mois de juin suivant , il partit pour Bagnères , où on lui avait conseillé d'aller prendre les eaux , afin de rétablir son bras blessé. Mademoiselle de Melun profita de l'occasion, et lui proposa de partir avec lui. Il se douta bien qu'elle voulait retourner à Beaugé , et fit tous ses efforts pour l'en détourner ; mais elle persévéra dans son dessein , et eut seulement de la peine à se séparer de sa nièce , à laquelle elle s'était fort attachée. Elle arriva , sans être attendue , à Beaugé , après deux ans et demi d'absence, et vit avec plaisir que le même ordre régnait dans la maison. Mais si elle fut satisfaite de ses hospitalières, elles ne le furent pas moins de la voir aussi humble , aussi pieuse , aussi charitable qu'autrefois. Le séjour de Paris n'avait eu sur elle d'autre effet que de la rendre plus avide de mortifications et de bonnes œuvres. Elle se mit pourtant en retraite pendant quelques jours , et y prit des résolutions pour s'animer de plus en plus au service de Dieu. Le prince d'Épinoy, au retour de Bagnères, la sollicita vivement de revenir avec lui à Paris. Elle était alors au lit , et une fièvre violente qui lui prit , lui servit de prétexte pour rester dans un lieu

qu'elle affectionnait : elle avait passé si longtemps loin de ses pauvres , qu'elle voulait les dédommager de son absence. On craignit néanmoins de la perdre. Elle essuya une maladie grave , pendant laquelle elle donna des exemples de patience et de courage.

Revenue en santé , son soin principal fut de consolider l'établissement de ses hospitalières. Elle eût voulu qu'elles embrassassent la vie religieuse , la clôture et les vœux , comme avaient déjà fait leurs sœurs qui s'étaient établies à Moulins , à Laval et en Canada ; mais elle y trouva beaucoup d'opposition , et sa douceur fit qu'elle ne leur parla plus de ce projet , de peur d'altérer par quelque discussion l'esprit de paix et de charité. Elle distribua l'argent qu'elle avait retiré de la vente de ses terres , acheta un fonds de huit mille livres pour la subsistance des malades , pourvut l'hôpital de plusieurs objets d'agrément et d'utilité , réserva quelques sommes pour de pauvres filles qui n'auraient pas assez de fortune pour suivre leur vocation , et ne retint pour ses propres besoins rien de tout ce qu'elle avait apporté. Elle demandait toujours à Dieu que ses hospitalières consentissent au vœu de stabilité , et la chose réussit

quand elle l'espérait le moins. Les hospitalières se portèrent d'elles-mêmes à une démarche qui leur avait tant répugné d'abord. Elles demandèrent le consentement de monsieur Arnould , évêque d'Angers , qui désirait aussi qu'elles prissent cette résolution. Mademoiselle de Melun fit le voyage de la Flèche et de Laval pour prendre dans cette dernière ville une religieuse qui devait être supérieure de la nouvelle Communauté. Mais on lui rendit là tant de respects et on lui témoigna tant d'égards, qu'elle se hâta de quitter un séjour où son humilité avait trop à souffrir. Elle revint par Château-Gontier et Angers , pour voir l'évêque , qui se transporta ensuite à Beaugé , et qui y donna le voile aux hospitalières , le 11 mars 1671. Mademoiselle de Melun aurait désiré le recevoir aussi ; mais on crut qu'étant plus libre , elle serait plus en état d'être utile et à l'hôpital et aux personnes du dehors , et on lui conseilla de sacrifier son goût pour la vie religieuse à sa charité pour le prochain.

Il se trouva bientôt une occasion de montrer combien elle possédait cette dernière vertu. Il était question d'établir un hôpital à Beaufort , ou plutôt de mettre en meilleur

ordre celui qui y était et où les pauvres n'étaient point assistés. L'évêque d'Angers conseilla d'y envoyer des hospitalières de la Flèche, et mademoiselle de Melun, qui apprit l'état pitoyable des lieux, voulut y aller elle-même, tant pour avoir occasion de souffrir, qu'afin d'être plus à portée d'y ordonner les travaux nécessaires. Elle partit donc pour Beaufort en mai 1671, et trouva l'Hôtel-Dieu en plus mauvais état encore qu'on ne le lui avait dépeint : tout y était en désordre ; les pauvres y manquaient de tout ; les bâtimens étaient insuffisans ; la malpropreté y était extrême. Mademoiselle de Melun soutint le courage des hospitalières, et leur donna l'exemple de travailler avec zèle au bien de la maison. Il y en avait qui, rebutées des difficultés, voulaient abandonner l'entreprise, et en effet, tout, dans ces commencemens, semblait fait pour en dégoûter. Trois des hospitalières moururent en peu de mois, et les autres désiraient s'en retourner à Beaugé. Mademoiselle de Melun fut presque la seule qui persévéra. Sa douceur, ses instances, les soins qu'elle donnait aux malades, son ardeur au travail, son courage à affronter le danger, tout inspira aux autres plus de résolution

solution et de dévouement. De généreuses filles prirent la place de celles que la mort avait enlevées. Deux femmes d'un rang distingué dans la province vinrent à l'hôpital, à l'instigation de mademoiselle de Melun. L'une donna une somme considérable, et l'autre voulut servir elle-même les malades. Insensiblement la maison sortit de ses ruines. On fit de nouveaux bâtimens, et le zèle de mademoiselle de Melun servit à exciter celui de tous ceux qui pouvaient contribuer au bien de cet établissement. Elle semblait redoubler d'activité à mesure qu'elle avançait en âge. Elle allait souvent à Beaugé pour y visiter ses sœurs, et revenait à Beaufort pour y diriger les travaux. Partout elle donnait l'exemple de la piété. Le 19 mars 1672, elle assista à la profession solennelle des hospitalières de Beaugé, dont l'évêque d'Angers fit la cérémonie. Quoiqu'elle n'eût pas fait de vœux, elle était la plus exacte à observer la règle.

En 1673, elle eut encore une maladie, dont elle se ressentit le reste de ses jours. Elle n'en témoigna que plus d'ardeur pour consolider ses établissemens. Elle fonda six lits de plus à l'hôpital de Beaugé, et fit construire une apothicairerie. Elle perdit, en 1676,

Marthe de la Beausse , la même qui avait travaillé la première à la construction de l'hôpital. Cette pieuse fille eut en mourant la consolation de voir le projet qu'elle avait conçu heureusement exécuté. En 1677 , mademoiselle de Melun fut très-inquiète pour son frère le marquis de Richebourg. Il était gouverneur de Valenciennes pour le roi d'Espagne , quand Louis XIV vint assiéger cette place , qu'il prit en peu de jours. Elle ne fut tranquille que quand elle apprit qu'il était en bonne santé , et qu'il avait fait approuver sa conduite par son souverain. La même année , le vicomte de Gand , son autre frère , lui amena ses deux fils qu'il la pria de garder auprès d'elle , en attendant qu'ils fussent en âge d'entrer au collège de la Flèche. Elle y consentit d'abord , mais ces deux enfans étant tombés malades , elle en conçut beaucoup d'inquiétude ; et croyant que l'air de Beaugé pouvait leur être contraire , elle les ramena en Normandie où demeurait le vicomte. Elle n'eut plus d'occasion de voir personne de sa famille. Le prince d'Épinoy , son frère aîné , mourut le 19 février 1679. Depuis , elle ne mena plus qu'une vie languissante. Elle tomba malade à Beaufort et se fit porter

à Beaugé, où elle passa près d'un an dans un état de faiblesse si grande, qu'à peine pouvait-elle marcher. Cependant elle voulait aller tous les jours à la chapelle, à l'infirmerie et dans les salles des malades, afin de mourir dans l'exercice des actes de charité qui l'avaient occupée toute sa vie. Le 13 août elle sortit de sa chambre de grand matin, comme à l'ordinaire, se confessa et se disposa à communier; mais elle se trouva mal dans l'église. On la sortit et on la mit à la hâte sur un matelas qui se trouva proche. Ce fut là, qu'après avoir reçu l'extrême-onction, elle expira le 13 août 1679, à huit heures du matin. Son corps fut mis dans un cercueil de plomb, et déposé dans un caveau.

Peut-être serait-ce ici le lieu d'entrer dans le détail des actes héroïques de vertu qu'on lit dans la vie de cette illustre et sainte demoiselle : on la verrait humble, obéissante, mortifiée, détachée des choses de la terre, pleine de foi et d'amour de Dieu; on citerait des traits d'une charité merveilleuse; on la présenterait assistant les malades les plus difficiles, pansant les maux les plus horribles, se dévouant aux fonctions les plus rebutantes; mais ce que nous avons déjà dit,

fera aisément présumer le reste ; et cet article s'est trop étendu sous notre plume , pour que nous puissions l'accroître encore. Nous ne devons pas tout dire , et il faut laisser quelque chose à découvrir à ceux qui liront la vie originale de mademoiselle de Melun , et qui la suivront avec l'auteur dans les moindres circonstances de son édifiante histoire.

VIE

D'ANTOINETTE D'ORLÉANS,

MARQUISE DE BELLISLE (1).

ANTOINETTE D'ORLÉANS était la seconde fille de Léonor d'Orléans, duc de Longueville, marquis de Rothelin et comte de Neuchâtel en Suisse, qui descendait du fameux comte de Dunois. Cette famille, aujourd'hui éteinte, fut long-temps célèbre en France, et occupe une grande place dans notre histoire. Elle s'allia avec la maison royale dans la personne même de Léonor, dont nous venons de parler, qui épousa Marie de Bourbon, duchesse d'Estouteville et comtesse de Saint-Paul. Ils eurent deux fils et quatre filles : Henri, duc de Longueville, tué en 1595 ;

(1) Voyez les Vies des Dames illustres, par Hilarion de Coste, tome I, page 140 ; et l'Histoire des Ordres religieux, par Hélyo, tome VI, page 358.

François, comte de Saint-Paul et duc de Fronsac par sa femme, Anne de Caumont (1);

(1) Anne de Caumont naquit, le 19 juin 1574, d'un père et d'une mère protestans : mais elle embrassa la religion catholique étant encore jeune, et depuis elle rendit souvent de grandes actions de grâces à Dieu de ce changement, et prouva, par sa piété, combien il était sincère et solide. Elle épousa, en 1595, François d'Orléans, comte de Saint-Paul, auquel elle apporta en mariage le duché de Fronsac. En 1597, elle fut prise à Amiens par les Espagnols; elle en fut traitée avec égards, mais obligée de payer une forte rançon. En 1599, elle accoucha d'un fils, qui mourut immédiatement après avoir reçu le baptême. Elle en eut un autre six ans après; mais il fut tué au siège de Montpellier, le 2 septembre 1622, et laissa sa mère plongée dans la plus vive douleur. Les profusions du comte de Saint-Paul, et les mauvais traitemens qu'il exerçait envers elle, l'engagèrent à se retirer du monde. Elle parvint néanmoins à le ramener, dans la suite, à une vie plus régulière. Il mourut en 1631, dans des sentimens très-chrétiens. Sa veuve paya ses dettes, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois; puis elle se consacra aux exercices de charité. On assure que jamais pauvre n'eut en vain recours à elle. Elle recueillait de pauvres orphelins, allait à son tour servir les malades à l'Hôtel-Dieu, et y faisait porter avec elle des rafraîchissemens. Elle fit bâtir une chapelle au couvent des Minimes de Paris, et fonda un couvent du même ordre à Château-Thierry. Elle décora magnifiquement, dans l'église de Sainte-Croix d'Orléans, une chapelle où l'on

Catherine, princesse de Longueville, qui se distingua dans le célibat par sa piété et ses vertus (1); Antoinette, qui fait le sujet de mit le cœur du duc son fils. Elle fit venir de Toulouse des Dominicaines, dont elle bâtit le couvent, contribua à l'établissement des Carmélites d'Amiens, fonda une mission dans sa terre de Château-neuf-sur-Loire, et favorisa l'érection de plusieurs collèges. Ses libéralités étaient immenses, et toutes les classes de malheureux intéressaient sa pitié. Elle mourut, le 17 juin 1642, entre les bras du célèbre père Saint-Just, et voulut être enterrée sans pompe. Voyez Hilarion de Coste, Vies des Dames illustres, tome I, page 90.

(1) Catherine-d'Orléans naquit en 1566, et prit de bonne heure la résolution de renoncer au mariage. Elle fut arrêtée à Amiens en 1589, par les ligueurs qui la retinrent prisonnière avec sa mère et ses sœurs. Elle resta trois ans entre leurs mains, et passa presque tout ce temps dans les exercices de la piété. Quand elle en fut sortie, elle ne reparut dans le monde que pour l'édifier par sa vertu. Elle se fit protectrice des pauvres et des malheureux. Elle y employait son temps et sa fortune, nourrissait des familles entières, rachetait des prisonniers, soulageait de pauvres veuves, élevait des orphelins. On connaissait si bien son zèle et sa charité, qu'il suffisait de lui parler d'une bonne œuvre pour qu'elle s'y intéressât. Madame Acarie avait souvent recours à elle, et jamais en vain. Ce fut cette sainte femme qui engagea la princesse à favoriser l'établissement des Carmélites en France. Mademoiselle de Longueville accueillit sa demande; elle obtint du roi

cet article ; Marguerite , princesse d'Estouteville , qui prit le même parti que sa sœur Henri IV, dont elle était proche parente par sa mère, toutes les permissions dont elle eut besoin , écrivit en Espagne pour obtenir des religieuses , se chargea de les conduire , lorsqu'elles furent arrivées , dans le couvent qu'elle leur avait fait préparer , et dont elle était regardée comme la fondatrice , et mit à cette affaire le zèle le plus vif. Elle reçut dans une maison contiguë à la sienne , des Anglaises catholiques , qui désiraient mener la vie religieuse. Depuis, cet établissement ayant rencontré des obstacles , elle donna cette même maison aux religieuses de Montmartre , et la fit ériger en prieuré , sous le titre de Notre - Dame de Grâce ; elle donna même dans la suite son hôtel à ses religieuses. Cet hôtel , qui était situé à la Ville-l'Evêque , était aussi , en quelque sorte , un couvent , par l'ordre et la piété qui y régnaient. La princesse de Longueville vécut toujours en grande union avec sa sœur Marguerite-d'Orléans , princesse d'Estouteville. Toutes deux étaient , en quelque sorte , des religieuses à la cour , et s'étaient chargées d'y encourager et d'y protéger les bonnes œuvres. Marguerite mourut la première , le 23 septembre 1615 , à l'âge de quarante-huit ans. Sa sœur lui rendit les soins les plus assidus. Elle était fort attachée à ses parens , et les assistait , pour leur salut , de ses conseils et de ses prières. Quand elle sut la mort de sa sœur Antoinette à Poitiers , elle eut soin qu'on exécutât ses dernières volontés , malgré les réclamations de madame Charlotte de Nassau , abbesse de Poitiers , qui voulait conserver le corps de la Princesse.

Catherine, et qui donna les mêmes exemples d'édification et de charité, et une dernière fille qui fut mariée au comte de Maignon.

Antoinette naquit vers 1571, et fut élevée dans la piété, dont on faisait profession dans sa famille. Au milieu de la cour, elle fut inaccessible à la vanité et à la séduction des plaisirs, et elle comprit de bonne heure le prix de la vertu et le néant de tout ce qui passe. Quand elle fut en âge d'être mariée, on lui donna pour époux Charles de Gondi, marquis de Bellisle, l'ainé des fils d'Albert, duc de Retz. Elle était digne d'entrer dans une famille aussi pieuse, et de devenir la belle-sœur de la marquise de Magnelais et du général des Galères. Mais cette union dura peu. Le marquis de Bellisle fut tué au mont Saint-Michel, en 1596, lorsqu'il voulait surprendre les Anglais. Il laissa la marquise veuve avec un fils, qui fut depuis duc de Retz. La

Mademoiselle de Longueville l'eût même accompagné, si ses infirmités le lui eussent permis. Elle parvint à un âge avancé, toujours empressée de secourir les malheureux, et toujours occupée de bonnes œuvres. Elle mourut, le 29 septembre 1638, âgée de 72 ans 8 mois et neuf jours.

conduite d'Antoinette, après ce triste événement, fut telle que l'a prescrit saint Paul. Elle regarda la mort de son époux comme un avertissement du Ciel de se détacher du monde. Elle faisait tous les jours des progrès dans la piété. Bientôt elle se dégoûta entièrement d'un séjour où elle voyait trop d'obstacles à son salut. Jeune, riche, belle, elle avait trop de combats à essuyer; et pour se mettre à l'abri de tous les genres de séduction dont elle était entourée, elle ne vit d'autre moyen que de se retirer dans un cloître. Elle partit en 1599 de Bretagne, où elle se trouvait, et se mit en route pour Toulouse où elle voulait embrasser la vie religieuse. Son départ, dont elle n'avait fait part à personne, surprit toute sa famille. Le comte de Saint-Paul, son frère, messieurs de Gondi, ses beaux-frères, coururent après elle pour la détourner de son dessein. L'évêque de Paris, Henri de Gondi, fit aussi le voyage de Toulouse dans la même intention; mais ayant conféré avec la princesse, il fut frappé de la force de sa vocation, et loin de la contrarier, il l'y confirma au contraire. Les autres eurent un peu plus de peine à s'y résoudre. Ils voulurent même faire intervenir l'au-

torité du parlement de Toulouse ; mais madame de Bellisle rendit leurs efforts inutiles.

Le 25 octobre, 1599, elle entra au couvent des Feuillantines de Toulouse, congrégation fondée dix ans auparavant par Marguerite de Polastron et sa fille. Elle avait choisi ce monastère, à cause de l'esprit de piété, de pénitence et de pauvreté qui y régnait. Elle y fit profession le 6 janvier 1601, et construisit depuis une partie de l'église et du cloître. Elle passa cinq ans dans cette maison, toute livrée à la pratique des vertus religieuses. Mais le monde ne l'oubliait pas comme elle oubliait le monde. Sa famille, qui voulait la tirer de son cloître, et qui savait bien que l'ambition ne la tenterait pas, imagina de faire intervenir l'autorité du pape et du roi. A la sollicitation de Henri IV (1), Clément VIII envoya un ordre à la princesse d'aller prendre l'administration de l'abbaye de Fontevrault, pour y succéder à Léonor de Bourbon, sa tante, qui en était abbesse. L'humble religieuse résista tant qu'elle put. Elle était alors prieure de son couvent; et sous le nom de sœur *Antoi-*

(1) Madame Antoinette d'Orléans était, par sa mère, cousine issue de germaine de Henri IV.

nette de sainte Scolastique, elle était un modèle de ferveur et de régularité. Elle obtint seulement, à force d'instances, de conserver sa règle et son habit. Elle arriva, le 25 octobre 1604, à Fontevrault, accompagnée de son cousin Charles, comte de Soissons, et de mademoiselle de Longueville sa sœur, qui était allée la chercher à Toulouse. Elle commença de suite à exercer sa charge. Elle espérait n'être absente qu'un an de Toulouse, car le premier ordre du pape ne l'obligeait qu'à cela; mais l'année écoulée, lorsqu'elle faisait de vives instances pour retourner à son premier couvent, elle en fut empêchée par les instances contraires d'Éléonor de Bourbon, qui obtint successivement trois brefs du Pape, pour lui ordonner de rester où elle était. Le souverain Pontife la nomma même coadjutrice de l'abbesse.

Ce fut sur ces entrefaites qu'elle eut occasion de voir le père Joseph (1), capucin,

(1) Joseph le Clerc du Tremblay était fils de Jean du Tremblay, ambassadeur à Venise, et de Marie de la Fayette. Il porta, dans sa jeunesse, le nom de baron de Matlée, et fit des études brillantes. Il servit même sous le connétable de Montmorency, son parent. Mais à vingt-deux ans, il quitta le monde, et entra aux Ca-

qui faisait des missions dans le Poitou et dans l'Anjou, et qui s'y appliquait à la conversion des protestans. Ayant remarqué en lui beaucoup de zèle et de talens, elle obtint de ses supérieurs qu'il fût rappelé du couvent de Rennes où il était gardien, et qu'on le mît dans un couvent plus proche d'elle, afin qu'il l'aidât dans les projets de réforme qu'elle avait conçus. En effet, il rétablit en peu de temps la régularité dans le monastère de Haute-Bruyère. Il persuada à madame Antoinette de quitter son habit de Feuillantine, et d'accepter la coadjutorerie de Fontevault, lui représentant qu'alors elle aurait plus d'au-

pucins de la rue Saint-Honoré, où il fit profession, le 3 février 1600, entre les mains du père Ange, auparavant duc de Joyeuse. On sait qu'ayant obtenu dans la suite la confiance du cardinal de Richelieu, il fut employé dans beaucoup de négociations importantes, dont il s'acquitta avec prudence et habileté. On le regarde comme le fondateur du Calvaire. Il mourut à Ruel, chez le cardinal de Richelieu, le 18 décembre 1638. Comme il devait être cardinal à la première promotion des couronnes, on lui rendit de grands honneurs. Son corps fut porté dans un carrosse à six chevaux; on prononça son oraison funèbre: plusieurs princes et princesses et le parlement en corps assistèrent à ses obsèques.

torité et de moyens pour établir la réforme dans cette célèbre abbaye ; et ils parvinrent en effet l'un et l'autre à supprimer quelques abus qui s'étaient introduits tant dans la maison chef d'ordre , que dans les autres qui en dépendaient.

Cependant, la princesse qui n'avait accepté la coadjutorerie que pour éviter les censures de l'Eglise dont on l'avait menacée , écrivit secrètement au Pape , pour lui représenter ses raisons. Paul V chargea le cardinal de Joyeuse de l'examiner en particulier, et elle sut si bien plaider sa cause auprès de ce cardinal , qu'il lui permit de se retirer , soit aux Feuillantines , soit dans toute autre maison de l'Ordre. Néanmoins, comme elle redoutait encore des obstacles, elle tint cette permission secrète jusqu'à la mort de la princesse sa tante, qui arriva le 26 mars 1611. Alors elle lut le bref qu'elle avait obtenu, ainsi que le consentement du roi pour procéder à l'élection d'une nouvelle abbesse. En vain les religieuses s'efforcèrent de la retenir ; en vain l'évêque de Luçon , depuis cardinal de Richelieu , voulut la persuader : elle se prétendait incapable de commander, et croyait ne trouver son salut que dans une

vie plus austère. Elle se retira, le 28 juillet 1611, au monastère de Lencloître, de l'Ordre de Fontevrault et du diocèse de Poitiers, où elle ne voulut retenir auprès d'elle que les religieuses qu'elle crut les mieux disposées à suivre la règle de saint Benoît dans sa régularité primitive. Elle en eut d'abord une vingtaine, mais ce nombre s'accrut par la suite. Beaucoup de religieuses de Fontevrault, attirées par la réputation de la princesse, venaient puiser à Lencloître le véritable esprit de leur Ordre. Elles vivaient ensemble dans la plus grande ferveur, et la plupart demandaient avec instance qu'on retranchât tous les adoucissemens apportés par le temps à la règle de saint Benoît. Le père Joseph, ne croyant pas qu'on dût forcer les autres à une vie si rude, chercha un lieu où madame de Bellisle pût se réunir avec les plus zélées : il le trouva dans la ville de Poitiers ; on y jeta, en 1614, les fondemens d'un monastère, dont la marquise fut la fondatrice. Telle fut l'origine de la congrégation du Calvaire. Le père Joseph, qui était allé à Rome, obtint de Paul V les autorisations nécessaires. Le Pape, qui, peu auparavant avait nommé madame Antoinette coadjutri-

ce de Fontevrault , pour la seconde fois , lui permit de sortir de Lencloître , de quitter l'habit de Fontevrault , et d'emmener celles des religieuses de cet Ordre qui désireraient la suivre. Il eut de grandes oppositions de la part de la nouvelle abbesse de Fontevrault, madame de Bourbon-Lavedan, oppositions qui ne furent levées qu'après la mort de notre vertueuse princesse.

Le 25 octobre 1617, elle alla occuper le nouveau monastère de Poitiers, emmenant avec elle vingt - quatre religieuses de Lencloître. Elle jouit peu du plaisir de voir l'établissement de la réforme , et mourut dans son couvent, le 25 avril 1618. Son humilité était telle, qu'elle fut plusieurs fois sur le point de quitter la France pour chercher un lieu où elle pût vivre inconnue. Son cœur et ses entrailles demeurèrent au couvent de Poitiers ; mais son corps fut porté , suivant ses intentions , aux Feuillantines de Toulouse, et accompagné, dans la route , par le duc de Retz son fils. Sa mort ne fit point tomber la réforme qu'elle avait entreprise , et le Calvaire se consolida par la protection du père Joseph, qui s'était associé au zèle et aux vues de madame Antoinette. Il établit une maison à An-

gers. Il attira même les filles du Calvaire à Paris, où la reine Marie de Médicis leur fit bâtir, en 1621, un couvent près son palais du Luxembourg. Il leur dressa des constitutions, et elles prononcèrent leurs vœux entre ses mains. Il obtint une bulle de création en 1622. Peu après, un nouveau monastère fut bâti à Paris, dans le quartier du Marais, par les libéralités du roi, du cardinal de Richelieu et de madame de Combalet, depuis duchesse d'Aiguillon. En 1790, la congrégation de Notre-Dame du Calvaire comptait vingt maisons. Madame Antoinette d'Orléans en est regardée communément comme la fondatrice, quoique l'Ordre n'ait pris qu'après sa mort une forme régulière; et l'on y conservait religieusement l'esprit de ferveur et de pénitence dont elle avait donné l'exemple toute sa vie, et qui lui avait fait abandonner le monde et les honneurs dus à son rang.

VIE

DE MADAME

MARGUERITE D'ARBOUZE (1).

MARGUERITE D'ARBOUZE naquit en Auvergne, au château de Villemont, le 15 août 1580. Son père était Gilbert de Vény d'Arbouze, seigneur de Villemont, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Henri III, et lieutenant de cent hommes d'armes. Sa mère était Jeanne de Pinac, fille du lieutenant du roi au gouvernement de Bourgogne, et parente de monsieur de Marillac, depuis garde-des-sceaux. Marguerite ne fut baptisée que trois ans après sa naissance, dans l'église de Ventsot, paroisse du château de Villemont. Son parrain fut monsieur de Blot de Chauvigny son oncle, et madame de Pinac de Luz sa

(1) Voyez sa Vie, par J. Ferraige, Paris, 1628, 4 vol. in-12; et celle publiée par C. Fleury, Paris, 1685, 4 vol. in-8°.

tante. Elle trouva dans la maison paternelle des exemples de vertu. Monsieur et madame d'Arbouze instruisaient leurs enfans à remplir leurs devoirs et les remplissaient eux-mêmes. Seulement il paraît qu'ils n'étaient pas d'accord sur un point , la mère désirant que sa fille se fit religieuse , et le père s'y montrant opposé. Celui-ci mourut en 1589, laissant , outre Marguerite , deux fils et une fille. L'aîné des fils , nommé aussi Gilbert , fut capitaine de chevaux - légers et bailli de Montpensier. Le cadet , Jacques , se fit Bénédictin et devint prieur de Ris. La fille épousa monsieur de Chauvigny de Saint - Agoulin. Madame d'Arbouze , qui contracta un second mariage , se hâta de mettre sa fille au couvent. Elle la fit entrer , cette même année 1589 , à l'abbaye de Saint-Pierre , de Lyon , où la jeune Marguerite prit l'habit , le 27 mai 1592. Peut-être croira-t-on qu'on se pressa trop de lui inspirer cette vocation ; mais mademoiselle d'Arbouze prouva qu'elle avait bien sincèrement le goût de la vie religieuse. La reine étant venue à Lyon et ayant visité le monastère de Saint-Pierre , fut frappée de l'esprit et de la beauté de cette jeune novice. Elle voulut l'emmenner , et l'on se

disposait à lui ôter son habit de religieuse , lorsque ses prières et ses larmes obligèrent de renoncer à ce dessein. Marguerite passa sept ans dans cet état , sous la direction de madame de Genetines sa parente , qui était religieuse de cette communauté. Elle fit profession le 21 août 1599.

Elle voulut apprendre l'italien et l'espagnol , afin d'entendre les livres de piété écrits dans ces deux langues , et qui n'étaient pas encore traduits en français. Elle s'appliqua à la méditation , et fit de grands progrès dans la piété. Elle avait une vive horreur pour le péché , et versait quelquefois des larmes en abondance. Elle avait pour directeur le père de Lingendes , jésuite , et consultait encore deux autres religieux , dont les conseils servirent à la confirmer dans le dessein qu'elle avait de pratiquer la règle plus exactement. Elle renonça peu à peu aux adoucissemens que l'usage avait introduits dans la congrégation de Chazal-Benoît , d'où dépendait le monastère des Bénédictines de Lyon. Elle ne porta plus de linge , n'usa plus de viande , se leva la nuit pour l'office , et pratiqua de grandes austérités. Mais craignant de ne pouvoir soutenir seule ce genre de vie dans une mai-

son où d'autres usages avaient prévalu , et se reprochant de s'être relâchée en plusieurs occasions , elle résolut de sortir de son couvent , et d'aller demeurer dans une communauté plus austère. Elle avait d'abord quelque inclination pour les Capucines , à cause de leur vie pénitente ; puis pour les Carmélites qui venaient de s'établir en France , et qui s'y multipliaient prodigieusement ; mais celles-ci ne reçoivent point de religieuses des autres Ordres , et une autre raison empêcha madame d'Arbouze d'être reçue chez les Capucines.

Il fallait avant tout sortir de Lyon ; elle eut beaucoup de peine à l'obtenir : tout le monde se réunissait pour combattre son dessein. Plusieurs de ses parentes , qui habitaient le même monastère , la pressaient de rester ; d'autres interprétaient fort mal sa résolution , et on parlait même d'employer la violence pour la retenir. Elle persévéra néanmoins dans son projet. Elle gagna Dom d'Arbouze son frère, et son oncle Dom de Ris, qui fut depuis abbé de Cluni. L'un et l'autre furent touchés de la pureté de ses motifs et de la fermeté de sa résolution. Enfin, elle sortit de Lyon en 1611 , et vint à Paris avec son

abbesse madame Françoise de Beauvilliers, qui venait de permuter l'abbaye de Saint-Pierre contre celle d'Avenay en Champagne. Cette abbesse avait une sœur, Marie de Beauvilliers, qui était abbesse de Montmartre, et qui y avait établi la réforme quant aux points les plus essentiels. Cette dernière consentit à recevoir madame d'Arbouze, qui y entra le 13 août 1611, et fut admise au noviciat; car elle avait consenti à le recommencer à l'âge de 31 ans. Elle le fit avec une exactitude et une ferveur extrêmes, se soumettant avec beaucoup d'humilité et de modestie à tout ce qu'on lui prescrivait. Elle était souvent visitée par monsieur de Marillac son cousin, l'ami et le conseil de tous les gens de bien de ce temps-là (1). Elle avait gagné l'estime de son abbesse, et leurs entretiens tendaient à les avancer elles-mêmes dans la perfection, et à procurer le bien de la communauté. Elle prononça ses vœux le 11 août 1612, sous le nom de *mère de Sainte-Gertrude*.

Ce fut dans le même temps que les prin-

(1) Le même dont il a été parlé plus haut dans la Vie de madame Acarie, et sur lequel nous donnerons une courte notice dans la Vie de madame le Gras.

cesses de Longueville et d'Estouteville fondèrent à la Ville-l'Évêque, dans le faubourg Saint-Honoré, le prieuré de Notre-Dame-de-Grâce, qu'elles mirent sous la conduite de l'abbesse de Montmartre. On y fit venir des religieuses de cette abbaye, et l'abbesse les accompagna elle-même, amenant avec elle madame d'Arbouze. Elles entrèrent dans le nouveau monastère, le 12 avril 1613, et y vécurent avec beaucoup de ferveur et d'union; mais bientôt elles tombèrent malades pour la plupart. Madame d'Arbouze, restée presque seule, soutenait les autres par son courage, les soignait, remplissait auprès d'elles les fonctions d'infirmière, les veillait et faisait en sorte en même temps que l'office du chœur ne manquât point. Elle semblait se multiplier pour être à la fois à l'église et auprès du lit des malades. Le 2 avril 1614, elle fut établie prieure par l'abbesse qui quittait la maison. Elle était la règle vivante de la communauté, pratiquant jusqu'aux moindres observances, encourageant les plus faibles, et donnant à toutes l'exemple de la douceur, de la condescendance et de la charité. Aussi n'y avait-il dans cette maison qu'un cœur et qu'une

ame , et ses filles vivaient avec elle comme avec une bonne mère. La réputation de la vertueuse prieure se répandit au dehors ; plusieurs personnes de Paris et de la cour la visitaient pour s'édifier avec elle. Madame de Villesavin était une de celles qui la voyaient le plus , et depuis elle rendit témoignage de tout ce qu'elle avait vu et entendu d'admirable dans madame d'Arbouze. Madame de Sévry l'affectionnait aussi et la respectait extrêmement. Cette dame avait été gouvernante de Françoise de Lorraine, fille unique du duc de Mercœur , et elle était devenue sa dame d'honneur , depuis que cette princesse avait épousé le duc de Vendôme , fils de Henri IV. Madame de Sévry y menait la jeune duchesse , qui fut tellement satisfaite des entretiens de la prieure , qu'elle attira à la Ville-l'Evêque les sœurs mêmes du roi. Madame Elisabeth , depuis reine d'Espagne ; madame Christine , depuis duchesse de Savoie ; et madame Henriette , depuis reine d'Angleterre , toutes trois filles de Henri IV , prenaient plaisir à la conversation de la *Mère de Sainte-Gertrude*. Elles y étaient quelquefois accompagnées par la jeune reine , Anne d'Autriche , qui épousa vers ce temps Louis XIII et c'est de là que date l'affection

l'affection que cette princesse eut dans la suite pour madame d'Arbouze.

Celle-ci n'était pas tellement occupée par les distractions du dehors, qu'elle négligeât l'intérieur de la maison; au contraire, elle savait si bien ménager son temps, qu'elle suffisait et aux devoirs de la charité et aux fonctions de sa charge. Elle ne perdait point ses religieuses de vue. Elle se chargeait particulièrement du soin des malades, et se réservait les services les plus humilians auprès d'eux. Elle se privait de tout pour ses filles. Comme le monastère n'était pas riche et manquait souvent de beaucoup de choses, elle tâchait d'en souffrir toute seule. Elle était sévère pour elle-même, n'usait que d'huile au lieu de beurre, couchait sur des planches, et mortifiait son corps par toute sorte d'austérités. En même temps elle faisait avancer les bâtimens du monastère qui ne venaient que de commencer, et elle y mit tant d'activité, qu'ils furent terminés en peu de temps, mais sur un plan différent de celui qui avait été arrêté par l'abbesse, ce qui commença un peu à mécontenter celle-ci. Elle ne pouvait d'ailleurs que rendre justice au zèle et à l'intelligence de madame d'Ar-

bouze , qui ne lui témoignait qu'obéissance et soumission. Aussi elle lui accorda pour son prieuré , la suppression de toutes les mitigations encore en usage à Montmartre, et en 1615 on commença à la Ville-l'Evêque à observer la règle dans toute sa rigueur ; on y pratiqua l'abstinence de la viande et les grands jeûnes , et l'abbaye même de Montmartre suivit bientôt après cet exemple.

Les gens de bien ne sont pas à l'abri de l'erreur et de la prévention. On faisait à l'abbesse de Montmartre des rapports désavantageux contre la prieure de la Ville-l'Evêque. On lui rendait suspectes les visites que celle-ci recevait du dehors , et les conseils que venaient lui demander plusieurs dames de la cour. On prétendait qu'elle voulait se rendre indépendante de l'abbaye principale. Madame de Beauvilliers se laissa surprendre par ces bruits , et croyant son autorité compromise , elle résolut de retirer la prieure, dont les trois ans étaient d'ailleurs expirés. Elle se rendit à la Ville-l'Evêque, le 12 novembre 1617, établit une autre prieure , et emmena madame d'Arbouze à Montmartre, après l'avoir humiliée par des reproches assez vifs. Depuis , elle la mortifiait en toute occasion ,

lui donnant les occupations les plus viles et la tenant fort resserrée. Madame d'Arbouze ne se permit pas un murmure ; elle justifiait son abbesse , imposait silence à ses meilleures amies , et obéissait simplement à tout ce qu'on lui prescrivait. Voyant que les visites qu'elle recevait , déplaisaient à l'abbesse , elle tâchait de les éloigner ; mais elle ne pouvait empêcher la jeune Reine et Mesdames , filles de France , de prendre part à sa position et de le lui témoigner. Quand ces princesses ne pouvaient venir, elles envoyaient savoir de ses nouvelles. Elle tomba malade et passa tout l'hiver dans un état de langueur. Ses protectrices songèrent donc à la tirer d'un lieu où elle avait trop à souffrir ; bientôt il s'en présenta une occasion favorable.

L'abbaye du Val-de-Grâce , située à Bièvre-le-Châtel , à trois lieues de Paris , dans un lieu appelé autrefois le Val-Profond , était dans un grand désordre pour le spirituel et pour le temporel. Les religieuses sortaient à leur gré , se répandaient dans le monde , et prenaient part à ses divertissemens. Un seigneur voisin , monsieur de Compans du Châtel , homme religieux , voyait avec peine cette extrême dissipation , et pressait le car-

dinal de Retz , évêque de Paris (1), d'y mettre fin. Ce prélat était d'ailleurs informé du mérite et de la vertu de madame d'Arbouze ; il avait appris le bien qu'elle faisait précédemment à la Ville-l'Evêque , et la manière dont on la traitait actuellement à Montmartre ; la marquise de Magnelais sa sœur, amie intime de madame d'Arbouze , l'en avait souvent entretenu. Aussi quand la reine demanda pour elle l'abbaye du Val-de-Grâce ,

(1) Pour l'intelligence de cet endroit et de plusieurs autres , il faut savoir qu'il y a eu quatre prélats du nom de Gondi sur le siège de Paris. Le premier fut Pierre de Gondi , évêque de Langres , puis de Paris en 1569 , cardinal en 1587 , mort à Paris , le 17 février 1616 , à quatre-vingt-quatre ans. C'était un prélat très-estimable et très-pieux. Le second , Henri de Gondi , dit le cardinal de Retz , devint évêque de Paris , par la démission qu'en fit Pierre , qui était son oncle. Ce fut aussi un évêque pieux et zélé. Il mourut à Béziers , le 3 août 1622 , ayant suivi Louis XIII dans son expédition contre les protestans. Le troisième , Jean-François de Gondi , frère du précédent , fut le premier archevêque de Paris , et mourut à Paris le 21 mars 1654. Il avait pour coadjuteur , depuis plusieurs années , Jean-François de Paul de Gondi , dit le cardinal de Retz , et neveu des deux précédens , qui donna sa démission en 1661. C'est celui qui prit tant de part aux troubles de la Fronde

il appuya la proposition, et assura que cette religieuse était fort capable de rétablir la maison. Il fut encore secondé par monsieur de Marillac, qui se trouva présent, et qui connaissait mieux que personne sa parente. Il prévint même qu'on aurait de la peine à l'y faire consentir ; ainsi on arrêta de ne lui en point parler. Le roi la nomma, le 31 octobre 1618, et on envoya en cour de Rome demander les bulles, qui furent expédiées le 28 décembre suivant. L'Evêque de Grenoble (1) fut chargé d'en prévenir la nouvelle abbesse, que ce choix inattendu pénétra de frayeur et de tristesse. Elle se croyait incapable d'une telle charge. L'abbesse de Montmartre ne fut pas moins étonnée de cette nouvelle, mais dans un autre sens. Elle lui accorda néanmoins deux religieuses, que madame d'Arbouze demanda pour l'aider dans sa réforme. C'étaient mademoiselle de Milley, d'une bonne famille de Franche-Comté, et mademoiselle de Burges, fille de madame de Sévry, l'amie intime de madame d'Arbouze.

(1) Jean de la Croix de Chevrières, évêque de Grenoble en 1607, mort en 1619, prélat habile, et qui rendit des services à l'Etat et à l'Eglise.

Le 30 janvier 1619, la nouvelle abbesse sortit de Montmartre. Madame de Marillao alla la prendre aux Martyrs, et la conduisit aux Filles-Pénitentes à Paris, où elle devait rester jusqu'à ce qu'elle fût bénite. En attendant, monsieur de Marillac faisait travailler au Val-de-Grâce. Madame d'Arbouze se fournissait de livres et de meubles. Elle choisit pour visiteur le père Laurent de Saint-Bernard, cluniste, qui avait contribué à la réforme de son Ordre. Elle reçut la bénédiction abbatiale, le 21 mars 1619, dans l'église des Carmélites de la rue Saint-Jacques. Monsieur Miron, évêque d'Angers, et depuis archevêque de Lyon, fit la cérémonie en présence de la reine Anne d'Autriche, de madame Christine de France, princesse de Piémont, et de quelques autres princesses. Toutes furent touchées de la piété, de la gravité et de la modestie de l'abbesse, et la reine s'étonnant de la voir répandre des larmes, la duchesse de Vendôme lui fit remarquer qu'elle pleurait de ce dont tant d'autres à sa place se réjouissaient. Deux jours après, la reine vint aux Carmélites, et voulut conduire elle-même madame d'Arbouze dans son carrosse jusqu'au Val-de-Grâce, pour assister à sa

prise de possession , qui eut lieu le même jour. Le soir , après que la reine fut partie et que tout le monde se fut retiré , l'abbesse assembla les huit religieuses qu'elle avait trouvées au Val - de - Grâce , et leur déclara qu'elle était venue pour établir la réforme : que cependant elle ne les forcerait point à l'adopter. Elle donna elle - même l'exemple avec les deux religieuses qu'elle avait amenées de Montmartre. Elle fit démeubler sa chambre qu'on avait ornée avec beaucoup de recherche , mais elle laissa celles des religieuses dans l'état où elles étaient. Elle ne les attirait à la réforme que par sa douceur et par des manières pleines de charité. Il y en eut deux, dès la première semaine, qui se joignirent à elle. Elle donna aussi l'habit de novice à une demoiselle de Compans, fille de ce gentilhomme dont nous avons parlé. Elle fit rétablir la clôture, et répara l'église qui en avait grand besoin. Il n'y avait ni vases sacrés , ni ornemens. Comme le monastère n'était pas en état d'en faire la dépense , ce fut monsieur de Marillac qui s'en chargea , avec la comtesse de Saint-Aignan , madame de Sévry, madame de Villesavin et plusieurs autres.

Une réforme est toujours une entreprise difficile et qui rencontre beaucoup de contradicteurs. Madame d'Arbouze eut donc des obstacles sans nombre à essuyer ; elle s'y prépara par la méditation. Sa piété était vive et affectueuse ; ses communications avec Dieu, fréquentes et animées ; ses exhortations, pleines de force et d'onction. Elle donna l'habit de novice à la fille du vicomte de Lisle, celle-là même que son père avait voulu faire nommer abbesse. Madame d'Arbouze gagna le cœur du père et de la fille. Elle toucha deux religieuses anciennes , en qui elle fit naître le repentir de leurs fautes. Elle força à se retirer un mauvais prêtre qu'elle avait trouvé dans le monastère. Il semblait, dit le judicieux Fleury, qu'elle connût l'intérieur des âmes. Elle employait tous les moyens imaginables pour avoir l'affection de ses religieuses , ne parlait jamais avec hauteur , et se faisait toute à tous. Les plus récalcitrantes étaient frappées de son humilité et de sa patience. Elle avait surtout grand soin des malades ; elle les servait comme à la Ville - l'Evêque. Elle leur préparait à dîner ou leur donnait le sien. Elle s'oubliait pour les autres , consolait les affligées , dissipait les préventions

par sa douceur, demandait pardon à celles dont elle avait à se plaindre ; ne voulait aucune distinction entre elle et ses religieuses, et était la première à les encourager au travail par son exemple. Tout en elle était fait pour toucher ; sa gravité et sa bonté , ses regards , ses manières , ses paroles lui attiraient également les cœurs.

Monsieur de Marillac , qui voyait les contrariétés qu'elle éprouvait , aurait souhaité qu'elle fût entrée dans un autre Ordre tout réformé. Elle n'approuva point ce projet , et elle fut encouragée par plusieurs religieux estimables , auxquels elle avait donné sa confiance. Elle fit vœu de faire toutes ses actions le plus parfaitement qu'elle pourrait. On lui conseilla de transférer son monastère à Paris. La reine Anne d'Autriche eût désiré que ce fût dans le faubourg Saint-Honoré , à cause du voisinage du Louvre et des Tuileries ; mais on préféra le faubourg Saint-Jacques, où l'on trouva un emplacement convenable : ce lieu s'appelait le Fief de Valois , ou le Petit-Bourbon , et il avait été occupé récemment par le père de Bérulle et par les Oratoriens. La reine acheta le terrain et les bâtimens pour le Val-de-Grâce. Elle se rendit

fondatrice du monastère , et la translation fut autorisée par lettres - patentes. Elle fut retardée quelque temps par une maladie de l'abbesse. On désespéra de son état en août 1621 , et comme on crut que l'abbaye allait être vacante , on la demanda au roi , qui l'accorda pour une dame de qualité ; mais cette nomination n'eut pas lieu par le rétablissement de madame d'Arbouze. Monsieur de Marillac lui ayant envoyé le portrait de madame Acarie , morte, trois ans auparavant, en odeur de sainteté , elle se recommanda aux prières de cette fidèle servante de Dieu, et recouvra la santé , ainsi que le rapporte le sage Fleury. Le 20 septembre 1621 , elle quitta le Val-de-Grâce pour aller à Paris , dans le nouveau monastère, qu'on appela du même nom. Ce fut la duchesse de Mercœur qui se chargea de la conduire ; mais l'abbesse voulut que les novices et les anciennes fussent dans le même carrosse qu'elle , afin de les maintenir dans le recueillement par sa présence. Elle trouva la nouvelle maison beaucoup plus commode que l'ancienne , et elle écrivit à la reine pour la remercier des soins qu'avaient pris , par son ordre , monsieur de Marillac et madame de Chevreuse , qui avait

sollicité la translation. Elle avait deux nièces religieuses au prieuré de la Magdeleine, de Melun; elle les engagea à venir passer quelques mois au Val-de-Grâce, pour y apprendre les pratiques de la réforme qu'elles établirent ensuite dans leur monastère. En 1623, elle dressa les constitutions de l'abbaye, conjointement avec le père Eustache Asseline, son nouveau visiteur, et d'après les avis du docteur Duval, fort considéré dans ce temps-là, et qu'on a fait connaître ailleurs.

Cependant il fallut faire de nouveaux bâtimens; la reine en posa la première pierre le 3 juillet 1624. Or, quoique ces bâtimens fussent peu considérables en comparaison de ceux qu'elle y fit construire depuis avec une magnificence extraordinaire, néanmoins ils paraissaient au-dessus des ressources de l'abbaye; mais plusieurs personnes prêtèrent des fonds. Monsieur de Marillac, monsieur de Compans, madame de Sévry contribuèrent aux premiers frais. Madame d'Arbouze ne s'inquiéta jamais pour le temporel. Plus d'une fois la communauté n'avait pas même de quoi dîner. Elle s'adressait à Dieu avec confiance, et il se trouvait toujours quelque chose au besoin. L'abbé Fleury en rapporte

quelques exemples ; on ne l'accusera , sans doute , ni de crédulité , ni d'exagération. Au milieu même de la plus grande détresse , la charitable abbesse n'oubliait pas les pauvres. Deux ouvriers s'étant blessés en travaillant aux bâtimens , elle les fit panser , fournit les remèdes , et leur paya leurs journées comme s'ils eussent toujours travaillé. Elle donnait aux ouvriers pauvres du potage et du pain des restes de la table. Elle faisait distribuer aux pauvres tout ce qui pouvait se tirer de la maison. Elle recevait souvent des filles sans dot , recueillant également et celles qui avaient de la fortune , et celles qui en étaient privées.

Sa conduite dans son monastère était un mélange de simplicité et de prudence , de douceur et de force. Elle allait à Dieu avec candeur , et néanmoins elle avait beaucoup de tact et de pénétration. Elle ne pouvait souffrir le mensonge et la duplicité , et était même fort éloignée de ces complimens et de ces formules exagérées , dont on a pris l'habitude dans le monde. Elle n'a jamais mendié la visite et la protection des grands , et s'étonnait au contraire de se voir recherchée par les personnes du rang le plus distingué.

La

La reine venait deux fois la semaine au Val-de-Grâce , et aux grandes fêtes elle y couchait plusieurs jours de suite pour se mieux préparer à ses dévotions. Madame d'Arbouze se permettait quelquefois de l'exhorter, ainsi que les dames de sa suite ; mais elle le faisait de manière que personne n'en pouvait être choqué. Elle avait l'art de persuader , et ses instructions familières à ses religieuses abondaient en pensées justes , en beaux sentimens , en exhortations vives et pressantes. Elle savait le latin, lisait les Pères et les Théologiens , et y trouvait des sujets de méditation pour ses filles. Avec ces lectures et ces connaissances , elle se croyait ignorante , faisait peu de cas d'elle-même , et prenait les avis des autres. Ceux dont elle prisait le plus les conseils , étaient le père d'Altichy son cousin , depuis évêque d'Autun ; monsieur Duval et monsieur le Clerc, docteurs en théologie ; les pères Suffren , Binat , Arnoulx.

Sa réputation la fit désirer en plusieurs maisons pour y établir l'observance. On lui parla d'aller à Fontevrault ; mais elle s'en excusa sur son indignité , et la reine approuva son refus. Elle consentit néanmoins à recevoir Catherine de Lorraine , abbesse de Re-

Remiremont, qui prit entre ses mains le voile et l'habit de la réforme, le 22 juin 1624. Cette princesse demeura six mois au Val-de-Grâce, prenant les ordres de madame d'Arbouze avec une humble docilité, et elle alla depuis établir la réforme en Lorraine. La comtesse de Soissons fit prier madame d'Arbouze d'aller à Maubuisson, dont sa fille Charlotte était désignée abbessse; mais ce projet ne paraît pas avoir eu de suite. Madame d'Elbeuf, coadjutrice, et depuis abbessse de Notre-Dame de Soissons, vint aussi au Val-de-Grâce quelque temps après le départ de madame de Remiremont. Elle y demeura six semaines, s'en retourna fort édifiée de la piété et de l'humilité de l'abbessse, et conserva pour elle beaucoup de respect et d'affection. On offrit à la réformatrice, des couvens à fonder, d'autres à rétablir; mais elle n'aimait point à se mêler de tant d'affaires, quoiqu'elle y fût plus propre qu'une autre. Dans le temps même qu'on la pressait de prendre soin d'autres monastères, elle songeait à abandonner la conduite du sien. Elle voulait rétablir dans son abbaye les élections. Elle obtint le consentement du roi, par le canal de monsieur de Marillac. Elle rougissait de

honte d'être obligée de paraître sur le siège abbatial avec la crosse auprès d'elle. Elle se démit donc , le 7 janvier 1626. D'abord les religieuses voulaient la réélire, mais elle leur parla si fortement pour les dissuader , qu'elle en vint à bout. On élut à sa place Louise de Milley, une de ses premières compagnes dans l'établissement de la réforme. Pour elle , ravie d'être déchuë de sa dignité, elle se mettait partout à la dernière place , refusait toutes les distinctions qu'on lui voulait accorder , demandait des permissions , et priait qu'on la reprît comme les autres. Cette démarche augmenta encore sa réputation. On disait qu'il fallait une vertu peu commune pour abandonner une place éminente , lorsqu'on n'avait plus d'épines à y craindre , et qu'on commençait à goûter les heureux fruits de tant de travaux.

Mais cette femme, pleine de zèle et de charité , ne connaissait point le repos quand il s'agissait d'être utile. On lui proposa , dans ce temps , la fondation d'un nouveau monastère dans la petite ville de la Charité-sur-Loire. Madame de Rochechouart du Jars s'était retirée dans ce lieu avec quelques filles qui se proposaient de vivre ensemble sous l'é-

troite observance. Monsieur de Broc du Nozet , gentilhomme voisin , offrait de contribuer à cette fondation , qui était souhaitée par la ville. L'évêque d'Auxerre , monsieur de Souvré , vint plusieurs fois au Val-de-Grâce , pour solliciter la mère d'Arbouze d'aller faire cet établissement , qui fut autorisé par le cardinal Barberini , légat en France. Elle y consentit malgré ses infirmités , et peut-être dans l'intention de se mortifier. Avide de croix , comme elle l'était , elle se dévoua volontiers à un voyage pénible , où elle pouvait s'attendre à des contrariétés et à des désagréments. Elle prit la permission de l'archevêque de Paris et de la nouvelle abbesse du Val-de-Grâce , et après s'être préparée à son entreprise par la prière , elle partit , le 28 avril 1626 , accompagnée de quatre autres religieuses , de monsieur Ferrage , confesseur de la maison , et d'une dame nommée madame Langlois. Pendant ce voyage , elle observa sa règle aussi exactement que possible , entendant la messe tous les jours , communiant , faisant oraison et récitant les prières accoutumées. Elle coucha le premier jour à Coutances , chez un monsieur Gallard , et le second à Montargis. Elle se présenta dans

cette ville au couvent des Dominicaines, pour y être logée ; mais on la refusa. Elle avait soin d'avoir de la monnaie pour la distribuer aux pauvres qui se présentaient. Le troisième jour, elle coucha dans un pauvre réduit d'un village, d'où elle se rendit le lendemain, 1^{er} mai, au château de Séry. Elle y fut bien reçue par madame la maréchale de Montigny, tante du comte de Saint-Aignan et des abbesses de Montmartre et d'Avenay. Cette dame était fort charitable et fort pieuse. Le soir, madame d'Arbouze alla coucher au château de Nozet, chez celui même qui devait fonder le nouveau monastère. Elle envoya monsieur Ferrage à la ville de la Charité, pour voir si tout était prêt, et le 3 mai elle s'y rendit elle-même : elle fut reçue avec beaucoup de pompe par le clergé et les magistrats de la ville. Elle prit possession du couvent, qui fut appelé le Mont-de-Piété, et où elle trouva madame de Rochechouart du Jars et les autres filles qui l'attendaient. On la fit prieure, et elle établit la clôture et la régularité. Elle eut à souffrir dans ces premiers temps : la maison étant fort pauvre, tout y était à faire ; mais chacun contribua aux dépenses, et les amies de madame d'Arbouze lui envoyè-

rent plusieurs objets. Ce fut avec ce secours qu'elle pourvut l'église des choses les plus nécessaires. Elle forma aux pratiques de la règle les religieuses qui étaient déjà dans le monastère, et reçut plusieurs novices qu'elle instruisit avec sa douceur et sa prudence ordinaires. Pendant les deux mois qu'elle demeura à la Charité, elle tâcha d'y introduire la ferveur qui régnait au Val-de-Grâce. Elle ne fut pas même inutile au dehors. Elle fut visitée par plusieurs personnes, entre autres, par monsieur de Trapes, archevêque d'Auch, qui sortit de son entretien, pénétré de respect pour elle. Elle persuada aux religieux bénédictins de la Charité d'embrasser la réforme. Elle le persuada également à dom d'Arbouze son frère, prieur de Ris en Auvergne. Elle reçut la visite de madame de Saint-Agoulin sa sœur, qui lui amena sa fille. Elle était fort exacte à écrire à Paris, et à rendre compte à son abbesse de ce qu'elle faisait. Ses lettres sont remplies d'expressions de piété et de tendresse.

Après qu'elle eut mis ordre à tout dans le monastère, elle fut sollicitée d'aller à l'abbaye de Charenton, au diocèse de Bourges. Cette maison était livrée à la discorde et au

relâchement. Anne de Montigny, qui en était abbesse, et Marguerite de Montigny sa coadjutrice, écrivirent à madame d'Arbouze, pour l'engager à venir les aider dans leurs désirs de réforme. La maréchale de Montigny l'en pressa aussi. La sage fondatrice n'osa se refuser à ces instances. Elle partit le 2 juillet, malgré l'état de faiblesse où elle était. Elle éprouva dans ce voyage grand nombre d'incommodités, et voulut néanmoins continuer sa route, quoique la fièvre, qu'elle avait avant de partir, eût redoublé. Arrivée à Charenton, elle travailla de suite à la réforme, y disposa les esprits par sa douceur, les gagna par ses insinuations, apaisa des dissensions invétérées, et se fit aimer de tout le monde. Au milieu de ses souffrances, elle était d'une paix et d'une égalité d'humeur inaltérables. Quand elle crut avoir rempli sa mission, elle repartit le 21 juillet, toujours de plus en plus infirme. Elle communia à Dom-le-Roi, et arriva le 22 au château de Séry, d'où elle devait se rendre à la Charité; mais Dieu en avait disposé autrement : ses maux prirent un caractère plus grave ; la fièvre augmenta, ses jambes enflèrent ; une oppression de poitrine s'y joignit avec de vives douleurs dans tout

le corps. La maréchale de Montigny lui rendit tous les soins possibles, et fit venir les médecins des environs; mais ils ne purent guérir la malade. Elle n'était contrariée que par une chose, c'était de mourir hors de son couvent. Elle prenait les remèdes avec obéissance. On eut peine à l'engager à se relâcher de ses austérités, et à prendre un matelas au lieu des planches sur lesquelles elle couchait. Elle exhortait tout le monde, ne s'entretenait que de sujets de piété, répétait les paroles de l'Ecriture dont elle avait toujours fait ses délices, et expira, en prononçant le nom de Jésus, le 16 août 1626, vers midi; elle était âgée de quarante-six ans et un jour. Son corps fut porté de Séry à la Charité, puis à Paris, où on lui rendit de grands honneurs. Sa vie a été écrite par deux historiens, par monsieur Ferrage, qui avait été son confesseur, et par le célèbre abbé Fleury. Le premier, témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte, rend un témoignage glorieux à la sainteté de la vie de madame d'Arbouze; il cite des faits surnaturels, des guérisons subites, des prédictions justifiées par l'événement. Il produit les attestations de plusieurs personnes. Il écrivait deux ans après la mort de la

pieuse abbesse , et son livre est muni de l'approbation de cinq évêques et de quelques docteurs. Le second historien , monsieur Fleury , n'est pas une autorité moins imposante. On connaît la sagesse , la réserve et la critique éclairée de cet auteur , fort éloigné d'adopter des fables ou d'autoriser des illusions. Or , lui-même rapporte plusieurs grâces singulières attribuées à l'intercession de madame d'Arbouze : quelques-unes furent constatées par des informations juridiques. Il n'est pas permis , sans doute , de récuser légèrement de pareils témoignages. L'opinion de la sainteté de la réformatrice était universellement répandue dans le temps. Tous ceux qui l'avaient connue , étaient plutôt portés à l'invoquer qu'à prier pour elle. La reine Anne d'Autriche , qui était de ce sentiment , et qui croyait devoir à ses prières la naissance d'un Dauphin , voulut prouver sa reconnaissance d'une manière éclatante. Elle fit commencer , en 1645 , les nouveaux bâtimens et l'église , et voulut qu'il y régnât beaucoup de grandeur et de magnificence. Ce fut Louis XIV , encore enfant , qui posa la première pierre. La reine protégea toute sa vie cette maison. Elle venait souvent prier auprès du

corps de la réformatrice, et elle regardait comme ses jours les plus heureux, ceux qu'elle passait dans ce monastère, occupée d'exercices de piété. L'esprit de la vénérable abbesse se maintint parmi ses filles, et elles étendirent la réforme dans plusieurs autres maisons. On peut en voir les détails dans l'ouvrage de l'abbé Fleury; il est remarquable par l'esprit de piété qui y règne, et il nous a servi particulièrement pour rédiger cet extrait

~~~~~

## VIE

### DE LOUISE DE MARILLAC,

#### DAME LE GRAS (1).

---

LOUISE DE MARILLAC naquit d'une famille ancienne et originaire d'Auvergne. Elle était petite-fille de Guillaume de Marillac, conseiller d'état et contrôleur général des finances en 1569 : elle eut pour père Louis de Marillac, conseiller au parlement de Paris, qui avait épousé une demoiselle le Camus, d'une famille honorable dans la magistrature (2).

(1) Vie de madame le Gras, par Gobillon, Paris, 1676, 4 vol. in-12.

(2) La généalogie de la famille Marillac n'est pas traitée d'une manière très-claire dans les auteurs que nous avons consultés. Gobillon, à qui nous devons la Vie de madame le Gras, lui donne pour père *Louis de Marillac, seigneur de Ferrières*, dont il ne dit point quels furent les emplois. Il appelle sa mère *Marguerite le Camus*. C'est ce qui est difficile à concilier avec la généalogie de Marillac, telle qu'elle est rapportée

Elle naquit à Paris, le 12 août 1591. Elle perdit sa mère, étant encore en bas âge; et son dans le Moréry. Ce dictionnaire nomme quatre fils que Guillaume de Marillac, contrôleur général des finances, eut de deux mariages. Ces enfans sont : Charles de Marillac, seigneur de Ferrières, conseiller au parlement de Paris, mort en 1580, sans avoir eu d'enfans de Marie Prudhomme, sa femme; Louis de Marillac, seigneur de Farinvilliers, aussi conseiller au parlement de Paris, mort le 25 avril 1604, qui épousa d'abord Marthe de la Rosière, puis Antoinette Camus de Saint-Bonnet, dont il n'eut qu'une fille, Innocente de Marillac, mariée en 1617, à monsieur d'Aspremont, seigneur de Vendy; Michel de Marillac, le garde des sceaux; et Louis de Marillac, comte de Beaumont et maréchal de France, qui périt sous le ministère du cardinal de Richelieu. Or, en supposant exacts ces détails du Moréry, madame le Gras n'a pu être la fille que du second de ces fils de Guillaume, savoir, de Louis de Marillac, seigneur de Farinvilliers. Seulement les noms de baptême de la mère et de la fille sont un peu changés.

Quoi qu'il en soit de ces deux versions, dont la discussion est assez peu importante, on voit que madame le Gras était nièce de monsieur de Marillac, le garde des sceaux, dont il a déjà été question dans la Vie de madame Acarie et dans celle de madame d'Arbouze. On a lieu de croire qu'il fut utile à sa nièce, lorsqu'elle eut perdu son père, et peut-être ce fut lui qui la maria à monsieur le Gras, attaché; comme lui, à la reine-mère, Marie de Médicis. Nous saisisons donc cette



père, qui n'avait que cet enfant, voulut prendre un soin particulier de son éducation. Il

occasion de faire connaître plus particulièrement ce vertueux magistrat, dont l'histoire se lie avec celle des personnes les plus pieuses de la même époque, et qui prit part à toutes les bonnes œuvres de ce temps-là.

Michel de Marillac naquit à Paris, le 9 octobre 1563: il eut envie, étant jeune, de se faire religieux, ou du moins ecclésiastique; mais il en fut détourné par son tuteur, qui étant en même temps son héritier, craignit qu'on ne le soupçonnât d'avoir suggéré cette vocation. Il prit donc le parti de la magistrature, et en remplit successivement les charges les plus importantes. Il fut conseiller au parlement, puis maître des requêtes, puis conseiller d'état, et enfin garde des sceaux. Il eut même quelque temps la surintendance des finances. Quoiqu'il fût entré dans la Ligue, ce fut lui qui proposa et qui fit passer l'arrêt du parlement de 1593, par lequel on excluait de la couronne tout prince étranger; mesure favorable aux intérêts de Henri IV. Aussi eut-il part à la confiance de ce prince et à celle de son fils. Il fut surtout considéré de Marie de Médicis, et son attachement pour cette princesse devint, dans la suite, la cause de sa disgrâce. Dans ses emplois, il se montra toujours intègre, impartial, inaccessible aux recommandations. Il refusa toutes les gratifications qu'on lui offrit à la cour, et ne laissa en mourant qu'une fortune médiocre. On lui appliquait ces paroles du Prophète : *Innocens manibus et mundo corde*. Il ne sollicitait point de places, travaillait avec activité, et avait pris l'habitude d'écrire

la mit en pension à l'abbaye de Poissy, où il avait quelques parentes, et où beaucoup de

la nuit, quand il lui venait quelque idée qu'il ne voulait pas perdre. C'est de lui qu'est le code nommé de son nom *Michau*, qui n'a jamais été vérifié au parlement. Il témoigna beaucoup de zèle pour la réduction de la Rochelle, et il parut même à ce siège fameux. Il écrivit contre l'avocat général Servin, et traduisit en français l'imitation de Jésus-Christ. Il est aussi auteur d'une traduction en vers des psaumes et de Job. En 1602, il se lia avec madame Acarie, et l'on a vu avec quel zèle il contribua à l'introduction des Carmélites en France. Il aimait à parler d'objets de piété, entendait la messe tous les jours, et communiait plusieurs fois par semaine. Il eueurut la disgrâce du cardinal de Richelieu, à raison de son attachement pour la reine-mère, qui lui destinait, disait-on, la place de ce ministre. Celui-ci ne put lui pardonner d'avoir été désigné pour le supplanter. Il le fit arrêter, le 12 novembre 1630, à Glatigny près Versailles. On lui demanda les sceaux, et on l'envoya à Caen, puis à Lizieux, d'où il fut transféré à Châteaudun, et mis dans l'abbaye de la Magdeleine. Au mois de juillet 1631, on l'enferma dans le château, à cause de la fuite de Marie de Médicis. Cette princesse venait de se retirer en Flandre, et on supposait que monsieur de Marillac n'était pas étranger à ce parti extrême. Durant cet exil et cette captivité, il fut toujours résigné, consacrant son temps à des exercices de piété et de charité, communiant tous les jours, et distribuant des aumônes considérables, surtout lors d'une maladie

jeunes personnes de la capitale étaient alors élevées. Mademoiselle de Marillac y apprit épidémique qui faisait des ravages à Châteaudun et dans les environs. Sa belle-fille, Marie de Creil, alors veuve, vint se fixer auprès de lui avec ses enfans. Il soutint avec fermeté la nouvelle de la mort tragique de son frère, le maréchal de Marillac, qui porta sa tête sur l'échafaud, le 10 mai 1632, victime de son imprudence et de la sévérité du premier ministre. Le garde des sceaux ne survécut guère à ce sinistre événement ; il mourut d'une pleurésie, dans sa prison, le 7 août 1632. Il avait été marié deux fois, d'abord à Marguerite-Barbe de la Forterie, et ensuite à Marie de Saint-Germain, veuve de monsieur Amelot. Il n'eut point d'enfans de celle-ci. La première lui en avait donné six, dont trois moururent en bas âge. Les trois autres furent René de Marillac, maître des requêtes, mort au siège de Montauban, en 1622 ; Octavien de Marillac, qui entra chez les Capucins ; et Valence de Marillac, qui se fit Carmélite. Humble, ennemi des louanges dont il faisait toujours honneur à sa place, Michel de Marillac jeûnait souvent, couchait sur la dure, et pratiquait les austérités d'un religieux. On ne lui reprochait que trop de gravité dans ses manières et de sécheresse dans ses réponses. Le cardinal de Richelieu, malgré ses préventions, l'appelle *un saint homme qu'il estimait*. Il est une preuve de plus, qu'on peut être pieux dans l'exercice des charges les plus importantes, et que l'esprit de religion n'ôte rien du talent pour les affaires. Ce que nous avons dit de lui, est extrait de la notice que monsieur Boucher a don-

les principes de la religion , et y puisa des sentimens de piété. Son père la retira au bout de quelque temps , et la mit à Paris entre les mains d'une femme vertueuse , pour la former aux occupations de son sexe. Il voulut même lui donner des talens et des connaissances qu'il crut pouvoir lui être utiles par la suite. Il lui fit apprendre la peinture, art pour lequel elle montrait des dispositions , et pour lequel elle conserva toujours du goût. Elle s'y exerçait dans la suite , quand ses occupations le lui permettaient , et on conservait d'elle , dans sa famille , des tableaux sur des sujets de piété , seul genre dans lequel elle se permit de travailler. Monsieur de Marillac la jugea même capable de connaissances plus difficiles ; il lui fit étudier le latin et la philosophie. Elle y prit goût , et trouvait son amusement dans la lecture des auteurs de l'antiquité. Charmé de ses progrès , son père se plaisait à s'entretenir avec elle sur ces matières , et à entendre ses réflexions et ses re-

née dans la Vie de madame Acarie , et qu'il avait tirée de la Vie de monsieur de Marillac , par monsieur Lefèvre de Lézeau , conseiller d'état et ami du garde des sceaux. Cette Vie se conserve manuscrite à la bibliothèque de Sainte-Geneviève.



marques. Il l'aimait tendrement, et elle répondait à ses sentimens. Aussi dit-il d'elle, dans son testament, qu'elle avait fait sa plus grande consolation dans ce monde, et qu'il croyait qu'elle lui avait été donnée de Dieu pour son repos d'esprit dans les afflictions de la vie.

Comme mademoiselle de Marillac avait, dès sa jeunesse, un grand mépris pour le monde, elle voulut d'abord prendre le parti de s'en retirer tout-à-fait, et elle songea à entrer chez les Capucines. Elle s'en ouvrit à son confesseur, le père Honoré de Champigny, religieux capucin, fils de monsieur Bochard de Champigny, conseiller d'état, dont nous avons parlé dans la vie de madame Acarie. C'était un religieux pieux et éclairé, dont on estimait les conseils. Il n'approuva point le projet de mademoiselle de Marillac, et il l'assura que Dieu avait d'autres vues sur elle. Sur ces entrefaites, elle perdit son père, et privée par là d'un appui nécessaire à sa jeunesse, elle suivit les vœux de sa famille, qui voulait assurer son sort. On la maria, en 1613, à monsieur Antoine le Gras, secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis. Il était aussi d'une

famille originaire d'Auvergne , qui avait fondé autrefois un hôpital dans la ville du Puy. Leur mariage fut béni au mois de février , dans l'église de Saint-Gervais.

Il ne paraît pas que ce changement d'état ait altéré en rien les excellentes dispositions qu'avait montrées mademoiselle de Marillac. Dès les premières années de son mariage , elle visitait les pauvres malades de sa paroisse , leur présentait elle - même les bouillons et les remèdes dont ils avaient besoin , faisait leurs lits , les instruisait , les consolait et les disposait à recevoir les secours de l'Eglise. Elle allait aussi dans les hôpitaux et rendait des soins personnels aux malades , auxquels elle ne manquait pas d'apporter de sa maison quelque chose qui pût flatter leur goût sans compromettre leur santé. Ainsi, elle faisait son apprentissage des fonctions auxquelles elle devait se consacrer un jour , et elle préludait au ministère de charité par lequel elle devait se signaler. On dit que ce fut très-peu de temps après son mariage , qu'elle conçut la première idée d'une compagnie de filles destinées au soulagement de tous les genres d'infortunes.

Elle eut toujours le cœur éloigné des plai-

sirs et des vanités du siècle. Dans le temps des divertissemens publics du carnaval , elle avait pour usage de se retirer au couvent des Capucines , pour lesquelles elle conserva toute sa vie beaucoup d'attachement. Elle était modeste dans ses habits , et aimait à s'unir à Dieu par l'oraison. Elle s'était mise sous la conduite de monsieur Camus (1) , évêque de Belley , et lié avec saint François de Sales. Ce prélat, fort pieux lui-même , et auquel on ne peut reprocher que ses préventions contre les religieux , instruisit madame le Gras (2) dans les exercices de la vie spirituelle. Il lui écrivait pour la diriger , et l'auteur de la Vie de madame le Gras cite plusieurs fragmens de ses lettres. Elle profita de ses conseils. Elle domptait son corps par les

(1) Jean - Pierre Camus , né à Paris en 1582 , sacré évêque de Belley par saint François de Sales en 1609 , se démit de son évêché en 1629 , et mourut le 26 avril 1652 , à l'hôpital des incurables , à la fondation duquel il avait contribué.

(2) On donnait alors aux femmes mariées , qui n'étaient point de qualité , le nom de *demoiselle*. Ainsi on disait : *Mademoiselle le Gras* , *mademoiselle Aca-rie* , etc. Nous avons cru devoir suivre l'usage actuel , pour distinguer dans notre ouvrage les femmes mariées des demoiselles.

jeûnes et les veilles, évitait la dissipation , et se maintenait dans une grande pureté de conscience. Elle fut quelque temps tourmentée par des scrupules et des inquiétudes qui troublaient la paix de son ame : la crainte et l'horreur du péché la tenaient dans de vives agitations , mais Dieu lui rendit la liberté et le calme qui conviennent à ses enfans , et elle se crut redevable de ce bienfait à l'intercession de saint François de Sales , en qui elle avait une extrême confiance. Elle avait connu cet admirable évêque dans les voyages qu'il avait faits à Paris , et au dernier , il était venu même la visiter dans une maladie qu'elle avait eue ; visite dont elle s'était tenue fort honorée , et dont elle avait gardé religieusement le souvenir.

Si elle était très-exacte à remplir ses devoirs envers Dieu et à exercer la charité envers les pauvres , elle ne l'était pas moins à s'acquitter des obligations que lui imposait son mariage. Elle veillait sur sa maison , et inspirait à ceux qui y demeuraient l'esprit de religion qui l'animait. Deux commis de son mari , gagnés par ses instructions et par l'exemple de ses vertus , quittèrent le monde et vécurent dans la retraite et dans les pra-



tiques de la piété. Elle eut de son mariage un fils qu'elle éleva avec soin, et qui fut pourvu, dans la suite, d'une charge de conseiller à la cour des monnaies. Elle eut le chagrin de voir son mari tomber dans un état presque habituel d'infirmités, qui altérèrent son humeur; il devint fâcheux et difficile. Madame le Gras redoubla de soins et d'attentions; elle tâchait non-seulement de calmer ses maux, mais aussi d'adoucir son esprit. Elle y parvint en effet par sa douceur et ses complaisances. Monsieur le Gras, après plusieurs années de maladies, fut attaqué d'une fièvre violente, qui lui ôta le repos. Il la supporta avec courage, offrit ses maux à Dieu, et reçut les sacremens avec beaucoup de piété. Une hémorragie l'enleva le 21 décembre 1625. Sa femme, qui avait pour lui une tendre affection, eut besoin que ses amis se réunissent pour la consoler. Monsieur l'évêque de Belley lui écrivit à cet effet, ainsi que le père Rebour, chartreux, et cousin germain de son mari. Mais elle s'adressa surtout à monsieur Hollandre, docteur de Sorbonne et curé de Saint-Sauveur sa paroisse, et elle s'approcha des sacremens pour y trouver la force de suivre les résolutions qu'elle avait prises. Dès

l'an 1623, dans une grande maladie qu'avait eue son mari, elle avait fait vœu de rester veuve. Elle renouvelait tous les ans ce vœu, le 4 mai. Son mari mort, elle redoubla de soins et de prières, approchant plus souvent des sacremens, donnant plus de temps à de bonnes lectures, et s'appliquant avec plus d'ardeur aux exercices de charité. L'évêque de Belley, la voyant disposée à se donner toute entière à Dieu, lui conseilla de se mettre sous la direction de saint Vincent de Paul, et ainsi il fut le premier auteur de la liaison qui exista entre ce saint prêtre et madame le Gras, et qui tourna à la gloire de la religion et au bien des pauvres.

Saint Vincent de Paul (1) jetait les fon-

(1) On aurait sujet de nous reprocher de ne pas entrer dans quelques détails sur cet homme étonnant, qui a fait tant d'honneur à la religion et à son siècle. L'influence qu'il a eue sur ses contemporains, les biens immenses opérés par son zèle et par sa charité, tout nous force à tracer au moins une esquisse rapide de sa vie. Il sera si souvent question de lui dans les articles qui vont suivre, qu'on nous saura gré d'instruire auparavant le lecteur des principaux traits de l'histoire de cet apôtre de l'humanité.

Vincent de Paul naquit, le 24 avril 1576, dans un hameau de la paroisse de Poy, au diocèse d'Arcqs,

demens de sa congrégation, dans le collège des Bons-Enfans , qui venait de lui être don-

près les Pyrénées. Son père se nommait Guillaume de Paul , et sa mère Berthrande de Moras. Ils n'avaient qu'un bien médiocre qu'ils faisaient valoir par leurs mains. Ils eurent six enfans , dont Vincent fut le troisième. Dans son enfance il garda les troupeaux , mais ensuite on le fit étudier chez les Cordeliers d'Arcqs. Il reçut la tonsure en 1596 , suivit les cours de théologie à Toulouse , et fut ordonné prêtre en 1600 , par monseigneur de Bordeils , évêque de Périgueux. Il continua encore quelque temps ses études théologiques , renonça , pour ne pas avoir un procès , à une cure à laquelle il avait été nommé , fut obligé de faire un voyage à Marseille pour une succession , et en revenant par mer , fut pris par un corsaire barbaresque qui l'emmena à Tunis. Il y fut vendu plusieurs fois , et tomba enfin au pouvoir d'un renégat piémontais , qui , frappé de remords , lui proposa de s'échapper avec lui. Ils revinrent en effet ensemble à travers mille dangers. En 1607 , Vincent de Paul fit le voyage de Rome , d'où il revint deux ans après avec une mission particulière pour la cour de France. Il prit un logement au faubourg Saint-Germain , près l'hôpital de la Charité , qui venait d'être établi. Il s'y rendait souvent pour visiter , servir et exhorter les malades. Ce fut alors qu'il se lia avec monsieur de Bérulle , d'une amitié dont la piété était le plus puissant nœud. Ces deux saints prêtres étaient dignes l'un de l'autre. Vincent quitta dans ce même temps son nom *de Paul* , qui aurait pu faire juger qu'il était d'extraction noble , et il

né , en 1625 , par monsieur Jean - François de Gondi , archevêque de Paris. Il commen-

ne se fit appeler que de son nom de baptême. Cependant il commençait à être connu. Dufresne , son ami , homme vertueux , qui était secrétaire de la reine Marguerite de Valois , le fit nommer aumônier ordinaire de cette princesse. Ce titre ne l'empêcha pas de travailler au salut du prochain. On le chargea , en 1612 , de la cure de Clichy , près Paris. La sagesse avec laquelle il remplit ses fonctions de pasteur , son zèle à instruire son troupeau , sa charité pour les malades et pour les pauvres , purent faire juger dès lors de quoi il était capable. Il fit beaucoup de bien dans cette paroisse , d'où on le tira cependant pour le faire entrer comme précepteur dans la maison de monsieur de Gondi , comte de Joigny et général des galères de France. Ce fut le Père de Bérulle , pour qui monsieur Vincent avait la soumission d'un fils , qui l'engagea à prendre cet emploi. Nous parlerons ailleurs de la conduite qu'il tint dans cette maison. Il en sortit momentanément en 1617 , pour accepter la cure de Châtillon-les-Dombes , en Bresse , où il opéra encore plus de bien qu'à Clichy. Dans le peu de temps qu'il passa dans cette paroisse , il la réforma entièrement , opéra des conversions éclatantes , introduisit l'esprit de piété , et établit pour la première fois ces compagnies de charité qui devaient produire de si salutaires effets. Celle de Châtillon a servi de modèle à toutes les autres , et les réglemens que fit alors Vincent de Paul , ont depuis été adoptés partout où il a propagé cette



çait à y former une communauté avec quelques prêtres qui s'étaient associés à lui pour institution destinée au soulagement des pauvres et des malades.

Ce vertueux prêtre étant retourné chez monsieur de Gondi, après beaucoup d'instances qu'on lui fit, y commença ce genre de vie active par lequel il se rendit si utile au prochain. Il entreprit des missions dans les paroisses des domaines du général des galères, y établit des confréries de charité, prit soin des galériens qui étaient abandonnés, fut nommé aumônier général des galères, et fit le voyage de Marseille pour leur porter les secours de la religion. C'est dans ce voyage qu'on assure qu'il prit la chaîne d'un forçat qui déplorait amèrement devant lui son sort. Mais ce fait a été contesté, et la vie de Vincent de Paul offre assez de prodiges de charité, pour que nous n'ayons pas besoin d'insister sur un trait douteux. En retournant à Paris par Mâcon, on l'y voit opérer des miracles de zèle, toucher les cœurs, inspirer l'amour des pauvres. En 1625, il commença l'établissement des prêtres de la mission. Il se retira au collège des Bons Enfans, où quelques vertueux ecclésiastiques se joignirent à lui. Leur association fut approuvée par l'archevêque de Paris et par des lettres-patentes du roi. Ils firent des missions avec succès dans plusieurs provinces, et Vincent à leur tête ne se distinguait des autres que par plus de zèle et d'ardeur.

En 1628, une nouvelle œuvre attira son attention. Après avoir prêché les peuples, il sentit la nécessité de s'occuper du clergé. Les séminaires ordonnés par

les missions. Quoiqu'une direction particulière ne se conciliât pas aisément avec ses le concile de Trente n'existaient pas encore. Il n'y avait point de maisons où ceux qui étaient sur le point de recevoir les ordres sacrés, pussent s'y préparer par la retraite. Vincent conçut l'idée de leur procurer cet avantage. Il commença par le diocèse de Beauvais, où l'évêque, monsieur Potier de Gesvres, seconda ses vues. En 1631, il fit les mêmes retraites à Paris. Il recevait les ordinans dans son collège des Bons-Enfans; mais comme il n'était pas en état de supporter une si grande dépense, la Marquise de Magnelais, la présidente de Herse et quelques autres dames l'aidèrent de leurs libéralités. Peu à peu l'usage des retraites pour les ordinans se répandit dans tous les diocèses, où l'on suivit la méthode des exercices employés par Vincent de Paul. Cette institution produisit les plus heureux effets dans le clergé, et fut une des causes qui contribuèrent le plus efficacement à renouveler l'esprit de piété parmi les ecclésiastiques. L'Italie, comme la France, se hâtèrent d'adopter une coutume si salutaire, dont l'établissement est un des plus grands bienfaits dont l'Eglise soit redevable au saint prêtre. Pour perpétuer et consolider ce bien, il faisait de temps en temps, dans la maison de Saint-Lazare, qu'il acquit vers ce temps, des conférences ecclésiastiques sur les devoirs des prêtres. Ces conférences avaient lieu tous les mardis, et tout ce qu'il y avait de plus distingué dans le clergé, se faisait un devoir de s'y rendre. Les deux abbés de Chandenier, neveux du cardinal de la Rochefoucault, messieurs Olier, de Ce-

nombreuses occupations et avec les missions qu'il faisait dans les campagnes, il ne relonge, Pavillon, Perrochel, Godeau, non-seulement y assistaient, mais y portaient quelquefois la parole. C'est de là que sortirent beaucoup d'évêques et de prêtres employés aux diverses fonctions du ministère évangélique. C'est de là que partirent des missionnaires zélés, qui répandirent ensuite l'instruction dans les villes et dans les campagnes. La maison de Saint-Lazare était comme un foyer où chacun allait rallumer sa piété. Vincent y avait établi des retraites, non-seulement pour le clergé, mais pour les laïques. Là, des personnes de toute condition accouraient pour se recueillir quelques jours, et méditer plus sérieusement sur leur salut. On les recevait sans leur rien demander pour le séjour qu'elles y faisaient.

En 1634, Vincent établit l'assemblée des Dames en faveur des malades de l'Hôtel - Dieu. La présidente Goussaut fut une des plus zélées pour cette association, où les noms les plus illustres voulurent entrer. Un meilleur ordre s'introduisit à l'Hôtel-Dieu, et les malades furent assistés à la fois et pour le spirituel et pour le temporel. L'assemblée des Dames produisit même d'autres effets; elle étendit son zèle hors de l'enceinte de l'Hôtel - Dieu. C'est elle qui aida saint Vincent de Paul dans l'établissement de l'hôpital général et de celui de Sainte - Reine, dans l'envoi d'un grand nombre de missionnaires en différens pays, et dans la distribution des sommes que réclamaient des provinces entières, affligées de plusieurs fléaux. La Lorraine, dévastée par la guerre, était réduite à l'état

fusa cependant point de diriger madame le Gras , soit par considération pour monseigneur le plus déplorable : Vincent y envoya des secours. Un frère de Saint-Lazare était chargé de les porter. Il y fit jusqu'à cinquante-quatre voyages à travers mille dangers. Il ne portait jamais moins de vingt mille livres , et on calcule qu'en somme il distribua , dans ce pays , près de deux millions. Aussi les Lorrains regardaient-ils Vincent de Paul comme leur père nourricier , et les villes et les campagnes proclamaient hautement leur reconnaissance envers leur bienfaiteur , qui avait su intéresser à leur sort des âmes généreuses , et qui les avait sauvés de la famine. D'autres contrées se ressentirent également de la charité de Vincent. Il envoya des secours et des missionnaires aux catholiques persécutés par Cromwel , en Angleterre. Il fit passer des sommes considérables en Picardie , alors le théâtre de la guerre. Il en fit passer en Champagne ; il y distribuait jusqu'à trente mille livres par mois. Il répandit également beaucoup d'argent dans Paris et dans les environs , lors de la guerre civile de la Fronde. On sait avec quelle ardeur ils s'intéressa au triste sort des enfans trouvés de la capitale , comment il les recueillit , et par quelle noble et simple harangue il émut en leur faveur les cœurs des dames de son assemblée. La charité n'a jamais obtenu de plus beau triomphe.

En 1653 , Vincent établit l'hôpital du nom de *Jésus* , qui servit peu après de modèle à l'établissement de l'hôpital général. Il était le mobile et le soutien de toutes les entreprises de charité et de piété. Rien n'était impossible à son zèle , et les obstacles s'aplanis-



gneur l'évêque de Belley, soit plutôt par une disposition secrète de la Providence, qui vou-

saient devant la persévérance de ses efforts. Il n'est aucune bonne œuvre de son temps, qu'il n'ait dirigée, et notre indifférence jouit de plusieurs de ses ouvrages sans songer à en témoigner quelque reconnaissance à sa mémoire. Il contribua à la fondation de l'hôpital de Sainte-Reine, au diocèse d'Autun. Il envoya des missionnaires en Irlande, à Madagascar, en Barbarie. Il s'intéressa particulièrement au sort des esclaves détenus à Alger ou à Tunis, et n'omit rien pour l'adoucir. On eût pu dire de lui, en quelque sorte, qu'il avait la sollicitude de toutes les églises, et qu'il était chargé de pourvoir aux besoins de tous les malheureux. Il semblait aussi qu'il eût à sa disposition les trésors d'un souverain. Un contemporain prétendait que ce simple prêtre avait distribué pour environ trente millions d'aumônes. Que peut-on comparer à ces prodigieuses effusions de la charité chrétienne ?

Aussi la vénération qu'on avait pour cet homme étonnant, était aussi générale qu'elle était juste. Le cardinal de Richelieu lui témoigna plus d'une fois son estime. Anne d'Autriche, devenue régente du royaume, l'appela au conseil de conscience, prit plusieurs fois ses avis, et le seconda dans quelques-unes de ses entreprises. Des seigneurs, des dames de la première qualité s'honoraient de l'avoir pour conseil et pour guide. Il forma, outre l'assemblée des Dames, une assemblée d'hommes occupés de bonnes œuvres. Il avait donné l'impulsion à son siècle. A sa voix la cha-

lait lui donner une digne coopératrice dans son ministère de charité. Il eut bientôt occasion de connaître madame le Gras. Animée par son exemple, elle voulait aussi consacrer sa vie au service des pauvres, et elle lui communiqua son dessein. Il ne se hâta point de la satisfaire, et voulut auparavant éprouver sa vocation et son courage; il se contenta de lui conseiller la retraite et la fréquentation des sacremens. Mais ayant vu qu'elle persistait dans son désir, et qu'elle saisissait toutes les occasions d'exercer la charité, il consentit enfin à l'associer à son zèle. En 1629, il l'envoya visiter, dans les vil-

rité se ranimait et répandait ses bienfaits. De tels hommes devraient, ce semble, être immortels. Mais Vincent de Paul était épuisé depuis long-temps par les travaux et par l'âge. La religion, l'humanité, la France le perdirent, le 27 septembre 1660, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, après une vie toute consacrée à Dieu et au prochain. Ses vertus et les miracles opérés par son intercession, ne permirent pas de douter qu'il n'eût recueilli la couronne que Dieu réserve à ses saints. Aussi l'Eglise a-t-elle inscrit son nom dans ses fastes. Benoît XIII le déclara au nombre des bienheureux, le 13 août 1729, et Clément XII le canonisa solennellement, le 16 juin 1737. (Extrait de la Vie de saint Vincent de Paul, par Collet; Nancy, 1748, 2 vol. in-4°.)

lages, les confréries de charité qu'il y avait établies, et où les femmes s'assembaient pour secourir les pauvres malades. Il avait institué la première de ces confréries à Châtillon en Bresse, en 1617, et les fruits qu'elle avait produits l'avaient engagé à multiplier ces sortes d'établissements. Après en avoir créé dans les campagnes, il en introduisit aussi dans les villes, et en 1629 il en institua une à Paris, sur la paroisse de Saint-Sauveur.

Madame le Gras reçut avec joie la commission que lui donna son sage directeur. Elle regardait ses avis comme des ordres. Avant de partir, elle prenait de lui une instruction écrite, et elle se préparait à ses fonctions par la participation à l'Eucharistie. Le premier voyage qu'elle fit, fut à Montmirel, au diocèse de Soissons, où il y avait une compagnie de charité. Elle s'y rendit au mois de mai 1629, accompagnée de quelques dames pieuses. Elle faisait ces voyages dans des voitures pénibles, souffrant toute sorte d'incommodités, vivant et couchant fort pauvrement, pour prendre plus de part à la misère des pauvres. Elle portait avec elle du linge et des médicamens, et faisait les aumônes et les voyages à ses dépens. Ar-

rivée dans le village , elle rassemblait les femmes de la confrérie , les encourageait par ses discours , et excitait en elles une louable émulation. Mais elle ne se bornait pas à faire servir les malades et à leur laisser des aumônes; elle les visitait elle-même , leur présentait les remèdes, les soignait de ses mains, et après s'être efforcée de soulager leurs infirmités , elle les instruisait , dissipait l'ignorance des uns , réveillait l'engourdissement des autres , rassemblait les jeunes filles pour leur apprendre leur religion et leurs devoirs; animait le zèle des maîtresses d'école , en établissait où il n'y en avait pas , et rappelait par sa ferveur et son activité , ces veuves des premiers siècles de l'Eglise, qui exerçant aussi une sorte d'apostolat , propageaient le christianisme dans les campagnes, et auxquelles un Concile ne dédaignait pas de tracer des conseils et des règles pour cette fonction.

En soulageant les pauvres des provinces , madame le Gras n'oublia point ceux de la capitale. En 1630 , elle forma une confrérie dans la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet , où elle était venue s'établir , pour être plus près de saint Vincent de Paul. Elle s'adjoignit plusieurs dames , et commença



par des actes héroïques de charité , en soignant des femmes attaquées de maladies contagieuses. On la voit visiter tour-à-tour la confrérie de Saint-Cloud , celle de Villepreux , celle de Villiers-le-Bel , celle de Beauvais. Dans cette dernière ville , on lui témoigna une considération , et on lui rendit des honneurs dont elle ne profita que pour opérer plus de bien. Elle était soumise en tout aux pasteurs légitimes , et sur ce que dans une paroisse il y avait eu quelque différend entre le curé et la confrérie , elle alla déclarer au premier , d'après l'avis de Vincent de Paul , qu'elle n'agirait que d'après ses ordres , et qu'elle se retirerait , s'il le jugeait à propos. Le curé , touché de sa soumission , l'engagea à donner ses soins aux pauvres de la paroisse. Plusieurs fois , entraînée par son zèle , elle passait la mesure de ses forces , et tombait malade de fatigues. Aussi son directeur , dans ses lettres , n'est-il occupé qu'à la modérer et qu'à lui donner des conseils de prudence.

L'année 1631 se passa , comme la précédente , en voyages dans les campagnes. Sur l'invitation du père de Gondi , ci-devant général des galères , elle alla dans les terres de

ce seigneur , en Champagne , pour y établir des compagnies de charité. Mais auparavant, et toujours d'après le conseil de saint Vincent, elle demanda le consentement de monseigneur l'évêque de Châlons , prête à revenir gaiement , si le prélat le voulait ainsi. Tel était l'esprit du saint prêtre. Aussi les pasteurs étaient-ils les premiers à solliciter l'établissement de ces compagnies respectables. A Paris , on en institua dans les paroisses Saint-Benoît , Saint-Sulpice , et successivement dans toutes les autres. Seulement on s'aperçut alors qu'on pouvait perfectionner cette institution. Dans les assemblées de charité des campagnes , les femmes assistaient et soignaient elles-mêmes les malades. Mais après que l'établissement se fut aussi répandu dans la capitale , comme il y entra un grand nombre de dames , distinguées par leur naissance et leur rang , il n'y avait guère d'apparence , quelque zèle qu'on leur supposât , qu'elles se déterminassent à rendre par elles-mêmes et constamment , aux malades , les services dont ceux-ci avaient besoin. Prendre des domestiques , c'était s'exposer à ne point rencontrer le zèle, l'adresse et l'affection nécessaires. Vincent de Paul

jugea que le mieux était de prendre des filles pieuses, qui voudraient bien, par charité, se consacrer au soin des malades. Il choisit d'abord quelques filles de campagne, qu'il mit sous la dépendance des Dames de la Charité et qui étaient sans liaison entre elles. Il songea à les unir en communauté, afin qu'elles se formassent et s'excitassent mutuellement, tant au soin des malades qu'aux exercices de piété. Voulant leur donner une supérieure, il ne crut pas pouvoir trouver une femme qui fût plus propice à cette fonction, que madame le Gras, dont il avait éprouvé depuis plusieurs années, la prudence, le zèle et le dévouement. Il lui confia donc quelques filles, qu'elle logea chez elle, près Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Ce premier essai date du 29 novembre 1633; c'est alors que prit naissance la compagnie des Sœurs de la Charité.

Madame le Gras prit tant de goût à cette bonne œuvre, qu'elle résolut de s'y consacrer toute sa vie. Elle s'y engagea le 25 mars 1634, et elle rendait tous les ans grâces à Dieu de lui avoir donné cette vocation. La même charité qui inspirait un si beau dévouement à madame le Gras et aux filles qu'elle condui-

sait, inspira aussi à d'autres personnes les moyens de soutenir et d'étendre cet établissement naissant. Des dames de la plus haute qualité unirent leurs bourses pour faire face aux dépenses et pour fournir à des aumônes régulières. On vit alors se renouveler en quelque sorte l'exemple généreux des premiers chrétiens qui apportaient leur argent aux pieds des apôtres, afin de pourvoir aux nécessités communes. Les dames dont nous parlons, faisaient de même un fonds commun pour subvenir aux besoins de leurs frères, les pauvres de Jésus-Christ. Saint Vincent de Paul était l'ame de cette sainte association. C'était lui qui était le dépositaire et le distributeur des sommes destinées au soulagement des malheureux. On voit, dans l'histoire de sa vie, combien il répandit d'argent dans les provinces les plus éloignées.

L'assemblée des dames ne s'était proposé, dans le commencement, que de soulager les malades de l'Hôtel-Dieu. Madame le Gras et quelques autres avaient reconnu, dans les visites qu'elles y faisaient, que les pauvres manquaient de beaucoup de choses que l'hôpital n'était pas en état de leur fournir. Elles cherchèrent à les leur procurer, et convoquèrent



quèrent pour cet effet les dames qu'elles crurent disposées à entrer dans leurs vues. La première assemblée eut lieu , en 1634 , chez la présidente Goussaut , où se trouvèrent mesdames de Villesavin , le Bailleul et Pollalion. La seconde fut plus nombreuse ; l'épouse du chancelier , madame Fouquet , et plusieurs dames de qualité s'y rendirent. Saint Vincent de Paul la présida , et on arrêta , sur son avis , différentes mesures pour le soulagement des pauvres. On nomma une supérieure , dont la première fut madame Goussaut , qui s'en acquitta avec beaucoup de zèle. Après elle , ce fut madame de Soucarière , puis la présidente de Lamoignon , puis la duchesse d'Aiguillon ; ces deux dernières , moins célèbres encore par leurs titres que par les effusions de leur charité. Outre les dames qui se chargeaient d'assister corporellement les malades , on en nommait tous les trois mois quatorze qui les visitaient pour les exhorter doucement à la piété et aux vertus de leur état.

Une des plus ardentes dans ces fonctions était madame le Gras , qui était sans cesse à l'Hôtel-Dieu auprès des malades. Vincent de Paul modérait son zèle avec la bonté naïve

qui le caractérisait. *Être toujours à l'Hôtel-Dieu*, lui écrivait-il, *il n'est pas expédient; mais d'y aller et venir, il est à propos.* Ce fut d'abord pour l'Hôtel-Dieu que madame le Gras fournit quelques-unes des filles qu'elle avait réunies et formées. Les Dames de la Charité les logèrent près de l'Hôtel-Dieu, afin qu'elles fussent plus à portée de les y aider. Elles se servaient de leur ministère pour toute sorte de bonnes œuvres : aussi l'on vit un grand changement dans cet hôpital. Les malades y furent soulagés ; d'autres finirent leur vie chrétiennement. Des protestans, des infidèles même furent gagnés par les soins qu'on leur rendait. Ce bien se répandit. Les Dames de la Charité, non contentes de ce qu'elles faisaient à l'Hôtel-Dieu, envoyèrent des aumônes dans toutes les provinces, entretenrent des missions chez les infidèles, et portèrent leur sollicitude et leurs bienfaits jusque sur les lieux les plus reculés.

En même temps que l'assemblée générale des Dames de la Charité embrassait tant de bonnes œuvres, il se formait dans plusieurs paroisses, comme nous l'avons dit, des confréries particulières. Saint Vincent de Paul voulut les régulariser et les perfection-

ner. Il avait, en 1632, fixé sa congrégation dans la maison Saint-Lazare. Il établit dans la paroisse Saint-Laurent une confrérie, et lui traça des règles qui ont servi de modèle pour les autres paroisses. A ces confréries on attacha aussi des filles qui, sous la direction de madame le Gras, servaient les Dames de la Charité, visitaient les pauvres, et leur portaient ce dont on les chargeait pour eux. Pour vaquer à tant de soins, il fallait que le nombre des filles s'augmentât. Aussi s'accrut-il au point que madame le Gras ne pouvant plus les contenir dans sa maison, les transporta à la Chapelle, près Paris. Elle s'y trouvait plus à portée du nouveau domicile de saint Vincent de Paul, et elle crut aussi que le séjour de la campagne convenait mieux à des *servantes des pauvres*, qu'elle se proposait d'élever dans l'esprit de pauvreté et de simplicité. Elle alla donc habiter ce lieu en mai 1636, et s'y livra de suite à l'instruction des pauvres, au catéchisme, à la visite des malades et aux autres bonnes œuvres dont elle avait contracté l'habitude et le goût. Elle y exerça l'hospitalité, recevant les filles qu'une invasion des ennemis sur les frontières de Picardie avait forcées de chercher ailleurs un

asile , et ne se contentant pas de les nourrir et de les loger , mais profitant de leur séjour dans sa maison pour les instruire et leur donner l'amour de la vertu et de la religion. Elle leur procura une mission. Elle établit aussi des retraites dans sa maison pour les dames de la capitale , qui voudraient donner quelques jours au soin plus particulier de leur salut ; et cet usage a persévéré dans sa congrégation. Elle-même faisait aussi des retraites , afin de s'animer de plus en plus de l'esprit de religion.

En 1638 , elle eut une occasion de plus de déployer son zèle. Ce fut elle qui avertit saint Vincent de Paul du sort des enfans trouvés que l'on exposait et que l'on vendait sans pitié. Il assembla les Dames de la Charité , et obtint qu'elles prissent soin de ces infortunés. On loua une maison au faubourg Saint-Victor , où l'on en recueillit autant que l'on put , et on les confia aux soins de madame le Gras et de ses filles. En 1639 , elle prit également soin des forçats , auxquels on avait accordé un asile près la porte Saint-Bernard. La même année , elle se rendit à Angers , dont les magistrats lui avaient demandé quelques-unes de ses filles pour l'hôpital de cette ville. Elle



ouffrit beaucoup de ce voyage , fait au mois de décembre , et tomba malade en arrivant à Angers. Rétablie le mois suivant , elle établit ses filles à l'hôpital , rassembla les dames de la ville , les exhorta à imiter le dévouement de celles de Paris , et laissa en partant ses charitables sœurs disposées à se sacrifier pour les malades , comme elles en eurent effectivement l'occasion dans une maladie épidémique qui régna dans ce pays.

En 1641 , par le conseil de Vincent de Paul , madame le Gras quitta la Chapelle et vint s'établir au faubourg Saint-Lazare. Elle y loua une maison qu'elle acheta ensuite , grâce aux libéralités de la présidente Gous-saut. Ce fut là qu'elle établit définitivement sa communauté. On pouvait dire que cette maison était vraiment la maison des pauvres. Ils y étaient toujours accueillis. Dans les temps de calamité , on leur distribuait de la nourriture. Quand les fonds étaient épuisés , madame le Gras prenait sans regret sur la subsistance de sa communauté , ou bien mettait à contribution la fortune de son fils , qui concourait à ces généreux sacrifices. Elle ne pouvait consentir à renvoyer les pauvres les mains vides. Bientôt le bruit de sa charité

attira autour d'elle un nombreux essaim de *servantes des pauvres*. Elles s'augmentèrent si prodigieusement, que madame le Gras put répondre aux demandes qu'on lui faisait. Elle donna de ses filles, non-seulement à toutes les prisons, aux paroisses et aux hôpitaux de Paris, mais aux paroisses des maisons royales, aux campagnes, aux villes et même aux royaumes étrangers. En 1646, la ville de Nantes voulut en avoir pour son hôpital. Madame le Gras partit pour cette ville, le 26 juillet, avec huit de ses filles. Le récit de son voyage, écrit par elle-même, porte l'empreinte de l'esprit de piété et de charité qui animait cette ame vertueuse. *Au pont de Cé*, dit-elle avec une humble simplicité, *nous eûmes l'honneur d'être chassées de l'hôtellerie*. Elle arriva le 8 août à Nantes, où elle fit son établissement, et où elle eut la satisfaction de voir les dames de la ville, excitées par ses exhortations, se consacrer à la visite des pauvres et seconder son zèle. Dans le même temps, la reine, Anne d'Autriche, demandait des Sœurs de la Charité pour Fontainebleau. Elle en demandait pour Calais, afin de soigner les soldats qui tombaient malades ou qui étaient blessés au siège de Dun-

kerque. Cette princesse affectionnait beaucoup les *servantes des pauvres*, et elle leur témoigna, en plusieurs occasions, l'intérêt qu'elle prenait à cette congrégation. Elle assigna sur le domaine des fonds pour les enfans trouvés, et comme la maison du faubourg Saint-Victor ne suffisait pas pour les loger tous, elle leur donna, en 1647, le château de Bicêtre.

En 1649, les guerres civiles et les désastres qui en furent la suite, tarirent la source des libéralités de plusieurs personnes opulentes ; mais madame le Gras ne put se décider à discontinuer ses bonnes œuvres. Renvoyer les enfans trouvés, était hors de son pouvoir. Il n'y eut pas de moyens auxquels elle n'eut recours pour pourvoir à leur subsistance. Elle emprunta de l'argent ; elle fit travailler ses filles ; elle voulut même qu'elles se missent à cuire du pain, dont la vente servit à nourrir ces enfans. Toutes, d'un commun accord, se retranchèrent sur leur nourriture, et, négligeant les règles de la prudence humaine, elles ne se réservèrent rien pour elles-mêmes. C'était le fruit des conseils de saint Vincent de Paul, qui opérait alors les prodiges d'une inépuisable charité. Instruit des

ravages que la guerre avait occasionés en Picardie et en Champagne , dans l'année 1650, il avait assemblé les dames de la compagnie qu'il avait formée à Paris , et leur avait exposé la désolation des peuples de ces contrées. Elles furent émues au récit de tant de maux , et quoique leur fortune à elles-mêmes eût souffert de ces calamités , elles promirent des secours qu'elles continuèrent pendant plusieurs années avec une rare générosité. La présidente de Herse envoya dans ce pays de l'argent et des vivres. La reine-mère donna ses pendans d'oreilles , qui étaient de grand prix. On distribua aux habitans des alimens, des habits, des remèdes, des grains pour ensementer, des outils pour travailler. Des hôpitaux furent préparés pour les malades ; des lieux de retraite furent ménagés pour les pauvres filles, et madame le Gras, digne coopératrice de saint Vincent de Paul , donna de ses sœurs pour aller répandre des secours et donner des soins. En 1652, elle en envoya également à Etampes, alors le théâtre de la guerre civile. Elle en envoya deux fois jusqu'en Pologne, sur la demande de la reine Marie-Louise de Gonzague.

En 1653, commença l'établissement de



l'Hôpital-Général. Une personne riche ayant donné à saint Vincent de Paul une somme considérable, il en fit un fonds pour l'entretien de quarante pauvres, qu'il réunit au faubourg Saint-Laurent. C'étaient des vieillards de l'un et de l'autre sexe, qui se trouvaient hors d'état de gagner leur vie. Madame le Gras, toujours disposée à seconder les vues de son sage directeur, se chargea du gouvernement de cet hôpital et du soin des pauvres. Telle fut l'origine d'une des plus belles entreprises de la charité. On fut si charmé de l'ordre qui régnait dans ce premier établissement et du bien qui s'y faisait, qu'on résolut de l'étendre. Des ames généreuses contribuèrent libéralement à cette bonne œuvre, et de leurs fonds réunis résulta l'Hôpital-Général, où une foule de pauvres sont nourris, occupés, instruits, et où l'on soulage toutes les misères. Madame le Gras, en consentant à y mettre ses filles, voulut qu'on lui donnât des administrateurs distingués par leur mérite et leurs emplois, dont le nom servirait à contenir un si grand nombre d'individus malaisés à gouverner. Elle consentit également à se charger de l'hospice, dit *des Petites-Maisons*. Ainsi, aucune bonne œuvre ne

lui était étrangère, et sa charité ne connaissait point d'obstacles. Toutes les nécessités la touchaient : l'enfance et la vieillesse, la maladie et l'affliction, les hôpitaux et les prisons, les campagnes et les villes, la paix et la guerre, tout excitait son zèle. Elle semblait avoir pris le soin de toutes les infirmités, et son courage héroïque ne se rebutait ni des spectacles les plus dégoûtans, ni des services les plus pénibles : c'était véritablement une femme forte. A une grande piété elle joignait un jugement solide. Son caractère était à la fois plein de fermeté et de douceur ; son humilité égalait sa pénétration. Elle conduisait ses filles avec prudence, mais surtout avec une bonté qui les charmait. Sa charité paraissait jusque dans les corrections qu'elle était obligée de leur faire. Il semblait que ce fût alors elle qui était coupable, et elle prenait sur elle une partie de la faute. Les exhortations qu'elle leur faisait, étaient toutes animées par l'onction la plus vive. Elle ne leur recommandait rien tant que de s'aimer les unes les autres, et de voir Jésus-Christ dans les pauvres.

Madame le Gras avait formé la compagnie des Sœurs de la Charité ; mais pour que cet

établissement fût durable , il était nécessaire de le faire approuver par les deux puissances. Elle en conçut le projet en 1651 , et de concert avec saint Vincent , elle présenta une requête à monseigneur l'archevêque de Paris , qui lui fit donner des lettres d'approbation par le cardinal de Retz son coadjuteur. Ces lettres s'étant perdues , le même cardinal en donna d'autres en 1655 , et érigea cette association en congrégation , sous le titre de *Servantes des pauvres* , sous la direction du supérieur des prêtres de la Mission , et sous la dépendance des archevêques de Paris. Le 8 août de cette année , il y eut une assemblée générale , présidée par Vincent de Paul. Il y fit lecture des statuts qu'il avait dressés , nomma aux différens emplois , et continua madame le Gras , malgré ses instances , dans ses fonctions de supérieure générale. En 1658 , le roi donna des lettres-patentes pour autoriser cet institut , qui se trouva ainsi revêtu de toutes les formes usitées dans le royaume. Il est remarquable qu'ainsi se trouva rempli le projet qu'avait conçu autrefois saint François de Sales. En érigeant la *Visitation* , il s'était proposé le service des pauvres et des malades , et en effet , dans les commence-

mens, ses filles, madame de Chantal à leur tête, allaient visiter les indigens et les infirmes. Dans la suite, le saint évêque de Genève ayant ordonné la clôture, par déférence pour les avis de quelques personnes éclairées, Vincent de Paul succéda à ses vues, et en instituant les Filles de la Charité, procura aux pauvres les secours que saint François de Sales avait eu l'intention de leur fournir.

Il y avait long-temps que madame le Gras était sujette aux infirmités; dès 1647 elle semblait exténuée; mais au milieu de la faiblesse de son corps, son ame conservait toute son énergie, et sa charité était tout aussi agissante. En 1656, elle eut une grande maladie; qu'elle crut être le terme de sa course; mais ses jours furent encore prolongés. Enfin, elle tomba malade, le 4 février 1660. La fièvre fit beaucoup de progrès; elle reçut le Viatique et l'Extrême-Onction. Elle fit ses adieux à son fils qui était venu la voir, accompagné de toute sa famille. Elle lui donna sa bénédiction, et l'exhorta à vivre en bon chrétien. La fièvre diminua ensuite, et on crut qu'elle se rétablirait; mais le 9 mars, la fièvre reprit et la gangrène se mit à un bras. Le 12, la malade reçut encore le Viatique.



Elle n'eut point la consolation d'être exhortée dans ce dernier instant par saint Vincent, alors malade lui-même; mais elle trouva dans sa piété des motifs et des sentimens propres à la soutenir dans ce dernier passage. Elle ne montra que patience, que résignation, qu'union à Dieu. Elle fut visitée par plusieurs dames de qualité; mais aucune ne prit autant d'intérêt à son état que la duchesse de Ventadour, belle-sœur de la duchesse de Montmorency. Cette dame, qui survécut peu à madame le Gras, voulut coucher dans la maison même, pour être plus à portée de rendre des services à celle qui en avait rendu à tant de malades; elle ne la quitta plus. Madame le Gras passa tous ses derniers jours en prières; elle empruntait les paroles de l'Ecriture, et ne disait que des paroles de piété. Enfin, elle expira le 15 mars vers midi. Son corps fut exposé, pour satisfaire au désir de plusieurs personnes qui voulurent le visiter. On l'enterra dans l'église Saint-Laurent, au milieu de celles de ses filles qui l'avaient précédée. Quelques mois après, saint Vincent de Paul, profitant d'une convalescence qui ne devait pas durer long-temps, vint voir les Sœurs de la Cha-

rité et les entretint des vertus de madame le Gras. Il voulut même que chacune lui fit part de ce qu'elle avait le plus remarqué dans la vie édifiante de cette digne femme, et l'on nous a conservé cette conférence, monument du respect et de l'estime que les Filles de la Charité avaient pour leur pieuse fondatrice. On nous a conservé également plusieurs écrits de madame le Gras. Ce sont les pensées recueillies de ses méditations et de ses conférences, et qui traitent des mystères de Jésus-Christ, et des vertus qui conviennent aux Sœurs de la Charité. Ces écrits, inspirés par la piété, ne peuvent être bien appréciés que par elle ; ce sont des effusions d'un cœur plein de Dieu. Madame le Gras ne vécut que pour lui et pour les pauvres ; et ses exhortations devaient avoir d'autant plus d'effet, qu'elles étaient accompagnées de l'onction qui touche et de l'exemple qui entraîne.

## VIE

### DE MADAME DE POLLALION (1).

---

MARIE LUMAGUE naquit à Paris, le 29 novembre 1599. Son père était Jean - André Lumague , d'une famille ancienne chez les Grisons , qui avait passé au service de France, ainsi que trois de ses frères , et qui avait obtenu d'honorables récompenses. Sa mère , Marguerite de Drouart , ne le cédait à monsieur Lumague ni en naissance ni en piété. Ils eurent onze enfans , quatre garçons et sept filles , qui , appelés à différens états , s'y firent estimer par leur conduite. Une des filles, qui s'était faite religieuse, sous le nom d'*Anne du Saint-Esprit*, mourut à Béziers en odeur de sainteté. Mais aucun de ces enfans ne se distingua autant dans la carrière de la vertu , que Marie , qui naquit la se-

(1) Vie de madame de Pollalion , par monsieur Col-  
lin ; Paris, 1754 , 1 vol. in-12

conde. On la mit dès ses plus jeunes années sous la conduite du père le Brun , dominicain , qui la forma à la piété : elle montra dès lors des entrailles de miséricorde pour le pauvre , partageant avec lui sa nourriture et l'argent que ses parens lui donnaient. Elle se dépouillait même quelquefois d'une partie de ses vêtemens pour en couvrir celui qui était nu. Aussi , on dit qu'elle n'avait encore que huit ans , quand son père , dont la fortune était considérable , la chargea du détail de la distribution de ses aumônes ; emploi dont elle s'acquitta avec une prudence et une exactitude au-dessus de son âge. On rapporte en particulier un fait qui étonna toute sa famille. Ayant rencontré un jeune enfant réduit à l'état le plus misérable et couvert d'ulcères infects , elle demanda la permission de le recevoir dans la maison paternelle , où elle le soigna avec assiduité jusqu'à ce qu'il mourut , sans que la mauvaise odeur qu'il exhalait pût refroidir un instant sa charité.

Elle s'essayait aussi dès lors à la vie pénitente et mortifiée qu'elle mena depuis , pratiquant des austérités , méprisant les parures , cherchant la solitude et le silence , et



ne sortant que pour aller à l'église , et visiter les affligés et les indigens. Attentive à tous les mouvemens de son ame, l'ombre du péché la faisait trembler. Son confesseur avait peine à trouver matière pour lui donner l'absolution. Elle s'approchait très-souvent de l'Eucharistie avec les sentimens de la foi la plus vive , et donnait à la prière tout le temps dont elle pouvait disposer. Elle arriva à l'âge qui décide de notre vocation ; la sienne eût été de se faire religieuse. Elle prit même l'habit dans le couvent des Capucines de la place Vendôme , nouvellement fondé par la reine Louise de Lorraine, veuve de Henri III. Mais ses parens crurent que la faiblesse de sa santé était un obstacle à ce qu'elle fit profession dans un ordre austère. Ils la retirèrent à son grand regret , et lui cherchèrent des partis pour la marier. Leur choix tomba sur François de Pollalion , gentilhomme ordinaire de la maison de Louis XIII. Le mariage eut lieu le 26 août 1617. Mademoiselle Lumague y entra dans des vues qui attirèrent sur elle la bénédiction de Dieu. Elle continua à vivre de la manière la plus exemplaire ; elle régla sa maison, prit soin de ses domestiques , les instruisit de

leurs devoirs, et leur donna l'exemple de les remplir tous. Elle s'attacha surtout à sanctifier son mari, ayant pour lui toute sorte de complaisances, mais en même temps lui insinuant doucement l'amour de la vertu. C'était d'ailleurs un homme sage et estimé, et elle n'eut pas de peine à gagner sa confiance.

En 1618, madame de Pollalion accoucha d'une fille que l'on nomma Marie, et qui fut depuis la digne héritière des vertus de sa mère. Peu après, elle fut obligée de se séparer de son mari, qui fut envoyé par le roi à Raguse, pour y être son résident auprès de cette république. Il était chargé de négociations secrètes, relatives au voisinage des Turcs et aux projets d'armement qu'ils avaient contre la chrétienté. Monsieur de Pollalion partit sur-le-champ, et on dit qu'il termina heureusement sa négociation; mais lorsque sa femme, qui n'avait pu l'accompagner, se disposait à le rejoindre, elle apprit qu'il était mort à Rome. Après les premiers momens de sa douleur, et après avoir donné à la mémoire de son mari le tribut de regrets et de prières qu'elle lui devait, elle résolut, puisque Dieu avait rompu ses liens, de n'en plus former de nouveaux; et pour couper

court aux sollicitations que sa jeunesse , sa fortune et sa beauté pouvaient lui attirer , elle fit vœu de continence. Elle se mit en même temps sous la direction de saint Vincent de Paul , de cet homme suscité de Dieu pour édifier l'Eglise , ranimer la piété et honorer la religion. Il reconnut bientôt dans madame de Pollalion de grandes qualités , un zèle qui ne nuisait point à la prudence , de l'habileté dans les affaires , un esprit solide et pénétrant. Il seconda de si heureuses dispositions dont nous verrons par la suite les résultats.

Pour annoncer la profession qu'elle voulait faire de la piété , madame de Pollalion prit l'habit du tiers-ordre de saint Dominique , association pieuse où sont reçues , comme on sait , les personnes même du monde , qui veulent s'encourager ainsi à travailler à leur perfection. Madame de Pollalion en porta l'habit sous ses autres vêtemens , et elle ne le quitta plus le reste de sa vie. La réputation de sa vertu s'étendant au loin , madame la duchesse d'Orléans , première femme de Gaston , lui envoya le brevet de sa dame d'honneur et de gouvernante de ses enfans. Madame de Pollalion dut être d'autant plus étonnée de cette faveur , qu'elle ne

l'avait point sollicitée. Elle l'accepta d'abord, et vécut quelque temps à la cour de la duchesse, où elle était un modèle d'édification. Mais elle craignit à la fin qu'un séjour si dangereux ne lui fût préjudiciable, et elle résolut de le quitter pour se livrer entièrement à l'éducation de sa fille. Elle eût bien voulu même se retirer tout-à-fait du monde; mais l'intérêt d'un enfant si cher l'emporta sur toute autre considération. Madame de Pollalion élevait sa fille suivant les règles de la religion, lui inspirant l'amour de Dieu, la haine du péché, la fuite du monde et tous les sentimens qu'elle-même avait toujours eus dans le cœur. Le seul exemple d'une telle mère était une puissante leçon: aussi mademoiselle de Pollalion profita parfaitement d'une éducation si chrétienne. Elle fut recherchée par plusieurs partis; sa mère donna la préférence à monsieur Claude Chate-lain, seigneur de Montaumer en Brie, maître d'hôtel du roi, et depuis secrétaire du conseil d'état. Il était fort riche, mais charitable et généreux. Le mariage eut lieu le 6 janvier 1639. Il en sortit treize enfans, dont l'aîné a été monsieur Chatelain, chanoine de l'église de Paris, connu par ses ouvrages



sur la liturgie. Nous aurons occasion de parler dans la suite de monsieur Chatelain , le gendre de madame de Pollalion , et des services qu'il rendit à sa belle-mère dans l'établissement des *Filles de la Providence*.

Madame de Pollalion , libre désormais et n'ayant plus de devoirs à remplir envers sa famille , se livra au dehors à toute sorte de bonnes œuvres. Les plus abandonnées étaient celles auxquelles elle apportait le plus de zèle. Ainsi on la vit , à l'exemple de sainte Catherine de Sienne , travailler à la conversion des filles d'une conduite déréglée. Elle avait un courage infatigable pour les retirer de l'habitude du péché , bravant pour cela les humiliations, les injures et même les coups. Elle retira , pendant les premières années , quarante de ces malheureuses , et de concert avec saint Vincent de Paul , alors supérieur de l'hôpital de la Pitié , elle les plaça dans cette maison pour les protéger contre leur propre inconstance. Elle y pourvoyait abondamment à leurs besoins , et leur procurait tous les secours temporels et spirituels qu'elles pouvaient désirer. Comme le bon Pasteur , elle cherchait partout les brebis égarées , et ne craignait point d'entrer dans

les repaires du vice pour en retirer de malheureuses victimes. Ayant appris qu'une méchante femme avait attiré chez elle une jeune fille , qu'elle disait être nièce de madame de Pollalion , et qu'elle faisait servir à l'iniquité, elle y court , animée du même esprit qui inspira au Fils de Dieu de châtier les profanateurs du temple. Elle intimide la vieille femme , parle avec force à des hommes qu'elle trouve dans la chambre , et prenant la jeune fille par la main, elle l'emmène aux Filles de la Magdeleine , maison de refuge , dans la rue des Fontaines. Une autre fois elle s'offre pour servante à huit filles qui exerçaient ensemble un commerce honteux , et dès le premier jour , elle a recours aux prières , aux larmes et aux exhortations les plus vives pour les toucher sur leur état. Elle les ébranle , et dans moins de trois semaines qu'elle employa à les visiter , elle opéra leur entière conversion. Elle en mit une dans un monastère , une autre dans une maison particulière, et se chargea de l'entretien des six autres. La Providence justifiait par ce succès , un zèle et des démarches que nous eussions jugés peut-être passer les bornes de la prudence.

Mais madame de Pollalion ne bornait pas sa charité à des œuvres déjà si pénibles. Associée à l'apostolat de saint Vincent de Paul, elle en partageait les exercices, soit dans Paris, soit dans les campagnes. Il l'envoyait avec madame le Gras ou quelques autres dames pieuses, visiter les environs de Paris, instruire les personnes de leur sexe, et entretenir ces confréries de charité qu'il avait établies dans ses missions. Ces dames portaient partout avec elles la bonne odeur de Jésus-Christ, Outre les aumônes qu'elles répandaient d'une main libérale, elles portaient des remèdes, du linge, des vêtemens. Elles prêchaient la paix des ménages et l'oubli des inimitiés. Elles assistaient les malades, fortifiaient les mourans et pratiquaient toutes les œuvres de miséricorde : madame de Pollalion n'était pas une des moins ardentés à remplir ce ministère. Elle passa une fois quinze jours dans le village de Saint-Leu-Taverny pour en instruire les habitans. Elle s'y était déguisée en paysanne ; elle catéchisait les jeunes filles ; elle enseignait à chacun, suivant sa portée, les maximes de l'Evangile et les devoirs du christianisme. C'était sans doute une prédication bien éloquente

pour des gens de la campagne , de voir des femmes riches renoncer à leur domicile et à leurs aises , pour venir consoler des paysans , et il n'est pas étonnant qu'un si généreux dévouement touchât leurs cœurs. Tous les monumens du temps attestent la bénédiction que Dieu répandit sur les travaux de saint Vincent de Paul et de ses vertueuses coopératrices. Les campagnes prirent un autre aspect ; l'ignorance des uns , l'assoupissement des autres , firent place à une foi plus vive et plus éclairée. Les pauvres et les malades furent soulagés. Les curés de Paris demandèrent les mêmes secours pour leurs paroisses. Ce fut le commencement des Filles de la Charité , instituées par madame le Gras , qui se dévoua particulièrement à cette œuvre.

Pour madame de Pollalion , elle en revint au premier objet de son zèle , qui était de retirer du vice les personnes de son sexe. Elle n'avait plus de biens que pour les consacrer à un si louable dessein. Elle n'aspirait qu'à créer un établissement où l'on recueillît les victimes de la dépravation. Elle communiqua son projet à saint Vincent de Paul ; il s'y trouvait plus d'un obstacle , dont le principal



principal était que madame de Pollalion avait déjà versé dans le sein des pauvres la plus grande partie de sa fortune. Elle avait vendu ses meubles les plus précieux et même son équipage ; plusieurs de ses immeubles étaient engagés. Quelles seraient donc ses ressources pour faire face aux dépenses que devait nécessairement entraîner une telle institution ? Devait-elle disposer du bien de sa fille ? et la prudence ne voulait-elle pas qu'elle modérât son ambition de donner ? Tels étaient les raisonnemens des hommes ; mais madame de Pollalion se confiait en la Providence , qui n'abandonnerait pas une œuvre entreprise pour sa gloire et pour le salut des âmes. Ce fut dans cette espérance qu'elle commença par se charger d'un petit nombre de filles. Elle trouva pour cela de grands secours dans la piété de monsieur Chatelain son gendre , qui lui prêta et lui donna même des sommes assez fortes , et qui peut être regardé comme fondateur du *Séminaire de la Providence* , tant il se montra toujours disposé à concourir de toutes ses richesses à une si louable entreprise. Madame de Pollalion en jeta les fondemens dès le commencement de 1630. Elle fixa à

trente-trois le nombre des Sœurs chargées d'instruire et d'élever les jeunes filles que l'on recevait pour les mettre à l'abri de la corruption. Elle ne trouva d'abord que deux sujets propres à commencer cet établissement : c'étaient deux filles également vertueuses et éclairées , dont l'une , Catherine Florent , mourut plusieurs années après en odeur de sainteté. Madame de Pollalion les plaça d'abord dans une maison qu'elle avait à Fontenay, près de Paris , et elle mit sous leur conduite les filles qu'elle avait rassemblées pour les sauver de la contagion. Peu de temps après , elle transféra ce petit troupeau à Charonne , dans une maison qu'elle loua d'abord , et qu'elle acheta dans la suite avec le secours des dames de la Charité de la capitale. Ce fut là qu'elle augmenta peu à peu le nombre des maîtresses , et elle en eut bientôt jusqu'à vingt , parmi lesquelles il s'en trouvait plusieurs d'une condition distinguée. On y voyait , entre autres , Renée de Grammont de Maçon , parente de la duchesse douairière de Lorraine. Méprisant les avantages que pouvait lui procurer sa naissance , elle se présenta chez madame de Pollalion sous des habits de servante et sous le nom

de Renée Desbordes , et elle ne se distingua des autres que par sa ferveur. Nous pourrions citer encore Anne de Croze , jeune personne fort riche ; Catherine Maréchal , qui mourut à vingt-six ans, en 1650; Marguerite Aba, etc. Saint Vincent de Paul allait souvent les visiter à Charonne ; il les formait par ses conseils , et prenait le plus grand intérêt à leurs travaux. Il fut nommé supérieur de la maison par monsieur de Gondi , premier archevêque de Paris. L'estime et la confiance générales qu'il avait inspirées, servirent beaucoup à faire prospérer les *Filles de la Providence*, car c'était ainsi qu'on les appelait.

Il agrégea madame de Pollalion à l'assemblée des Dames de la Charité ; il la fit venir aux assemblées qui se tinrent chez la présidente de Goussaut : il la mit par là en relation avec les femmes les plus riches et les plus pieuses. Plusieurs , instruites des heureux effets du zèle de madame de Pollalion , se firent un devoir de la seconder par d'abondantes aumônes. Saint Vincent de Paul fit plus : comme il était en grande considération auprès du roi Louis XIII , qui se servait de lui pour la distribution de ses aumônes , il parla à ce prince en faveur du nouvel éta-

blissement, et lui demanda des lettres-patentes pour l'autoriser. Elles furent expédiées au mois de janvier 1643. Louis XIII survécut peu à cette grâce ; mais la reine régente continua de protéger la maison, et saint Vincent de Paul obtint plusieurs faveurs de cette princesse pour une institution si précieuse. Lui-même ne perdait pas de vue cette maison naissante. Il y mit deux directeurs estimés, le Père le Brun, dominicain, et l'abbé Vachet, prêtre charitable et zélé (1).

(1) Jean-Antoine Vachet naquit à Romans en Dauphiné de parens riches et considérés dans la province. Il fit ses études à Grenoble, chez les Jésuites, et conçut de bonne heure le désir de se consacrer à Dieu. Sollicité par ses parens, qui voulaient l'engager dans le mariage, il quitta la maison paternelle, prit l'habit d'un pauvre, et alla à Lorette, où il fit les trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. De retour en France, il se prépara au sacerdoce, distribua tout son bien aux pauvres, et travailla pendant vingt-cinq ans au salut des âmes dans les missions. Les pauvres, les prisonniers, les malades étaient principalement l'objet de sa sollicitude ; il allait dans les hôpitaux instruire et exhorter. Il est regardé comme l'instituteur des filles et veuves de l'*Union chrétienne*. Il fut secondé dans cet établissement par mesdemoiselles Desbordes et de Croze. On y secourait les pauvres et les



Il se fit autoriser par monsieur l'archevêque de Paris, pour ériger la maison en communauté séculière, et il obtint du même prélat une approbation formelle en 1647. Enfin, il trouva dans les *Filles de la Providence* des dispositions si heureuses pour faire le bien, qu'il conçut le projet de les employer encore d'une autre manière. Il forma le plan d'une société de filles et de femmes pieuses, qui se consacraient entièrement au service de Dieu et du prochain, et iraient partout où on leur ordonnerait pour étendre le royaume de Dieu et annoncer sa loi. Il choisit parmi les *Filles de la Providence* sept sujets qu'il destinait spécialement à mettre à la tête des maisons qu'il établirait. Il appela cette congrégation *de l'Union chrétienne*, voulant marquer par là l'union que ses membres devaient

malades des environs; on y faisait aux enfans des instructions réglées; on y recevait des orphelines et de nouvelles catholiques, que l'on élevait avec soin, et à qui l'on procurait un état. Monsieur Vachet dirigeait cette institution; son zèle et ses travaux la firent prospérer. Il était en grande réputation de vertu, et il la méritait. Mortifié, austère, désintéressé, appliqué aux bonnes œuvres, dévoué au service du prochain, il mourut saintement à Paris, le 6 février 1681. Voyez sa Vie, par Richard.

garder avec Jésus-Christ et entre elles. Il leur fit faire, en 1647, un acte d'association, par lequel elles s'engagèrent à travailler au salut des âmes. Mademoiselle de Grammont, sous le nom de Renée Desbordes, fut une des premières choisies pour être de *l'Union chrétienne*. Mademoiselle de Croze, Garnier, Charmoise et quelques autres y furent aussi admises.

Cependant la guerre civile qui éclata en France, rendait difficile, dans cette circonstance, l'établissement d'une communauté. Au milieu de la division des partis et des troubles qui agitaient la capitale, les *Filles de la Providence*, dont les fonds étaient la charité publique, manquaient souvent de tout; mais dans cet état de pauvreté, madame de Pollalion ne rabattit rien de son zèle; elle continua d'ouvrir son séminaire à toutes les filles qui lui étaient adressées. La rigueur des temps était à ses yeux une raison de plus de recevoir des personnes à qui le malheur eût été doublement funeste. Elle se trouva plus d'une fois au dépourvu; mais elle éprouva chaque fois qu'on ne compte pas vainement sur la Providence. Un jour qu'il n'y avait qu'une livre de pain pour cent qua-

tre-vingts filles qui composaient la maison , tandis que plusieurs se désolaient , elle ne s'abattit point , et dit qu'on allât prendre au tronc de l'église ce qui s'y trouverait ; il s'y trouva cinquante écus d'or. Une autre fois , dans une extrémité à peu près semblable , un inconnu apporta 1500 livres. Mais madame de Pollalion n'espérait pas tellement en la Providence , qu'elle négligeât les moyens humains ; au contraire , elle avait une activité prodigieuse , sollicitant de tous côtés , et bravant et sa peine et les rebuts qu'elle avait quelquefois à essuyer. Elle allait souvent de Charonne à Paris , toujours à pied , imitant la pauvreté du Fils de Dieu. Elle se décida enfin à transférer son séminaire à Paris. Elle loua pour cet effet une maison près des Chartreux ; mais ce local se trouva si étroit et si incommode , qu'on s'occupa de lui en procurer un autre. La reine régente voulut en faire les frais ; elle acheta , en 1651 , un grand terrain , rue de l'Arbalète , au faubourg Saint-Marcel. C'était un ancien hôpital , dit *de la Sainte* , où l'on recevait les convalescens qui sortaient de l'Hôtel-Dieu. On les transporta dans un autre endroit , près du Champ-e-l'Alouette , et la reine fit aux *Filles de*

*la Providence* une donation en forme de cet hôpital : l'acte est du mois d'août 1651. Il y est dit que la reine avait choisi ce lieu, afin qu'il fût plus près du Val-de-Grâce, où elle allait souvent, et qu'ainsi elle y pût veiller elle-même. L'archevêque de Paris, par des lettres du 23 avril de la même année, érigea la communauté en titre d'hôpital, et nomma madame de Pollalion supérieure. Les réparations que l'on fut obligé de faire, furent cause que l'on n'entra dans la nouvelle maison qu'en 1652. Madame de Pollalion en prit possession le 4 juin de cette année ; alors l'établissement prit une nouvelle stabilité. Les sœurs qui se destinaient à entrer dans l'*Union chrétienne*, firent une retraite solennelle, et confirmèrent, par un acte du 17 octobre 1652, leurs premiers engagements.

Cet Institut de l'*Union chrétienne* ne faisait d'abord qu'un même corps avec celui de la *Providence*. Ce ne fut qu'après la mort de saint Vincent et de madame de Pollalion, que monsieur Vachet, ce saint prêtre dont nous avons parlé, sépara ces deux branches sorties d'une même souche. Les Filles de l'*Union chrétienne* s'établirent



à Charonne, dans une maison qui appartenait à mademoiselle de Croze (1) et dont elle leur fit donation en 1671. Louis XIV confirma cet établissement par lettres-patentes en 1673. Quelques années après, on acheta l'hôtel de Saint - Chaumont, rue Saint-Denis, qui devint comme le chef-lieu de la congrégation. Plusieurs évêques demandèrent des filles sorties de ce séminaire pour les établir dans leurs diocèses, et elles ont ainsi formé successivement vingt maisons, par le moyen desquelles les pauvres, les malades, les ignorans, les orphelins, les affligés ont été instruits et secourus (2).

*Les Filles de la Providence ne prospé-*

(1) Anne de Croze, née le 30 avril 1625, doit être regardée comme la véritable fondatrice des filles de l'*Union chrétienne*. Elle commença cet institut avec mesdemoiselles Desbordes et de Martaigneville, et y consacra tous ses biens; elle mourut le 4<sup>er</sup> septembre 1710.

(2) Il y avait de plus les *Filles de la Petite-Union*, établies par les soins de mademoiselle de Lamoignon et de mademoiselle Mallet; et auxquelles monsieur Berthelot et sa femme donnèrent une maison qu'ils avaient fait bâtir à la Ville-Neuve, pour les soldats estropiés et invalides, avant que Louis XIV leur eût préparé une retraite.

raient pas moins. On envoya deux d'entre elles fonder , à Metz et à Sédan , les maisons de la *Propagation de la Foi* et des *Nouvelles-Catholiques*. Madame de Pollalion doit aussi être regardée comme la fondatrice de la communauté des *Nouvelles-Catholiques* de Paris. On plaça d'abord cet établissement dans la rue des Fossoyeurs , puis dans la rue Sainte-Avoye , puis enfin dans la rue Sainte-Anne , où le maréchal de Turenne lui donna une maison. Cette communauté fut gouvernée pendant cinquante ans par une *Fille de la Providence* , formée à l'école de madame de Pollalion , et nommée madame Garnier.

Cependant, saint Vincent de Paul songeait à donner des règles fixes aux *Filles de la Providence* ; jusque là elles n'en avaient eu que de vive voix. Il crut devoir leur tracer des constitutions , où chacune pût lire à chaque instant ses devoirs. Il les rédigea donc , et les fit munir , le 2 juin 1656 , de l'approbation du grand vicaire de monsieur l'archevêque de Paris. Ces mêmes constitutions furent revues depuis par monsieur le Pilleur , qui fut long-temps supérieur de la congrégation et qui devint dans la suite évêque de Saintes.

Elles étaient conçues de manière à entretenir dans la maison l'esprit de piété et de ferveur ; mais l'exemple de la supérieure n'était pas un moyen moins efficace. Elle ne cessait de mortifier sa chair , refusant à son corps toute satisfaction , ne connaissant aucune des distractions qui absorbent le temps des personnes du monde. Ses infirmités ne l'empêchaient pas de pratiquer des austérités étonnantes , et la mortification était, après la charité, la vertu qu'elle cultivait avec le plus de soin. Il semble pourtant qu'elle eût pu d'autant mieux se dispenser de chercher de nouveaux sujets de pénitence, qu'elle menait une vie très-souffrante. Elle avait depuis long-temps un dépôt au bras. Un cancer s'était formé sur son sein , et depuis dix-huit ans un squirre au mésentère lui causait des douleurs cuisantes. Ces maux prirent un accroissement plus sensible , pendant un voyage qu'elle fit à Rouen , pour obtenir d'être mise en possession d'un don que le roi venait de faire à sa communauté. Elle s'aperçut elle-même qu'elle était au terme de sa course, et, après s'être préparée à son dernier passage par les secours spirituels de l'Eglise , elle résolut de retourner à Paris , afin d'y mourir

entre les bras de ses filles. Elle se fit transporter sur un brancard. A peine arrivée à Paris, elle voulut qu'on la conduisît devant le Saint Sacrement. Le mal redoublant, on n'eut que le temps de lui administrer l'Extrême-Onction, et elle expira le 4 septembre 1657, sur les onze heures du soir. On ne l'enterra point d'abord, et son corps resta plusieurs années sous un drap mortuaire, dans l'église de *la Providence*. Le 7 septembre son confesseur prononça son oraison funèbre, dans la même église, en présence de l'auditoire le plus distingué. Mademoiselle le Pilleur lui succéda dans la supériorité, et des princesses voulurent contribuer à soutenir la maison. Madame la princesse de Condé prit le titre de directrice. Madame la duchesse de Vendôme et madame la duchesse d'Aiguillon firent, à son exemple, de grands biens à l'établissement, et des dames du plus grand nom continuèrent à protéger cette bonne œuvre, dont la gloire est due à madame de Pollalion. Ce fut elle qui commença l'entreprise et qui la consolida par son courage, par sa piété et par son activité; mais en s'appliquant à affermir son ouvrage, elle s'attacha encore plus à y faire fleurir l'esprit de  
ferveur



feveur , l'amour de Dieu , le zèle pour son service et la charité pour le prochain. Ce sont les qualités qui l'avaient distinguée elle-même , et elle les rendit héréditaires dans sa communauté.

---

VIE  
DE CHARLOTTE-MARGUERITE  
DE GONDI,

MARQUISE DE MAGNELAIS (1).

---

LA maison de Gondi , aujourd'hui éteinte, jeta pendant un siècle un grand éclat en France , et fut célèbre par le mérite et les dignités de plusieurs de ses membres ; mais elle le fut aussi par la piété dont on faisait profession dans cette famille. La branche seule dont nous parlerons, en est un illustre témoignage. Albert de Gondi , duc de Retz et maréchal de France , frère du cardinal de Gondi , évêque de Paris , eut dix enfans de Charlotte-Catherine de Clermont. L'aîné fut Charles, marquis de Bellisle, qui épousa An-

(1) Vie de la marquise de Magnelais , par le Père Marc de Bauduin ; Paris, chez Buon, 1666, 1 vol. petit in-12.

toinette d'Orléans de Longueville , la même qui a fait dans cet ouvrage le sujet d'un article à part. Deux autres , Henri et Jean-François , furent successivement évêques de Paris. Le premier , qui était cardinal , succéda dans le siège de la capitale à son oncle , et fut remplacé par son frère , lequel , d'abord abbé de Saint-Aubin en Anjou , voulut entrer dans l'état religieux , mais ne put faire profession à cause de sa santé , et devint premier archevêque de Paris. Enfin , un autre fils , Philippe-Emmanuel de Condi , fut général des galères , et se distingua par ses services et par sa piété. Après avoir combattu avec honneur , il quitta ses charges et ses dignités , quand il eut perdu Françoise-Marguerite de Silly sa femme , dont il sera parlé plus bas. Il entra dans l'Oratoire , prit les ordres sacrés , et fut constamment lié avec saint Vincent de Paul , qu'il seconda dans ses pieuses et charitables entreprises. Le duc et la duchesse de Retz eurent de plus six filles , quatre mariées et deux religieuses à l'abbaye de Poissy. Parmi celles qui se marièrent , était Charlotte-Marguerite de Condi , la seule dont nous devons parler ici.

Elle était née avec d'heureuses dispositions

que cultiva une éducation chrétienne. Elle allait souvent à Poissy visiter une tante qui était prieure de ce monastère , et qui contribua peut-être à jeter dans son cœur des semences de piété. Elle était fort soumise à ses parens , et c'est de leur main qu'elle reçut un époux. On la maria , le 7 janvier 1588 , à Florimond d'Halluin , marquis de Magnelais et fils du marquis de Pienne. Le fils était engagé dans le parti de la Ligue , tandis que le père servait Henri IV ; effet malheureux de l'état de troubles où se trouvait alors la France. Le marquis de Magnelais avait été fait gouverneur de la Fère pour la Ligue. On le soupçonna de vouloir remettre cette place à Henri IV , qui en effet s'en approcha pour favoriser les desseins du marquis. Les ligueurs , qui s'en doutèrent , en avertirent le duc de Mayenne , qui les exhorta à prendre les mesures convenables. Un d'eux eut recours au moyen le plus expéditif ; il assassina le marquis de Magnelais. Dans d'autres temps , une action si noire ne serait pas restée impunie ; mais à une époque de discorde, elle se confondit avec tant d'autres crimes. Les malheurs de l'Etat faisaient oublier les malheurs particuliers.



La marquise de Magnelais sentit vivement un tel coup. Elle se trouvait veuve après trois ans de mariage , et veuve par un si triste événement. Elle pleura long-temps son mari , victime d'un lâche assassinat , et fit de solides réflexions sur la brièveté des joies d'ici-bas. Monsieur de Magnelais lui avait laissé deux enfans , un fils et une fille. Elle se proposa de les élever convenablement. Elle faisait surtout ses délices de son fils , dont elle cultivait avec soin les heureuses dispositions, et dans lequel elle entrevoyait un vengeur de la mort de son père. Les principes du monde et son extrême douleur justifiaient à ses yeux ces sentimens qu'elle cherchait à inspirer à son enfant ; elle plaçait en lui toute l'espérance de la fortune de sa maison. Déjà le roi venait d'ériger en sa faveur la duché-pairie d'Halluin , quand ce fils si cher fut emporté, en 1598 , par une longue maladie. Cette perte renouvela toutes les douleurs de la marquise ; elle alla les répandre dans le sein de ses sœurs, à Poissy. Là , elle se soulagea par ses larmes ; mais en même temps cette retraite lui fit naître d'autres pensées ; elle vit d'un autre œil les choses de la terre. Profitant pour son salut de coups si sensibles et si répétés, elle se sé-

pare peu à peu du monde, renonce aux visites, aux divertissemens, aux assemblées profanes, retranche toutes les superfluités auxquelles elle était accoutumée, réforme son domestique, et ne retient que ce qui lui est absolument indispensable. Elle se prescrit, pour son habillement, non pas seulement les règles de la plus exacte modestie, mais celles de la plus parfaite simplicité. Elle ne porte plus que de la laine. Tout, dans son extérieur, dans son équipage, dans le train de sa maison, annonce le changement qui s'est fait dans son ame.

Ce changement devint bientôt le sujet de toutes les conversations. On ne pouvait assez s'étonner qu'une femme jeune encore, et qui pouvait prétendre à une seconde alliance, quittât sitôt un monde où elle eût brillé. On disait que c'était une ferveur passagère, qu'un si grand effort ne durerait pas, et qu'il eût mieux valu ne pas aller si vite pour pouvoir continuer plus long-temps. C'est ainsi qu'on raisonne la plupart du temps sur les opérations de la grâce. La famille Gondi fut elle-même émue de ces bruits, et elle crut devoir en avertir la marquise. Le cardinal de Gondi, son oncle, vint la visiter et fit tomber la

conversation sur sa réforme. Madame de Magnelais lui rendit compte de ses sentimens, et le cardinal s'aperçut bientôt que ses résolutions étaient trop fortes pour n'être pas durables. Il loua son zèle, et l'exhorta à persévérer dans ces louables dispositions. Elle eut plus de peine à faire approuver sa conduite par d'autres personnes qui ne pouvaient concevoir tant de détachement ; mais la marquise se mit au-dessus de leurs sollicitations, et bientôt l'exemple de son courage et la constance de sa vertu triomphèrent de toutes les contradictions, et lui concilièrent l'estime et le respect général.

Pour consolider l'ouvrage de la grâce, elle chercha un directeur expérimenté, qui la guidât dans l'affaire du salut. Elle crut l'avoir trouvé dans le père Jérôme, de Rouen, religieux renommé alors à Paris pour la sainteté de sa vie et la sagesse de ses conseils. Elle fit, sous sa conduite, de grands progrès dans les voies spirituelles. Après lui, elle donna sa confiance au père de Bérulle, depuis cardinal. Sa piété devint plus tendre, sa foi plus vive, son humilité plus parfaite. Son oraison était presque continuelle ; elle ne se lassait point de prier Dieu. Dans sa maison, sa dou-

ceur était extrême; elle traitait ses domestiques avec bonté, les priant plutôt que leur commandant, et recevant comme une grâce ce qu'elle eût pu exiger comme un devoir. Son humeur était toujours la même, son ton toujours égal, et sa conduite, son air, toutes ses manières étaient la meilleure réponse aux accusations injustes de ceux qui font retomber sur la dévotion même les défauts que les hommes y mêlent quelquefois, et qu'elle est la première à condamner.

Vint le temps d'établir sa fille qui, depuis la mort de son fils, était devenue l'unique objet de sa sollicitude et de ses soins. Cette jeune personne, dont la fortune était considérable, fut recherchée par les plus grands seigneurs. On crut assurer son bonheur en la donnant à Henri, comte de Candale, fils aîné du duc d'Epèrnon. En faveur de ce mariage, le marquisat de Magnelais fut, en 1611, érigé de rechef en duché-pairie, sous le titre d'Halluin; mais le nouveau duc, loin de montrer de l'attachement à une femme qui lui apportait une telle dot, conçut pour elle une aversion qui éclata par les procédés les plus violens. Il la fit enlever pour la conduire dans quelque province éloignée où il



voulait la tenir en réclusion. Elle fut délivrée à Bourges de l'escorte qu'il lui avait donnée. On la ramena dans Paris, où cette épouse outragée demanda réparation de l'affront qu'elle avait reçu. Son mariage avec le comte de Candale fut déclaré nul, et depuis, en 1620, elle épousa Charles de Schomberg, marquis d'Épinai, qui devint duc d'Halluin par sa femme.

Dès que la marquise de Magnelais avait vu sa fille mariée, elle avait pris la résolution d'exécuter un projet qu'elle méditait depuis long-temps, c'était de se retirer entièrement du monde et d'embrasser la vie religieuse. Elle pensa successivement à plusieurs communautés régulières, et se décida enfin pour les Capucines. Cet Ordre venait d'être attiré d'Italie en France, par la reine Louise de Lorraine, veuve de Henri III. La duchesse de Mercœur (1), belle-sœur de cette prin-

(1) Marie de Luxembourg, fille du prince de Martigues, née au château de Lamballe, en 1562, épousa en 1575, Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, beau-frère du roi Henri III. Elle en eut deux fils, morts en bas âge, et une fille mariée à César, duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV. La duchesse de Mercœur ayant perdu son mari, qui fut tué

cesse , et exécutrice de ses volontés après sa mort , leur avait fait bâtir à grands frais un couvent à Paris. Ce couvent était près de l'hôtel de la marquise de Magnelais , qui y allait souvent passer plusieurs heures , soit pour prier dans l'église , soit pour s'édifier auprès de ces saintes filles , dont la ferveur et les austérités étaient extrêmes. Elle résolut de finir ses jours dans cette communauté , et d'embrasser un institut où elle espérait travailler plus aisément à sa perfection ; mais lorsqu'elle annonça son dessein , elle se vit blâmée et combattue de tous côtés. On lui représentait que restant dans le monde , elle serait plus à portée d'être utile au prochain :

dans la guerre contre les Turcs , se livra aux bonnes œuvres ; elle donna de grandes sommes aux hôpitaux de Paris et de Nantes. Elle délivrait des prisonniers pour dettes , payait la dot de pauvres filles , et distribuait des secours abondans parmi ses vassaux. Elle dépensa 90,000 écus pour bâtir le monastère des Capucines , sans compter les 20,000 que la reine Louise avait légués à cet effet. Humble et modeste autant que charitable et libérale , elle était d'une haute piété , et se retirait quelquefois chez les Capucines , où elle remplissait les offices les plus bas. Elle mourut à Anet , le 6 septembre 1623. Monsieur de Raconis , évêque de Lavaur a écrit sa Vie.

comme elle persistait dans sa résolution , le cardinal de Gondi son oncle , le cardinal de Retz son frère (1), et monsieur de Gondi , général des galères , aussi son frère , réunirent plusieurs ecclésiastiques distingués par leur piété et leurs lumières , pour les consulter sur ce point. On appela dans cette conférence le père de Bérulle , depuis cardinal , et monsieur Duval , docteur de Sorbonne , deux hommes presque également célèbres alors , et que leur réputation et leur vertu plaçaient à la tête de toutes les entreprises de piété. On leur adjoignit trois religieux dont on estimait les conseils. Tous furent d'avis qu'il était plus expédient pour le bien de la religion , que la marquise restât dans le monde où elle donnait de si salutaires exemples , et où elle était la ressource et l'appui d'une foule de pauvres ; mais comme on craignit qu'elle ne se rendit pas à une dé-

(1) Il ne faut pas confondre ce cardinal de Retz avec le fameux cardinal de ce nom , qui joua un rôle dans les troubles de la Fronde. Celui-ci était fils du général des galères , et par conséquent neveu de la marquise de Magnelais , qui , dit naïvement l'auteur de sa Vie , *priait beaucoup Dieu pour lui*. Voyez une note de la Vie de madame d'Arbouze.

cision si contraire à ses vues, on écrivit à Rome pour prier le pape d'intervenir dans cette affaire. Paul V fut du même avis que les docteurs de Paris, et il chargea son nonce en France de voir à ce sujet la marquise de Magnelais. Celui-ci vint en effet chez elle et lui fit part des ordres qu'il avait reçus. Il lui défendit, au nom du Souverain Pontife, d'entrer dans un cloître. Ce message et cette défense surprirent madame de Magnelais plus qu'on ne peut dire. Elle ne concevait pas que sa conduite attirât les regards du Chef de l'Eglise; elle reçut ses ordres avec toute la soumission d'une fidèle *servante de l'Eglise*, ainsi qu'elle le disait elle-même, et puisqu'elle ne pouvait entrer dans un couvent, elle s'en dédommagea en faisant de son hôtel un couvent, où elle ne se délassait des exercices de piété que par les exercices de miséricorde.

Chaque jour, à une heure réglée, elle recevait les pauvres et écoutait leurs demandes. Quand elle ne pouvait les satisfaire tout de suite, elle prenait note de leurs besoins pour y avoir égard en temps et lieu. Ils la trouvaient toujours prête à les obliger. Elle prenait part à leurs peines et se chargeait de



solliciter pour eux. Chaque jour aussi elle allait , soit dans les hôpitaux , soit dans les prisons. A l'Hôtel-Dieu , elle entrait dans toutes les salles , sans que la mauvaise odeur qui y règne , effrayât sa délicatesse. Souvent les prisonniers , en voyant son habillement simple et commun , car elle était toujours vêtue de laine , se moquaient d'elle ou même lui disaient des injures. Elle les entendait sans émotion , et ne s'en vengeait qu'en faisant du bien à ces misérables. Elle n'entrait jamais les mains vides dans ces asiles du désespoir , mais en même temps qu'elle s'efforçait d'adoucir par sa charité le sort de ceux que la justice humaine poursuivait , elle cherchait aussi à leur inspirer le repentir de leurs fautes. Elle ne leur demandait pas de quel crime ils étaient accusés , pour ne pas leur donner occasion de mentir ; mais elle leur parlait en général du péché et de la haine qu'il mérite. Elle n'avait pas moins de zèle pour préserver du désordre les jeunes personnes que leur âge ou la pauvreté pouvaient y précipiter. Elle les accueillait avec bonté , leur faisait apprendre des métiers , payait leurs pensions , leur fournissait des dots pour s'établir d'une manière convenable. Elle al-

lait chercher l'innocence jusque dans les lieux où cette vertu pouvait être exposée. Elle contribua à l'établissement de Sainte-Magdeleine (1), où elle fit entrer plusieurs filles retirées du naufrage. Il y avait une foule d'indigens , de ménages pauvres , de veuves,

(1) Cet établissement commença en 1618 par les soins du Père Athanase Molé , capucin , frère du procureur général , qui fut secondé dans cette bonne œuvre par un riche marchand, nommé monsieur de Montry, et par monsieur Dufresne , officier dans les gardes du corps. Ils louèrent d'abord , au faubourg Saint-Honoré, un logement pour recevoir des filles qu'ils avaient contribué à retirer du désordre; puis monsieur de Montry leur céda sa maison à la Croix-Rouge : il prenait lui-même soin de ces filles , pourvoyait à leur subsistance et veillait à leur salut. Il en réunit ainsi une vingtaine , qui embrassèrent la c'ôture. En 1620, saint François de Sales vint prêcher dans leur chapelle, et donna l'habit religieux à quelques-unes. Mais comme le nombre de ces filles augmentait, on leur acheta une maison plus vaste , du côté du Temple. La marquise de Magnelais se déclara fondatrice de cette nouvelle maison. On confia le soin de ces filles à quatre religieuses de la Visitation, qui y entrèrent en 1629, et dont la marquise payait la pension. Depuis , ces religieuses s'étant lassées de cette direction , furent remplacées par des Ursulines , et celles-ci par des religieuses hospitalières de la Miséricorde. Cette maison en a produit deux autres , une à Bordeaux et une à Rouen.

d'orphelins , auxquels elle faisait des pensions réglées. Aux uns elle payait leurs loyers, aux autres elle procurait des médicamens ; à ceux-ci , des secours en nature ; à ceux-là, de l'argent. Elle mettait des garçons en apprentissage, ou leur facilitait les moyens d'étudier. Elle donna beaucoup pendant le blocus de Paris. Pour toutes ces libéralités, elle avait vendu sa vaisselle d'or et d'argent, ses diamans, ses bijoux. Elle n'avait conservé qu'un carrosse fort modeste et deux chevaux qui n'étaient pas d'un grand prix ; cet équipage lui était nécessaire pour toutes les courses auxquelles la portait sa charité ; mais elle avait sévèrement proscrit de sa maison tout ce qui eût pu avoir l'ombre du luxe. Son unique objet de dépense , c'étaient les pauvres. Son homme d'affaires lui faisait quelquefois des représentations sur ses profusions. Il ne savait plus comment faire face à tant d'aumônes. *Donnons toujours* , disait-elle avec une généreuse confiance, *Dieu y pourvoira*. Ses charités augmentèrent encore après la mort de la duchesse sa fille , qu'elle eut la douleur de perdre en 1641 ; alors elle ne mit plus de bornes à ses pieuses prodigalités. Auparavant elle ne disposait que de

ses revenus annuels • depuis elle ne se fit aucun scrupule d'engager ses fonds. Ses parens étaient dans l'opulence , disait- elle ; ils n'avaient pas besoin de sa succession. Elle chercha donc avec plus d'ardeur les occasions de donner ; elle empruntait pour donner , elle vendait pour donner , elle avait toujours les mains ouvertes pour donner. Elle ne refusait jamais l'aumône à un pauvre. Elle l'excitait à lui demander , et quand elle allait dans les prisons , elle interrogeait les prisonniers pour savoir si eux ou leurs parens avaient besoin de secours.

Les églises et les monastères se ressentaient aussi de ce penchant libéral. Elle aimait à orner les églises et à parer les autels , et entretenait des lampes devant le Saint Sacrement. Elle payait la pension de seize religieuses, à la Magdeleine. Elle donna de grandes sommes pour l'établissement des Carmélites de la rue Chapon.

La congrégation de l'Oratoire lui eut aussi des obligations. La marquise contribua également à la fondation du couvent des Capucins à Montdidier. Elle avait beaucoup d'estime pour ces religieux nouvellement introduit en France , où ils se conduisaient sui-



vant les règles et la ferveur primitives. Elle mit beaucoup d'ardeur pour faire adopter la régularité dans l'abbaye de Poissy, où étaient deux de ses sœurs, exhortant les parties intéressées à embrasser toute la perfection de leur état. Sa dévotion pour la sainte Vierge était vive et tendre. Elle envoya pour dix mille écus de perles à Notre-Dame de Lorette. Elle procura la conversion d'un ministre protestant, nommé monsieur Berger. Elle parlait avec force aux puissances, quand la religion ou la charité y était intéressée. Elle exhortait les évêques et s'adressait même au roi et à la reine ; mais elle n'allait jamais à la cour que pour y demander quelque chose pour les malheureux. Henri IV témoignait beaucoup de respect pour elle. Marie de Médicis lui envoyait quelquefois de fortes sommes pour la délivrance des prisonniers ou pour le soulagement des pauvres. Cette même princesse lui avait fait présent d'un reliquaire avec un fragment de la vraie croix et de la sainte épine. Innocent X, en témoignage de son estime, lui envoya un rosaire auquel étaient attachées des indulgences.

Telle était la marquise de Magnelais dans ses relations avec le prochain. Dans son in

térieur, elle pouvait également être proposée comme un modèle. Elle ne souffrait point qu'on lui accordât aucune des distinctions auxquelles son rang aurait pu l'accoutumer. Elle se mettait au-dessous de tous, et se croyait véritablement la dernière. Elle se privait de tout, et avait une adresse infinie pour se procurer mille petites mortifications qu'elle cachait avec soin.

La mort successive de son mari, de son fils et de sa fille, fut l'occasion dont la Providence se servit pour la détacher de la terre. A chaque fois, la nature fit sentir les plus vifs regrets ; à chaque fois, la grâce finit par triompher. Elle en vint à regarder les croix comme des faveurs. Quatre ans avant sa mort, elle devint tout-à-coup aveugle. En s'éveillant un matin, elle se trouva privée de la vue : loin de s'affliger d'une si triste infirmité, son premier mouvement fut de remercier Dieu. Chantons le *Te Deum*, dit-elle à ses femmes, et elle le récita en effet. La fin de sa vie fut marquée par de grandes souffrances : elle eut plusieurs attaques d'apoplexie ; elle fit les remèdes qu'on lui prescrivit, sans donner aucune marque d'impatience, offrant ses douleurs à Dieu, conservant son

ame dans le calme, et s'entretenant de pensées pieuses. Ses parens étant venus la voir, elle les pria de trouver bon qu'elle eût disposé de ses biens par son testament. Visitée par des personnes du premier rang, elle savait toujours leur adresser quelques paroles de piété qui leur convinssent. *Servez bien le roi*, leur disait-elle, *mais servez bien aussi Dieu*. Leurs Majestés l'envoyèrent visiter. Son grand âge, sa réputation, le bien qu'elle avait fait, tant d'années d'une vie tout employée au soulagement du prochain, tout inspirait le respect et l'intérêt. Elle consolait les uns, encourageait les autres et édifiait tous. Vingt jours avant sa mort, elle eut une attaque de paralysie qui lui ôta l'usage de la parole. Elle entendait ce qu'on lui disait, mais elle ne pouvait plus remuer qu'une main : c'était celle qui s'était ouverte tant de fois pour assister le pauvre. La pieuse marquise n'avait pas attendu à ce moment pour demander et recevoir les secours de l'Eglise. Accoutumée en santé à communier deux ou trois fois la semaine, elle n'aurait pu rester si long-temps sans approcher de la sainte table. Le curé de Saint-Roch, sa paroisse, lui apporta le viatique, et cette cérémonie fut pour la mar-

quise une nouvelle occasion d'édifier les assistans. Elle mourut, le 25 août 1650, dans sa quatre-vingtième année. Elle voulut que son corps fût enterré dans le couvent des Capucines, avec le cœur de la duchesse d'Halluin sa fille, et elle donna son cœur aux Carmélites où la duchesse était enterrée. Dans son testament elle fit des legs avantageux à toutes les personnes de sa maison, laissa une somme considérable à la Magdeleine, pour l'entretien à perpétuité d'un certain nombre de filles ; mille livres de rente au couvent de la Visitation ; son hôtel aux Capucins, qui en étaient voisins. Elle donna à l'Oratoire, aux prêtres de la Mission, à l'hôpital de la Charité, aux incurables, aux Quinze-Vingts, à toutes les prisons, à tous les pauvres. Elle donna aussi quatre mille francs à la fabrique de Saint-Roch, sa paroisse, sans compter ce qu'elle avait donné de son vivant pour commencer l'église qui subsiste aujourd'hui. Elle avait été une des plus zélées pour établir une assemblée des Dames de la Charité sur cette paroisse. Enfin, les différens legs portés dans son testament, se montaient à quatre cent vingt-quatre mille francs, somme très-forte pour ce temps-là. Ainsi elle trouva



le moyen de continuer , après sa mort , le bien qu'elle avait fait pendant sa vie , et ses charités ne moururent point avec elle. Son hôtel , qui n'existe plus , était situé rue Saint-Honoré , entre le couvent des Capucins , aujourd'hui détruit , et le couvent des filles de l'Assomption. Il paraît qu'il était contigu à l'un et à l'autre.

La marquise de Magnelais avait été fort liée avec madame Acarie. La piété et la charité pour le prochain avaient uni ces deux belles ames , qui concoururent ensemble à toutes les bonnes œuvres que vit naître cette époque ; on a lieu de croire qu'elles se voyaient souvent. Du moins , dans les dépositions juridiques qui furent faites après la mort de madame Acarie , pour informer de la sainteté de sa vie , la marquise de Magnelais fut entendue , et sa déposition renferme beaucoup de particularités qui annoncent une grande intimité , que nous pouvons dire être honorable pour l'une et pour l'autre , puisque l'une et l'autre ne s'occupaient que de s'avancer dans la perfection , et de servir et soulager leurs semblables. La marquise de Magnelais n'était pas moins liée avec Vincent de Paul. *Elle était des assemblées de cha-*

rité qu'il avait formées. Elle le secondait dans ses bonnes œuvres, et elle contribua entre autres aux frais des retraites qu'il faisait faire aux ordinans, et qui servirent à réveiller l'esprit de piété parmi les ecclésiastiques de la capitale.

~~~~~

VIE

DE MARIE-MAGDELEINE

DE VIGNEROD,

DUCHESSE D'AIGUILLON.

IL est à regretter qu'aucun historien n'ait entrepris de raconter les actions et les bienfaits de cette femme, dont on retrouve le nom à la tête de toutes les bonnes œuvres qui se firent de son temps. Propriétaire d'une grande fortune, la duchesse d'Aiguillon ne la fit servir que pour le bien de ses semblables. Sa charité, forte et généreuse, ne soulageait pas seulement le pauvre qui souffrait à sa porte, elle s'étendait au loin. Elle s'occupait et du sauvage du Canada, et de l'esclave qui gémissait dans les fers en Barbarie, et de l'Indien livré aux ténèbres du paganisme. Son zèle ardent n'aspirait qu'à éclairer l'ignorance, qu'à consoler le malheur, qu'à fortifier la faiblesse, qu'à soulager la misère.

Nous allons recueillir le peu de détails qu'on nous a laissés sur cette femme active et libérale, dont l'histoire est malheureusement trop courte.

Marie-Magdeleine de Vignerod était fille de René de Vignerod, seigneur de Pontcourlai et de Glainai, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, mort en 1625. Il avait épousé, le 28 août 1603, Françoise du Plessis, sœur du cardinal de Richelieu, morte en 1615. Ils eurent deux enfans, François de Vignerod, marquis de Pontcourlai, et Marie-Magdeleine. Le premier mourut en 1646, à l'âge de trente-sept ans; la seconde, celle dont il doit être question dans cet article, fut mariée à Antoine Grimoard du Roure, seigneur de Combalet, colonel du régiment de Normandie, qui fut tué au siège de Montpellier, en 1622, sans laisser d'enfans de son mariage. C'est à peu près à cette époque que monsieur de Richelieu, évêque de Luçon, parvint à cette haute fortune où il se soutint jusqu'à sa mort. Il fut fait cardinal et premier ministre. En s'occupant des affaires de l'Etat, il n'oublia point sa famille; il affectionnait surtout singulièrement madame de Combalet, dont les qualités n'avaient pu échappée

échapper à ses yeux pénétrants. Il paraît qu'elle demeurait avec lui. On a même lieu de penser qu'il l'eût vue avec plaisir contracter un second mariage. Restée veuve fort jeune, madame de Combalet eût pu aspirer aux plus grands partis, et les familles les plus distinguées eussent recherché une alliance avec la nièce d'un ministre tout-puissant. On avait l'exemple de ce que le cardinal avait fait pour le fils du marquis de Pontcourlai, qui devint duc de Richelieu après son oncle, et pour les enfans de la marquise de Brézé son autre sœur, dont une fille épousa depuis le prince de Condé; mais madame de Combalet se montra inaccessible à l'ambition, et ne contracta point d'autres nœuds.

En 1625, elle fut nommée dame d'atours de la reine-mère, place qu'elle conserva jusqu'en 1631. A cette époque, Marie de Médicis, qui était mécontente du cardinal, la renvoya. Il n'est pas étonnant que la marquise de Combalet, car elle portait ce titre à la cour, se ressentît de la haine que la plupart des courtisans avaient pour son oncle. Quoiqu'elle ne se mêlât en rien du gouvernement, et qu'elle fût dès lors livrée aux bonnes œu-

vres , elle n'avait pu éviter le ressentiment des grands, mécontents de la sévérité inflexible du cardinal. On forma même, en 1632, le projet de l'enlever. On voulait la conduire à Bruxelles, où sa tête aurait répondu de celle du duc de Montmorency, alors en jugement à Toulouse. Déjà des relais avaient été disposés sur la route de Flandre. On arrêta neuf individus convaincus d'avoir préparé cet enlèvement, et ils eussent tous subi la peine capitale, si la marquise n'eût intercédé en leur faveur. Il n'y en eut qu'un dont elle ne put obtenir la grâce. Le roi lui écrivit pour la féliciter d'avoir échappé à ce danger. Le comte d'Apchon, qui était le chef de l'entreprise, fut mis à la Bastille, d'où il ne sortit qu'à la sollicitation de madame de Combalet, qui employa encore son crédit pour obliger les parens du comte à lui rendre ses biens dont ils s'étaient emparés pendant sa détention. C'était ainsi qu'elle se vengeait de ses ennemis.

En 1638, elle fut créée duchesse d'Aiguillon, et quatre ans après, elle hérita d'une partie des biens du cardinal, qui mourut, comme on sait, en 1642. Cette augmentation d'honneurs et de fortune ne donna que

plus de facilité à la pieuse veuve pour faire du bien. Elle était dès lors liée avec Vincent de Paul , et elle le secondait dans toutes ses charitables entreprises. Elle avait été une des premières à entrer dans les assemblées de charité que le saint prêtre avait établies à Paris et ailleurs pour le soulagement des malheureux de toute espèce. Là, des dames du premier rang ambitionnaient l'honneur de se consacrer au service des pauvres. On y voyait, avec la duchesse d'Aiguillon, les noms les plus illustres : la princesse de Mantoue, depuis reine de Pologne ; la marquise de Magnelais ; les présidentes de Herse et Goussaut ; madame d'Aligre, femme du chancelier ; madame Fouquet, mère du sur-intendant, femme de la plus haute piété et d'une charité inépuisable ; mesdames de Brienne, de Traversoi, de Villesavin, de Sénecey, de Bailleul, de Saintot, de Polalion, du Macq, et tant d'autres dont les noms ne nous ont pas été conservés. Ce fut avec le secours et les libéralités de ces dames respectables, que saint Vincent de Paul réalisa tant de projets utiles et assista tant de malheureux. La duchesse d'Aiguillon n'était pas une des moins zélées de ces assemblées

qui se tenaient quelquefois dans son hôtel , et qu'elle présida aussi pendant quelque temps. On a une lettre que Vincent de Paul lui écrivit à ce sujet.

En 1643, elle donna quatorze mille livres pour faire des missions aux galériens de Marseille ; car, à l'imitation de Vincent de Paul , sa charité s'étendait jusque sur ces hommes que la justice humaine punit ; et parce qu'ils étaient coupables, elle ne les jugeait que plus faits pour exciter le zèle et la compassion. L'année suivante , elle établit à demeure à Marseille , quatre prêtres , qui furent chargés du soin des forçats. Elle établit aussi à Rome une maison de congrégation des prêtres de la Mission , que Vincent de Paul venait d'instituer , et elle fit cette fondation avec une libéralité digne d'elle. On a des lettres du saint à la duchesse , dans lesquelles il lui rend compte des missions faites à Marseille , et la félicite de la part qu'elle a eue à cette bonne œuvre. Elle avait donné également de l'argent pour envoyer des missionnaires en Irlande , au secours des catholiques de ce pays , alors inquiétés par Cromwel. Mais elle s'intéressa d'une manière plus spéciale encore aux missions de Barbarie. Elle éta-

blit à Alger un petit hôpital pour les esclaves , dont le sort la touchait d'autant plus , qu'outre la misère où ils étaient et les mauvais traitemens qu'ils avaient à essuyer , ils étaient continuellement en danger de perdre la foi. Saint Vincent la trouvait toujours disposée à seconder ses vues. La duchesse avait tant d'estime pour lui , tant de respect pour sa vertu , tant de confiance en ses paroles , qu'il ne fut jamais nécessaire de lui proposer deux fois ce qu'elle pouvait entreprendre ; elle se rendait à la première invitation

Madame d'Aiguillon donna beaucoup pendant le blocus de Paris. Elle envoya en Lorraine des meubles et des lits pour les habitans de cette province désolée par les ravages de la guerre. Lorsqu'il fut question d'envoyer des évêques français comme missionnaires en Chine et dans les Indes , elle agit à Rome pour obtenir l'approbation de ce projet. On la voit concourir à tous les projets utiles , à toutes les œuvres de miséricorde , à tous les établissemens de piété. Les personnes dans la détresse étaient assurées de trouver un refuge dans ses libéralités. Elle donna mille francs à la fondatrice de la congrégation de Notre-Dame de la Miséricorde , qui se trou-

vait dans le plus extrême besoin. Elle fit présent de quarante mille francs pour la fondation de l'évêché de Québec, et pour la construction d'un Hôtel-Dieu dans cette ville naissante, et elle est regardée encore aujourd'hui comme la fondatrice de cet établissement. Elle prenait beaucoup de part aux progrès de la foi dans cette colonie, qui attirait alors l'attention des amis de la religion.

L'historien de la Vie de Vincent de Paul raconte de la duchesse d'Aiguillon, un fait qui montre les soins qu'elle avait pour ce saint prêtre. Ayant appris qu'il était malade à Richelieu, elle lui envoya une voiture que les Dames de l'assemblée de Charité lui avaient achetée quelques années auparavant, et dont il n'avait jamais voulu se servir. Elle la fit conduire par deux de ses chevaux et un cocher. Vincent consentit à profiter de cette voie pour revenir à Paris; mais sitôt qu'il fut de retour, il renvoya les chevaux à la duchesse, en lui faisant mille remerciemens. Celle-ci ne voulut point reprendre son présent, et le renvoya à Saint-Lazare, en conjurant Vincent de Paul de s'en servir et de ménager ses jambes alors fort enflées. Il refusait constamment, et

cette contestation durait depuis plusieurs semaines , quand la duchesse imagina de mettre dans ses intérêts la reine et l'archevêque de Paris , qui se réunirent pour ordonner à Vincent d'aller en carrosse. Il céda donc , mais il appelait cette voiture *sa honte et son ignominie* , et il disait souvent qu'*il était honteux que le fils d'un pauvre paysan osât se servir d'une voiture.*

Ce fut au milieu de ces bonnes œuvres que la duchesse d'Aiguillon prolongea sa carrière. Sa charité ne se démentit point. Peut-être entra-t-il dans sa pensée qu'elle devait répandre plus d'aumônes pour effacer ce qu'il pouvait y avoir eu de moins pur dans la manière dont le cardinal de Richelieu avait acquis la fortune qu'il lui avait transmise. Rien ne pouvait mieux lui faire pardonner ses richesses , même aux yeux du censeur le plus difficile, que l'usage noble et religieux auquel elle les consacrait. Elle survécut longtemps à son oncle, et mourut le 17 avril 1675 , laissant son titre de duché-pairie à Marie-Thérèse de Vignerod sa nièce , qui mourut elle-même , le 18 décembre 1704 , sans avoir été mariée. Cette pairie était passée depuis dans la maison de Richelieu.

VIE

DE FRANÇOISE-MARGUERITE DE SILLY,

COMTESSE DE JOIGNY (1).

FRANÇOISE-MARGUERITE DE SILLY naquit en Picardie, en 1580. Elle était fille d'Antoine de Silly, comte de la Rochepot, baron de Montmirel, qui fut gouverneur d'Anjou, et ambassadeur en Espagne. Sa mère était Marie de Launoy, qui la laissa orpheline dès sa jeunesse. Son père se remaria à Jeanne de Cossé, veuve de Gilbert Gouffier, duc de Roannais. Cette belle mère ne négligea point l'éducation de mesdemoiselles de Silly; car Françoise - Marguerite avait une sœur cadette. On prit soin de les former à la vertu e

(1) Vies des Dames illustres, par Hilarion de Coste, tome II, page 389; et Vie de saint Vincent de Paul, par Collet, tome I, page 39 et suivantes.

à la piété. On destinait l'ainée au jeune duc de Roannais , que Jeanne de Cossé avait eu de son premier mariage ; mais cette alliance n'eut pas lieu, et mademoiselle de Silly épousa Philippe-Emmanuel de Gondi , comte de Joigny et général des galères , troisième fils du duc de Retz. Elle méritait d'entrer dans une famille si distinguée par sa piété. Monsieur de Gondi était un gentilhomme plein de courage et d'honneur. Il servit sous quatre rois avec beaucoup de fidélité, et se distingua principalement dans une expédition contre Alger et dans les guerres contre les protestans. Il eut de sa femme trois fils : Pierre , depuis duc de Retz ; Jean-François de Paule , qui fut cardinal , et un autre fils mort en bas âge. La comtesse de Joigny, qui avait fort à cœur d'élever ses enfans dans les sentimens de religion dont elle-même était remplie , désirait avec ardeur confier leur éducation à une personne d'une vertu éprouvée ; elle s'adressa pour cet effet au père de Bérulle , fondateur de l'Oratoire , à qui sa vertu , plus encore que sa naissance , avait procuré la considération et la confiance de tout ce qu'il y avait alors de plus distingué à la ville et à la cour. Elle désirait qu'il

lui donnât quelque saint prêtre de sa congrégation , pour élever messieurs de Retz.

Monsieur de Bérulle jeta les yeux sur Vincent de Paul , alors curé de Clichy près de Paris , qu'il engagea à prendre cette place , comme par essai. La Providence le permit ainsi pour mettre Vincent de Paul en relation avec les personnes les plus distinguées par leur naissance , et pour le préparer au rôle important qu'il devait remplir un jour. Il paraît que ce fut vers 1613 que le saint prêtre entra dans la maison de Gondi. Ses soins pour ses élèves furent parfaitement secondés par la piété de la comtesse de Joigny. Jeune encore , les devoirs de la religion et l'ordre de sa maison faisaient son occupation principale. Mais si Vincent de Paul eut à se louer des exemples et des procédés de cette dame chrétienne , elle eut encore plus à se féliciter d'avoir reçu chez elle un homme d'une si haute et si rare vertu. L'esprit de religion , de paix et de charité , entra avec lui dans l'hôtel de Gondi ; il s'y rendit utile aux maîtres et aux domestiques. Il donna au général des galères des conseils salutaires dans plusieurs occasions importantes, et l'empêcha , entre autres , d'écouter son ressenti-

ment dans une circonstance où le faux honneur du monde allait l'engager dans un de ces combats singuliers , que l'humanité et la raison ne réprouvent pas moins que la loi de Dieu.

La comtesse de Joigny sentit bientôt tout le prix du trésor qu'elle avait acquis. Il y avait à peine un an que Vincent de Paul était dans sa maison , qu'elle résolut de le prendre pour son directeur. Comme elle allait à Dieu sincèrement , elle ne fut point effrayée du grand zèle et de la perfection du vertueux instituteur de ses enfans , et elle lui fit ordonner par le père de Bérulle de se charger du soin de sa conscience. Sous la conduite d'un homme si animé de l'Esprit de Dieu , elle fit les plus rapides progrès dans le bien. Elle répandait de grandes aumônes dans le sein des pauvres. Elle avait surtout soin de ceux qui habitaient dans ses terres , visitait les malades , se faisait un honneur de les servir , terminait à l'amiable les différens entre ses vassaux , veillait à ce que ses officiers leur rendissent justice , et tâchait de ne mettre en place que des hommes droits et intègres. Elle souhaitait ardemment que Dieu fût servi et honoré dans ses domaines , et

elle y travaillait , de concert avec saint Vincent de Paul , qui l'accompagnait dans ses voyages , tandis que le général des galères étoit obligé de rester à la cour ou de faire son service à l'armée. S'étant aperçue avec douleur de l'ignorance et de l'apathie des gens de la campagne sur l'article de la religion , elle établit dans sa terre de Folleville des missions pour ranimer la foi. Dès lors elle forma le dessein de réserver un fonds pour établir de semblables missions dans toutes ses terres.

Elle s'occupait ainsi sans relâche de sa sanctification et de celle des autres , quand elle eut un vif sujet de peine qui lui vint de la part de celui dont elle eût cru le moins avoir à en craindre. Saint Vincent de Paul sortit inopinément de l'hôtel Gondi. Peut-être le respect qu'on y avait pour lui affligeait-il son humilité ; peut-être aussi craignait-il qu'il ne se glissât quelque chose de trop humain dans la confiance qu'avait en lui la comtesse de Joigny. Elle ne pouvait se passer de ses conseils , et il avait eu peine à obtenir d'elle qu'elle s'adressât quelquefois à un autre prêtre. Elle trouvait que lui seul savait apaiser les troubles de sa conscience

et

et rendre la paix à son ame. Vincent de Paul , détaché de tout , craignit d'être , sans le vouloir , un obstacle au détachement qu'il voulait inspirer à la générale des galères , et il alla se cacher dans le fond de la Bresse , où il se chargea de la paroisse de Châtillon-les-Dombes. Madame de Gondi fut extrêmement sensible à cette séparation ; elle le regrettait pour elle-même , pour ses enfans , pour sa maison , pour ses vassaux. Elle mit dans ses intérêts le père de Bérulle , dont elle connaissait l'ascendant sur l'esprit de Vincent de Paul. Elle écrivit plusieurs fois à ce dernier , en lui représentant le bien qu'il pouvait faire dans sa maison et dans ses terres , et le besoin qu'elle avait de ses conseils. Elle s'efforça de le toucher par les motifs les plus propres à faire impression sur son esprit. Elle lui fit écrire dans le même sens par plusieurs de ses connaissances de Paris. Elle n'obtint pas tout de suite ce qu'elle désirait avec tant d'ardeur. La Providence , qui avait conduit saint Vincent de Paul à Châtillon-les-Dombes , voulut au moins lui donner le temps d'y opérer le bien pour lequel elle l'y avait attiré , et ce ne fut qu'après que le saint prêtre eut réformé cette pa-

roisse, et y eut établi l'ordre et la piété, qu'il consentit, sur de nouvelles instances, à rentrer dans la maison de Gondi; ce qui eut lieu le 24 décembre 1617. Mais il n'eut plus qu'une inspection générale sur l'éducation des enfans du général des galères, et il put se livrer à tout son zèle, soit pour le ministère, soit pour les œuvres de charité.

La comtesse de Joigny, qui avait eu tant de peine à obtenir son retour, lui fournissait les moyens de travailler au salut des âmes. Pendant que Vincent de Paul faisait des missions dans ses domaines, elle-même en faisait aussi à sa manière. Quoique d'une santé faible et même infirme, elle se multipliait pour le prochain. Elle exhortait les paysans de ses terres à profiter des instructions qu'on leur adressait. Elle visitait les malades, consolait les affligés, répandait des aumônes, favorisait l'établissement des compagnies de charité, que Vincent de Paul avait formées pour la première fois à Châtillon, et qu'il institua de même dans plus de trente paroisses dépendantes de monsieur de Gondi. Montmirel, où la générale des galères habitait le plus souvent, se ressentit aussi le plus de sa présence et de celle du vertueux

directeur qui l'accompagnait ordinairement dans ses voyages. Ils en chassèrent à la fois l'ignorance, le vice et la misère. Ils opérèrent le même bien à Folleville, à Villepreux, à Joigny. Des confréries d'hommes et de femmes, pour le soulagement des pauvres et des malades, furent établies dans ces différens lieux.

Les avantages que les missions de Vincent de Paul procuraient aux villages où il les faisait, décidèrent la comtesse de Joigny à perpétuer cet établissement, et par un acte du 17 avril 1625, elle et son mari donnèrent quarante mille francs pour fonder des missions qui devaient être faites tous les cinq ans dans leurs terres. Ce fut le dernier acte de charité de madame de Gondi. A peine elle eut terminé cette fondation, qu'elle tomba malade. Elle comprit aussitôt le danger de son état, et remercia Dieu de deux choses : premièrement, d'avoir pourvu aux besoins de ses vassaux ; secondement, d'être assistée dans ses derniers momens par le saint prêtre auquel elle avait donné sa confiance. C'était ce qu'elle avait toujours souhaité, et elle mit cet avantage à profit. Si elle avait expérimenté en plus d'une rencontre le ta-

lent de Vincent de Paul pour calmer ses peines intérieures, elle eut encore plus à se féliciter d'avoir un tel appui dans le dernier passage. Encouragée par un si bon guide, elle fit à Dieu le sacrifice de sa vie, et vit avec joie la dissolution de son corps. En mourant, elle recommanda son mari et ses enfans à Vincent, et les exhorta à suivre ses conseils. Elle aurait même voulu qu'il n'eût jamais quitté la maison; mais la Providence en ordonna autrement. Ce fut le 23 juin 1625, que la pieuse comtesse passa à une vie meilleure. Elle fut enterrée dans l'église des Carmélites de la rue Chapon.

Son mari, qui avait été de moitié dans plusieurs de ses bonnes œuvres, et à qui ses charges n'avaient point fait oublier ce qu'il devait à Dieu, fut si touché de la perte qu'il venait de faire, qu'il prit la résolution de se retirer entièrement du monde. Il quitta ses honneurs et ses titres, entra dans la congrégation de l'Oratoire, y prit même les ordres sacrés, et y vécut pendant trente-cinq ans dans la pratique des vertus chrétiennes et sacerdotales. Il mourut à Joigny, le 29 juin 1662. On conservait à l'Oratoire sa vie manuscrite.


~~~~~

# VIE

## DE MADEMOISELLE

### DE LAMOIGNON (1).

---

MAGDELEINE DE LAMOIGNON naquit le 14 septembre 1608. Elle était fille de Chrétien de Lamoignon , président à mortier au parle-

(1) Cette Vie de mademoiselle de Lamoignon est extraite d'un manuscrit intéressant qui se conservait dans la famille Lamoignon , et qui est aujourd'hui entre les mains d'une personne moins recommandable par ses titres que par son zèle et ses lumières. Cette personne a pensé que la publication d'une vie si édifiante ne pouvait qu'être honorable pour la famille Lamoignon , qui a fourni un si beau modèle de vertu et de charité. Les actions de mademoiselle de Lamoignon méritaient d'être mieux connues , et il est étonnant qu'on n'eût encore rien donné sur cela au public. On trouve , à la vérité , une Vie de mademoiselle de Lamoignon dans un ouvrage récent, *le Plutarque des jeunes Demoiselles* , ou *Abrégé des Vies des Femmes illustres de tous les pays* , imprimé à Paris , en 1806 , en 2 vol. in-12

ment de Paris , et de Marie de Landes. Nous aurons occasion de parler fréquemment de cette dernière, dont saint François de Sales, qui avait été son confesseur, a dit que c'était une des plus saintes femmes de son temps. Quant à la famille Lamoignon , son nom et ses services sont assez connus. Mais si elle a reçu un grand éclat des emplois relevés qu'ont remplis plusieurs de ses membres , elle doit aussi recevoir quelque gloire des vertus qu'a pratiquées mademoiselle de Lamoignon. Un

mais cette Vie , outre qu'elle est fort courte , n'est pas toujours fort exacte , ni rédigée dans un très-bon esprit . On y fait naître mademoiselle de Lamoignon à une époque qui , je crois , est fautive. On se trompe sur le nom de sa mère , la présidente de Lamoignon , qui fut aussi la mère des pauvres , et dont nous parlerons plus d'une fois. L'auteur dit qu'elle s'appelait , de son nom de fille , *Charlotte Besançon*. Il a confondu la mère et la grand'mère. La mère de monsieur Chrétien de Lamoignon était véritablement une demoiselle Besançon ; mais sa femme était Marie de Landes. Le même auteur accuse cette dame d'avoir *négligé l'éducation de sa fille*. Loin d'être touché du spectacle de leur charité , il trouve qu'elles *ont poussé cette vertu jusqu'à l'excès*. Il dénature le fait de madame de Bignon. Il paraît d'ailleurs assez étranger aux principes qui animaient mademoiselle de Lamoignon , et qui furent chez elle la source de tant de bonnes œuvres.

fil et trois filles furent le fruit du mariage de Chrétien de Lamoignon. Le fils, Guillaume de Lamoignon, naquit le dernier, en 1618. Sa naissance, impatiemment attendue, devint le sujet d'une grande joie dans sa famille. Le président de Lamoignon voulut que tout le monde y prît part dans sa terre de Basville. Toutes les chaumières furent visitées, des habits et des secours furent distribués à tous les indigens. Il fut même établi qu'une pareille distribution aurait lieu tous les ans à pareil jour; fête touchante autant que respectable, et qui devait entourer d'un concert annuel de bénédictions le berceau d'un enfant si précieux à la famille dont il fut depuis l'ornement.

Mademoiselle de Lamoignon trouva donc dans la maison paternelle de grands exemples de piété et de bienfaisance. Sa mère l'accoutuma de bonne heure aux exercices de la religion. Elle lui fit faire sa première confession à l'âge de cinq ans, et ce fut saint François de Sales que la jeune Magdeleine eut le bonheur d'avoir alors pour directeur. Ce grand évêque se trouvait à Paris, et ce furent peut-être ses prières qui obtinrent à la jeune pénitente d'imiter un jour la charité dont il avait

été le modèle. Mademoiselle de Lamoignon fit sa première communion à neuf ans ; elle en conserva le fruit , et croissait en âge sans rien perdre de son innocence . Sa beauté, son esprit , ses manières vives et enjouées , la sensibilité de son cœur , étaient bien des moyens de plaire. Elle plut en effet à tout le monde ; mais modeste et défiante d'elle-même , elle ne paraissait pas s'apercevoir de l'approbation générale , et ne mettait qu'en Dieu ses affections. Bientôt vint le temps de songer à son établissement. L'aînée de ses sœurs avait épousé Théodore de Nesmond , maître des requêtes , et depuis président à mortier au parlement de Paris. La seconde était entrée au couvent de la Visitation du faubourg Saint-Jacques. Il semblait que Magdeleine n'eût à choisir qu'entre ces deux états , du mariage ou de la profession religieuse. Mais , si d'un côté , elle avait peu d'attrait pour le premier , de l'autre , elle redoutait les vœux perpétuels. Elle se félicita donc de ce qu'un parti , qui s'était présenté pour elle , avait manqué tout-à-coup par un accident qu'elle regarda comme un avis de la Providence , et depuis elle refusa tous ceux qui se présentèrent. En vain son père la pressa sur ce point ; il craignait



que sa fille ne compromît son bonheur en restant dans le monde sans y prendre des liens ; mais il ne put résister à ses répugnances , et il la laissa suivre son goût. Mademoiselle de Lamoignon ne se décida pourtant pas seule dans une occasion si importante. Elle consulta des hommes sages qui ne désapprouvèrent pas son dessein ; elle se consacra donc au soulagement des pauvres , et elle annonça la nouvelle vie qu'elle voulait mener, par une plus grande simplicité dans ses habillemens et par le renoncement aux plaisirs du siècle.

Saint Vincent de Paul venait d'établir à Paris des assemblées de charité, destinées à multiplier les aumônes et à les distribuer avec discernement. La présidente de Lamoignon obtint que ces assemblées se tiendraient chez elle. Ainsi, sa maison devint en quelque sorte celle des pauvres, et mademoiselle de Lamoignon eut mille occasions de satisfaire le penchant qui la portait à leur faire du bien. Elle secondait sa mère dans les soins que celle-ci leur donnait. Tandis que la présidente recevait les pauvres dans son hôtel, leur donnait des habits, des alimens, des secours et des consolations de toute espèce, la fille allait dans Paris, accompagnée seulement

d'une suivante pieuse , et cherchait dans les greniers, dans les faubourgs , dans les réduits les plus obscurs , le malheureux qui ne pouvait venir la trouver. Elle pansait des plaies , balayait même des chambres , faisait des lits. On ne pouvait assez s'étonner de voir une jeune demoiselle remplir un ministère aussi rebutant ; et plus d'un indigent , en la voyant s'approcher inopinément de son lit de douleur , et lui apporter des secours et des paroles de paix , crut peut-être voir un ange que le Ciel lui envoyait dans sa miséricorde. Elle rentrait quelquefois accablée de lassitude , mais elle retrouvait dans sa charité de nouvelles forces. Si le président de Lamoignon et son fils eussent été moins vertueux , ils n'eussent pas vu sans déplaisir, et dans la mère et dans la fille , une inclination à donner, qui les privait quelquefois du nécessaire. Leur maison était le rendez-vous des malheureux : dans l'hiver surtout on y voyait abonder des vieillards , des enfans , des femmes ; chacun s'en retournait soulagé , en bénissant celles qui avaient essuyé leurs larmes et adouci leur sort.

Il est bon de le dire , quoique la chose parle assez d'elle-même ; c'est dans la piété

que mademoiselle de Lamoignon trouvait la source de cette charité si active ; c'est l'amour de Dieu qui lui avait inspiré tant d'amour pour les pauvres. Une sensibilité naturelle n'eût pas produit seule un dévouement si généreux ; aussi, pour se fortifier de plus en plus dans les sentimens de ferveur qui étaient son premier mobile, mademoiselle de Lamoignon faisait de temps en temps des retraites ; elle s'éloignait tout-à-fait du monde pour se pénétrer de plus en plus de l'esprit de Dieu. Là, elle méditait à loisir sur ses obligations, et quelquefois elle aimait à coucher sur le papier le résultat de ses pieuses réflexions : on voit dans ses écrits combien elle aimait Dieu, et au sortir de là elle se répandait au dehors avec un nouveau zèle. Elle avait conçu de nouveaux projets de charité, elle en avait dressé le plan ; elle se livrait à leur exécution. A mesure qu'elle voyait l'infortune de plus près, elle apprenait à connaître de nouveaux genres de misères ; elle s'efforçait aussitôt de les soulager. Il semblait que la Providence lui eût départi quelque chose de sa tendre sollicitude pour les misères humaines, et de sa bonté active pour les calmer. Il ne se formait en faveur des

pauvres aucun établissement où elle ne prît part. Son zèle aplanissait tous les obstacles, et saint Vincent de Paul disait d'elle, qu'elle allait si vite en œuvres, que personne ne pouvait la suivre.

Elle avait vingt-huit ans quand elle perdit son père, qui mourut comme les anciens patriarches, plein de foi et de confiance en Dieu, et bénissant sa famille désolée. La présidente et sa fille ne purent demeurer dans une maison qui leur rappelait de trop cruels souvenirs ; elles se retirèrent quelque temps au couvent de la Visitation du faubourg Saint-Jacques, et elles y passèrent les premiers mois de leur deuil ; mais l'intérêt d'un fils rappela ensuite la présidente dans sa maison. Guillaume de Lamoignon arrivait à l'âge d'entrer dans la carrière des honneurs, où ses qualités devaient le faire paraître avec avantage. Il épousa Magdeleine Potier de Blancmesnil, d'une famille distinguée dans la robe. La joie que cette alliance causa à mesdames de Lamoignon, fut un peu troublée par la nécessité de se séparer d'un fils et d'un frère ; mais si mademoiselle de Lamoignon quitta avec regret la société d'un frère qu'elle aimait tendrement, elle put penser aussi qu'elle se li-



vrerait avec moins de distraction aux exercices de piété et aux bonnes œuvres. Elle parut en effet redoubler alors d'ardeur , ainsi que sa mère , pour le service des pauvres. Elles s'imposaient toutes les deux les plus grandes privations : leur charité alla même si loin , que leurs revenus ne suffirent pas toujours à leurs libéralités , et que monsieur de Lamoignon fut obligé d'y suppléer. Il allait toujours avec empressement au-devant de leurs besoins , et crut cependant devoir prendre quelques mesures pour qu'elles eussent ce qui leur était personnellement nécessaire.

C'était là ce qui occupait le moins mademoiselle de Lamoignon ; elle ne songeait qu'à ses pauvres. Quand elle n'avait plus rien à donner , elle sollicitait d'autres personnes à donner à leur tour. Elle plaidait la cause des malheureux avec tant de force , qu'elle rendit plusieurs dames riches les imitatrices de sa charité. Saint Vincent de Paul venait de concevoir le projet d'élever un hôpital pour les enfans trouvés , qui n'avaient alors aucun asile dans la capitale. Aussi sur quatre ou cinq cents enfans que le crime ou la misère exposaient annuellement , à peine en survivait-il une douzaine ; on les vendait pour

vingt sous au premier venu. On les confiait pour les nourrir , à des femmes malsaines. On les faisait servir aux mauvais desseins de fripons qui portaient le trouble dans les familles par des suppositions criminelles , ou bien , plusieurs devenaient les victimes de mendiants qui cherchaient à intéresser la pitié , en se faisant accompagner d'enfans disgraciés de la nature , ou pleurant de faim ou de froid. Tel était l'état de ces êtres que saint Vincent de Paul entreprit de sauver de l'indifférence de la société (1). Mademoiselle de Lamoignon fut des premières à partager l'ardente sollicitude du saint prêtre. Chargée par l'assemblée des Dames de la Charité de faire un rapport sur cet objet , elle peignit avec tant de force l'abandon de ces misérables enfans , que l'on résolut sur-le-champ d'y apporter remède. Les moyens n'étant pas proportionnés aux besoins , on ne put d'abord recueillir qu'un certain nombre de ces malheureux. On ne voulait point abandonner

(1) Peut-être trouvera-t-on que nous répétons ici et dans quelques autres endroits de cette Vie , des détails déjà mentionnés dans les Vies précédentes ; mais ces détails étaient nécessaires à rappeler , pour montrer la part qu'eut mademoiselle de Lamoignon à toutes ces bonnes œuvres.

pour eux les autres classes d'indigens. Cependant l'exemple était donné : le roi , informé d'un projet non moins utile pour l'Etat, que glorieux pour la religion, voulut concourir au succès. Il assigna douze mille livres de rente à prendre sur les gabelles. On crut avec ce secours pouvoir ouvrir un asile pour tous les enfans trouvés de Paris. Mais , lorsqu'à la fin de l'année il fut question de rendre les comptes , on fut fort surpris de voir que la dépense excédait de quarante mille livres l'argent destiné à cette bonne œuvre. Les Dames de Charité furent effrayées : on voulait abandonner l'entreprise. Saint Vincent de Paul exposa les raisons pour et contre , et ce fut alors qu'il prononça cette exhortation si éloquente et si pathétique , qui émut tous les cœurs et qui consolida à jamais l'établissement chancelant. Madame et mademoiselle de Lamoignon ne furent point étrangères à cette détermination généreuse et aux libéralités qui en furent le résultat , et qui ont fait subsister jusqu'à nos jours cet asile ouvert par la charité à tant d'infortunés.

La guerre désolait alors nos frontières , et y traînait à sa suite toute sorte de maux. La marche des armées , la prise des villes , le ra-

vage des campagnes , portaient partout la désolation. La terreur et la famine obligeaient des familles entières à s'expatrier. Les Dames de l'assemblée de Charité de Paris furent touchées de ces désastres , et mademoiselle de Lamoignon , entr'autres , entreprit d'apporter quelque adoucissement à tant d'infortunes. Aidée des conseils et de la charité de saint Vincent de Paul , avec qui elle entretenait des relations habituelles , elle donna des secours aux habitans qui s'étaient réfugiés à Paris , et en envoya à ceux qui étaient restés dans la province. A sa sollicitation , les prédicateurs recommandèrent dans les chaires le sort de ces victimes d'un fléau terrible. Elle répandit des relations de leurs désastres ; elle fit des quêtes pour eux ; elle engagea ses amies à en faire. C'est ainsi que la Lorraine , la Picardie , la Champagne et l'Artois ressentirent les effets de son zèle et de celui du saint Prêtre , au dévouement duquel elle s'était associée. La Lorraine reçut près de seize cent mille livres. Pendant la guerre civile et surtout pendant le blocus de Paris , mesdames de Lamoignon se multiplièrent pour le service des indigens ; service d'autant plus difficile , que chacun craignant pour



soi , était moins porté à donner. La cherté des vivres était extrême , et l'on manquait de pain. Dans cette extrémité , monsieur de Lamoignon avait trouvé le moyen de faire venir de Basville à Paris autant de blé qu'il lui en fallait pour sa subsistance et pour celle de sa mère pendant un an. La prudence semblait demander qu'on ménageât avec soin cette provision précieuse ; mais mesdames de Lamoignon ne purent résister aux cris des pauvres ; elles leur distribuèrent en un jour leur subsistance d'une année , s'abandonnant à la Providence pour le reste , et monsieur de Lamoignon n'eut pas la force de blâmer cette pieuse profusion. On voit par une lettre de saint Vincent de Paul , que les Dames de la Charité , à la tête desquelles étaient mesdames de Lamoignon , nourrissaient journellement à Paris jusqu'à quinze mille des gens de la campagne , qui s'étaient réfugiés dans la capitale. Outre cela , ces dames pourvoaient chaque jour aux besoins de huit ou neuf cent filles qu'elles avaient recueillies pour les mettre à l'abri de tout danger. Elles procurèrent même un asile à des religieuses qui avaient été obligées de quitter leurs monastères.

Mademoiselle de Lamoignon, au milieu de ces travaux continuels, eut un vif sujet d'affliction ; elle perdit la présidente sa mère, le 31 décembre 1651. Cette femme respectable mourut pleine de jours et de mérite. Elle avait reçu le nom de *mère des pauvres*, et ils la pleurèrent en effet comme leur mère ; ils suivirent en foule son corps à l'église, s'opposèrent à ce qu'il fût transporté à Saint-Denis, suivant les intentions de la défunte, et voulurent le déposer eux-mêmes dans un des caveaux de Saint-Leu sa paroisse. Mademoiselle de Lamoignon se retira encore en cette circonstance à la Visitation du faubourg Saint-Jacques, où était sa sœur, et elle y passa six mois dans la retraite et dans le deuil. Au bout de ce temps, on l'engagea à reprendre sa vie accoutumée, et elle vint demeurer chez son frère où elle continua les bonnes œuvres dont la présidente lui avait donné l'exemple. Une épidémie s'était manifestée à Arras ; on eut recours à mademoiselle de Lamoignon, qui y fit passer des secours, et y envoya deux sœurs de la Charité, que la ville retint même après l'épidémie.

Comme au milieu du malheur des temps les bourses des particuliers s'épuisaient, ma-

demoiselle de Lamoignon eut recours à un nouveau moyen. Elle sollicita , non plus de l'argent , quand on ne pouvait lui en donner , mais du linge , des habits , des meubles , des bijoux passés de mode , et même du blé , du vin , etc. Elle faisait porter tout cela chez monsieur de Lamoignon son frère. Les greniers , les salles , sa chambre même étaient remplis de toute sorte d'effets. Monsieur de Lamoignon se faisait un plaisir de montrer ce désordre à ses amis , et leur disait en plaisantant que sa sœur allait ouvrir incessamment un magasin de friperie. Celle-ci , poursuivant la plaisanterie , demandait si on voulait acheter quelqu'un de ces effets. On faisait semblant d'acheter , et on lui laissait la marchandise avec l'argent. D'autres fois , on lui envoyait gratuitement plusieurs objets. C'était un genre de commerce assez nouveau , mais fort utile aux pauvres , au profit desquels il tournait , et mademoiselle de Lamoignon en tira le moyen de pouvoir leur faire en argent des aumônes considérables , ou de leur distribuer en nature des objets de première nécessité.

Mais , tandis qu'elle donnait tant de soins aux malheureux qui étaient , pour ainsi dire ,

sous ses yeux , elle n'oubliait point les plus éloignés. Elle apprit que les français malades au Canada étaient abandonnés. Il n'y avait point encore d'hôpital dans cette colonie , et les pauvres qui y arrivaient , et à qui le changement de climat occasionait dans le commencement quelque maladie, comme c'est l'ordinaire , périssaient plutôt faute de soins que par la grandeur du mal. Mademoiselle de Lamoignon , qui prenait un grand intérêt aux missions du Canada , s'occupa efficacement, de concert avec la duchesse d'Aiguillon , des moyens d'établir un hôpital à Québec et d'y envoyer des religieuses hospitalières. Elle mit à contribution des dames de sa connaissance qui étaient fort riches , et fit passer dans ce pays des fonds considérables. A peu près dans le même temps , elle travaillait à établir à Varsovie des religieuses de la Visitation. Elle suivait en cela les désirs de la reine de Pologne , Louise-Marie de Gonzague , avec laquelle elle avait été fort liée pendant que cette princesse était encore en France , et avec laquelle elle entretenait une correspondance assidue (1). La conformité de mérite et de

(1) Louise-Marie de Gonzague - Clèves était fille de Charles , duc de Mantoue et de Nevers. Elle naquit en



vertus avait uni ces deux femmes respectables. Mademoiselle de Lamoignon fit même passer à la reine de l'argent, dans un moment où celle-ci en avait un grand besoin pour remettre ses affaires et celles de son mari. Ce secours leur fut très-utile, et la reine en témoigna sa reconnaissance à mademoiselle de Lamoignon; mais elle ne put lui faire accepter les intérêts de la somme; elle eut même peine à lui faire reprendre le ca-

France et y fut élevée. Elle était liée avec les personnes les plus vertueuses de ce temps, et était de la compagnie des Dames de la Charité, fondée par saint Vincent de Paul. Devenue reine, elle continua de donner à ce vertueux prêtre des marques de sa confiance et de sa vénération. Elle épousa, en 1646, Ladislas VI, roi de Pologne; et étant demeurée veuve de ce prince, elle se remaria, en 1649, avec une dispense du Saint Siège, à Casimir, frère et successeur de Ladislas. La pieuse princesse partagea toutes les traverses de son nouvel époux, et le soutint par ses conseils, par son courage et par son dévouement. La Pologne lui dut d'avoir attiré dans ce pays les prêtres de la mission et les sœurs de la charité. Les troubles seuls de ce royaume empêchèrent la reine de mettre à exécution tous les desseins qu'elle avait conçus pour l'avantage de la religion et de l'humanité. Elle mourut, le 10 mai 1667, après une vie éprouvée par les plus grandes disgrâces.

pital. Heureusement qu'il se présenta alors une occasion d'employer cette somme à une bonne œuvre. Les esclaves chrétiens à Alger s'étaient cotisés pour fournir une somme de 18,000 livres exigée par le Dey, du consul français. Ce consul avait écrit à saint Vincent de Paul, et l'avait prié de l'aider à rembourser ces généreux esclaves. Le Saint en parla à mademoiselle de Lamoignon, qu'il appelait *son bras droit* pour l'exécution des œuvres de charité. Celle-ci offrit sur-le-champ l'argent que venait de lui rendre la reine. Elle fit plus : touchée de la conduite et de la situation des esclaves à Alger, elle se concerta avec saint Vincent de Paul pour les délivrer. Ils firent des quêtes, chacun de son côté, et elles servirent à payer la rançon de soixante-dix esclaves, qui revinrent en France bénir les auteurs de leur délivrance.

Tant d'œuvres éclatantes ne satisfaisaient point encore le zèle ardent de mademoiselle de Lamoignon, et quand elle en avait terminé une, elle concevait aussitôt le projet d'en commencer une autre. Les rues de Paris étaient couvertes de mendiants de tout sexe et de tout âge ; ils y affluaient de toutes les provinces, et leur nombre montait jusqu'à

40,000. Il n'existait encore que deux ou trois maisons particulières, où l'on admettait quelques femmes et quelques vieillards infirmes ; les autres erraient dans les rues, et commettaient toute sorte de désordres, dans un temps où la police était fort loin d'être sur le pied où nous la voyons aujourd'hui. Ils étaient fort redoutés, et exerçaient le jour et la nuit des brigandages continuels. Les Dames de la Charité, aidées des conseils de saint Vincent de Paul, songèrent à remédier à un abus si préjudiciable à l'Etat. Le Saint reçut d'abord quarante pauvres dans un petit hospice, au faubourg Saint-Laurent ; on les y occupait au travail, et on les formait à la piété. Ce premier établissement servit de modèle ; on forma le dessein de l'étendre. Une dame riche donna cinquante mille écus, dont on fit un fonds. On en avait besoin de soixante mille autres ; mademoiselle de Lamoignon entreprit de les procurer. Elle alla trouver madame de Bullion, la veuve du surintendant. Cette Dame, qui était sa parente, était fort riche, mais ne passait pas pour être fort occupée des besoins des pauvres. Cependant mademoiselle de Lamoignon les lui retraça avec tant de force, lui parla avec tant d'a

dresse , sut si bien l'émouvoir par ses prières et par ses larmes , qu'elle l'amena à coopérer à la bonne œuvre. Madame de Bullion lui demande de combien elle a besoin. *De soixante mille écus que j'emporterai volontiers, si vous voulez me les donner*, répond mademoiselle de Lamoignon. *Je vous prends au mot*, repartit sur-le-champ la surintendante ; *les soixante mille écus sont à vous si vous pouvez les emporter vous-même et sans que personne en ait connaissance*. Mademoiselle de Lamoignon accepte la condition ; elle renvoie son carrosse et ses gens , et commence par emporter une partie de la somme. Elle fit un grand nombre de fois la course à pied , s'étant munie pardessus sa robe d'une ceinture de cuir pour mettre l'argent. Elle eut même d'autant plus de voyages à faire , que madame de Bullion , allant au delà de ses promesses , donna quatre-vingt mille écus , qui assurèrent l'établissement de l'Hôpital-Général. Il fut ouvert le 7 mai 1657 , et on y reçut environ cinq mille pauvres , nombre qui s'accrut même du double en peu d'années. Les pauvres qui ne voulurent pas y entrer , eurent ordre de quitter la capitale , et à dater de ce jour , on



ne vit plus les rues embarrassées d'une foule de mendiants : mais dans ces premières années on eut bien de la peine à faire face à la dépense ; il fallut exciter par mille moyens la charité des fidèles. Le cardinal Mazarin donna cent mille livres. Il en ajouta soixante mille par son testament. Des princesses, des dames du plus haut rang, empruntèrent pour l'Hôpital de fortes sommes ; d'autres vendirent leurs pierreries. De grands seigneurs rivalisèrent de zèle, et mademoiselle de Lamoignon, qui avait excité ces dons généreux, laissa ensuite à d'autres le soin d'administrer avec honneur le bien des pauvres qu'elle avait amassé avec tant de peine. Une épidémie s'était manifestée dans les environs de Paris, et les faubourgs en étaient atteints. Elle sembla se multiplier dans cette occasion, visitant les malades, recueillant les enfans, fournissant des médicamens ; et quand les malades étaient guéris, leur donnant les moyens de remonter leurs ateliers, et leur achetant les matières premières dont ils avaient besoin pour recommencer leurs travaux. Les faubourgs Saint-Laurent, Saint-Victor et Saint-Marceau, ressentirent particulièrement alors les effets de sa générosité.

Cette ardeur pour le bien et ces bienfaits multipliés conciliaient à mademoiselle de Lamoignon le respect général, en même temps que sa douceur, sa modestie et la grâce qu'elle mettait à ses bienfaits, la faisaient aimer de tout le monde. Une circonstance particulière vint ajouter en quelque sorte à la considération dont elle jouissait. Monsieur de Lamoignon, son frère, fut élevé à la place de premier président au parlement de Paris. Cette faveur parut d'autant plus grande, qu'il n'avait alors que quarante ans. Mademoiselle de Lamoignon reçut à ce sujet les complimens de ses connaissances ; mais de peur que l'élévation de son frère ne l'enflât elle-même, elle fit une retraite où elle se proposa de s'affermir dans les sentimens d'humilité et de détachement. Elle reprit ensuite le cours de ses bonnes œuvres, ne faisant servir l'augmentation de son crédit qu'au plus grand soulagement des pauvres. La reine-mère l'avait toujours honorée de sa bienveillance, et la lui témoigna surtout dans les six dernières années de sa vie. La reine, épouse de Louis XIV, ne l'estimait pas moins ; mais mademoiselle de Lamoignon n'usa jamais de son crédit auprès de ces prin-

cesses que pour en obtenir quelque chose pour ses pauvres. On rapporte à ce sujet , qu'un jour qu'elle faisait une demande à la reine , le surintendant de cette princesse , qui trouvait apparemment qu'on lui demandait trop souvent , dit à la reine qu'elle en serait quitte à meilleur marché , si elle abandonnait à mademoiselle de Lamoignon le revenu de la plupart de ses domaines. *Que répond à cela mademoiselle de Lamoignon ?* dit la reine en se tournant vers cette demoiselle. *Madame , répondit celle-ci , les pauvres y perdraient ; les revenus de vos domaines ont des bornes , votre charité n'en a point.* Une autre fois qu'elle était allée à la cour demander la grâce d'un malheureux condamné à mort , elle se trouvait chez la reine au moment où l'on vint avertir cette princesse que le roi l'attendait pour passer la soirée dans ses appartemens. La reine , qui avait mille bontés pour elle , lui proposa de la suivre chez le roi ; mademoiselle de Lamoignon y consentit , et les courtisans ne furent pas peu surpris de la voir entrer. Louis XIV la reçut avec cette grâce qui lui était naturelle ; il lui dit plusieurs choses obligeantes , et ajouta qu'on ne venait point

à la cour sans jouer. *Oserai-je, Sire*, reprit mademoiselle de Lamoignon, *faire une condition à votre Majesté? Volontiers*, dit le roi. *C'est, Sire, que le gain soit pour les pauvres*. Louis XIV y consentit. On joua pendant deux heures; mademoiselle de Lamoignon emporta de l'argent pour ses pauvres, et obtint la grâce qu'elle était venue demander. Quelques personnes la blâmèrent d'avoir joué; mais si c'était une faute, et il faudrait être bien sévère pour le décider ainsi, la charité la couvrirait abondamment. Le roi, plein de respect pour une si haute vertu, donna à mademoiselle de Lamoignon une grande marque de confiance; il la choisit pour la distribution de ses aumônes. Il lui envoyait de l'argent quatre fois l'an, s'en rapportant à elle sur l'emploi, et ne voulant jamais entendre parler de compte. On a plusieurs lettres qu'il lui écrivit lors de ses campagnes de Flandre; il s'y recommande à ses prières. De telles lettres honorent et le souverain qui les a écrites et la personne à qui elles sont adressées (1).

(4) Un homme de lettres, monsieur Villenave, possède quatre lettres originales de Louis XIV à mademoiselle de Lamoignon. Elles n'ont toutes pour objet



De nouvelles calamités donnèrent à mademoiselle de Lamoignon de nouveaux sujets de signaler son zèle. Des maladies contagieuses, des incendies, la grêle, désolèrent plusieurs provinces. Elle y fit passer des secours; elle recueillait toutes les semaines 5 à 6 mille francs, qu'elle répartissait dans les pays les plus malheureux, et on assure qu'elle sauva la vie à plus de cent mille personnes qui auraient péri faute de secours. Quand il s'agissait de donner, elle ne connaissait point d'obstacle et de restriction. Elle ne disait jamais : *On ne peut pas tout faire : nous*

que de la remercier de ses prières et de lui en demander de nouvelles. Monsieur Villenave a bien voulu permettre de prendre la copie d'une de ces lettres, que nous rapporterons ici pour donner une idée des autres. Celle-ci est datée du camp devant Ypres, le 24 mars 1678, et est ainsi conçue : « Je vous sais tout le gré que méritent vos prières continuelles pour le succès de mes entreprises; j'en ai senti les effets à Gand, et je n'en attends pas un moindre secours dans l'occasion de ce siège. J'espère de votre piété et de votre zèle pour mon service, qu'elles ne cesseront point, afin qu'il plaise à Dieu, soit de fléchir le cœur de mes ennemis et les porter à la paix, ou s'ils s'opiniâtrent à la guerre, afin qu'il répande toujours ses bénédictions sur mes justes armes. *Signé Louis.* » C'est ainsi que Louis XIV savait honorer le mérite et la piété.

*avons nos pauvres , que chacun soigne les siens.* Tout pauvre était adopté par elle : toute misère la trouvait disposée à en chercher le remède. Il y eut à Paris une disette qui augmenta pendant quelque temps les besoins des indigens. Mademoiselle de Lamoignon avait déjà vendu sa garde-robe et son argenterie ; elle avait épuisé sa bourse et celles de ses amies : où trouver de nouvelles ressources ? Elle écrivit au prince et à la princesse de Conti , qui étaient alors en Languedoc , et qui commençaient à y vivre dans la piété et dans la pratique des bonnes œuvres (1). Ils avaient déjà beaucoup donné aux

(1) Armand de Bourbon , prince de Conti , était fils de Henri II , prince de Condé , et de Charlotte de Montmorency. Il était frère puîné du grand Condé et de la duchesse de Longueville. On le destina d'abord à l'état ecclésiastique , mais il le quitta ensuite , et vécut dans la dissipation des affaires et des plaisirs. Il épousa , en 1654 , Anne-Marie Martinozzy , nièce du cardinal Mazarin. L'année suivante , ayant vu en Languedoc , dont il était gouverneur , monsieur Pavillon , évêque d'Aleth , les instructions et les conseils de ce prélat firent impression sur lui. Il vécut depuis dans les pratiques de pénitence et de piété , et distribua des sommes immenses en bonnes œuvres. Il mourut , le 24 février 1666 , à sa terre de la Grange , près Pézenas. La princesse sa femme , qu'il avait attirée à la piété ,

pauvres , mais il restait à la princesse un collier de perles et des pendans d'oreilles , qu'on estimait cinquante mille écus. Elle les envoya par un exprès à mademoiselle de Lamoignon , en la chargeant de les vendre au profit des pauvres , mais en lui recommandant le secret. Il n'y avait qu'à la cour que mademoiselle de Lamoignon pût espérer de vendre un objet d'un si haut prix. Elle y alla. Le roi acheta en effet le collier et les diamans , et respecta le secret de mademoiselle de Lamoignon. Bien plus, la charité , éveillée par ce grand exemple , fit des sacrifices inattendus en argent et en bijoux , et on calcula que mademoiselle de Lamoignon avait distribué cette année-là plus de 500,000 fr.

Non-seulement elle assistait tous les pauvres qui se présentaient à elle , elle allait même les chercher , elle les *relançait* , qu'on nous passe cette expression , jusque dans leurs asiles ; elle avait des amies qui se partageaient les différens quartiers , et qui étaient chargées de lui dénoncer l'infortuné qui se cachait. Mademoiselle de Lamoignon savait le forcer à lui révéler sa peine. Elle n'abandonna pas non plus son charité ; elle répandit aussi beaucoup d'argent dans le sein des pauvres , et mourut à Paris , le 4 février 1672.

dait les malheureux qu'avec l'air et l'intérêt les plus tendres ; elle leur donnait les noms de frère et de sœur , et elle en avait bien véritablement pour eux les sentimens. A Basville, où elle passait le temps des vacances avec son frère , elle vivait comme à Paris , toujours occupée d'exercices de miséricorde. Elle visitait les pauvres , assistait les malades , parcourait les villages , et elle établit dans plus de quarante endroits des assemblées de charité. Elle concourut à la fondation de plusieurs hôpitaux dans les provinces. Elle donna des secours à des catholiques anglais que la persécution avait forcés de s'expatrier , et honorant dans leurs personnes des victimes de leur attachement à la religion , elle fit ses efforts pour leur rendre agréable un exil que la foi leur avait déjà rendu glorieux. Elle apprend que des prisonniers de guerre étrangers étaient malades et dénués de tout. La différence de religion n'était pas capable de refroidir la charité de mademoiselle de Lamoignon ; elle leur envoie des Sœurs de la Charité avec des remèdes et de l'argent. Ils se rétablirent , et trente-cinq d'entre eux , gagnés par des procédés si généreux , écoutèrent volontiers un religieux



qui était allé les visiter , et firent abjuration entre ses mains. Une autre fois , mademoiselle de Lamoignon obtient de voir des officiers qui étaient prisonniers de guerre à Vincennes , et les trouvant aussi malades et manquant de tout , elle leur fait passer ce dont ils avaient besoin. Elle leur envoie aussi des prêtres pour leur parler de leur salut. La charité de mademoiselle de Lamoignon avait parlé fortement à leur cœur. Un d'entre eux , qui était luthérien , se convertit , et ceux qui étaient catholiques changèrent de vie et persévérèrent dans l'amour de la vertu. Un chevalier de Malte avait été délivré d'esclavage à Alger par des marchands arméniens , à qui il avait promis que sa famille payerait sa rançon ; sa famille refusa ensuite de les payer. Mademoiselle de Lamoignon , instruite de cette injustice , protégea ces marchands , s'intéressa au parlement en leur faveur , engagea son neveu à plaider pour eux , et leur fit gagner leur procès. Mais la famille du chevalier se trouvant hors d'état de payer , ce fut mademoiselle de Lamoignon qui y suppléa , et les arméniens remportèrent chez eux de l'admiration pour sa vertu et de la reconnaissance pour ses bienfaits.

Elle s'intéressait particulièrement aux missions. Il partait peu de missionnaires pour les Indes, pour la Chine, pour le Levant, qu'elle ne les chargeât de présens nécessaires à leur subsistance, ou utiles à leur ministère. Elle encourageait les missions dans les campagnes, et elle s'y trouvait, autant qu'elle le pouvait, pour donner l'exemple. Elle aimait, surtout à la campagne, à réconcilier des ennemis, et elle y réussissait presque toujours. Douce et insinuante, autant qu'adroite et spirituelle, on ne pouvait résister à ses instances et à ses larmes, et il lui est arrivé même de se jeter aux genoux de ceux qu'elle n'avait pu vaincre. En s'abaissant ainsi, elle était sûre de triompher. Qui eût pu résister à des sollicitations si vives et si puissantes ? Elle faisait aussi usage de son don de persuader envers les femmes et les filles scandaleuses. Elle avait surtout pitié de celles que la misère avait entraînées dans le vice, et elle cherchait l'occasion de les en retirer. Elle voulait qu'on les traitât avec beaucoup de douceur, les mettait entre les mains de femmes vertueuses, leur choisissait des directeurs prudents, et après s'être assurée de la sincérité de leur conversion, les mettait en

état de subsister. Elle avait aussi un soin particulier des enfans des pauvres. Elle établit dans plusieurs villages des écoles pour les garçons, et d'autres pour les filles, voulant, avec raison, que les sexes fussent toujours séparés : elle veillait à ce qu'ils assistassent au catéchisme. Le père Bourdaloue étant venu, pendant une vacance, à Basville avec monsieur de Lamoignon fils, mademoiselle de Lamoignon invita ce célèbre prédicateur à faire lui-même le catéchisme. Il était trop pieux pour refuser une fonction si utile. Mademoiselle de Lamoignon assistait à ses instructions, et voulut même qu'il l'interrogeât publiquement, afin d'apprendre aux paysans les plus âgés à ne pas rougir de s'instruire encore de leur religion. Le père Bourdaloue aimait à rapporter ce trait d'humilité. Mademoiselle de Lamoignon n'en fit pas moins paraître envers un paysan qui s'était permis à son égard des propos injurieux ; elle le soigna dans une maladie longue et dangereuse, et cet homme confus et repentant ne pouvait assez admirer une charité telle qu'il n'y en avait point, disait-il, d'avantage en paradis.

Mademoiselle de Lamoignon, dévouée comme elle l'était aux bonnes œuvres, devait

avoir un attachement et une vénération spéciale pour ces filles vertueuses qui se font les gardiennes des malades et les servantes des pauvres. Aussi elle prit beaucoup d'intérêt à les voir se multiplier. Quand son frère fut nommé premier président, les lettres-patentes de leur établissement n'avaient pas encore été enregistrées au parlement. On souhaitait beaucoup obtenir cette formalité, mais on éprouvait de grandes difficultés de la part d'un conseiller au parlement, qui avait beaucoup de crédit dans son corps. Mademoiselle de Lamoignon se flatta de vaincre cet obstacle. Elle engagea ce conseiller à être lui-même rapporteur dans cette affaire. Tout le monde eût cru que c'était le moyen de la faire manquer. Elle en jugea autrement, vit souvent le magistrat, comme pour lui donner des renseignemens qui lui manquaient, et s'insinua si bien dans son esprit, que les lettres furent vérifiées et enregistrées sur le rapport de celui qui s'y était toujours montré le plus contraire.

A mesure que mademoiselle de Lamoignon avançait en âge, la Providence qui voulait la détacher de plus en plus de la vie, la privait successivement des personnes qui lui étaient  
les



les plus chères. Elle perdit madame de Bullion, sa parente, que nous avons déjà nommée; elle l'avait gagnée à la piété, et lui avait inspiré son amour pour les pauvres. Elle perdit la reine-mère, Anne d'Autriche, qui lui avait été d'une grande ressource dans ses libéralités. Elle perdit cette vertueuse reine de Pologne dont elle était l'amie. Ces trois pertes l'avaient affligée; mais elle fut bien plus sensible encore à celle de la présidente de Nesmond sa sœur, qu'elle aimait tendrement, et qui faisait aussi profession d'une grande piété. Celle-ci n'avait point l'activité de mademoiselle de Lamoignon; mais renfermée dans son intérieur, elle y donnait de grands exemples, et y formait sa famille aux vertus chrétiennes. Elle mourut de la mort des saints. Quelques années après, le premier président termina aussi sa carrière: à ce coup, l'affliction de mademoiselle de Lamoignon parut plus profonde encore. Elle vivait depuis long-temps dans une grande intimité avec son frère, et elle l'avait toujours trouvé disposé à seconder ses vues bienfaisantes. Elle s'enferma dans la retraite pour se préparer plus prochainement à son dernier passage. Elle avait eu long-temps une

grande frayeur de la mort , non qu'elle sentît pour la vie un attachement excessif ; mais ellé ne se croyait point assez pure pour le Ciel, et elle opérait son salut avec crainte et tremblement. Peut-être Dieu lui laissa-t-il cette disposition pour la conserver dans l'humilité et dans la défiance d'elle-même. Ce ne fut que dans les derniers mois de sa vie qu'elle commença à envisager les jugemens de Dieu avec moins de frayeur ; et sans doute il était permis à celle qui avait été si miséricordieuse sur la terre , de compter sur la miséricorde de celui qui a déclaré que ce qu'on ferait aux pauvres , il le regarderait comme fait à lui-même.

On s'aperçut, dans l'automne de 1686, que mademoiselle de Lamoignon perdait beaucoup de ses forces Ses travaux , ses austérités , le peu de soin qu'elle avait d'elle-même , mais surtout son âge , avaient altéré sa santé. Elle ne put aller à Basville avec son neveu , le président François de Lamoignon, et se fit conduire au couvent de la Visitation du faubourg Saint-Jacques. C'est là qu'elle passa les vacances , redoublant de ferveur dans le service de Dieu , et n'oubliant pas néanmoins ses pauvres qui venaient chaque

jour la voir. Jamais on ne l'avait vue plus appliquée et plus laborieuse : quatre personnes suffisaient à peine à écrire les lettres et les mémoires qu'elle leur dictait. Elle entretenait encore une grande correspondance , toute relative à ses pauvres. Quand on voulait l'engager à prendre quelque repos , elle disait : *Laissez-moi mes pauvres , que je vive avec eux jusqu'à la fin. Que ne puis-je paraître avec eux au tribunal de Jésus-Christ !* Après les vacances , monsieur de Lamoignon , son neveu , la décida , quoique avec peine , à revenir dans sa maison ; elle s'y affaiblit successivement. Au printemps suivant , elle tomba tout-à-fait malade. Madame de Broglie sa nièce , la présidente sa belle-sœur , madame de Miramion son amie , la jeune présidente de Nesmond , et quelques autres , se rendirent auprès d'elle et ne la quittèrent plus. Le père Dubois , jésuite , la confessa et la prépara à la mort , qu'elle envisagea avec fermeté. Elle demanda le Viatique , qu'elle reçut avec la foi , le respect et l'amour d'une femme chrétienne. Le père Bourdaloue étant venu l'exhorter , elle s'unit aux prières qu'il faisait pour elle , et mourut tranquillement , le 14 avril 1687 , dans sa

soixante-dix-neuvième année , après une vie pleine et toute dévouée au service du prochain. Nous n'avons presque parlé que de sa charité , parce que ce fut la plus éclatante de ses vertus ; mais elle ne négligea point pour cela les autres , et elle ne se fit point de l'une un titre pour omettre le reste. Elle fut pieuse , humble , patiente ; mais la charité est ce qui la distingue éminemment. La sienne n'eut point de bornes, et mérite qu'on la propose pour modèle aux personnes de son sexe. Elle porta dans l'exercice de cette vertu , cette activité qu'elle avait reçue de la nature , et que la grâce fit tourner à l'avantage du prochain (1).

(1) Peut-être sera-t-on bien aise de trouver ici les vers que fit le célèbre Boileau , pour mettre au bas du portrait de mademoiselle de Lamoignon ; ils sont un bel éloge de cette pieuse et charitable demoiselle.

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille ,  
Cette admirable et sainte fille  
En tous lieux signala son humble piété ;  
Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté ,  
Fit ressentir l'effet de ses soins secourables ,  
Et, jour et nuit , pour Dieu pleine d'activité ,  
Consuma son repos , ses biens et sa santé  
A soulager les maux de tous les misérables.

( Œuvres de Boileau , tome II , page 436 ; édition



d'Amsterdam en 1749 , 4 vol. ) On fait au même endroit l'éloge de mademoiselle de Lamoignon , et l'on rapporte qu'elle blâmait Boileau de ses satires , et qu'elle ne voulait pas qu'on parlât mal de qui que ce fût. Boileau la connaissait beaucoup , étant très-lié avec le premier président de Lamoignon , et allant souvent chez ce magistrat à Basville.

## VIE

## DE MADAME HÉLYOT (1).

La vie de madame Hélyot ne sera pas sans doute regardée comme une des moins intéressantes de ce recueil. La piété et la charité qui brillèrent dans cette vertueuse dame , sa douceur , sa patience , son amour pour les pauvres , son zèle pour le salut des ames ; tout , au contraire , nous donne droit d'espérer qu'on lira cet abrégé avec quelque plaisir. On n'y trouvera rien dont on ne puisse faire son profit , rien qui ne sorte de l'ordre commun. Mais dans ces actions communes, tout est édifiant , tout est imitable ; et une femme qui se gouvernerait par les mêmes règles que madame Hélyot , atteindrait bientôt la perfection.

Marie Hérinx naquit à Paris , le 16 mai

(1) Vie de madame Hélyot , par le Père Crasset ; troisième édition , Paris , 1684 , 1 vol. in-8°.

1644 , de Jean Hérinx et d'Elisabeth Olivier. Ils étaient riches et faisaient un excellent usage de leur fortune. Monsieur Hérinx était fort proche parent de monsieur Guillaume Hérinx, évêque d'Ypres, qui mourut en 1678, dans une grande réputation de sainteté. Il eut huit enfans, quatre garçons et quatre filles ; celle dont nous écrivons la vie , fut la seconde. Elle fut élevée , partie dans la maison de ses parens , partie dans un couvent de Sainte-Claire, nommé vulgairement *les Petites-Cordelières* , près de l'hôtel d'Angoulême. Elle avait de la beauté , de la grâce , de la taille ; mais à ces avantages fragiles, elle en joignait de plus précieux : un esprit pénétrant , un jugement solide , un caractère doux , une modestie angélique. Elle passa sa jeunesse dans une grande innocence , et prit chez les Filles de Sainte-Claire un goût vif pour la piété, elle serait même volontiers restée dans cette maison ; mais madame Hérinx crut devoir l'en retirer. Rentrée dans la maison paternelle , mademoiselle Hérinx y continua le même genre de vie , à peu près , qu'elle avait mené chez les religieuses. Elle était pour ses sœurs un modèle de régularité et de douceur. Elle ne s'occupait qu'au tra-

vail ou à la prière , fuyait les divertissemens du monde , et rejetait les parures que l'on recherche communément avec tant de soin à son âge. Au lieu de passer son temps à sa toilette , au jeu ou à la lecture des romans, elle allait soir et matin à l'église. Ce n'est pourtant pas qu'elle fût d'une humeur sauvage et peu sociable. Son visage était toujours serein ; elle avait même de la gaiété , et supportait les contrariétés en riant. Son ame était droite et pure , et son confesseur , le père Crasset , qui est aussi l'auteur de sa Vie , déclare qu'il n'a point remarqué qu'elle eût jamais commis une faute considérable.

Quand mademoiselle Hérinx eut atteint l'âge de dix-huit ans , il fut question de la marier. Ses parens firent choix de monsieur Hélyot , conseiller à la cour des aides de Paris. Mais comme ils étaient parens , on avait besoin d'une dispense. Monsieur Hélyot fit lui-même le voyage de Rome. Ayant obtenu ce qu'il souhaitait , le mariage fut conclu à son retour. Dans ce nouvel état , la vertu de mademoiselle Hérinx ne se démentit point ; elle sacrifia ses goûts à ceux de son mari. Elle n'aimait point la parure : par complaisance pour monsieur Hélyot , elle se



mit comme toutes les femmes de son âge et de sa condition ; mais elle avouait à une amie, qu'elle souffrait de se voir ainsi chargée de superfluités. Dix - huit mois environ après son mariage , elle accoucha d'un fils , pour qui elle eut les soins de la plus tendre mère ; elle mettait en lui toutes ses délices , et elle le voyait croître avec joie. Cette joie fut courte ; cet enfant lui fut enlevé à l'âge de quatre ans. Sa douleur fut si amère, qu'elle prit la résolution de se retirer entièrement du monde. Elle alla plus loin , et elle obtint de son mari qu'ils garderaient ensemble la continence ; ce qu'ils ont toujours observé depuis , d'un consentement mutuel.

Ce fut en 1668 qu'elle commença plus sérieusement à marcher dans les voies de la perfection. Elle devait se trouver à un bal au Louvre. Quelques contrariétés qu'elle éprouva, un gros rhume qu'elle contracta en allant aux Tuileries un jour de cercle , les pieux conseils d'une dame de ses amies , tout contribua à la détacher des divertissemens. Elle prit pour confesseur le père Crasset, jésuite , qui était en réputation de piété. Elle établit dans sa maison des prières et des lectures communes , apprit à faire oraison , se dé-

pouilla de toutes les parures qu'elle portait , et se fit même couper les cheveux pour n'être plus tentée de suivre la mode. Elle se défit de ses bijoux , de ses perles, de ses diamans , et engagea monsieur Hélyot à réformer sa livrée , et à se passer de carrosse et de chevaux. Ce changement mécontenta quelques personnes de sa famille , et madame Hérinx , qui était néanmoins fort vertueuse , voulut en dissuader sa fille ; mais celle-ci , de concert avec son mari qu'elle consultait en tout , persista dans sa résolution , et l'on finit par la laisser tranquille. Dans le commencement même elle portait des robes d'une étoffe grossière ; mais ayant su qu'un extérieur si peu conforme à sa condition , rebutait plusieurs dames de qualité , qui n'osaient prendre le parti de la piété , parce qu'elles craignaient d'être obligées à de pareils sacrifices , elle s'habilla d'une manière plus propre , quoique toujours extrêmement modeste.

Elle eut assez de peine à prendre l'habitude d'aller à pied , elle qui ne sortait jamais qu'en carrosse. Elle ne voulut plus se faire suivre dans les rues par un laquais , ni se servir de carreau dans l'église , encore moins s'y faire porter la queue , suivant l'usage de

ce temps-là. Elle se mortifia sur un point plus important. Comme elle avait des besoins d'estomac très-fréquens , elle s'était accoutumée à faire cinq petits repas par jour. Sur un mot que lui dit son confesseur , qu'il croyait ce régime plus nuisible qu'utile à sa santé , elle retrancha successivement trois de ces repas , quoiqu'elle en souffrit beaucoup d'abord , et se contenta d'un dîner à midi , et d'un souper où elle ne prenait que du pain et des pommes. Elle garda ce régime toute sa vie. Elle se levait à quatre heures en tout temps , faisait une heure d'oraison , et allait à l'église entendre la messe et communier. Elle faisait encore une heure d'oraison le soir. Si elle eût suivi son inclination , elle aurait passé la plus grande partie de sa journée à l'église ; mais les complaisances qu'elle devait à son mari , le soin de son ménage , l'obligation de veiller sur ses domestiques , la ramenaient dans sa maison , où elle s'occupait , soit à des ouvrages de femme , soit à faire à ses gens de pieuses lectures. Elle travaillait pour les pauvres , raccommodait leur linge , leur faisait des chemises. Elle ménageait tous ses momens avec une attention merveilleuse. Elle ne faisait point de visites ,

et n'en recevait que quand elles pouvaient tourner à la gloire de Dieu ou à l'avantage du prochain. Plusieurs dames lui demandaient comme une grâce de venir passer quelques instans avec elle pour s'édifier dans sa conversation. En général, madame Hélyot aimait peu à parler et faisait beaucoup de cas du silence ; elle faisait tous les ans une retraite de huit ou dix jours , tantôt dans sa propre maison , tantôt chez les Filles de la Croix , quand elle jugeait pouvoir s'absenter sans inconvénient. Elle n'allait jamais ni à la campagne , ni à la promenade ; son unique divertissement était la prière et les bonnes œuvres.

Cette pieuse femme avait une grâce particulière pour parler de Dieu : comme elle l'aimait ardemment, elle en parlait en termes si persuasifs , qu'on en était ordinairement touché ; ses expressions avaient alors je ne sais quoi de gai , de vif et d'ardent qui leur donnait une nouvelle force. A mesure que son cœur s'échauffait , le feu lui montait au visage , et elle finissait par tomber à genoux et par adorer profondément l'objet de son amour. Son horreur du péché était extrême ; non-seulement elle l'évitait pour elle-même



avec une attention vigilante ; elle n'avait pas moins de zèle pour le faire éviter aux autres. Elle donnait de bons conseils ; jamais elle n'abordait une personne qu'avec un compliment de piété , lui demandant gaîment des nouvelles de son ame, comme on en demande ordinairement du corps. Elle excitait à la fréquentation des sacremens , faisait faire aux enfans leur première communion , recevait de petits ramoneurs auxquels elle apprenait leur religion , instruisait surtout les petites filles , distribuait des livres de dévotion, et ne négligeait aucune occasion d'insinuer la piété. Elle s'introduisit dans une manufacture considérable, où l'on faisait travailler de jeunes filles, et ayant gagné la confiance de la maîtresse de l'établissement , elle obtint d'y faire la prière et la lecture, d'y distribuer des livres , d'y établir l'ordre, et d'en interdire l'entrée à ceux qui , outre qu'ils empêchaient le travail , y pouvaient commettre des désordres encore plus graves. A l'Hôtel-Dieu , les malades les plus difficiles , gagnés par ses complaisances, adoucissaient leur humeur et se rendaient à ses exhortations. Elle se jeta une fois entre deux femmes qui se battaient. Une autre fois , elle consola et se-

courut une pauvre femme qui , de désespoir de n'avoir rien à donner à quatre enfans en bas âge , allait se jeter dans la rivière. Il lui arriva , rencontrant dans la rue des personnes qui se querellaient pour une somme d'argent , de payer la somme pour terminer la querelle , comme aussi de dédommager de sa bourse une pauvre lingère qui avait laissé tomber son linge dans la boue , et qui se désolait de cette perte. Elle fonda des missions pour la conversion des infidèles dans le Levant , ramena plusieurs protestantes à la religion catholique , et engagea , par sa douceur et par ses exemples , un grand nombre de catholiques à mener une vie plus régulière. Son zèle était ingénieux à trouver les moyens de se satisfaire : tout en achetant dans les boutiques , elle parlait de choses plus sérieuses ; acheter même n'était quelquefois pour elle qu'un prétexte. Comme c'étaient surtout les pauvres qu'elle s'efforçait d'attirer à Dieu , elle parlait en passant aux laitières , aux marchandes de fleurs et d'autres objets , qui étalent dans les rues ; et ses exhortations étaient si adroites , qu'elles étaient presque toujours bien reçues. Elle procurait à plusieurs personnes l'occasion de

faire des retraites. On lui doit l'établissement des petites écoles, où elle attirait le plus de filles qu'elle pouvait, en se chargeant de tous les frais. L'instruction des enfans était à ses yeux l'œuvre la plus méritoire, et c'est pour cela qu'elle contribua à fonder, dans une petite ville près de Paris, une communauté qui serait chargée d'instruire les filles de ce lieu peuplé de protestans (1).

Si le zèle est une marque de perfection, l'amour des souffrances et de l'humiliation n'en est pas un indice moins sûr. Madame Hélyot était avide de croix et de mortifications ; à table, elle prenait ce qu'il y avait de moins bon, ne se plaignant point du mauvais goût des mets, et mangeant même de ceux-là de préférence. Son mari la contraignait sur ce point, et ne lui permettait point d'en user comme elle le voulait ; mais lorsqu'il ne s'en apercevait pas ou qu'il dînait en ville, alors elle faisait son dîner de mauvais pain, de restes, de tout ce qu'elle pouvait

(1) A la Ferté-sous-Jouarre, madame Hélyot jeta les premiers fondemens de cette communauté. Elle en recevait les religieuses, quand elles étaient obligées de venir à Paris, et elle leur donnait de quoi soutenir leur bonne œuvre.

trouver de moins agréable au goût. Elle jeûnait tous les jours ; loin d'accorder quelque chose à ses sens, elle les tourmentait en mille manières. A l'Hôtel-Dieu , elle enterrait les morts , visitait les salles les plus infectes, assistait les malades les plus dégoûtans. Elle coucha long-temps sur des planches de sapin et toute habillée ; elle portait une tunique de serge, ne faisait point de feu dans sa chambre , et la laissait même à dessein exposée à toutes les rigueurs du froid. Dans l'église, elle était toujours à genoux. Elle pratiquait sur son corps des pénitences plus dures encore , comme on le vit après sa mort par les instrumens qu'on trouva dans sa maison : des cilices, des disciplines, une haire , une ceinture de crin , une autre de fer , etc. Ces pénitences extérieures étaient accompagnées , dans madame Hélyot , d'une grande humilité ; elle n'abondait point dans son sens , haïssait les louanges , recherchait le mépris, et cachait avec soin ses bonnes œuvres. Elle fit brûler, avant de mourir , ses écrits et son portrait. Ayant fait présent à Saint-Gervais, sa paroisse , d'un dais très-riche , elle le fit porter par des voies détournées pour qu'on ne sût pas d'où il venait. On lui faisait plai-



sir de la reprendre et de la corriger ; on pouvait être sûr d'avance qu'elle céderait. Elle se donnait le tort en tout , se mettait à la dernière place , recevait même les reproches de ses inférieurs , remplissait dans sa propre maison les offices les plus pénibles , et faisait l'ouvrage de ses domestiques. Elle s'exposait elle-même aux railleries du peuple , par des actions qu'un monde dédaigneux blâmerait peut-être , mais dont le motif mérite qu'on l'admire. Elle était riche , dit l'auteur de sa Vie , et elle a toujours cédé aux pauvres ; elle avait de l'esprit , et elle était ravie qu'on la traitât comme une personne sans jugement ; elle avait beaucoup de discernement et de prudence , et elle se laissait gouverner comme un enfant ; elle était belle , et elle cachait son visage le plus qu'elle pouvait. Avec son mari , elle était d'une obéissance passive ; ses moindres désirs étaient une loi pour elle , et elle aurait volontiers pris les ordres de tout le monde.

Que dirons - nous de sa charité pour les pauvres ? Son historien en cite une foule de traits qui confondraient notre égoïsme et notre indifférence. Tantôt il la montre saluant avec respect les pauvres , comme lui repré-

sentant Notre - Seigneur ; tantôt il la suit dans les hôpitaux , dans les greniers , dans les asiles de l'indigence et de la douleur. Ayant appris qu'une porteuse d'eau était malade , elle monta chez cette femme , lui loua une garde, la visita souvent et ne l'abandonna qu'à la mort. Elle en rencontre une autre dans la rue, qui se trouvait mal; elle se charge de ses seaux, et l'aide à remonter à son logement où elle la met au lit. Elle avait un jour et une heure pour recevoir les pauvres dans sa maison ; là elle les faisait asseoir , écoutait leurs plaintes , les consolait , leur donnait des secours et les exhortait à bien vivre. Elle accueillit un enfant qui sortait de l'hôpital , le fit habiller à neuf , le guérit d'une maladie de peau dont elle seule le soigna , lui fit apprendre à lire , l'instruisit de sa religion , et ne le renvoya que bien rétabli. Elle habillait tous les ans deux pauvres enfans , sans compter ceux que l'occasion lui présentait. Il serait difficile de détailler tout le bien qu'elle faisait. Elle donnait aux uns de l'argent , aux autres du pain ; elle payait à ceux-ci des maîtres , à ceux-là des pensions ; mariait de pauvres filles , ou les plaçait dans des communautés à leur gré , et

en nourrissait dans sa cuisine ou même à sa table. Elle avouait simplement à son mari , que quand on lui donnait de l'argent , il ne fallait pas espérer qu'elle le rapportât à la maison. Elle faisait subsister des gens honnêtes qui se trouvaient momentanément dans l'embarras. Elle ne pouvait comprendre qu'on refusât l'aumône ; quand elle n'avait pas de l'argent , elle donnait du linge , des meubles. Un jour d'hiver , ayant vu dans la rue une femme mal habillée et transie de froid , elle la fit entrer dans une allée , et lui céda un de ses jupons ; acte de bonté qui toucha le cœur de cette femme , et qui la gagna à Dieu ainsi que son mari. Madame Hélyot répéta plusieurs fois envers différens pauvres ce trait de saint Martin. Une autre fois , ne se contentant pas de donner un jupon à une femme , elle voulut s'habiller avec le vêtement sale et déchiré que portait celle - ci , exerçant à la fois un acte de charité et un acte d'humiliation. Plusieurs pauvres ont gardé avec respect les habillemens dont elle s'était ainsi dépouillée en leur faveur. Elle affectionnait surtout les pauvres qui montraient de la vertu. Elle faisait prier pour les pauvres à leur mort , parce qu'elle craignait que personne

ne s'intéressât pour eux. On a pu voir, par ce que nous venons de dire, que madame Hélyot ne se bornait point à secourir les mendiants; les ouvriers sans travail, les marchands qui ne vendaient pas, les pauvres honteux étaient aussi l'objet de sa sollicitude; elle découvrait partout ceux qui avaient besoin de secours, et leur épargnait la peine de venir en réclamer : et ce qu'il y a peut-être ici de plus étonnant, ce n'est peut-être pas la profusion de ses aumônes, c'est l'empressement et la grâce avec laquelle elles étaient faites; c'est cet air de bonté, je dirais presque de reconnaissance, car il semblait que c'était elle qu'on obligeait en recevant ses bienfaits; c'est cette attention à soigner les pauvres de ses propres mains. Il est en effet plus aisé de donner de l'argent aux malheureux, que de les aller chercher dans leurs réduits, de les y consoler et de leur rendre personnellement des services, quelquefois pénibles et toujours humiliants. Madame Hélyot unit ces deux espèces de charité; elle secourut les pauvres et de sa bourse et de sa personne. Elle allait au moins deux fois par semaine à l'Hôtel-Dieu, et dans ses dernières années elle y allait tous les jours et y passait un temps



considérable : c'était là qu'on la trouvait le plus habituellement, et c'était là en effet que ceux qui, d'après sa réputation, voulaient la connaître, allaient épier l'occasion de la voir. Ils étaient étonnés quand ils l'apercevaient parcourant les salles, allant de lits en lits, rendant aux malades les services d'une servante, les encourageant, entrant dans leurs peines, les consolant, leur parlant de Dieu, leur donnant des livres, de l'argent, quelques douceurs. Ces pauvres gens trouvaient leurs maux moins grands, quand cette excellente femme était à côté d'eux. Elle se chargeait des plus rebutans et des plus difficiles, et les gagnait par sa douceur et ses insinuations. Une femme était dans un état déplorable pour le corps et pour l'esprit : infirme, rongée de maux, dépourvue d'intelligence, elle avait lassé la patience de tous ceux qui avaient été chargés de la soigner. Madame Hélyot l'entreprit, et parvint à triompher de son humeur ; elle la servait seule, et s'efforçait en même temps de lui ouvrir l'esprit et de lui apprendre les vérités de la foi. Elle calmait les inquiétudes des malades que leurs souffrances ou leurs remords portaient au désespoir. Les personnes dans le chagrin

trouvaient dans ses discours et dans sa charité , les consolations les plus puissantes. Elle se refusait tout pour donner : amie de la pauvreté , elle aurait voulu en être réduite à demander l'aumône, afin de mieux ressembler à celui qui n'avait pas où reposer la tête. Son mari lui donnait tous les ans une somme considérable pour l'employer suivant son plaisir ; elle la gardait le moins possible. Tout, soit dans sa chambre , soit sur sa personne , portait l'empreinte de la pauvreté , et elle était ravie d'être assimilée aux pauvres.

Telle était la haute vertu de madame Hélyot : d'une piété tendre , qui lui faisait regarder avec respect toutes les choses de la foi ; d'une pureté angélique , qui ne souffrait pas la moindre liberté ; d'une douceur parfaite , d'une patience inaltérable ; tous les mouvemens de son ame étaient réglés, toutes ses actions étaient édifiantes. On ne lui voyait jamais d'humeur ; on ne l'entendait jamais se plaindre, soit de sa santé , soit de la rigueur de la saison , soit de toute autre incommodité. Elle reçut des avanies , des injures , des soufflets , sans en paraître émue, et elle s'y fût exposée volontiers pour empêcher le mal ou pour procurer un bien. Si elle

aimait les mépris, on ne sera pas surpris qu'elle voulût rester ignorée. Elle passa dix ans de sa vie dans une retraite profonde, et dans un entier renoncement au monde. Ce ne fut que quatre ans avant sa mort, qu'elle sortit de cet état, d'après l'avis de son confesseur, qui jugea qu'après s'être sanctifiée elle-même, elle devait travailler à la sanctification des autres. Il l'engagea donc à se répandre un peu plus au dehors, à recevoir plus de visites et à en faire quelques-unes. Elle suivit ce conseil, plus par obéissance que par goût; mais dans ses visites elle préférait encore les pauvres, pensant que les riches ne manquaient pas de secours, tandis que les pauvres étaient abandonnés. Sa réputation se répandait dans Paris; beaucoup de personnes voulaient la voir, quelques-unes souhaitaient de l'entendre. Elle produisait de grands biens par l'efficace de ses discours et par l'exemple de sa vie. Mais Dieu avait disposé de ses jours qu'il avait trouvés pleins, et il avait hâté la récompense que méritaient ses vertus.

Depuis deux ans elle éprouvait de douloureuses infirmités; jusque là sa santé avait été assez robuste, malgré ses grandes austéri-

tés. Elle n'était incommodée de rien , et elle ne faisait nulle attention à son corps ; mais enfin elle tomba dans un état habituel de souffrances : de fréquens accès de fièvre , des maux de tête et d'autres accidens , annoncèrent une grande âcreté dans le sang ; ses jambes enflèrent. Elle aurait bien voulu se passer de remèdes ; mais son mari exigea qu'elle consultât les médecins , et elle s'y soumit. Elle se faisait même un plaisir de savourer l'amertume des remèdes ; car tout lui était un objet de mortification. Au milieu de ces infirmités , elle ne gardait point le lit , et ne cessait point ses exercices de piété , mais allait et venait , comme à l'ordinaire , visitant les pauvres , assistant les malades et fréquentant l'Hôtel-Dieu. Quoique son visage annonçât le dépérissement de sa santé , elle était toujours tranquille et même gaie. Peu à peu ses forces diminuèrent ; elle perdit le sommeil et l'appétit. Le 20 février 1682 , étant allée , à son ordinaire , entendre la messe à Notre-Dame , où elle fit ses dévotions , elle visita ensuite une malade avec une dame de ses amies , puis se rendit chez un marchand de la rue Saint-Honoré , pour des ouvrages d'église auxquels elle faisait travailler ; au re-

tour



tour elle se trouva très-lasse : c'était dans le carême, elle était à jeun. Le lendemain elle ne put sortir. Se voyant malade, elle en prévint l'issue, se confessa et reçut le viatique ; il n'est pas besoin de dire avec quelle ferveur et quelle piété. Ses douleurs furent extrêmes ; cependant elle ne se plaignait point, ne se tournait point dans son lit, mais gardait toujours la même position. La violence de la fièvre lui causa quelque délire ; mais dans ses absences même ses discours roulaient sur des sujets de piété. Elle mourut, le 3 mars 1682, avec un calme, une résignation et une dévotion dignes de sa vie. L'opinion où l'on était de sa sainteté, fit rechercher tout ce qui avait été à son usage. Il vint beaucoup de monde dans la rue des Rosiers où était son hôtel, pour prier auprès de son corps. Elle fut enterrée sans pompe, comme elle l'avait demandé, et au milieu des pauvres, dans le cimetière Saint-Gervais. L'affluence du peuple fut grande ; les bénédictions du pauvre et les regrets de beaucoup de gens de bien, firent l'ornement du cortège. Par son testament elle donna aux hôpitaux, aux prisonniers, aux pauvres de la paroisse, à ses domestiques et à quelques

particuliers. De plus, elle donna à l'hôpital-général le montant de la dot qu'elle avait eue en mariage et ce qu'elle avait eu de la succession de sa mère, en priant ses frères de ne point s'offenser de cette disposition, vu, disait-elle, les grands besoins des pauvres de l'hôpital. Du reste, elle laissa à sa famille la part dans les biens considérables qui lui restaient encore à partager avec ses frères.

## VIE

### DE MADAME DE MIRAMION (1).

---

MADAME DE MIRAMION naquit à Paris , le 2 novembre 1629. Son père était Jacques Bonneau , seigneur de Rubelle , et sa mère , Marie d'Ivry. Ils lui donnèrent une éducation conforme à la piété dont ils faisaient profession. Ils eurent quatre garçons et une fille. Malheureusement, madame de Rubelle mourut quand sa fille n'avait encore que neuf ans. Cette enfant, malgré un âge si tendre , fit sur cette perte des réflexions très-sérieuses. Son père fit ce qu'il put pour que son éducation ne se ressentît pas de ce malheur ; il prit un soin particulier d'elle, et il la confia à une femme pieuse qui l'accoutuma à entendre parler de Dieu et à le prier. Monsieur de Rubelle se voyant veuf, alla demeurer

(1) Vie de madame de Miramion , par l'abbé de Choisy , Paris , 1706 , in-4°.

avec monsieur Bonneau son frère, dont la femme se trouva naturellement chargée du soin d'achever l'éducation de mademoiselle de Rubelle. Madame Bonneau voyant une jeune personne pourvue des avantages que le monde estime, crut lui faire plaisir en la menant aux bals et aux spectacles; mais celle-ci n'y prenait aucun goût, et savait même se mortifier au milieu de ces assemblées bruyantes. Dès l'âge de douze ans, elle aimait à prendre soin des malades de la maison, et la vue de la mort d'un palfrenier, qui expira sous ses yeux dans les plus horribles convulsions, fit sur son esprit une impression durable, et lui inspira une crainte salutaire.

Quelque temps après, elle accompagna sa tante qui allait à Forges pour y prendre les eaux. Pendant son absence, son père tomba malade, et il mourut avant qu'elle fût revenue à Paris. Son affliction fut extrême; mais comme elle avait déjà de la force dans le caractère, elle entreprit, quoiqu'elle n'eût que quatorze ans et demi, de se mettre à la tête de la maison. Elle était l'aînée de deux de ses frères; elle prit soin de leur éducation, et fut le lien de toute sa famille. Monsieur de Rubelle l'aîné de tous avait alors vingt-



deux ans ; le second vécut peu ; le troisième, qu'on appelait monsieur de Tracy, et qui fut un de ceux que mademoiselle de Rubelle éleva, devint capitaine aux gardes, maréchal de camp et gouverneur de Tournai ; le quatrième, nommé monsieur de Purnon, fut premier maître d'hôtel de Monsieur, frère du roi. Cependant sa famille s'occupait d'autant plus de la marier, qu'elle était orpheline. On lui donna pour époux Jean-Jacques de Beauharnais, seigneur de Miramion, conseiller au parlement de Paris. Le mariage eut lieu au mois de mai 1645. Aussitôt elle alla demeurer avec son beau-père et sa belle-mère chez monsieur de Choisy, conseiller d'état, qui était grand-père de son mari. Elle ne tarda pas à s'ouvrir à son mari sur le genre de vie qu'elle voulait mener ; et quoiqu'il fût jeune et qu'il aimât le plaisir, il la laissa suivre ses goûts. Cette union fut bien courte : monsieur de Miramion fut attaqué d'une fluxion de poitrine, il vit la mort et la reçut avec courage ; il n'y avait que six mois qu'il était marié. Madame de Miramion se trouva donc veuve le jour précisément qu'elle avait seize ans : elle était de plus enceinte de quatre mois. Elle fut frappée d'un coup si ter-

rible, et tomba malade elle-même ; on la saigna neuf fois. Sortie de ce danger, et dégoutée, par une si forte leçon, des joies de ce monde, elle prit la résolution de se donner tout-à-fait à Dieu.

Le 7 mars 1646, elle donna le jour à une fille, après un accouchement très-laborieux. Elle passa les deux premières années de son veuvage dans la retraite et la piété ; ce fut dans cet intervalle qu'elle eut la petite vérole. Cette maladie, que l'on regarde communément à son âge, comme un grand malheur, ne l'affecta point. Elle perdit sans regret sa beauté. Un événement singulier acheva de la détacher des choses de la terre. Elle avait passé une partie de l'été de l'an 1648, dans une maison de campagne que monsieur de Choisy son grand-père avait à Issy, et elle était partie, le 7 août de cette année, avec madame de Miramion sa belle-mère, pour aller faire ses dévotions au Mont-Valérien. Elles avaient dans leur carrosse un écuyer et deux femmes. A un quart de lieue du Mont-Valérien, elles furent arrêtées par vingt hommes à cheval, qui firent mettre des chevaux frais au carrosse et forcèrent à changer de route. Madame de Miramion pria Dieu

de lui conserver son jugement et son courage , et en effet elle ne manqua ni de l'un ni de l'autre ; elle criait de toutes ses forces aux passans , qu'on l'enlevait. En traversant une forêt , elle se jeta par la portière et tomba dans les épines ; alors les ravisseurs renvoyèrent madame de Miramion la mère , l'écuyer et une des femmes , et ne gardèrent que la jeune femme , sa femme de chambre et un laquais qui ne voulut point la quitter. Madame de Miramion continuait ses cris ; mais les gens de son escorte disaient que c'était une folle , et dans l'état où elle était , la tête nue , les cheveux épars , les mains en sang , la robe déchirée , elle en avait assez les apparences. Enfin , l'on arriva à Launai , à trois lieues de Sens , château appartenant au comte de Bussy-Rabutin ; c'était lui qui avait ordonné l'enlèvement. Il fut étonné d'apprendre la résistance qu'avait faite sa captive , qui ne voulut , en arrivant , ni descendre de voiture , ni manger. Un des gentils-hommes de l'escorte l'aborda avec respect , et ayant su d'elle que le tout s'était passé contre son gré , il lui promit de la servir auprès du comte de Bussy. Il fit , en effet , sentir à son ami le peu de noblesse de son procédé , et

tous les gentilshommes qui se trouvaient là parlèrent dans le même sens. Monsieur de Bussy s'excusa sur les rapports qu'on lui avait faits. Il demanda à paraître devant madame de Miramion, accompagné de plusieurs de ses amis. Dès qu'elle le vit, elle lui jura qu'elle ne l'épouserait jamais. Sa fermeté frappa monsieur de Bussy, qui lui rendit sa liberté. Elle avait jusqu'alors refusé de rien prendre, et était exténuée de besoin et de fatigue; elle prit à la hâte quelque nourriture, remonta en carrosse et arriva à Sens, où tout était en rumeur pour l'aller chercher. Le bruit de son enlèvement s'était répandu, et les cris qu'elle avait jetés sur sa route avaient servi à indiquer le chemin qu'on lui avait fait prendre. Elle se mit au lit, s'informa de ce qu'était devenue sa belle-mère, et eut beaucoup de joie de revoir monsieur de Rubelle son frère, qui était accouru à Sens pour la voir. Mais l'émotion violente qu'elle avait éprouvée, la rendit malade; on la reporta à Paris sur un brancard. Elle se disposa à la mort, reçut les sacrements, et eut beaucoup de peine à se rétablir.

Sa famille avait fait des poursuites contre monsieur de Bussy, et il semble qu'en effet



une telle violence ne devait pas rester impunie. Mais madame de Miramion , qui n'avait dans le cœur aucun ressentiment , pardonna au coupable , à la prière du prince de Condé. Elle exigea seulement qu'il ne se présentât jamais devant elle , et il s'y soumit : seulement fort long-temps après , il eut besoin d'elle dans un procès , et elle consentit à le voir et à recommander son affaire. Quand elle se trouva entièrement rétablie , elle songea plus que jamais à se donner à Dieu ; elle se mit sous la direction de monsieur du Festel , prêtre de Saint-Nicolas-des-Champs , homme habile et estimé. Elle passa six mois en retraite chez les Filles de la Visitation de la rue Saint-Antoine. Quand elle en fut sortie , elle eut de vives instances à essuyer pour un nouvel établissement. Le président le Coigneux , monsieur Boucherat , maître des requêtes , et depuis chancelier ; monsieur de Caumartin , cousin - germain de son mari , s'offrirent successivement. Sa famille souhaitait beaucoup ce dernier mariage. Madame de Miramion n'avait que dix-neuf ans ; elle eut peine à résister aux instances qu'on lui fit. Elle pria Dieu de l'éclairer sur le parti qu'il lui convenait de prendre , et fit une

nouvelle retraite chez les Sœurs de la Charité, récemment instituées par madame le Gras. Là elle se sentit un grand désir de se consacrer à Dieu, et elle le fit, le 2 février 1649, en s'engageant à renoncer à tout établissement. Dès lors elle se voua aux bonnes œuvres. Elle avait loué, près Saint-Nicolas-des-Champs, une maison, où elle nourrissait une vingtaine d'orphelines qu'elle faisait élever et à qui elle faisait apprendre des métiers. Elle allait souvent passer quelques heures avec elles. Le matin, elle visitait les pauvres honteux de la paroisse; l'après-midi, elle se rendait à l'Hôtel-Dieu pour y assister les malades. Elle se fit un plan de vie, qui a de quoi étonner pour une femme de vingt ans. Elle prit des résolutions fortes pour régler son intérieur et toutes ses actions. La prière, l'instruction des pauvres, le bon ordre dans sa maison, le soulagement des malheureux, la fuite des grandes assemblées, la victoire sur ses défauts, furent le fruit de ses réflexions. Elle donna surtout ses soins à sa fille, dont la mauvaise santé lui causa bien des craintes. Elle veillait elle-même à ses affaires temporelles et au bien de sa fille, qui devait être fort riche un jour. A l'âge de sept ans, elle

la mit en pension chez les religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine. Elle perdit dans ce temps-là son beau-père et sa belle-mère , et peu après , monsieur de Choisy , grand-père de son mari. Ce vieillard , qui aimait beaucoup madame de Miramion , laissa , par son testament , plus de cent mille écus à mademoiselle de Miramion son arrière petite-fille. Mais la mère aima mieux , dans les partages , sacrifier quelque chose des droits de sa fille , que de s'exposer à des divisions ou à des procès. Vers l'âge de vingt-cinq ans , elle eut une maladie grave , fit à Dieu le sacrifice de sa vie , et s'occupa seulement de sa fille , qu'elle recommanda à monsieur de Rubelle , à son confesseur et à la supérieure de la Visitation. Elle se rétablit , mais il lui vint un cancer au sein , pour lequel on l'envoya aux eaux de Bourbon. Son séjour y fut marqué par de bonnes œuvres ; elle y eut soin des pauvres de l'hôpital , et fit des présens à l'église qui manquait de beaucoup de choses.

Elle ne guérit point ; mais du moins son cancer ne s'ouvrit point et ne l'empêcha jamais de vaquer à ses devoirs. Au retour de Bourbon , elle se logea dans la rue Saint-An-

toine , auprès de sa fille ; elle la faisait venir trois fois par semaine , et ne négligeait aucune occasion de lui donner de bons conseils. En lui donnant de l'argent pour ses menus plaisirs , elle voulait qu'on lui en rendit un compte exact. Elle accoutumait cette jeune personne à la prière et aux exercices de charité. On lui fit apprendre à danser , plutôt afin qu'elle se tint convenablement , qu'afin de la mener dans les bals ; sa mère ne l'y conduisit qu'une fois , et lui en inspira le dégoût. Elle la menait dans les hôpitaux , et lui apprenait à rendre des soins aux pauvres et aux malades. Elle-même allait souvent à l'Hôtel-Dieu. Voyant avec peine que les prêtres y fussent confondus avec les autres malades , et croyant que l'honneur de leur ministère en était compromis , elle proposa au premier président de Lamoignon d'établir une salle particulière pour les ecclésiastiques. Pour donner l'exemple , elle fonda deux lits , et fit une quête qui lui donna le moyen d'en fonder dix autres , avec un domestique pour le service de ceux qu'on y admettrait. Sa fondation a subsisté jusqu'à nos jours et n'a pas été augmentée.

Mademoiselle de Miramion atteignait l'âge  
où



où l'on songe à un établissement. Sa mère, qui l'aimait tendrement, et qui vivait avec elle comme avec une amie, chercha un parti qui pût la rendre heureuse. Elle était fort liée avec madame la présidente de Nesmond et avec mademoiselle de Lamoignon sa sœur : ce fut dans cette famille qu'elle prit un gendre. Elle fit choix de monsieur de Nesmond, alors maître des requêtes, et reçu en survivance de la charge de président à mortier. Elle donna à sa fille tout le bien de son père, refusa les présens que monsieur de Nesmond voulut faire à mademoiselle de Miramion, et demanda qu'au lieu des achats de pierres et autres objets de luxe, on donnât mille louis d'or aux pauvres ; ce qui fut exécuté. Elle désira que sa fille conservât le soin de ses affaires, et la vit avec joie passer dans une famille où la vertu était héréditaire, et sous les yeux d'une belle-mère remplie de piété. Ce mariage lui permettait de se livrer plus que jamais aux œuvres de charité. En 1660, elle recueillit vingt-huit religieuses des frontières de Picardie, dont les couvens avaient été ruinés par la guerre, et elle les garda plus de six mois.

Le pape venait de nommer des évêques

pour être à la tête des missions des Indes et de la Chine ; c'étaient messieurs Pallu , de la Motte-Lambert et Cotelendi. Le premier était d'une famille alliée à celle de madame de Miramion. Elle fit les frais du sacre de l'un d'eux , et pourvut , avec la duchesse d'Aiguillon , à les fournir de tout ce qui leur était nécessaire ; elle leur prêta même sa maison de la Couarde , à dix lieues de Paris , où ils passèrent dix-huit mois en retraite avec vingt ecclésiastiques qui devaient les accompagner. Madame de Miramion , qui avait un grand zèle pour la conversion des idolâtres , acheta tout ce qui paraissait propre à les attirer , des livres , des remèdes , des objets de curiosité , se trouvant heureuse de contribuer , quoique de loin , à une si belle œuvre. Elle en entreprit dans le même temps une autre fort difficile : elle loua dans le faubourg Saint-Antoine une maison où , avec la permission des magistrats , elle renferma sept ou huit filles débauchées qu'elle mit sous la conduite de deux femmes. On tâchait de gagner ces filles par une conduite mêlée de douceur et de fermeté , et quelques-unes rentrèrent en elles-mêmes. Ce petit établissement ne dura que deux ans : madame de

Miramion proposa de l'étendre , et le premier président de Lamoignon entra dans ses vues ; on s'assembla chez le curé de Saint-Paul pour en délibérer. Plusieurs dames s'y trouvèrent , entre autres la duchesse d'Aiguillon , la présidente de Farinviillers et madame de Traversai ; ces trois dames et madame de Miramion donnèrent chacune dix mille francs , et le contrat de fondation fut passé en leur nom. On acheta , près de la Pitié , une place où l'on bâtit une maison dont madame de Miramion dressa la règle. On fit deux clôtures , l'une pour les filles qu'on y mettrait de force , et cette partie fut appelée *le Refuge* : l'autre pour celles qui viendraient d'elles-mêmes demander à faire pénitence ; on appela leur demeure *Sainte-Pélagie*. La règle s'y maintint pendant environ trente ans ; mais le relâchement s'y étant introduit , madame de Miramion obtint des lettres-patentes pour former dans la même enceinte un nouvel établissement de filles de bonne volonté , dont elle aurait la conduite et dont elle nommerait la supérieure. L'établissement eut lieu , et la vie édifiante qu'on y menait , y attira un si grand nombre de filles , que madame de Miramion fut obli-

gée de les mettre dans une maison plus vaste , qui fut appelée *Maison de la Mère de Dieu* ; on y pratiquait les règles de la pénitence. Les administrateurs du Refuge , voyant le succès de cette entreprise, prièrent madame de Miramion de joindre ses filles à celles de Sainte-Pélagie, afin de rétablir chez celles-ci l'esprit primitif. Elle y consentit, et les deux communautés unies et fondues ensemble , donnèrent l'exemple d'une parfaite régularité.

Madame de Miramion ne se bornait pas à une œuvre si importante ; sa charité s'étendait à tout et bravait tous les obstacles. Le blé était très-cher en 1662 , et l'Hôpital Général paraissait prêt à se dissoudre. Le président de Lamoignon en ayant parlé à madame de Miramion comme d'un malheur presque inévitable , elle crut devoir tout tenter pour prévenir la ruine d'un établissement si précieux. Elle alla trouver la princesse de Conti , nièce du cardinal Mazarin , et lui exposa ses alarmes. La princesse la pria de revenir le lendemain. Madame de Miramion fut exacte au rendez - vous ; elle s'attendait bien , connaissant la piété de la princesse , à recevoir une somme considérable ; mais quelle



fut sa surprise , quand on lui mit entre les mains un billet de cent mille francs ! *N'en parlez point , madame*, lui dit la vertueuse princesse ; *je suis trop heureuse que Dieu ait voulu se servir de moi pour sauver la vie à tant de personnes*. Ce qui rend cette libéralité plus étonnante encore , c'est que ce fut presque dans ce même temps que mademoiselle de Lamoignon reçut des deux époux un présent non moins considérable. Madame de Miramion ravie porta le billet au premier président , et l'hôpital fut sauvé d'une ruine qui paraissait certaine.

Il y avait déjà plusieurs années qu'elle projetait d'instituer une communauté de douze filles qui tiendraient les petites écoles à la campagne , panseraient les blessés , assisteraient les malades , et s'appliqueraient uniquement au soulagement du prochain. Elle commença à l'exécuter en 1661 , et alla loger avec cinq ou six de ses filles dans la rue Saint-Antoine. Il lui fallut pour cela quitter ses frères , et ce ne fut pas pour elle un faible sacrifice ; ils vivaient ensemble dans une parfaite union, quoique monsieur de Rubelle fût marié. Messieurs de Tracy et de Purnon faisaient de fréquentes absences , leur ser-

vice les obligeant d'aller à l'armée. Madame de Miramion, en les quittant, ne cessa ni de les chérir, ni de leur rendre service; mais elle vivifiait par sa présence sa petite communauté, qui prit le nom de *la Sainte-Famille*. Peu après, elle unit ce troupeau naissant à la communauté des filles de Sainte-Geneviève, déjà établie par lettres-patentes. Elle faisait à peu près seule les frais nécessaires; elle donna d'abord soixante mille francs pour fonder douze places; depuis, elle ajouta dix mille francs, et spécifia que la fondation retournerait à l'Hôpital Général, si les filles voulaient un jour se cloîtrer, tant elle avait à cœur le soulagement du prochain, qui est le but de son institution. Ses filles devaient enseigner les enfans, former des maîtresses d'école pour la campagne, instruire les personnes de leur sexe, assister les pauvres, préparer elles-mêmes les drogues, les porter aux malades, panser les blessés, et avoir une pharmacie munie de tout ce qui était nécessaire. Elles devaient visiter tous les mois les pauvres de la paroisse, et afin qu'elles eussent plus de temps à consacrer au prochain, on ne leur prescrivait que le petit office de la sainte Vierge.

Madame de Miramion , après avoir consolidé cet établissement par ses bienfaits , le fit prospérer par ses exemples : sa charité , son humilité , sa mortification étaient un encouragement pour les autres. Elle ne voulait aucune distinction , quoique ses infirmités lui en eussent bien donné le droit. En 1670, elle fit acheter à sa communauté la maison où étaient ses filles, sur le quai de la Tournelle. Elle insista vainement pour être déchargée de la supériorité; les autorités ecclésiastiques l'y maintinrent. Le bien que faisaient dans Paris les filles de Sainte-Geneviève , fit naître en plusieurs endroits le désir d'en avoir. Une communauté établie à Amiens , députa à madame de Miramion pour lui demander d'être unie avec ses filles. Madame de Miramion alla dans cette ville , et y laissa deux de ses sœurs pour régir la nouvelle communauté , qui ouvrit des écoles et s'appliqua à toutes les bonnes œuvres recommandées dans l'institut. La même chose eut lieu à la Ferté-sous-Jouarre ; une communauté semblable demanda l'union. Madame de Miramion alla à la Ferté pour y installer ses filles en présence de monsieur Bossuet, évêque de Meaux, qui prêcha dans cette occasion. Ce prélat

connaissait et respectait la vertu de madame de Miramion, et nous avons plusieurs lettres qu'il lui écrivit. Elle était également fort liée avec toute la famille Lamoignon. La fille du premier président de ce nom, madame de Harlai, étant tombée malade de la petite vérole, en 1671, elle alla s'enfermer avec cette dame, et ne la quitta plus qu'à la mort. Elle était la confidente des aumônes secrètes du même premier président, et elle lui fit faire à ses dépens des obsèques magnifiques, où l'abbé Fléchier prononça l'oraison funèbre du défunt. Elle assista aussi à la mort de mademoiselle de Lamoignon, avec laquelle elle avait pendant quarante ans disputé de dévouement pour les pauvres, et elle lui succéda dans la confiance du roi pour la distribution de ses aumônes.

En 1673, le séjour des troupes avait occasionné à Melun une maladie contagieuse; on fut obligé d'interdire le commerce avec les villes voisines. Les principaux habitans voulaient désertier, et la crainte étouffant la pitié, les malades risquaient d'être abandonnés. Madame de Miramion, qui avait assez près de là sa terre de Rubelle, avertie de l'état de désolation où se trouvait cette ville, y



accourut accompagnée de médecins et de sœurs de la Charité. Son dévouement lui donnant de l'autorité, elle fit assembler les magistrats, choisit avec eux un lieu propre pour un hôpital, et y fit transporter des meubles de Rubelle : chacun, à son exemple, donna selon son pouvoir. On établit les Sœurs Grises dans ce local, on y transporta les malades ; madame de Miramion les soignait elle-même, et mêlait les exhortations aux secours temporels. Les plus pusillanimes eurent honte de se laisser vaincre par une femme ; chacun fit son devoir, et madame de Miramion donnant ordre à tout, ne quitta point Melun qu'elle n'eût laissé les habitans plus tranquilles ; elle n'y épargna ni ses fatigues, ni son argent, et prit soin entre autres des militaires ; elle en toucha plusieurs et les détermina, par ses pieuses instances, à mener une vie plus régulière et à se réconcilier avec Dieu.

Elle rendit de grands services à sa paroisse, et depuis qu'elle fut venue demeurer sur Saint-Nicolas-du-Chardonnet, il n'est sorte de biens qu'elle n'y ait faits. Monsieur Bourdoise (1)

(1) Adrien Bourdoise, prêtre, fondateur du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, mort en répu-

avait établi, en 1612, un séminaire près cette église : cet établissement ne subsistait que par les aumônes, et plusieurs dames avaient désiré concourir à cette œuvre ; les principales étaient la présidente de Nesmond et sa sœur, mademoiselle de Lamoignon, la présidente de Herse, et madame Traversai. Ces dames s'assemblaient tous les trois mois, et donnaient chacune une somme. Madame de Miramion s'étant adjointe à elles, sentit la nécessité de faire cesser l'incertitude de charités journalières, obtint du prince de Conti trente-six mille francs pour acheter une maison, donna elle-même dix-sept mille francs pour y entretenir trois prêtres à perpétuité, y ajouta neuf cents livres de rente, et fit une multitude de présens. Elle fournissait d'ornemens les prêtres qui sortaient du séminaire pour aller en Irlande. Enfin, son zèle pour cet établissement fut tel, que la maison se trouva suffisamment fondée, et un an avant sa mort, les directeurs du séminaire eurent la louable modération de déclarer qu'ils pouvaient se dispenser de recoutation de piété, le 19 juillet 1655. Il avait été lié avec Vincent de Paul et les autres vertueux personnages de ce temps.

rir désormais à la charité des fidèles. Madame de Miramion ne fut pas moins libérale envers l'église Saint - Nicolas ; elle donna soixante mille francs pour des réparations urgentes à faire à l'édifice , et fit présent d'ornemens et de vases sacrés.

En même temps que madame de Miramion se répandait ainsi en œuvres de charité extérieures , elle ne négligeait pas le soin de sa perfection ; elle nourrissait par la prière et par l'oraison cet esprit de piété , source la plus féconde de bonnes œuvres. Elle voyait Dieu dans le prochain , et c'était pour elle un nouvel encouragement à secourir les malheureux. On a trouvé dans ses papiers des résolutions qu'elle prenait pour s'exciter à bien servir Dieu , des sujets d'oraison , des conseils qu'elle demandait à son confesseur. Elle se maintenait en la présence de Dieu , et combattait assidûment les penchans déréglés de la nature. Son confesseur lui ayant ordonné d'écrire un abrégé de sa vie , elle céda , quoique avec répugnance , et retraça modestement les principales grâces dont Dieu l'avait comblée ; mais elle évita soigneusement tout ce qui eût pu avoir l'air de l'orgueil ou de la complaisance , et les écrits qu'on a

d'elle portent tous l'empreinte d'une ame détachée, humble, attentive à l'ordre de Dieu, soumise à ceux qui lui parlaient en son nom.

En 1660, elle fit un voyage à la Flèche, à la sollicitation de l'évêque d'Angers. Il s'agissait de remettre la paix dans une communauté fort divisée. Madame de Miramion persuada à celles qui avaient causé le trouble de se retirer, et fit entrer dans la maison deux filles de Sainte-Geneviève, dont l'une fut établie supérieure; elle régla le temporel et le spirituel, et alla rendre compte à l'évêque de ce qu'elle avait fait; elle revint ensuite à la Flèche, et y resta quelque temps pour maintenir le bon ordre. A son retour à Paris, elle fut malade pendant quinze mois d'un flux de sang, mais sans interrompre ses travaux. Elle prit part à tout ce qu'on fit de son temps pour les enfans trouvés. Elle s'était trouvée à cette assemblée de dames où saint Vincent de Paul prononça le discours si simple, mais si éloquent, rapporté par ses historiens, et qui mérite d'être gravé dans les annales de la religion et dans le souvenir de tous les amis de l'humanité. Elle assista de même à toutes les assemblées qui se tinrent depuis pour le même objet. Un jour qu'elle rentrait dans sa



maison , en 1678 , elle rencontra sur le quai de la Tournelle , des filles oisives qui s'amusaient à jouer avec des jeunes gens de leur âge. Craignant le mal qui en pouvait résulter , elle les aborde ; et sans leur adresser de reproches , elle leur demande si elles veulent travailler ; on accepte sa proposition. Elle leur loua une chambre , et leur procura de l'ouvrage. Elle recueillit ainsi plus de quatre-vingts filles de sa paroisse , qui passaient la journée dans la chambre de travail , et retournaient le soir chez leurs parens. Celles qui n'en avaient point à Paris , restaient dans la maison , où l'on pourvoyait à leur subsistance. Madame de Miramion soutint cet établissement avec les aumônes du roi. On établit de pareilles chambres de travail dans d'autres paroisses de Paris et dans plusieurs villes voisines , et elles servirent beaucoup à préserver de pauvres filles des plus grands dangers ; car , en même temps qu'on les occupait à des choses utiles , on les habitua à prier Dieu , on leur faisait de bonnes lectures , et on leur inspirait des sentimens qui les rendissent propres à devenir de vertueuses mères de famille.

On assure que madame de Miramion a éta-

bli en différens temps , dans les provinces , plus de cent écoles pour l'instruction de la jeunesse, et qu'elle a procuré à ses dépens , dans les villages, plus de deux cents missions. En 1678, elle fut élue directrice des Filles de la Providence, après la mort de mademoiselle Viole. On la décida difficilement à se charger de ce nouvel emploi , dans lequel la présidente de Nesmond , sa fille , lui succéda. En 1683, elle eut une maladie très-grave , où l'on craignit de la perdre , et où elle donna de grands exemples de patience et de détachement du monde. A peine rétablie, elle conçut le projet de faire dans sa maison des retraites pour les personnes de son sexe ; elle en obtint l'agrément du roi , qui donna même pour cet effet six mille francs. L'archevêque de Paris y donna aussi son approbation. La duchesse de Guise donna six mille francs ; mesdames Voisin et du Housset contribuèrent d'autant. On acheta une maison contiguë à celle qu'occupaient madame de Miramion et ses filles. Cette dame dépensa pour cet objet plus de quinze mille francs , et la maison de retraite se trouva établie. On pouvait y recevoir jusqu'à cinquante dames à la fois. On y recevait aussi

des femmes pauvres. Madame de Miramion en paya les premières dépenses. Elle dressa un plan d'exercices pour ces retraites, qui furent confiées alternativement aux jésuites et aux prêtres du séminaire des missions étrangères. On faisait deux retraites par an pour les dames, et quatre pour les pauvres. La première retraite eut lieu à Noël de l'année 1687; on y reçut un grand nombre de pauvres femmes, et ce fut monsieur Rosel qui les dirigea; c'était un prêtre du séminaire des missions, accoutumé à ces sortes d'exercices, et qui avait produit de grands fruits. Le père le Valois fit ensuite la retraite des dames. L'une et l'autre produisirent des effets salutaires. Des dames touchées de l'esprit de Dieu, et jalouses de seconder madame de Miramion dans ses libéralités, lui apportaient leurs colliers, leurs bagues et leurs bijoux. Des filles pauvres changeaient de vie, et restaient même quelquefois avec les Sœurs de Sainte-Geneviève.

Madame de Miramion, fort occupée d'affaires au dehors, en avait souvent des scrupules, et voulait se mettre dans une retraite absolue. Elle craignait de se dissiper trop et de perdre l'esprit de recueillement. Elle con-

sulta son confesseur et l'archevêque de Paris, qui lui ordonnèrent l'un et l'autre de continuer ce genre de vie si utile au prochain. Elle recevait beaucoup de visites et était obligée d'en faire ; mais ce n'étaient point de ces visites inutiles où l'on ne cherche qu'à se débarrasser du fardeau du temps ; les siennes avaient toujours pour objet quelque bien à opérer. On venait la consulter ; les personnes du plus haut rang voulaient être éclairées par ses avis. Nous voyons par une de ses lettres à son confesseur, monsieur Jolly, que le maréchal de Navaille lui demandait une entrevue pour parler de choses du salut. *Elle était honteuse, disait-elle, de la confiance que lui témoignait un général d'armée.*

Enfin, ses occupations étaient quelquefois si multipliées, qu'elle en était comme abattue, et qu'elle n'avait pas un instant de repos : alors elle allait passer quelques jours à une maison de campagne qu'elle avait achetée à Ivry, et dont elle fit présent à sa communauté. On y envoyait les sœurs malades et celles qui avaient besoin de l'air de la campagne.

En 1693, madame de Miramion fut fort



touchée de la mort de monsieur le président de Nesmond son gendre, et elle eut à consoler sa fille que cette perte affligea sensiblement. L'une et l'autre eurent besoin de penser à la piété qu'avait toujours montrée ce magistrat, et à l'empressement qu'il avait eu de recevoir les sacremens dans un moment où son état n'annonçait encore rien de dangereux. La même année, monsieur de la Hoguette, qui avait épousé la nièce de madame de Miramion, fut tué à la bataille de la Marsaille; sa perte renouvela la douleur qu'elle avait ressentie à la mort de monsieur de Tracy son frère. Elle fut aussi très-affectée de la mort de monsieur de Caumartin, conseiller-d'état et son cousin-germain, le même avec lequel on avait voulu la marier après son veuvage. Ils étaient toujours restés unis, et monsieur de Caumartin avait accoutumé ses enfans à la respecter comme leur mère.

En 1694, madame de Miramion parut redoubler de zèle. Le blé fut fort cher cette année-là. Elle faisait faire, de deux jours l'un, six mille potages que l'on distribuait aux pauvres. Elle tâcha d'intéresser les ministres en faveur des malheureux, et fut peut-être cause

qu'on fit venir du riz pour remplacer le blé. Elle allait voir madame de Maintenon et le roi lui-même , pour leur représenter la misère publique et leur parler des moyens d'y apporter remède. Le nombre des malades était considérable à l'Hôtel-Dieu : elle y était sans cesse , et voyant que les malades étaient entassés dans un même lit , elle proposa au premier président de Harlai , d'ouvrir l'hôpital Saint-Louis pour décharger l'Hôtel-Dieu. Il approuva sa pensée , et elle s'occupa de l'exécution avec beaucoup de diligence. Les dépenses qu'il avait fallu faire cette même année , avaient endetté l'Hôpital Général de cent mille écus. Les administrateurs résolurent de mettre dehors la plus grande partie des pauvres. Madame de Miramion éffrayée leur proposa divers expédiens , mais aucun ne satisfaisait aux besoins pressans de la maison. On calcula pourtant qu'avec quarante mille francs on pourrait garder la plus grande partie des pauvres : il fallait trouver cette somme ; madame de Miramion s'en chargea. Elle alla chez madame de Maintenon , qui lui donna quelque chose , et qui lui obtint une ordonnance du contrôleur général , pour vingt-cinq mille francs.

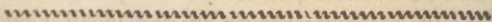
Monseigneur et la princesse de Conti, douairière, lui envoyèrent deux cents louis d'or. Monsieur, frère du roi, lui mit lui-même son aumône entre les mains. Le cardinal de Bouillon donna cent louis; le chancelier, monsieur Boucherat, fit présent d'une assez forte somme. Enfin, il n'y eut presque personne à la cour qui refusât de contribuer, et la princesse de Guise se chargea de recueillir les dons de plusieurs dames et seigneurs; dons qu'elle accrut de ses propres libéralités. La ville de Paris suivit un si bon exemple. En moins de huit jours, madame de Miramion ramassa cinquante mille francs, qui firent subsister les pauvres qu'on voulait renvoyer de l'hôpital.

Elle eut successivement pour confesseurs trois saints prêtres, monsieur du Festel, monsieur Feret et monsieur Jolly, qui la conduisirent avec prudence, mais qui étaient pleins de respect pour elle, et qui eussent volontiers pris ses avis plutôt que de lui en donner. Ils admiraient son oraison continuelle et relevée et son union avec Dieu. Sa piété parut redoubler dans le jubilé de 1696, dont elle s'efforça de gagner les grâces. Elle faisait, au commencement du mois de mars de cette

année, la retraite pour les dames, lorsqu'elle fut obligée de partir pour Versailles, où Elisabeth d'Orléans, fille de Gaston et veuve du duc de Guise, demandait à la voir. Cette princesse était mourante, mais elle craignait la mort, malgré les bonnes œuvres dont sa vie avait été remplie. Madame de Miramion la fortifia et ne la quitta point qu'elle ne lui eût fermé les yeux, le 17 mars. De retour à Paris, elle se trouva fatiguée; elle avait veillé et beaucoup parlé. Elle tomba malade le 19: les médecins qui furent appelés tentèrent tous les remèdes, mais sans succès. Pour elle, abandonnant son corps à Dieu, et résistant aux instances de sa fille qui voulait l'engager à prier pour sa guérison, elle reçut les sacremens avec de vifs sentimens de foi et d'amour, dit adieu à ses frères, messieurs de Rubelle et de Purnon, et bénit madame de Nesmond, ainsi que ses filles de Sainte-Genève. Ses discours ne roulaient que sur Dieu. Enfin, elle rendit le dernier soupir, le 24 mars 1696, à midi et demi. Son corps fut exposé pendant deux jours à l'empressement du public, et ses obsèques se firent avec un grand concours. On y voyait et les trente sœurs de sa communauté, et les qua-



tre-vingts filles de la chambre du travail, et les trois cents enfans qu'on instruisait chez elle, et la supérieure de l'Hôpital Général, avec les pauvres pour lesquels madame de Miramion avait si heureusement obtenu des secours deux ans auparavant. Les larmes de tant de malheureux qui perdaient une mère, étaient sans doute le plus bel éloge que l'on pût faire de celle qui s'était dévouée toute sa vie au service des pauvres. Son testament était encore rempli de legs en leur faveur.



## VIE

## DE MADAME DU HOUX (1).



IL est des personnes à qui tout semble prospérer, et qui mènent sur la terre, du moins en apparence, une vie heureuse et tranquille; il en est d'autres, au contraire, auxquelles le malheur semble s'être attaché, et que la Providence frappe de croix continues et terribles. Elle tient surtout cette conduite envers les âmes qu'elle se propose d'élever à la perfection. Elle les détache du monde par les plus grands coups, affermit leur vertu par les souffrances, les accable de contradictions et d'épreuves, et les force ainsi à se réfugier dans le sein de Dieu, et à chercher dans la religion le dédommagement et la consolation de leurs maux. C'est la voie dans laquelle ont marché presque tous les

(1) Vie de madame du Houx, par le chevalier d'Espoy; à Paris, chez Rabuty, 1743, 4 vol. in-12.

saints ; c'est aussi par cette route que Dieu a conduit la femme pieuse qui fait le sujet de cet article. Son historien l'appelle *l'Epouse de la Croix*, et sa vie fut en effet une chaîne de traverses et de souffrances, qui sans doute ne contribuèrent pas peu à la sanctifier.

Jeanne Pinczon était fille de monsieur Pinczon de Cagé, gentilhomme du diocèse de Rennes, et de Renée Sion. Elle naquit le 2 septembre 1616, et perdit sa mère à l'âge de quatre ans. Abandonnée à la merci des domestiques, elle en fut indignement traitée, et fit ainsi dès son bas âge l'apprentissage du malheur. Il paraît même que sa jeunesse fut exposée à de grands dangers, au milieu desquels Dieu la protégea. Il lui inspira de bonne heure la patience dont elle avait besoin pour supporter les chagrins auxquels elle devait être en butte. Elle demeura pendant six mois chez une parente, dont l'humeur insupportable fut pour elle une occasion de mérite. Elle fit sa première communion avec plus de ferveur qu'on n'en apporte ordinairement à cette action importante. Aussi Dieu la récompensa, en lui donnant un désir plus vif de le servir. A treize ans, elle tomba de cheval, et se cassa un bras. Elle souffrit, sans

se plaindre , l'opération qu'il fallut lui faire ; et pendant tout le temps qu'elle fut obligée de garder le lit, sa patience , sa douceur, son recueillement, le calme de son ame, faisaient le sujet de l'admiration de tous ceux qui l'approchaient.

Elle se rétablit de cet accident , mais ce fut pour éprouver de nouvelles croix. Monsieur de Cacé son père se remaria. Mademoiselle du Hazay, c'est le nom qu'on donnait à sa vertueuse fille pour la distinguer de ses sœurs , sacrifia son goût au désir de son père. Elle ne témoigna que déférence et respect pour sa belle-mère ; mais celle-ci, loin de se laisser gagner par cette conduite , n'eut pour la vertueuse fille que de mauvais procédés. Elle s'était proposé de marier mademoiselle du Hazay avec un fils qu'elle avait eu d'un premier mariage. Les refus de la jeune personne irritèrent la belle-mère, qui en vint à ne la pouvoir souffrir. Il n'y eut sorte de mauvais traitemens qu'elle ne lui fit endurer. Elle la chargea, toute jeune qu'elle était, des soins les plus laborieux du ménage ; elle lui faisait laver le linge, travailler à la cuisine, et vaquer aux emplois les plus vils de la maison. Les domestiques enchérissaient sur la maîtresse



maîtresse, comme c'est assez l'ordinaire, et ne témoignaient que mépris pour mademoiselle du Hazay. La suite de ces procédés violens fut une maladie qu'essuya cette vertueuse demoiselle. Elle fut prise d'une fièvre, à laquelle vinrent se joindre d'autres maux. Une forte fluxion se jeta sur un de ses genoux, et fournit dans la suite un grand exercice à sa patience; car elle n'en guérit jamais radicalement, et cette partie resta toujours plus faible que le reste.

Mademoiselle du Hazay ne reçut même pas, dans cette maladie, les soins les plus ordinaires. Ceux à qui on l'avait confiée l'abandonnèrent. C'était faire sa cour à sa belle-mère, que de négliger une personne que cette femme n'aimait pas. Cependant mademoiselle du Hazay se rétablit; on la renvoya aussitôt à la campagne pour s'y occuper des détails de la maison. Elle n'avait que quinze ans, lorsqu'une fièvre maligne attaqua à la fois madame de Cacé, deux de ses enfans et quatre domestiques. Mademoiselle du Hazay leur rendit le bien pour le mal. Elle se fit leur infirmière, et pendant tout le temps qu'il y eut des malades, elle leur donna les soins les plus assidus. Elle avait dès lors

formé le dessein d'embrasser la vie religieuse , et elle s'accoutumait à la retraite et aux exercices de piété ; mais son père n'approuvait point ce projet. Ayant déjà une fille religieuse chez les sœurs de la Visitation à Rennes , il voulait établir celle - ci. En vain elle le fit prier par plusieurs personnes de condescendre à ses désirs. Il craignit peut-être que cette vocation ne lui fût inspirée par les désagréments qu'elle avait à essuyer de la part de sa belle-mère , et il voulut l'en dédommager en la mariant. Il lui fit épouser monsieur de Maradan du Houx, d'une famille ancienne et originaire de Gascogne. Monsieur du Houx avait d'ailleurs de bonnes qualités , et mademoiselle du Hazay n'aurait eu aucune objection à faire contre cette alliance , si elle n'eût pas senti un grand attrait pour la vie religieuse. Elle fit d'abord quelque résistance : elle avoua à monsieur du Houx les infirmités dont elle était travaillée , et surtout le mal de genou qui la faisait souffrir depuis plusieurs années ; mais il n'en fut point ébranlé , et le mariage fut conclu le 1<sup>er</sup> avril 1636. On rapporte que la jeune mariée , qui portait pendant la cérémonie une couronne de fleurs , suivant l'usage du pays ,

cacha sous ces fleurs une couronne d'épines qui lui fit souffrir de vives douleurs. Cette mortification extraordinaire lui causa même dans la suite des souffrances aiguës, qui se renouvelaient de temps en temps avec une nouvelle force, et qui allaient jusqu'à lui faire répandre du sang à grosses gouttes.

Madame du Houx vint demeurer à Rennes avec son mari. Elle s'appliqua d'abord à bien régler sa maison. Elle voulait que ses domestiques remplissent exactement leurs devoirs de religion. Elle faisait la prière en commun et l'accompagnait de quelque lecture ou de quelque instruction de piété. Elle avait surtout soin que ses gens évitassent l'oisiveté, ce vice qui est la source de tant d'autres, et qui est surtout fatal aux domestiques. Elle occupait les siens utilement, leur inspirait l'horreur du péché, les soignait dans leurs maladies, et se faisait aimer d'eux par une conduite mêlée de douceur et de fermeté. Elle ne mettait pas moins de sagesse dans ses rapports avec son mari, et elle gagna son estime et sa confiance par une humeur toujours égale et par une complaisance assidue. La calomnie chercha quelque temps à troubler cette union par de faux rapports, qui in-

disposèrent monsieur du Houx ; mais il reconnut bientôt son erreur, et il regarda toujours depuis sa femme comme sa meilleure amie et comme son conseil. Il lui demandait des avis et sur ses affaires d'intérêts et sur sa conduite , et il vivait avec elle dans une intimité qui devrait être le modèle de toutes les personnes mariées.

Quant aux relations de madame du Houx avec le dehors, elles étaient réglées sur les mêmes principes de prudence et de religion. Elle ne voyait que des femmes qui faisaient profession de modestie et de piété. Elle laissa le monde se moquer de sa régularité et de son amour pour la retraite. Peu à peu même elle renonça aux parures avec l'agrément de son mari, ne porta plus ni bijoux , ni dentelles, ni rien qui sentît le luxe, et se fit en sa maison un oratoire où elle passait tous les jours plusieurs heures en prières. Elle assistait les prisonniers , les hôpitaux , les maisons religieuses dépourvues de biens. Elle donna une fois une partie de ses vêtemens à une personne affligée d'un cancer. Dans un temps de cherté , elle redoubla ses aumônes, et secourut de pauvres gens menacés de mourir de faim. Elle se faisait informer des besoins des ma-



ades , et leur portait des bouillons ou ce qu'elle savait leur manquer. Toujours agissante , elle donnait ordre à tout avec tranquillité , et veillait sur le dedans et sur le dehors. Sa vertu n'avait rien de rebutant et de sauvage. Elle recevait tout le monde avec aménité , portant les autres à la vertu par son exemple , par sa douceur et par des avis qu'elle savait donner à propos. Elle n'était sévère que pour elle-même , et ne montrait aux autres que complaisance et charité.

Avec un tel caractère et une telle conduite , il semble qu'elle eût dû être heureuse sur la terre ; mais la Providence lui ménageait des peines de plus d'une sorte. Son mal de genou la reprit et devint si violent , qu'il la mit à toute extrémité. Ayant été obligée d'aller à la campagne pour soigner son mari qui y était tombé malade , elle fut successivement attaquée de plusieurs maladies. Lorsque monsieur du Houx fut rétabli , il fut forcé de s'absenter pour ses affaires , et laissa sa femme sous la garde de domestiques qui la laissèrent manquer de tout. Souffrante dans son lit , elle avait , outre son mal , celui de ne recevoir aucuns soins. Ses domestiques , ennuyés de son état , résolurent même , dit - on , de la

faire périr. Ils entrèrent un jour dans sa chambre avec l'intention de l'étrangler. On ne sait ce qui les empêcha d'exécuter leur barbare dessein ; mais on sait que madame du Houx, qui eût pu les livrer à la justice , étouffa cette affaire. Cependant elle ne se rétablissait point : en vain on la fit changer d'air ; elle n'était délivrée d'une souffrance que pour en éprouver une autre , et une nouvelle maladie succédait à celle que l'on parvenait à guérir. Elle passa long-temps dans cette continuelle et triste alternative , jusqu'à ce qu'ayant fait un pèlerinage à Auray avec son mari , elle en revint , sinon guérie , au moins soulagée.

Mais il semble que cette trêve à ses maux ne lui avait été accordée que pour lui donner le moyen de remplir des devoirs de charité. Avertie que son père était fort malade , elle se rendit en toute hâte chez lui , lui donna tous ses soins , le prépara à la mort , et reçut ses derniers soupirs. Après avoir rempli ce pénible ministère, elle alla rejoindre son mari, qui était aussi tombé malade. La fatigue qu'elle eut auprès de lui, la fit retomber malade. Sa faiblesse et ses souffrances augmentant d'une manière effrayante, on la mena deux fois aux eaux de Bourbon, qui ne firent qu'a

doucir un peu ses maux. A son retour , elle eut encore à soigner son mari qu'elle ne quitta plus. Elle profita d'une longue maladie dont il fut attaqué , pour lui inspirer toute sa piété. Il avait montré jusque là de la religion , mais elle rendit ces sentimens plus vifs encore en lui. Elle lui apprit à faire oraison , à offrir ses maux à Dieu , à se détacher de la vie. En même temps , elle ne se reposait sur personne des services que demandait son état , et quoique infirme elle-même , elle veillait constamment auprès de son lit. Enfin , après lui avoir rendu tous les soins de la charité la plus attentive , elle le perdit en 1643 , neuf ans après son mariage. Elle passa la première année de son veuvage auprès du tombeau de son mari , priant et faisant prier pour lui , et appliquant à son intention toutes ses bonnes œuvres. Aux devoirs de la piété , elle joignit le soin des affaires de la maison , qui étaient un peu embarrassées. Elle démêla tout avec prudence et habileté , régla les intérêts de messieurs du Houx ses beaux-frères , fit aussi ses partages avec monsieur de Cagé , son frère , et assigna si bien à chacun ce qui lui appartenait , que tout le monde fut content , et que cha-

cun admira son discernement et son équité.

Délivrée de ces embarras, madame du Houx ne pensa plus qu'à se retirer du monde et à satisfaire le penchant qu'elle avait senti autrefois pour la vie religieuse, et qui ne l'avait jamais abandonnée : elle voulut en essayer, en se retirant pour un mois dans un couvent de la Visitation, à Rennes. Elle y observait la règle comme les religieuses, et prit le parti de s'y fixer. Aussi, après une courte absence pour terminer entièrement ses affaires, cette pieuse veuve revint, le 29 juin 1646, *au Colombier* ; c'était le nom de cette maison. Elle y vécut d'abord sans changer d'habit, s'astreignant néanmoins à toutes les observances de la règle, et donnant l'exemple d'une piété profonde, d'une humilité sincère et d'un entier détachement de toutes choses. Au bout de quatorze mois, elle demanda instamment de prendre l'habit de sœur converse, et elle regarda comme une grâce de l'avoir obtenu. Elle fut tourmentée pendant six ans par des peines intérieures qu'elle offrit à Dieu, et, dans la tribulation comme dans la joie, on la vit toujours fidèle à ses exercices de piété. Pendant cet intervalle, elle n'éprouva que des croix. Elle fai-



sait naître elle-même des occasions de souffrances. A ses infirmités habituelles, qui auraient paru à tout autre une pénitence suffisante, cette femme courageuse joignait des mortifications et des austérités volontaires, portait toujours sur elle quelque instrument de pénitence, veillait, jeûnait et vivait dans le silence, la soumission et l'abandon. Elle s'était mise sous la direction d'un religieux alors fort estimé à Rennes, le père Valentin de Saint-Armel, qui lui fut d'un grand secours dans son désir ardent d'arriver à la perfection. Il ordonna à madame du Houx d'écrire sa vie et de travailler au salut des âmes. Il crut qu'elle devait faire tourner à l'avantage du prochain le zèle et les lumières que Dieu lui avait donnés.

Elle commença donc à se répandre un peu plus au dehors, par l'ordre de monsieur de la Mothe-Houdancourt, évêque de Rennes. Elle fit un voyage en Poitou, afin d'y visiter une religieuse dont on parlait alors beaucoup, et qui était en grande réputation de sainteté, mais à laquelle il arrivait des choses si extraordinaires, que les plus habiles avaient peine à les expliquer. Madame du Houx la vit et l'examina long-temps. Comme elle

n'était ni enthousiaste ni crédule , elle craignit que cette fille ne fût dans l'illusion ; mais il paraît qu'elle lui rendit enfin justice , et qu'elle connut que cette religieuse , quoique marchant par une voie fort singulière , était néanmoins animée de l'Esprit de Dieu. Avant de revenir à Rennes , madame du Houx alla à Pontivy , où elle fut utile , non-seulement aux religieuses qui l'y avaient appelée , mais encore à des personnes du monde qui venaient avec empressement s'édifier dans ses entretiens. Ce fut la même chose à son arrivée à Rennes : elle était sans cesse consultée par des personnes de tous les états , et parvenait à calmer leurs peines et à éclaircir leurs doutes. Elle avait infiniment de discernement , d'adresse et d'onction pour s'insinuer dans les esprits. Elle retira plusieurs dames de la dissipation où elles vivaient , et les fit résoudre à vivre dans la piété. Il ne se faisait point de bonnes œuvres à Rennes , où elle ne prit part. On ne la voit plus occupée que des intérêts et du salut du prochain. En 1659 , elle mit la réforme dans une abbaye voisine de Rennes , où la dissension et le désordre avaient jeté de profondes racines. Elle porta monsieur de Cacé son frère , à se

donner à Dieu. Elle attira deux de ses nièces à la religion , et fit plusieurs voyages , qui tous avaient pour but quelque ministère de charité.

Au milieu de ces soins extérieurs, sa vie n'était qu'une suite de tribulations. Elle ne pouvait se rassasier de souffrances. Elle s'engagea par écrit à accepter les croix qu'il plairait à Dieu de lui envoyer, et elle s'offrit comme une victime d'expiation pour les péchés des autres. Il paraît que Dieu agréa son sacrifice , puisqu'il lui envoya tant de croix. Ses infirmités étaient continuelles ; ses peines d'esprit étaient extrêmes. Elle était souvent dans un état pénible de délaissement et d'obscurité , et ne pouvait jouir elle-même de la tranquillité qu'elle procurait aux autres. Les contradictions, les mépris, la calomnie vinrent l'assaillir tour-à-tour. En 1663 , elle tomba malade à Tréguier , où elle avait été attirée par monsieur Grangier , évêque de cette ville. Ce prélat, célèbre alors par la sainteté de sa vie , avait voulu procurer à son diocèse l'exemple d'une femme si vertueuse, et il lui témoigna toujours une estime particulière. Il la visita tous les jours pendant sa maladie, et lui administra les sacremens.

Quand elle fut rétablie , on envoya madame du Houx visiter quelques monastères où elle était demandée avec instance. Elle alla successivement dans toutes les villes de Bretagne , donnant partout des conseils de paix et de piété. Elle parlait de Dieu d'un ton si pénétré , qu'elle persuadait les plus récalcitrons. Partout elle portait la bonne odeur de Jésus-Christ ; sa vue seule était une sorte de prédication que ses instructions achevaient.

En 1664, elle fit un autre voyage en Poitou, et, le 29 janvier 1665 , elle assista à la mort la mère *Jeanne des Anges* , cette religieuse dont nous avons parlé. En 1667 , elle rendit le même service à monsieur de Cacé son frère. Elle était allée pour cet effet à la campagne , où elle fut visitée par monsieur de la Vieuxville , évêque de Rennes , et par monsieur Grangier , évêque de Tréguier ; celui-ci l'invita de nouveau à venir dans son diocèse, où madame du Houx passa en effet plusieurs mois , toujours occupée d'objets d'édification et de charité. Revenue à Rennes , en 1668 , elle s'y vit exposée à une sorte de persécution. On blâmait ses fréquens voyages ; on trouvait à redire qu'une femme se mêlât de donner des conseils à toute sorte de personnes :



nes : la généreuse épouse de la croix supporta ces reproches avec patience et humilité. N'étant sortie qu'à regret de sa retraite, elle s'y enfonça avec joie, et se félicita d'être affranchie des soins du dehors et des courses auxquelles on l'avait engagée. Elle passa ainsi plusieurs années dans le recueillement, se contentant de travailler à son salut ; mais le besoin qu'on avait de ses avis et la confiance qu'inspiraient ses vertus, la tirèrent encore de sa solitude. On crut que personne n'était plus propre à diriger la maison de retraite qu'on venait de créer à Vannes pour les personnes de son sexe (1), et on fit agir l'autorité supérieure pour l'engager à se charger de cet emploi. Madame du Houx s'en acquitta avec sa sagesse ordinaire, et gouverna cet établissement pendant plus de deux ans. Elle faisait des instructions pendant plusieurs heures, comme si elle n'eût pas été accablée d'infirmités : aussi, les peines qu'elle se donnait, achevèrent d'épuiser sa santé, qui avait toujours été faible et chancelante. En 1676, elle revint à Rennes, où on la redemandait avec instance. En y arrivant, il lui fallut gar-

(1) Voyez au deuxième volume la Vie de mademoiselle de Francheville.

der le lit ; une fièvre violente la minait ; de plus , elle était travaillée de violentes douleurs de tête , d'une chaleur interne qui la dévorait , de maux d'estomac , enfin , de souffrances de toute espèce qui lui ôtaient le sommeil. Mais au milieu de ces maux du corps , l'ame ne perdit rien de sa vigueur ni de son union avec Dieu. Languissante et abattue , madame du Houx était encore l'appui des faibles , le conseil des gens de bien , l'oracle , en quelque sorte , de la province. On s'étonnait qu'une femme inspirât tant de confiance et exerçât ainsi une sorte d'apostolat ; mais cette autorité n'était due qu'à ses vertus et ne nuisait point à son humilité ; ce qui est la pierre de touche du véritable zèle.

Au commencement de 1677 , les maux de madame du Houx prirent un caractère plus grave ; elle languit cependant jusqu'au mois de septembre. Alors elle sentit qu'elle touchait au terme de sa course. Elle voulut faire les vœux de religion , et cette cérémonie , qui eut lieu le 24 septembre 1677 , ne précéda que de deux jours sa mort , qui fut marquée , comme sa vie , par des actes de résignation et de ferveur. Toute la ville de Rennes prit part à cette perte , et une foule de bou-

ches s'ouvrirent pour louer cette femme vraiment forte. Son historien a pris soin de recueillir ces témoignages , parmi lesquels on voit ceux de deux prélats et des personnes les plus distinguées de la province. Madame d'Argouges , femme du premier président du parlement de Rennes , se faisait entre autres un honneur de se conduire par les avis de madame du Houx. On trouva dans ses papiers l'histoire de sa vie et de la conduite de Dieu sur elle , et son historien en cite beaucoup de fragmens qui prouvent combien cette grande ame avait fait de progrès dans la vertu , et combien elle était initiée dans les secrets les plus profonds de la vie spirituelle. Ces fragmens supposent même les plus hautes faveurs , qu'il ne nous appartient pas de juger : il nous suffira de dire que peu , même parmi les parfaits , ont porté plus loin que madame du Houx l'amour des souffrances et la conformité avec un Dieu crucifié.

VIE  
DE MADAME MARTIN,

PLUS CONNUE SOUS LE NOM

DE MARIE DE L'INCARNATION,

DE QUÉBEC (1).

---

MADAME MARTIN naquit à Tours, le 18 octobre 1599. Elle était fille d'un marchand de soieries de cette ville, nommé Florent Guyard. Sa mère était Jeanne Michelet, qui descendait, par les femmes, de la famille de la Bourdaizière. Les premières dispositions que montra la jeune Guyard au sortir de l'enfance, furent un grand amour pour les pauvres et un vif désir de les soulager. Elle leur rendait dès lors tous les services dont elle était capable, se plaisait en leur compagnie,

(1) Vie de la mère Marie de l'Incarnation, par le père de Charlevoix; Paris, 1724, 4 vol. in-12.



et leur donnait tout ce dont elle pouvait disposer. Elle n'avait point de plus grand chagrin que d'être hors d'état de faire l'aumône. Dieu bénit de si heureuses inclinations ; il donna à mademoiselle Guyard le goût de la piété. Elle aimait à prier dans les églises , elle se dégoûtait de plus en plus du monde. Dès l'âge de quinze ans , elle avait eu une forte envie d'embrasser la règle de Saint-Benoît , dans l'abbaye de Beaumont , dont l'abbesse , madame de la Bourdaizière , était proche parente de sa mère. Néanmoins elle céda au désir de ses parens , qui la marièrent à monsieur Martin , fabricant de soie à Tours. Il paraît que cette jeune femme eut beaucoup à souffrir dans cette union , soit de la part de son mari même , soit de la part de quelque autre personne de la maison ; car elle n'a point fait connaître précisément l'auteur de ses peines.

Ces chagrins ne troublèrent point le calme de son ame , et ne l'empêchèrent point de remplir ses devoirs. Chargée de nombreux domestiques , ayant beaucoup d'ouvriers sous ses ordres , elle veillait à tout avec activité et dirigeait tout avec sagesse. Elle montrait bien , par son exemple , que la piété est utile

à tout , et que l'esprit de religion ne rend pas moins propre aux affaires humaines. Elle avait soin que tout le monde chez elle fût content. Sa complaisance , sa douceur , sa charité pour les malades , la sagesse de ses avis , lui conciliaient l'attachement de tous ceux qui travaillaient dans sa maison. Ils la servaient avec un zèle qu'augmentaient encore la connaissance de ce qu'elle avait à souffrir et le spectacle de son inaltérable patience. Elle avait pour son mari une déférence et des égards dont il était touché , et il sentait le prix d'une telle femme pour le bonheur de son ménage , l'ordre de sa maison et la prospérité de son commerce. Mais leur union ne fut pas longue ; il n'y avait que deux ans qu'ils étaient mariés , lorsque monsieur Martin mourut. Madame Martin , veuve à dix-neuf ans , chargée d'un enfant qui ne faisait que de naître , privée de fortune , se trouvait dans la situation la plus affligeante ; elle la soutint avec courage. Tout le monde croyait que , le premier chagrin passé , elle songerait à se remarier. La prudence semblait lui conseiller ce parti ; aussi plusieurs personnes se mirent sur les rangs. Sa vertu , son jugement , son habileté dans les affai-

res , la faisaient rechercher. On lui représentait le bas âge de son fils qui avait besoin de soutien , et sa jeunesse à elle-même.

Madame Martin ne se rendit point à ces considérations , quelque puissantes qu'elles fussent. Il lui sembla que puisque Dieu avait rompu ses liens , elle ne devait point en former de nouveaux , et sentant réveiller son ancien goût pour la retraite , elle résolut de quitter entièrement le commerce et de s'abandonner à la Providence. Elle termina donc ses affaires , renvoya tout son monde , et rentra dans la maison de son père , qui désira l'avoir chez lui. Là elle prit un habillement très-simple , qui marquait le divorce qu'elle voulait faire avec le monde. Elle ne s'occupait que de la prière et de l'éducation de son fils. C'est de cette époque surtout que datent les grands progrès qu'elle fit dans la perfection. Livrée à la méditation des choses saintes , elle s'affermissait de plus en plus dans l'amour de Dieu et le détachement des créatures. Si elle s'occupait à quelque ouvrage de femme , c'était sans perdre de vue celui auquel elle avait consacré son cœur. Si elle sortait de sa retraite , c'était encore ou pour Dieu , ou pour le prochain. Ne pou-

vant aider les pauvres de ses biens , elle leur rendait les services les plus capables de rebutter la nature. Elle recherchait ceux qui étaient les plus affligés , et qui , par la nature de leur mal , étaient les plus exposés à être abandonnés ; elle pansait leurs plaies et se faisait un plaisir de laver leurs ulcères. Son fils , seul témoin de ces actes de charité , a rapporté depuis , qu'elle paraissait pénétrée de respect pour ces malheureux , en qui elle voyait des images d'un Dieu pauvre et souffrant.

Il n'y avait guère qu'un an que madame Martin menait cette vie , lorsqu'elle fut sollicitée par une de ses sœurs de venir demeurer chez elle. Cette femme était engagée dans un commerce considérable et avait besoin d'aide. Madame Martin fit voir en cette occasion que ce n'étaient ni la paresse , ni l'amour de l'indépendance qui lui avaient fait prendre le parti de la retraite. Elle sacrifia ses répugnances à la charité , et alla demeurer avec sa sœur. Mais on abusa tellement de sa complaisance dans cette maison , qu'on lui laissa faire la cuisine et se charger de ce qu'il y avait de plus pénible ; on sembla oublier qu'elle était propre à quelque chose de plus relevé , et pendant trois ou quatre ans les



domestiques, comme les maîtres, la traitèrent avec une hauteur et une dureté dont toutes les personnes du dehors étaient choquées ; pour elle, supportant ces mépris avec une humilité bien rare, elle rendait des services à ces mêmes domestiques dont elle eût eu tant à se plaindre ; elle les soignait dans leurs maladies. Elle ne témoignait qu'attachement et déférence pour sa sœur et pour son mari, et loin d'être blessée de leurs procédés, elle en sentait de la joie, et croyait leur avoir obligation. Elle ajoutait des pénitences volontaires à l'état d'humiliation où on la tenait, et croissait ainsi dans le détachement des choses de la terre et dans l'amour de Dieu ; son oraison était continuelle. Elle avait eu l'avantage de trouver un sage directeur pour la guider vers la perfection où elle aspirait ; elle s'était consacrée à Dieu par un vœu de chasteté.

Cependant on fit ouvrir les yeux à sa sœur sur la conduite que celle-ci tenait envers la pieuse veuve. Elle sentit ses torts, et rendant plus de justice à madame Martin, elle la pria, conjointement avec son mari, de prendre la direction de leurs affaires. Le mari était commissionnaire général pour le transport des

marchandises dans toutes les parties du royaume ; il avait en outre un emploi dans l'artillerie. Il entreprenait beaucoup d'affaires , avait des relations fort nombreuses et tenait une maison considérable. Madame Martin fit quelque difficulté de se charger d'une partie de ces embarras ; elle craignait la dissipation de tant de soins extérieurs ; elle y consentit néanmoins, par obéissance et par charité. Elle passait des jours entiers dans les distractions du dehors. Mais au milieu des chemins , pendant qu'elle paraissait tout occupée d'affaires , de marchandises , de transports , son esprit restait uni à Dieu. On l'eût crue accablée des détails qu'on lui confiait ; le calme de son ame n'en était pas altéré ; tout la rappelait à l'objet de ses affections ; tout lui était une occasion de saintes pensées. L'historien rapporte même des faits d'un genre surnaturel , des ravissemens , des visions , où elle reçut des lumières extraordinaires. Nous supprimons ces détails , qui n'eussent pas été sans intérêt , mais qui n'entrent pas dans le plan de notre ouvrage ; car nous ne nous sommes proposé d'y insérer que ce qui est susceptible d'être imité , et ce qui peut exciter la charité et le zèle : il nous suffira

donc de montrer madame Martin se sanctifiant de plus en plus au milieu des embarras d'un grand commerce. Ses relations avec un grand nombre de personnes lui donnaient aussi le moyen de travailler à leur salut ; elle avait gagné la confiance des serviteurs et des ouvriers de son beau-frère. Elle était leur refuge dans leurs besoins , elle les portait à la vertu , elle les réunissait pour leur donner des instructions de piété , ou elle les reprenait à part et avec douceur, quand ils avaient fait quelque faute.

C'est ainsi qu'elle vécut jusqu'à l'âge de vingt-huit ou vingt-neuf ans, comblée de grâces spéciales et s'efforçant de les mériter par une fidélité inviolable. Quelquefois elle était tellement embrasée de l'amour divin, qu'elle n'en pouvait renfermer en elle-même les effets , et qu'ils paraissaient sur son visage , dans ses discours et ses actions. Aussi se lassait-elle de plus en plus du monde et des embarras de sa situation. Elle désirait ardemment s'en retirer , pour se consacrer entièrement à Dieu dans la vie religieuse. Elle n'avait jamais perdu de vue son ancien penchant pour cet état , et ce penchant avait même pris plus de force depuis plusieurs an-

nées. Elle n'y voyait qu'un obstacle , qui à la vérité était assez fort : c'était son fils, dont l'éducation n'était pas encore terminée , et qui avait encore besoin des conseils d'une mère ; mais elle crut qu'elle pouvait compter sur les soins de sa sœur pour ce jeune homme. Il fut convenu qu'en dédommagement des services que madame Martin avait rendus depuis plusieurs années à cette sœur et à son mari , ils feraient une pension à son fils. Peut-être quelques personnes blâmeront-elles cette résolution d'une mère , dont le principal devoir est de veiller sur ses enfans ; et les femmes du monde , qui se dispensent souvent de leurs obligations les plus essentielles , ne seraient peut-être pas celles qui crieraient le moins contre une démarche qui avait la piété pour principe et pour mobile. Les actions des saints sont toujours plus rigoureusement jugées que celles des autres. On est aussi sévère pour eux , qu'on est indulgent pour soi ; ce qui est précisément le contre-pied des exemples qu'ils nous ont donnés. Nous ne prétendons point faire ici l'apologie de madame Martin ; mais nous disons que le monde n'est pas compétent pour juger d'une action , aux motifs de laquelle il



est trop étranger. Nous dirons même , si l'on veut , que cette action ne peut pas être proposée comme un exemple toujours bon à suivre ; mais qu'il ne faut pas la blâmer dans une personne que Dieu paraît avoir conduite comme par la main , et qu'il se plut à favoriser de tant de grâces.

Quoi qu'il en soit , madame Martin avait pris jour pour entrer chez les Ursulines de Tours , ordre qu'elle avait choisi de préférence , parce qu'on y travaille au salut des âmes , quand elle fut arrêtée tout-à-coup par un obstacle imprévu. Son fils disparut ; madame Martin le fit chercher de tous les côtés. On le trouva sur le pont de Blois , d'où on le ramena le troisième jour de son départ. Le retour de cet enfant ne fit point cesser les murmures que sa fuite avait excités ; mais la mère n'en persista pas moins dans un dessein qu'elle avait mûri depuis long-temps et qu'elle croyait venir de Dieu. Elle en fit part à son fils , qui l'ignorait encore , et auquel elle demanda un consentement qu'il lui accorda. Immédiatement après , elle entra au couvent des Ursulines. C'était , à ce qu'il paraît , le 25 janvier 1631. Quoiqu'elle n'apportât point de dot , elle fut reçue pour

être religieuse de chœur. Pour son fils , il fut mis en pension chez les Jésuites de Rennes , d'où on le fit revenir au bout de peu de temps , parce qu'il parut qu'il n'y faisait pas assez de progrès. Il demeura chez une tante qui prit soin de lui , et il acheva ensuite ses études à Orléans. La Providence qui avait permis , si elle n'avait pas dicté la démarche de la mère , sauva le fils des dangers qu'il put courir , et dont au reste la mère seule ne l'eût pas préservé. Il entra depuis dans la congrégation des Bénédictins de Saint - Maur , où il fut connu sous le nom de *dom Claude Martin*. Il y vécut en bon religieux , et se fit connaître par plusieurs écrits de piété. Il publia la Vie et les Lettres de sa mère , ainsi que des retraites et des méditations de la même. Il mourut prieur de Marmoutiers , le 9 août 1696 , âgé de plus de soixante-dix-sept ans. Il avait montré beaucoup de zèle pour l'entreprise de l'édition de saint Augustin par ses confrères. Le savant Martenne donna sa Vie en 1697.

Nous n'avons pas besoin de dire que madame Martin fit les exercices de son noviciat avec ferveur. Elle était déjà religieuse avant d'en prendre l'habit , et les progrès qu'elle

avait faits dans les voies de la perfection , la rendaient plus propre à donner des leçons aux autres qu'à en recevoir. Elle prit , avec le voile , le nom de *Sœur Marie de l'Incarnation* , sous lequel elle est plus connue. Après les épreuves ordinaires , elle fit profession , et fut un modèle de vertu et de piété dans son couvent , comme elle en avait été un dans le monde. Elle s'éleva même , à ce qu'il paraît , au plus haut degré de contemplation , et fut favorisée de lumières rares. Elle connut que Dieu la destinait à aller dans des régions lointaines , et en effet elle fut demandée peu après pour fonder une maison d'Ursulines à Québec. Une dame noble , jeune et riche , madame de la Peltrie (1),

(1) Madame de la Peltrie était fille d'un gentilhomme de Normandie , appelé monsieur de Vaubougon , et elle avait épousé un autre gentilhomme , monsieur de Tonnoys de la Peltrie , qui la laissa veuve de bonne heure. Elle n'avait eu qu'une fille , qui mourut en bas âge , et elle se trouva fort jeune maîtresse d'une grande fortune. Mais ni ses richesses , ni son indépendance , ni sa jeunesse ne l'éblouirent un instant. Sa charité la portait à secourir les malheureux , et son zèle , à faire connaître Dieu. Elle conçut le désir d'aller dans le Canada pour y propager la foi parmi les sauvages. Mais elle avait à vaincre les sollicitations de son père qui

avait résolu de passer au Canada pour s'y employer à la conversion des filles des Sauvages de ce pays. Elle cherchait , pour la se-

voulait l'engager à se remarier ; et pour se délivrer de ses instances , elle fut obligée de feindre un projet de mariage avec monsieur de Bernières , gentilhomme qui vivait dans la plus haute piété , et qu'elle instruisit de ses desseins ; il lui en facilita l'exécution , et lui servit de conseil et d'appui dans les démarches qu'elle eut à faire. Elle vint à Paris, où elle consulta les hommes les plus pieux et les plus éclairés , qui approuvèrent sa vocation , et lui donnèrent les moyens de la suivre. Saint Vincent de Paul , monsieur Fouquet , alors conseiller d'état , le commandeur de Sillery , la servirent avec zèle. Madame de la Peltrie , avec leurs secours , disposa tout pour la fondation , frêta un bâtiment , et partit pour le Canada , où elle consacra sa fortune à l'établissement des Ursulines. Elle imitait leur zèle pour la conversion et l'instruction des filles des Sauvages ; et quoiqu'elle ne se fît pas religieuse , elle partageait les fonctions et la pauvreté de Marie de l'Incarnation et de ses compagnes. Elle essaya quelque temps de faire un établissement à Montréal , mais elle vint ensuite rejoindre les Ursulines de Québec , qu'elle ne quitta plus. Elle y vécut dans les exercices de la charité et de la piété , et mourut le 25 novembre 1671 , fort regrettée de la colonie , à laquelle cette digne femme avait toujours pris un vif intérêt , et des religieuses qui la regardaient comme leur bienfaitrice et leur mère .



conder, des personnes qui partageassent son courage et son zèle. On lui parla de la haute vertu de madame Martin. Elle vint exprès de Paris à Tours pour la chercher, et n'eut pas de peine à obtenir le consentement de madame Martin, toujours portée à ce qui était pour la gloire et pour l'utilité du prochain. Elles partirent ensemble de Tours, le 22 février 1639, avec une Ursuline, fille d'un gentilhomme du pays, et une autre vertueuse fille. En passant par Orléans, madame Martin vit son fils, qui avait atteint l'âge de vingt-un ans, et dont elle se sépara pour ne le plus revoir.

Elle arriva à Paris, où l'on termina les préparatifs nécessaires pour la fondation. Beaucoup de personnes de piété s'y intéressaient. Saint Vincent de Paul, le père de Condren, général de l'Oratoire (1); monsieur de Bernières, gentilhomme d'une haute vertu; le commandeur de Sillery, l'ame de toutes les

(1) Charles de Condren, prêtre de l'Oratoire, puis supérieur général de cette congrégation après le cardinal de Bérulle, fut recommandable par son mérite et sa piété, jouit de l'estime des grands, refusa les archevêchés de Reims et de Lyon, et mourut le 7 janvier 1641.

bonnes œuvres de ce temps-là ; la duchesse d'Aiguillon , la comtesse de Brienne , favorisaient le nouvel établissement , et se réunirent pour surmonter les obstacles. La mère Marie de l'Incarnation vit presque toutes ces personnes et s'en fit estimer. On conçut une haute idée de sa vertu et de la force de son caractère , et cette idée ne contribua pas peu à faire réussir son entreprise. Elle partit de Paris vers la fin d'avril , et alla s'embarquer à Dieppe , d'où l'on mit à la voile le 4 mai. Dans le même bâtiment étaient la supérieure des missions du Canada , madame de la Peltrie , deux Ursulines , et de plus , trois Religieuses hospitalières qui allaient aussi faire un établissement à Québec , par les soins et les libéralités de la duchesse d'Aiguillon. On arriva dans cette ville le 1<sup>er</sup> août 1639. La nouvelle colonie y fut reçue avec beaucoup de joie , et commença sur-le-champ ses fonctions. Marie de l'Incarnation avait un vif désir de connaître des filles sauvages , et de leur inculquer les vérités de la foi. Elle eut en peu de temps un assez grand nombre de filles à instruire , tant parmi les Sauvages que parmi les Français établis au Canada. Elle s'en acquittait avec zèle et patience , se félicitant

de faire connaître et aimer Dieu dans des régions où son nom n'était pas invoqué. Mais en même temps elle eut beaucoup à souffrir dans les commencemens de son établissement. La maison qu'elle occupait était petite et incommode, et le devint encore plus quand de nouvelles Ursulines furent arrivées de France. La communauté manquait de beaucoup de choses, malgré les libéralités de madame de la Peltrie, fidèle compagne de leurs travaux. Marie de l'Incarnation ne paraissait pas s'apercevoir de ces contrariétés. Son courage et sa ferveur la rendaient supérieure aux besoins du corps, et sa paix intérieure n'était point troublée par les soins du dehors. Ainsi elle vit sans trouble son monastère consumé par un incendie; et ne désespérant de rien quand tout paraissait perdu, elle entreprit de le rebâtir sans autres fonds que ceux qu'elle espérait de la Providence, et elle y parvint.

En 1664, elle essuya une maladie grave, qu'elle soutint avec sa patience accoutumée. Elle ne demandait qu'à souffrir. Il paraît que ses vœux furent remplis, et que la Providence lui ménagea bien des croix pour achever de la purifier. Elle trouva un sage direc-

teur dans le père Lallemant, supérieur des missions du pays. Elle témoigna beaucoup de confiance pour monsieur de Bernières, curé de Québec et neveu du pieux gentilhomme dont nous avons parlé plus haut. Elle écrivait souvent à son fils pour l'engager à persévérer dans le bien. Ses lettres sont affectueuses, solides et pleines des conseils les plus sages. Elle écrivait en même temps, par ordre de son confesseur, des mémoires sur sa vie ; et ce sont ces mémoires, recueillis par son fils, qui ont servi à nous faire connaître cette femme vertueuse. Quoique dans un âge avancé, elle s'occupait toujours du bien de la religion, avait beaucoup d'ardeur pour la conversion des Sauvages, et travaillait à un dictionnaire de leur langue, afin de mettre ses religieuses en état d'être plus utiles à ces pauvres gens. Au mois de février 1672, elle tomba malade ; elle languit long-temps, et supporta des opérations très-douloureuses avec une force d'esprit étonnante. Le jour de sa mort, qui fut le 30 avril 1672, fut un jour de deuil pour la colonie. Le gouverneur et l'intendant assistèrent à ses obsèques, et l'on se disputa tout ce qui avait été à son usage.



## VIE

### DE MADEMOISELLE D'ÉPERNON (1).

---

LOUISE-ANNE-CHRISTINE de Foix de la Valette-d'Épernon , était fille de Bernard , duc d'Épernon , et de Gabrielle de Bourbon. Son grand-père était ce fameux duc d'Épernon , qui eut tant de part aux bonnes grâces de Henri III , qui se trouva dans le carrosse de Henri IV , lorsque ce prince fut assassiné , et qui entra dans le gouvernement sous la régence. Il avait eu trois fils : Henri , duc de Candale ; Louis , archevêque de Toulouse et cardinal de la Valette ; et Bernard , d'abord marquis , puis duc de la Valette , et que la mort de son frère aîné mit en possession de tous les biens et de tous les titres de sa maison. Bernard avait épousé , en 1622 , Gabrielle de Bourbon , fille de Henri IV et de

(1) Voyez sa Vie , par l'abbé de Moutis ; Paris, 1774 , 4 vol. in-42.

la marquise de Verneuil, et cette alliance annonçait assez la haute faveur de sa famille. Au bout de deux ans de mariage, la duchesse de la Valette accoucha d'une fille, qui fut nommée Louise-Anne-Christine, à cause des noms du roi Louis XIII, de la reine Anne-d'Autriche et de la duchesse de Savoie, sa tante (1). Le roi et la reine la tinrent sur les fonts de baptême. Sa mère prit un soin particulier de son éducation. Comme elle avait elle-même beaucoup de religion, elle en inspira à sa fille, et la recommanda aux prières des personnes pieuses avec qui elle était liée. A l'âge d'un an, elle craignit de la perdre; et la voyant malade d'un flux de sang qui la mettait à toute extrémité, elle la voua à saint François de Paule. L'enfant guérit; mais la duchesse elle-même mourut peu d'années après, des suites d'une couche, et laissa son mari veuf avec un fils et une fille. L'un et l'autre furent élevés ensemble. Mais la reine, qui avait beaucoup aimé madame de la Valette, s'attacha aussi à sa fille. Elle l'avait souvent auprès d'elle, et la menait dans les visites qu'elle

(1) Ainsi mademoiselle d'Epernon était, par sa mère, petite fille de Henri IV et nièce de Louis XIII.

faisait aux Carmélites, pour qui elle avait une estime et une affection particulières. La jeune fille voyait surtout fréquemment une religieuse alors fort révérée, la mère Magdeleine-de-Saint-Joseph, avec laquelle sa mère avait été liée, et qui lui donnait les instructions et les conseils les plus convenables à son âge. C'est celle dont il a été parlé dans une note de la Vie de madame Acarie.

Mademoiselle d'Epernon avait quinze ans quand elle alla joindre son grand-père, alors exilé en Guienne. Il avait encouru la disgrâce du cardinal de Richelieu, devant lequel son caractère altier n'avait pas voulu plier. Il fut exilé d'abord à Plassac et ensuite à Loches. Mademoiselle d'Epernon et son frère restèrent avec leur aïeul jusqu'à sa mort, arrivée en 1642. Alors elle passa en Angleterre, où son père s'était réfugié pour éviter le ressentiment du ministre. Car, quoiqu'il eût épousé la nièce du cardinal, après la mort de sa première femme, il avait été impliqué dans un procès criminel, dont le caractère connu du cardinal lui avait fait craindre les suites. Il ne revint d'Angleterre qu'après la mort de ce ministre, et il n'eut pas de peine à faire prononcer son innocence. Après qu'il se fut cons-

titué prisonnier à la conciergerie , le parlement de Paris le déclara déchargé de toute accusation.

Mademoiselle d'Épernon commença donc à paraître à la cour et à y paraître avec avantage. Sa naissance , son esprit et ses qualités, l'y firent rechercher et goûter. Elle se montra là bonne , généreuse , compatissante. Comme on la savait très-bien dans les bonnes grâces de la reine-mère, on eut plus d'une fois recours à son crédit pour obtenir quelque faveur de cette princesse ; mais elle ne s'en servit point pour autoriser l'injustice. On cite à ce sujet un trait qui fait honneur à sa délicatesse. Des gens d'affaires lui offrirent un jour une somme considérable, si elle pouvait leur faire avoir un nouveau droit sur le vin. Mademoiselle d'Épernon était trop jeune et trop peu accoutumée aux considérations sérieuses pour voir des inconvéniens dans cette proposition. Elle y donna les mains, et obtint en effet de la reine ce qu'elle s'était chargée de lui demander. Elle revint fort contente chez son père, et raconta ce qu'elle venait de faire. Un prêtre, qui était le précepteur du duc de Cardale, son frère, et que toute la maison respectait pour son mérite et



ses vertus, parut prendre peu de part à la joie de mademoiselle d'Épernon ; elle en fut surprise et lui en demanda la cause. *C'est, mademoiselle, lui répondit-il, que je ne puis me réjouir de ce qui doit faire répandre bien des larmes. On ne vous a fait ce présent que pour s'en dédommager avec usure, et cette grâce que vous venez d'obtenir sera la ruine de bien des familles. C'est le sang du pauvre qu'on vous a donné.* Réflexions bien justes, et qui montrent dans ce vertueux ecclésiastique une grande droiture et une grande équité. Aussi mademoiselle d'Épernon en fut frappée, et elle retourna sur-le-champ remercier la reine de la faveur qu'elle venait d'en recevoir. De même, après la mort du cardinal de la Valette, son oncle, qui l'avait aimée tendrement, et qui lui avait fait beaucoup de présens en parures et en bijoux, elle craignit que ces présens n'eussent été pris sur le domaine des pauvres, et elle fit, par forme de restitution, des aumônes considérables.

Telles étaient les inclinations naturelles de mademoiselle d'Épernon. Elles la firent aimer de tout le monde. Mais aussi, si elle

plaisait à la cour, elle-même s'y plaisait. Jetée dans la dissipation et dans le tourbillon, elle en contracta le goût. Elle était de tous les amusemens et de toutes les fêtes. Elle aimait la parure et même la magnificence.

Dans cette situation, les sentimens de piété qu'on avait cherché à lui inspirer dans sa jeunesse, perdirent beaucoup de leur vivacité. Elle rechercha moins la conversation des personnes qui lui parlaient de Dieu. Ce n'était qu'avec une sorte de répugnance qu'elle accompagnait la reine dans les visites que cette princesse faisait fréquemment aux Carmélites. Il lui semblait voir sur le front des religieuses un reproche de la dissipation où elle vivait, et elle évitait les occasions qui auraient pu lui rappeler ce qu'elle s'efforçait d'effacer de sa mémoire. Une maladie qu'elle eut, fut le premier moyen dont Dieu se servit pour la toucher. Comme elle était à Fontainebleau avec la cour, elle fut atteinte de la petite vérole, et ce malheur commença à lui suggérer des réflexions plus sérieuses. Enfin, un jour qu'elle était allée aux Carmélites avec la reine, elle se sentit touchée plus que jamais, et résolut de céder à l'attrait de la grâce. Persuadée même qu'elle

était appelée à être religieuse , elle se décida intérieurement à embrasser cet état. Mais combien elle voyait d'obstacles à vaincre ! Sa famille avait formé dans le même temps les vues les plus hautes sur elle. Il était question de la marier au prince Casimir , frère du roi de Pologne ; c'était même le cardinal Mazarin qui avait conçu le projet de cette alliance. Il se proposait de donner une de ses nièces au duc de Candale , en même temps qu'il marierait mademoiselle d'Epernon à Casimir. Il avait pensé , avec raison , que la famille d'Epernon donnerait les mains à une union si brillante. Le roi de Pologne n'avait point d'enfans , et voulait assurer la couronne à son frère. Sa mort , qui arriva dans ce même temps , ne fit point rompre la négociation. Casimir prenait ses précautions pour être élu roi et le fut en effet. Mais cette flatteuse perspective n'éblouit point mademoiselle d'Epernon, et elle suivit son projet avec ardeur, mettant à éviter une couronne la même activité que d'autres auraient mise à l'obtenir. Elle menait dès lors, autant qu'elle le pouvait, un genre de vie conforme à l'état où elle aspirait. A la prière , à l'habitude de l'oraison , elle joignait des austérités ; elle jeûnait

souvent au pain et à l'eau. Ses conversations n'étaient plus que pour les choses du Ciel. Le monde et ses plaisirs n'étaient plus rien à ses yeux.

Elle s'était ouverte d'abord de son projet à la duchesse d'Epernon sa belle-mère, qui après l'avoir combattu inutilement, s'était retranchée à lui conseiller d'en différer l'exécution. Elle en avait aussi fait confidence aux religieuses Carmélites, avec qui elles entretenait des moyens de réussir. Le difficile était de gagner le duc son père, qui, très-sensible à tout ce qui pouvait relever la gloire de sa maison, désirait beaucoup le mariage de Pologne. Dans ce même temps il emmena sa fille avec lui dans son gouvernement de Guienne, et se doutant déjà de ses vues, il n'omit rien pour les traverser. Il s'entretint un jour avec sa fille sur ce sujet; il lui fit entrevoir les plus grandes espérances de fortune. Il tâcha de la gagner par toute sorte de moyens, tantôt lui parlant avec la tendresse d'un bon père, tantôt faisant valoir son autorité. Mademoiselle d'Epernon, de son côté, fit tous ses efforts pour le persuader. Ils mêlèrent ensemble leurs pleurs. Mais le résultat de cette scène fut que cha-



cun s'aperçut que l'autre était inébranlable dans sa résolution. Mademoiselle d'Epernon que le temps affermissait de plus en plus dans sa vocation , passa près de deux ans à méditer sur les moyens d'effectuer son dessein , et voici comme elle l'exécuta.

Les médecins lui ayant conseillé les eaux de Bourbon pour rétablir sa santé qui était fort altérée , elle partit de Bordeaux , le 22 août 1648 , avec la duchesse sa belle-mère. Elle prit dès lors sa résolution , et en passant par Bourges , qui se trouvait sur son chemin , elle entra , sans en prévenir personne , au couvent des Carmélites de cette ville. La duchesse d'Epernon , aussitôt qu'elle fut instruite de cette démarche , alla la redemander et lui parla avec beaucoup de force. Les gens du duc voulaient même escalader le couvent et en arracher la fille de leur maître , et il fallut faire venir des gardes pour protéger le couvent. Mademoiselle d'Epernon , qui s'attendait à de terribles assauts , se hâta d'écrire à la reine , au cardinal Mazarin , à la princesse de Condé. Elle les intéressait à sa résolution de la manière la plus persuasive. Elle eut bientôt une visite dont elle redoutait l'issue. Son frère le duc de Canda-

le , averti de la démarche qu'elle venait de faire , accourut à Bourges. Leur premier entretien fut long et animé. Le jeune duc épuisa les sollicitations pour gagner sa sœur. Elle , de son côté , lui donna toutes les raisons propres à le frapper. Il faisait valoir le plaisir de vivre avec elle ; mais si elle était allée en Pologne , ils auraient été séparés à jamais. Elle avait de l'ascendant sur l'esprit de son frère , elle parvint à l'amener à son sentiment , et ils se quittèrent contens l'un de l'autre.

Le vieux duc était moins aisé à gagner. Dans le premier moment , il écrivit à sa femme qu'il fallait laisser sa fille où elle était , que la réflexion la ramènerait ; et qu'en attendant il aviserait à ce qu'il y avait à faire. La duchesse retourna donc joindre son mari , et ses adieux à sa belle-fille furent accompagnés de témoignages réciproques d'amitié. Mademoiselle d'Epernon distribua ses bijoux entre les personnes de sa suite , et renonça à tous les ornemens du siècle. Peu après elle quitta Bourges pour aller à Paris. Elle avait beaucoup d'affection pour le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques. Elle en connaissait toutes les religieuses , et c'était

là qu'elle devait faire profession. Mais elle avait bien des combats à soutenir auparavant. Toutes les lettres qu'elle recevait de son père étaient sèches et dures. Il lui ordonnait de sortir du cloître, et la menaçait même de sa malédiction, si elle n'obéissait. Mademoiselle d'Épernon fut extrêmement sensible à cette conduite de son père. Elle lui écrivit les lettres les plus respectueuses et les plus tendres. Elle essaya de lui faire sentir qu'à son âge, après une vocation si long-temps éprouvée, elle ne se croyait plus permis de retourner en arrière. On ne pouvait taxer sa résolution de ferveur passagère ou de désir d'enfant. Elle avait vingt-quatre ans, et avait eu tout loisir de mûrir son dessein. Pouvait-on lui refuser à son âge le droit de disposer d'elle-même, et n'avait-elle pas assez attendu pour obtenir que l'on cédât à un goût aussi décidé ?

Il y avait un entretien que mademoiselle d'Épernon craignait beaucoup, c'était celui de la reine-mère. Elle avait fait mystère de son dessein à cette princesse, qui lui avait toujours témoigné beaucoup de bonté, et qui, dans le premier moment, avait offert au duc de lui faire rendre sa fille. Les lettres de la jeune novice commencèrent à tou-

cher la reine ; mais dans une visite qu'elle fit aux Carmélites , elle fut si frappée de ses raisons , si attendrie par ses larmes , qu'elle lui promit , quoique en secret , de lui être favorable. Elle écrivit en sa faveur au duc , et plusieurs princes et princesses firent également tous leurs efforts pour le calmer. Mais il fut inflexible ; et étant retenu en Guienne, il fit agir pour lui le duc de Verneuil, oncle de mademoiselle d'Epernon. On porta par son ordre cette affaire au châtelet et ensuite au parlement. Mais le jour où elle devait être rapportée , le conseiller rapporteur , qui était attaché au duc de Verneuil , et qui devait parler selon ses vues , fut subitement attaqué d'apoplexie. L'affaire traîna donc. Bientôt vinrent les mouvemens de la Fronde. La guerre civile suspendait celle qu'on voulait faire aux Carmélites , et le parlement s'occupait trop des affaires de l'Etat , pour songer à celles des particuliers. Mademoiselle d'Epernon trouva même le moyen de mettre dans ses intérêts le duc de Verneuil son oncle. Elle lui demanda une entrevue ; et comme il l'avait beaucoup aimée , elle sut le persuader de la force de sa vocation.

Le duc d'Epernon voyant l'inutilité de tous



les moyens qu'il avait pris jusque là, s'adressa à Rome, et chargea un homme de confiance d'aller solliciter pour lui un ordre, par lequel il serait enjoint aux Carmélites de lui rendre sa fille. Celle-ci avait écrit depuis long-temps au pape; elle lui écrivit encore à cette occasion, et envoya à Rome un mémoire en sa faveur. L'agent du duc d'Épernon obtint néanmoins une sentence de la Rote, qui défendait à la novice de faire profession; mais les théologiens et même monseigneur Ragni, nonce en France et depuis cardinal, furent d'avis qu'on pouvait passer outre. En conséquence, mademoiselle d'Épernon fit solennellement ses vœux, et reçut le voile des mains de monsieur l'évêque de Montauban, en présence de mesdames de Guise, de Vendôme, de Nemours et de leurs enfans. La cérémonie faite, il arriva une opposition de la part du cardinal-président de la congrégation des Réguliers à Rome; mais le sacrifice de mademoiselle d'Épernon était consommé. Elle se hâta d'écrire au pape, et le Saint Père lui répondit par un bref, dans lequel il approuva sa conduite, loua sa piété, et confirma l'engagement qu'elle venait de contracter.

La nouvelle religieuse , qui prit le nom d'*Anne-Marie de Jésus* , eût été au comble de ses vœux , si à l'approbation du chef de l'Eglise , elle eût pu joindre celle de son père. Mais le duc d'Epernon , irrité par les obstacles , ne pardonnait point à sa fille d'avoir réussi dans son dessein malgré lui. Il ne répondait plus aux lettres par lesquelles elle tâchait de l'adoucir , et elle avait lieu de craindre la durée de son ressentiment , quand il changea tout-à-coup de dispositions pour elle. Comme on l'avait envoyé commander en Bourgogne , il se trouva près de Clairvaux , et il eut le désir de visiter le tombeau de saint Bernard son patron , auquel il avait une dévotion particulière. Il honora les reliques de ce grand homme et voulut même être revêtu de son scapulaire. Ce fut de ce moment qu'il changea , et on crut voir dans la promptitude de ce changement quelque chose d'extraordinaire. Peut-être fit-il réflexion que ce n'était pas être conséquent de témoigner tant de vénération pour un des restaurateurs de l'état monastique , et tant d'éloignement pour voir sa fille embrasser cet état. Quoi qu'il en soit , il lui fit écrire le jour même pour lui rendre son amitié et lui

donner sa bénédiction. On sent la joie que sa fille dut recevoir d'une telle lettre. Elle l'en remercia avec effusion , et reprit avec lui un commerce de lettres , qui devint dans la suite utile au duc pour son salut. Il vint même la voir assez peu de temps après , et conçut dans ses entretiens un désir plus vif de travailler à sa sanctification. Il chercha à réparer les injustices qu'il avait pu commettre. Il fit distribuer de grosses sommes dans des pays où il avait commandé ; il y fonda une mission. Il érigea dans ses terres des écoles , il établit des hôpitaux. Enfin , il s'occupa sérieusement à se faire un trésor de bonnes œuvres. Mais ce qui était le plus difficile , il réforma son humeur ; et , par les conseils de sa fille, il dompta ses ressentimens et adoucit sa fierté. Dicu leur ménagea à l'un et à l'autre un grand chagrin ; il leur enleva le duc de Candale à la fleur de son âge. Ce jeune seigneur , qui avait la survivance des charges de son père , et qui était de plus gouverneur de l'Auvergne , mourut à Lyon , le 28 janvier 1658 , d'une maladie aiguë , qui lui laissa pourtant le temps de se préparer à la mort. Il en profita avec ardeur , et finit ses jours dans des sentimens de pié-

té , dont il était peut-être redevable aux prières de sa sœur. Celle-ci fut très-touchée de cette perte , mais dans sa douleur , elle songeait plus au salut de son frère qu'au désastre d'une maison que cette mort éteignait tout-à-coup. *Puisque Dieu, disait-elle, efface mon nom sur la terre , puisse-t-il l'écrire dans le livre de vie !* Ce fut dans cet esprit qu'elle reçut les consolations qu'on s'empressa de lui apporter. Elle mit surtout ses soins à calmer la tristesse profonde d'un père qui voyait toutes ses espérances détruites. Le duc d'Épernon apprit à faire un bon usage de son affliction. Il ne survécut que peu d'années à son fils. Il mourut le 25 juillet 1661 , en remerciant sa fille de lui avoir fait connaître et pratiquer ses devoirs, en se recommandant à ses prières , et en lui demandant sa bénédiction. Il se reprochait , entre autres choses , la menace qu'il lui avait faite autrefois , et ne croyait pas pouvoir faire assez pour en effacer le souvenir.

Après la mort de son père , la pieuse Carmélite , qui avait fort à cœur sa propre sanctification, et qui craignait de se distraire trop par ses relations avec le dehors, eût souhaité supprimer des visites que sa naissance et son premier



premier séjour à la cour rendaient assez fréquentes. Il lui semblait que cet honneur qu'on lui rendait, n'était point conforme à sa vocation, et pouvait lui en faire perdre l'esprit. Humble et défiante d'elle-même elle ne s'apercevait pas que ses rapports avec le monde ne lui faisaient rien perdre d'une ferveur qui la rendait l'exemple de toute sa communauté. Ses supérieures furent obligées de lui ordonner de continuer à recevoir des visites qui pouvaient être si utiles aux personnes qui les faisaient. Elle savait, en effet, faire tourner ces entretiens à l'avantage de ceux qui la venaient voir. Elle parlait de piété aux personnages du plus haut rang. Son esprit, sa douceur, l'honneur qu'elle avait d'appartenir de si près à la famille royale, le grand sacrifice qu'elle avait fait, tout lui donnait le droit d'exhorter les autres. Elle eut part à la conversion de plusieurs personnes de la cour, et entre autres à celle de la duchesse de Longueville. Du fond même de sa retraite elle s'intéressait à de bonnes œuvres. Elle était liée avec madame de Miramion, et c'était ordinairement de cette dame qu'elle se servait pour assister les malheureux. Elle était en relation de lettres avec le prince de

Conti , dont la conversion fut si éclatante , et elle continua de voir mademoiselle d'Orléans , fille de Gaston ; sa sœur , la duchesse de Guise ; mademoiselle de Guise (1), beaucoup d'autres dames du premier rang , et même des seigneurs et des généraux , auxquels elle donnait en toute liberté ses avis. Elle en agissait même ainsi avec Monsieur , frère de Louis XIV. On a une lettre qu'elle écrivit après la victoire de Cassel , à ce prin-

(1) Marie de Lorraine , dite *mademoiselle de Guise* , née le 15 août 1595 , de Charles de Lorraine , duc de Guise , et de Henriette , duchesse de Joyeuse , demeura dans le célibat. Elle hérita du duché de Guise , après la mort de François de Lorraine son petit-neveu , décédé en 1675. Elle était livrée depuis long-temps à la piété et aux bonnes œuvres. Une grande fortune lui donnait le moyen de satisfaire ses généreuses inclinations ; aussi on la voit contribuer à plusieurs établissemens de charité. On dit qu'elle offrit cent mille francs aux Carmélites de la rue Saint-Jacques à Paris , pour obtenir d'entrer , quand elle le voudrait , dans leur couvent ; privilège réservé aux princesses de la famille royale. Elle fut refusée. Ses charités étaient immenses. Elle mourut à Paris , le 3 mars 1688 , après une vie consacrée à Dieu et aux pauvres. Son testament fut remarquable par le nombre et la nature des legs qu'il renfermait. C'est un tissu de dispositions qui attestent toute sa pieuse libéralité. Les pauvres de ses domaines , surtout , y étaient comblés de bienfaits.

ce , son cousin germain. Elle y mêle avec beaucoup d'adresse les complimens et les conseils. On a également une lettre que Bosuet écrivait , en 1691 , à la vertueuse Carmélite , et qui montre l'estime que ce grand évêque faisait d'une si sainte fille.

Nous nous étendrons peu sur la vie que mademoiselle d'Epernon menait dans son couvent. Elle observait la règle comme la dernière des novices , et n'eût pas souffert la moindre distinction. Non contente des austérités du Carmel , elle s'imposait des mortifications de surcroît , faisait ses délices de la prière et de la fréquentation des sacrements , ne perdait point de vue la présence de Dieu , et ne cherchait qu'à le servir et le glorifier. Accablée d'infirmités dans sa vieillesse , plus elle souffrait , plus , à l'imitation de sainte Thérèse , elle désirait de souffrir. Enfin , après une vie digne de sa vocation , elle mourut , le 22 août 1701 , âgée de soixante-dix-sept ans , en prononçant ces paroles : *Cor contritum et humiliatum....* Elle conserva sa connaissance jusqu'à la fin , et son cœur fut toujours appliqué à Dieu.

---



---

## TABLE DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

|                           |        |
|---------------------------|--------|
| Avertissement ,           | page j |
| Invitation préliminaire , | iiij   |

### *Des services que les femmes peuvent rendre à la religion.*

|                                           |        |
|-------------------------------------------|--------|
| Dialogue premier ,                        | v      |
| Dialogue second ,                         | xiv    |
| Dialogue troisième ,                      | xxxvij |
| Lettre d'une dame chrétienne à son amie , | liij   |
| Réponse à la précédente ,                 | lxiiij |
| Réponse à la précédente ,                 | lxix   |

### *Vies des Dames françaises.*

|                                                                                                                                    |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Vie de madame Jeanne-Françoise Frémiot , baronne de Chantal , fondatrice de la Visitation , canonisée par Clément XIII , en 1767 , | 4  |
| — de madame Acarie , carmélite , sous le nom de <i>Marie de l'Incarnation</i> , béatifiée par Pie VI , en 1794 ,                   | 35 |



|                                                                                           |         |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Vie de Marie-Félice des Ursins, duchesse de Montmorency,                                  | page 73 |
| — de mademoiselle de Melun, princesse d'Epinoy,                                           | 110     |
| — d'Antoinette d'Orléans, marquise de Bellisle,                                           | 149     |
| — de madame Marguerite d'Arbouze,                                                         | 162     |
| — de Louise de Marillac, dame le Gras,                                                    | 191     |
| — de madame de Pollalion,                                                                 | 231     |
| — de Charlotte-Marguerite de Gondi, marquise de Magnelais,                                | 254     |
| — de Marie-Magdeleine de Vignerod, duchesse d'Aiguillon,                                  | 275     |
| — de Françoise-Marguerite de Silly, comtesse de Joigny,                                   | 284     |
| — de mademoiselle de Lamoignon,                                                           | 293     |
| — de madame Hélyot,                                                                       | 330     |
| — de madame de Miramion,                                                                  | 351     |
| — de madame du Houx,                                                                      | 382     |
| — de madame Martin, plus connue sous le nom de <i>Marie de l'Incarnation</i> , de Québec, | 400     |
| — de mademoiselle d'Epernon                                                               | 417     |





BIBLIOTEKA KÓRNICKA

119867